



Études sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen-âge

Philarète Chasles

LIREGRATUITEMENT.COM

Études sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen-âge

Philarète Chasles

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Études sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen-âge

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

n us piiiinsi nap< nii uimniuisit

MOYEIS AGE

M. PHILARETE CHASLE5

ij>p«tUlwlt«i^ - ^tmtvlmm^ - C7tiH««l

DE L'IMPRIMERIE DE CHAPELET

IPiï Dh VAVCfRAIn, 9

SDR LES PRUIERS TEMPS DU CHRISTUNISIE

MOYEB AGE

M. PHILARÈTE CHASLES

PKOVESSKUR AO COLLKO» DL rR^JfCf

A«t«Hfé l&Ut*rlqa« de rlavliu êoê^ p h m
 OrgMBisatloB prlnfltlve de la to«iéfé «luréttoBBA
 tldolae i^olliialvtt. — falYton. — cypH«n
 ••la« Jé y oMe . eto., efe
 Cvéatloat ladiutriellmi du H«y«n Ag«
 o«Bte*« to ratoalsoM Italien. — iraltMUMe du
 Bvaafte «l&rétien
 •oureet du ■•man medevue
 inférieur de l'Atelier de outtenbery. «te.» et«

ROE DE LA PAIX

Le premier des Essais réunis dans ce volume est relatif à Téta t moral et intellectuel du monde européen , peu de temps après la venue du Christ; j'ai voulu déterminer, quel degré de croyance est dû au seul témoin de la chute de Jérusalem qui ait laissé des documents authentiques et circonstanciés sur cette partie importante du monde et de Thistoire. On s'apercevra sans peine que les idées que j'é mets sont devenues le fonds de quelques écrits publiés récemment. Mon honneur m'oblige à faire observer que cet Essai sur Flavius-Josèphe, présenté comme Thèse et discuté publiquement il y a six années, a paru en ^SH ; plusieurs écrivains français et

II PRÉFACE

"étrangers ont adopté quelques-uns de mes résu tats où y sont eux-mêmes parvenus.

La dernière Étude contenue dans le mê m volume traite de l'Invention de TImprimerie (de la situation de l'Europe lorsque cette décoi verte féconde sorlit de Tatelier de Gutenberg

Entre ces deux points extrêmes quinze sièch se déroulent, les plus complexes peut-être et 1< plus fertiles dont Tliistoire des peuples fasî mention. Les origines du monde moderne jaillissent des ruines du monde ancien J'ai chei ché à débrouiller quelques points obscurs d cette période obscure :

La transformation de l'Europe sous Tinfluenc dés idées et des mœurs chrétiennes ;

La naissance des grandes Inventions indu!

I trielles ;

Les origines du Roman moderile;

Celles du Drame chrétien; , Enfin la Lutte du Néo-Platonisme italien con tre la Papauté y c'est-à-dire le premier éveïl d la réaction philosophique contre le Vatican.

En essayant l'histoire jles idées, histoire mei

Yeilleuse et profonde, j'ai reconnu qu'il ne faut jamais la détacher de l'histoire des hommes; l'isolant ainsi on lui fait perdre sa passion et sa vie; — et qu'elle devient alors peu saisissable et peu convaincante.

Les figures de Sipoine Apollinaire, de Suniv Cyprien, de SINT-JÉIOME, de Salvien, soumises à une analyse détaillée, m'ont donc servi à éclaircir le problème de l'organisation chrétienne entre le II^e et le VI^e siècles ;

Celle du Dantr, à expliquer la lutte des autorités spirituelle et temporelle au moyen-âge;

Celles de la Religieuse dramaturge Hrosvita, des Observateurs salyriques Huno de Trimberg, SÉBISTEIN Brandt et de l'auteur anonyme auquel est due l'Épopée comique du Renaud, à représenter non-seulement leur époque, mais tout un ordre d'idées.

Enfin parvenu aux dernières limites de cette grande période, je me suis plu à pénétrer dans la maison et dans l'Atelier de Gdtemperg ; j'ai à l'écrit, relativement à ce gentilhomme-inventeur à l'ère de la «es début», à sa

IV PRÉFACE

découverte, les papiers de la Tour de Strasbourg publiés par Schoepflin; — documents trop négligés, qui le présentent tout entier, en déshabillé pour ainsi dire.

La plupart des sujets traités dans ce volume eussent exigé, non une vérification plus scrupuleuse des faits particuliers ou une étude plus sincère des idées générales et des masses historiques, mais de grands développements.

Je regrette surtout de laisser à l'état d'ébauche, un sujet vaste et nouveau, la naissance des découvertes utiles au moyen-âge, et le phénomène que je crois avoir signalé le premier, d'un affaïssement intellectuel très-sensible, joint à une puissante expansion de l'industrie. Des talents plus heureux ou plus accomplis, que le temps et les circonstances favoriseront, rempliront sans doute les cadres qu'il m'aura suffi d'indiquer.

Je n'ai pu effacer ni sauver les dissonances de ton et les disparités de style. Ces esquisses achevées à de longs intervalles, publiées les unes dans le Journal des Débats, les autres

PRÉFACE. V

dans divers recueils et même à l'étranger, se touchant néanmoins par le lien commun de la pensée historique et d'un système arrêté, portent chacune l'empreinte de leur origine, et comme la date de leur naissance. L'Essai sur Flavius-Josèphe n'est qu'une Thèse qui a conservé l'appareil nécessaire d'érudition scholastique et les draperies convenues des citations grecques et latines; tandis que d'autres morceaux publiés dans des Revues ont dû cacher le sérieux du fonds sous la vivacité

d'une forme dont je regrette le coloris quelquefois trop peu d'accord avec la simplicité convenable à de tels sujets.

PUILARÉIE CHASLÈS.

Institut, iO JanYier 18A7.

VVVVVVVVVVVV^VVVV%WVVVVVVVVVVVVV*VVVVV\%VVVVVVvVV*%%VWVW>VV\

TABUS PES BSATIÈBES.

DE l'autorité historique DE FLAVIUS-JOSÈPHE.

PAGRS.

s P'. Flavius-Josèphe à Rome ^

§ II. Les antiquités judaïques. — Le martyre des Machabées. 28

S III. La guerre judaïque. — Le traité contre ApioQ. 5i

S IV. Conclusion. — Valeur historique et littéraire de Flavius-Josèphe. •••, ••68

DES MOEURS ET DE L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE DU III^e AU V^e SIÈCLE.

§ I^{er}. Saint-Gypriea considéré comme homme politique. — Difficultés de l'organisation chrétienne. — Derniers efforts de l'intelligence païenne. — n Apulée. 12

S II. Erreurs et embarras de la société chrétienne primitive.

\m TABLE DES MATIÈRES.

— Les relaps. — Le double baptême. — Les Sinaïstes. . 87 S II J. Administration de Cyprien. — Sa vie. — Dangers qu'il

a courus. — Ses conseils aux chrétiens. — Embarras de sa situation. — Sa mort 91

§ IV. Le V^e siècle. — Salvien, sa vie et ses œuvres. — Caractère de son talent et de son éloquence gallo-romaine. — Affectation et sincérité. «•• 97

§ V. Mœurs romaines au V^e siècle. — Indignation des âmes

chrétiennes contre ces mœurs. — Traité de la Providence

par Salvien. — Renouveau de la société par les Barbares. —

Alliance du christianisme et de la barbarie. — Remarques

philologiques sur les transformations de la langue latine à

cette époque. 102

S VI. Sidoine Apollinaire. — Sa situation sociale. — En quoi il se détache de Salvien. — Traits de mœurs. — Un dîner à Bordeaux en 456 108

S VII. Civilisation de la Gaule méridionale au V^e siècle. — Caractère équivoque et brillant de cette civilisation et de cette époque intermédiaires. 112

S VIII. Le roman au VI^e siècle. — Naissance véritable du roman moderne. — L'Europe et l'Asie livrées à la confusion.

— Résultats littéraires de cette situation et de ces mœurs. . 117 S IX. Mélange de vertus délicates et de vices énervés. — Action bienfaisante du christianisme sur les uns et sur les autres. — 11 organise les éléments sociaux de ce temps. —

— Exemples. — Les lettres formulées 120

S X. Détails de mœurs. — Puérilité corrigée par le sérieux du

christianisme. — Éloquence et poésie descriptives. — Caractère de la critique à cette époque. — Amour du détail. . . 125

S XI. Caractère particulier de Sidoine et nature de son talent. — Portrait contemporains. — Procès d'Arvandus. — Scènes de mœurs. — Maximus évêque. — Une matinée chrétienne à Clermont en 460 130

S XII. Irruption des Barbares. — Remarques sur le style de Sidoine Apollinaire. • 139

S XIII. Saint-Jérôme. — Ascétisme sévère et hostile à la société païenne. — Changement dans les destinées de la femme.

. Table des matières. ix

— La femme chrétienne 144

S XIV. Détails de mœurs. — Le séducteur clirien au IV^e siècle. 148

S XV. Amour de la solitude. — Haine de la société. — Terreur universelle. — Rome détruite 153

S XVI. La cellule de saint Jérôme. — Sa doctrine ; excès de la pensée chrétienne. — Ses études et son style. — Ses biographies 158

\$ XVII. Comment le paganisme essaya de se transformer pour résister au christianisme. — Julien l'Apostat. — Développement de la société chrétienne 166

S XVIII. Les vers sybillins. — Mehr-Bode. — Fusion passagère des deux religions 173

S XIX. Résumé. — Conduite de divers empereurs. — Persistance inutile du paganisme. ^- Saint-Ambroise. — Christianisme de Byzance opposé à celui de Rome. — Derniers défenseurs du paganisme 187

\$ XX. Deux poètes païens de cette époque. — Derniers soupirs du polythéisme. — Substitution des saints et de la vierge aux idoles. — Conclusion • 201

DES CRÉATIONS INDUSTRIELLES SOUS LE BAS-EMPIRE ET AU

S I* \ De quelques préjugés défavorables au Moyen-Age et au

Bas-Empire 209

§ II. Mœurs du Bas-Empire. —Nouvelle situation des femmes.

— Système d'éducation. — Décadence intellectuelle. — Bé-

ryte , Athènes et Byzance. • 212

S III. Décadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie.

— Enumération des découvertes industrielles qui datent de cette époque.. • • 219

TA9Lf(DES IATIÈI^ES,

X'^ SIÈCLE

HROSVITA RELIGIEUSE DE GANDERSHEIM.

S 1*. Le drame à Gandersheim. — Mise en scène. — Les actrices. — Les spectateurs 243

§ II. Naissance de Tari dramatique dans les églises. — Fête de Tâne. — Situation littéraire de
^Allemagne au X* siècle. — Femmes savantes du moyen-âge 2A7

S in. Beaux-esprits des couvents allemands. — Anecdote de Meinworc. — Latin rimé 253

S IV. Ere de civilisation romainr-teutonique, — Ses produits. — Gaultier d'Aquitaine. — Le Ruo-
dlieb. — Hrosvila. . . . 260

S V. Du style latin de Hrosvita. — De la rime et de Tallitéra* ration .♦♦♦ 266

ÉTUDES SUR DANTE ALIGHIERI ET LES PLA- TONICIENS D'ITALIE

(I^ ^ Esprit de la divine cQo^édie. — Matériaux ^t éléwenU iipi

TÂfitÈ titi lifitlfeAfc& tf

ont servi à là cdn^ttWe. ^ Viâlon d'Albériis ^ Leteto-* retto. « « • b « • é 4 • « 989

S II. Dante homme pol tique. — L^Europe au XIV* siècle. — Œuvre de Grégoire Vil. — Bienfaits
et omnipotence du saint siège 290

S III. Démocratie guelfe. — Aristocratie gliibëllihé. — Position de Dante. — Son ghibellinisme
295

§ IV. Esprit de l'époque. -^ Les péniteds-blancs. -* Naissance de Tépopée dantesque. — Génie de
Dante. — Des poètes synthétiques. 300

5 V. D'un mot de Schlégel contre le Dante. — Caractère personnel et caractère poétique de ce
dernier. » 4 • • b • » 807

S VI. Du symbolisme platonique, chez le Dante* — Commentateurs du Dante. — Obscurité mystique* — Interprétation de ses énigmes dans le sens d'un complot politique dli

S VII. Protestantisme avant Luther. — Double puissance d'amour et de négation chez les peuples. — Attaque du platonisme contre les papes. — Fusion du ghibellinisme et du platonisme 316

j^ VIII. La langue et la poésie italiennes naissent platoniques et ghibellines. — Explication des énigmes du Dante 320

S IX. Exagération du point de vue symbolique. — La réalité et le symbole. 324

S X. Platonisme anti-romain de la Provence et du Languedoc 332

XII TABLE DES MATIÈRES

S IV. Observateurs des mœurs en Italie et en Espagne* . • • 366 S V. D^ sources morales du roman moderne^ 371

L'ATELIER DE GUTENBERG

S P'. L'atelier de Gutenberg. — État des esprits au XV* siècle. — Antécédents de l'imprimerie. . • • • • 379

S II. Mythologie de la presse. — Légendes de Harlem, de Bamberg et d'Oxford •••••••• 400

S III. Débuts et progrès de l'imprimerie en Europe. — L'atelier d'Aide M an ce. — Lucrèce Borgia ^07

TABLE ALPHABÉTIQUE. 423

FLAVIUS-JOSÈPHE

l»V»%»VVVVVW»VVVVV»%VVVV»V%<VVV»Vt%^^/»%^^M»^^<V»»VV»^M»%M^>^^^ V VVW^

Qui renonce à sa patrie, perd le génie de l'histoire.

L'historien contemporain n'est pas plus digne de foi que l'homme qui écrit à distance du fait. Entre le mensonge de la passion et le mensonge de l'exactitude, lequel choisirez-vous? Entre le mensonge par intérêt et le mensonge par omission lequel est le plus dangereux?

Taire ou déguiser le motif des faits, mensonge historique.

Il manque à l'histoire ancienne un Tite-Live cel-

tique, on Xénophon persan, un Thucydide carthaginois, un Tacite espagnol.

Si la cause des vaincus avait été plaidée comme celle des vainqueurs, l'histoire changerait de face.

Quiconque écrit sous les yeux d'un mattre ou sous la terreur d'un parti mérite peu de croyance.

Dans telle situation donnée , tout historien ment.

On peut, comme Hérodote, être Técho des fables antiques , et demeurer cependant fidèle à la vérité générale de Tbistoûre. On peut abuser du détail et circonstancier les faits, comme Josèphe, et falsifier rhistoire.

«UvjOs^a; xai hcl rà iroifi» fidàXov rpinovrcum

eoimUs. I. 20.

Tant la recherche du vrai inquiète peu la plupart des hommes; ils aiment mieux se tourner vers les idées qui sont à leur portée.

Thucydide. Guerre du Péloponèse^ 1 1, S xx»

SI

Flavius-Josèphe à Rome»

L'an de Rome 822 et de Tère chrétienne 71 , au jour fixé pour le triomphe de Yespasien et de Titus (1), vainqueurs de la Judée, « tous les habitants de Rome (2) quit- » tèrent leurs demeures (3). » Cette population a innom-

(1) A la fin du mois d^ayril , selon Pagi , Âm 71 , S 6.

(3) O^Aç oUoi xaTodiAsurcro toC iniiixpoM)rAvio6o\$».... Guerre ju« dalque, par Flavius-Josèphe. L. VU, chap. t. \$ 3, p. kîZ. Ed. Ha« Tercftmpb

(8) n^ ^yng... v(»ik(^Mx%in Jd* ibm

6 FLAYIUS-JOSÈPHE.

» brable » avait occupé de bonne heure les avenues et les places, d'où, « même debout, » (1) elle espérait entrevcî* les triomphateurs. C'était une grande joie pour le peuple (2), et les beaux jours de la patrie semblaient renaître. La nation la plus abhorrée et la plus dangereuse (3) était éorassée. La haine* contre les Juifs, mélange singulier de mépris et de colère , irritée de leur résistance (k) s'était accrue et enflaiâmée p<r k conBaissaice plus exacte que Ton avait acquise de leurs rites hostiles au genre humain (5), peut-être aussi par cette rivalité d*héroïsme à laquelle Rome ne pardonnait pas. Un siècle plus tôt, le mépris remportait encore sur la colère. CScéron avait insulté Pompée en lui donnant le sobriquet de Jérusalémite (6). Horace avait raillé le » crédule ApeUa » (7) ; et ce roi Hérode « plus clément envers ses pourceaux qu'envers ses fils, » (8) avait fourni un bon mot à l'empereur Auguste. Ce peuple méprisé n'était cependant pas méprisable. Reconnaisant envers Pompée, soumis et obéii^saat à Yitellius, qui , tous deux , l'avaieit ménagé , il se révolta sous les exactions et devint terrible sous les outrages. Il abattit à coups de hache l'aigle d'oi' que Ton voulait placer sur la porte du temple de JéhovaLU égorgea les soldats romains»

(3) Teterrima gens. TadU Hist » L V, cbap. tui, — STO*4tiS POP. BOX. HOST. PBBNtciosissimis. (IVCédaille. Tristan.)

{à) ... guod 8oU Judei non cessissenU Tacit., ib* chap« xm«

(5) HosHlê adimn. U. iK

(6) a», aé AtHemnk L. Il, t ^iN>f«or Hi ê l^ ê o ijfmavkÊÊËi^

(7) Credai Jwimuê ApeHm, HoNti*, Bat. I» 1^ iMr

(8) Meliui estf HerodU porcum essCf quam fiUwm» MacHJi lunit Q| diap» IV*

FI(ATItJLhJOSÈPHE^ 7

lorsqu'on d^'entreeoxeat InBolté, par un geste obscène (1), lé culte du Dieu unique. On Tît écla-
ter toute la rage vengeresse (2) du caractère oriental et judaïque. Il Mut tuer un million trois cent
trente - huit mille quatre cent soixante Juifs (3), dévaster le pays, détruire le temple, abolir la na-
tion, pour venir à bout de cette indomptable fureur. Encore ne réussit-on pas à en effacer la trace ;
ce qui restait de la nation juive poursuivit , à travers les siècles^ Rome de sa colère r les rabbia» ne
l'appelèrent plus que L'empire scélérat (4) ; Titus et Yespasien furent k jamais « les inaùdits » (5).

Le patriotisme judafque était vaincu par la constance et la brAtoure romaines. Moins discipliné ,
plus farouche, et tombant d'une hauteur plus sublime que le patriotisme nn main, il devait se per-
pétuer après sa défaite et survivre à la patrie avec une persévérance acharnée que les vainqueurs ne
prévoyaient pas. L'allégresse régnait à Rome. Les chevaux qui portaient les deux triomphateurs
avaient peine à fendre les flots du peuf^e (ô). On voyait Timage de

(1) JlpôikiclsTp&pi T^v i^/9av... Guerre judaïque, par Josèphe. L, II , ch. XII.

(2) enâfu^n mx^ac»v.*« etc. Dion. Ca8sias< XLIX. cbap» mi.

(3) Selon le calcul de Basnage. Voy. Hist, des Julfe, tome I, 2* partie^ page 579.

(4) Ahaboda Zaroé («Du culte étranger» » ; Trdlé hébraïque, » chap. intit Liphne edehen »
{Avant leur malheur), < L^empire » scélérat tenait depuis cent quatre-vingts ans Israël en sa puis-
• sauce. »

(5) Titus le maudit f VespOtkn le maudit, etc, Echa Rabatiy ch. h Thren. f Livre de commentaires
ou d'Echo sur les Thrén.) V. 6.

(6) M^vov sli nccpoSoif o:va.y/MioLv AccTOLXtnôvrsi, Guerre judaïque, par Josèphe, h VII ,
chap, 5, S 8*

8 FLAYIUS-JOSÈPHE.

la Judée, une femme assise dans la poussière, soûs un pal* mier, versant des larmes, la tête en-
veloppée de sa robe de deuil (1). Plus loin, Tépée glorieuse des Machabées surmontait un trophée
d*armes israélites, conquises pendant lésine de Jénisalem. Plus loin encore , les dépouilles du
Temple, la Table d*or (2), la Chandelier aux sept branches (3) ; enfin, les Livres de la Loi, « der-
nière proie » (/i), précédaient immédiatement les coursiers de Yespasien et de Titus. Ce n'était
point un spectacle ordinaire, de voir lè vrai Dieu, « le Dieu unique, » (5) captif des faux Dieux, qul-
saie (6) avait raillés et maudits, et Jéhovah trainé en triomphe sous la foudre irritée de Jupiter Ga-
pitolin. Mais ce qu'il y avait de plus singulier dans cette journée triomphale, c'était la présence
d'un homme.

Parmi les spectateurs se trouvait un Juif qui avait renoncé à sa patrie vaincue , et l'avait assez complètement effacée de son souvenir pour voir d'un œil sec et joyeux cette pompe ignominieuse. Il l'a décrite toute entière ; il en a recueilli les moindres détails , et son exactitude scrupuleuse étonne encore le lecteur. On ne trouve cette description que dans ses œuvres. Suétone , Dion pîsius et Zonaras se contentent de rappeler en passant le triomphe de Yespasien et de Titus, comme s'ils partageaient encore ce dédain pour la Judée, attesté par le refus des vain-

(1) JuDiBA CAPTA. Médaille^ Voy. Mionnet, Méd. Tom., 1. 1, p»

(2) Jo8èphe,t6.S5.

(3) Id., ib.

(4) Tfiv XoLfítipoèit TfAcuTofo;... Joe^pke, i6.

(5) iViftiiien <>miiittm,,«M« neqw mutable^neque interiturun^ Tadt, U.

(6) Isale, panitm

qaeiurs; qni « ne voulorent point s'appeler Judaïques (1). » Ìlavius-Josèphe supplée à leur silence ; il n*omet rien , il n'oublie rien. Tout en avouant l'impuissance du langage à reproduire ces magnificences et ces splendeurs (2), il essaie de lutter avec elles par le luxe des paroles. Les statues de la Victoire sont d'ivoire et d'or. Des machines à trois et quatre étages surchargées de tro{Aées, s'avancent, sou* tenues par les épaules tremblantes qui s'affaissent sous leur poids. L'or de la Ghal-dée, les pierreries de l'Inde, les étoffes brodées de Babylone et d'Ëcbatane étincellent de toutes parts. L'Israélite , ébloui de ces merveilles, ne se souvient pas que ce sont les dépouilles de ses concitoyens ; qu'il s'agit delà Judée anéantie ; que ce Dieu outragé est son Dieu, et qu'il assiste aux funéraiUes de son pays. Il décrit en dix %nes le Chandelier aux. sept branches, et brode cette description de toutes les élégances du rhéteur. Pas un mot de sympathie, de consolation ou de tristesse en faveur de ces captifs qui trakent devant lui, sous les chaînes , leurs corps épuisés: ce sont ses frères. Il ne voit, lui,^ que la variété et la beauté des robes dont les Romains ont halûllé leurs prisonniers (&). U ne soulève point les draperies qui couvrent les victimes et qui lui cachent ces chairs flétries. Uessées et sanglantes (5). U trouve convenable de n'avoir

(i) Hb Sk ^^ ToC iouSouxûfi Syo/Aoe où^ irspoç {ff^s... Dioiié Gassios» L LXVI , chap. vn.

(2) Tfiv osoe/AàTAiy... t^ TrAijOos, xctl rHv /AcyecAoff^Trsiav... JoeèphCf Guerre judaïque, L VU, chap, 5, S 5*

(3) Id. ib.

(à) KaTa7rAi}xr(x9)y ntpl oLvmSiç toC x^9/tcou t^v iroAuriÀccMV... J<Lf ib, ... Tfiv IffOî^rww KoutlloL xccl rb xoùXoç aÛTi}\$ t^v ànb t^\$ xoxc&vsms Tfiv 96>/AàT6>v àci^^av SxAcTTTC T^\$ 6^w\$.«« /<(, ib,

(5} M id.

pi8 désLMiMfé tiifti n bdb cérémariK ptr Faspoet odien d'une foute d'esclairei dégaernllés et affi-ren à voir (!>. Col obe& hébreux, sculpté» daïit le raarfare H rivoûe, et re-« pvéseitée au momeot de leur défadle (2)^ nekû arrachait IM un soupir^ La miantiedei aaoarratiMi atteste ki fidèli» aou-Tenirs d'uA tééaoHi ocataire^ eiseuedreaseàfinrerah* sortir la graodeur itHoaïpe (a) et à la dé-ployer aoue tm jour éclatant » prouve que oe qu'il a surtout onbUé, e'eai left-mâme. Uu seul cri in-

vrioutaire lui échappe; que[^]piee iaaages triomidiales repréeeuteut h dévastatioa de la Judée[^] % ré-
gioQ très4ieureuse (6)[^] » dit[^]iL Pour conEJger cet aveat e(dérober cette larme tetite» il ironie que
eea tableaux lu» causent « im plainr (&) mêlé de terreur* • Ge c[^] JOF aèphe jugeait agréaUe k voir,
c[^]étst, comme il Favonei Ift aang coulant à flots;, le meurtre partout (6)[^] les. temples eai fiamraes
(7) et lesol couvert d'incen[^]ee et de ruines» C'est de. son pays que cet homme parla Le paragraphe
suivant est ncore plus edieui (8). Quand la pompe triomphale se trouva avoli: atteint le sommet de
k coHine, elle s'arrête[^] et Josôphe nous raeonteles sappliced'uude ses[^]enôtoyaie[^] Siodou Bargiora,
traSué, la corde au cou, battu de vergée, el enia égorgé cemn» victime eipiatoi re. Habile à trouver
hs seuls paltiatiiis possiUes. de cette narraciofi , si étrange sous sa plume , rhistorien juif la termine
en justifiant les

(1) Jd. ib.

(8) Id. ib.

(4) Xûpocv /jLĭv tuSa-l/iovL <y>3ou/Aév>jv... Id, ib,

iji) i% i<r[^]«t fuie ixXMitu«...., JdL ib,

(7) Uvp TC ly<é/My(ui Jt[^]Au»[^] M î[^]*
(8) M ib.

niflquears) et tm mots d'excuse philosoïMqtte sembleraient emprdnts d*une froideur extraordi-
naire si eUe n'était calculée. « — Telle est, ditâ, la coutume ancienne des » R(Mnain8 (1). »

Je ne connais rien dans l'histoire littéraire qui soit cornparable ou analogue au récit de ce
triomphe , que nous a fadsaé Flarius-Josèphe. Tandis que les plus âoquents et les l[^]us sensés des
écrivains romains honoraient chez les peupies ennemis de Rome, les nobles actions et les héroïques
résistances, se montrant généreux et compatissants envers les vaincus, rendit hommage au mérite
guerrier de Vereingét(»rix le Gavdois, et à la fierté indomptable du Breton Garadoc (2) et de la
reine Bowditch (3) ; voici un écrivain diseit et un homme politique , qui consacre l'opulence de ses
loisirs, la souplesse de son talent et l'abondance de son érudition à relever la grandeur de ses
mattres, de ceux qui viennent de détruire sa patrie, et de l'effacer de la liste des royaumes. Pour
comble de singularité, c'est un Juif, un enfant de cette nation, dont chaque membre était l'êlu de
I[^]u ; nation remarquable entre toutes par « l'amour fra* ternel (U) » de ses membres ; par leur o fi-
délité mutuelle » et inviolable, » leur dévouement aux coutumes trans-

(1) Qodoclov Trâr[^]toy..., etc. No/ao\$ [^]èvrl puiâkIoic,*, etc. Id, ib)»

(2) Caractacus, LUdentité de ce héros avec Caradoc, semble indignée-par le soayenir de Caèr-
Caradoc, < le cbâtean de Caradoc », dont quelques vestiges subsistent Cell?de Boadicée et de Bow-
ditch n[^]est fondée que surTanalogie des sons et celle des lieux. Le champ de bataille où die mourut
est devenu un quartier de Londres; Bowditeh,

(8) Voy. Tacite.

(à) Td Ts Ttpbi àXX[^]Xovi nt9xbv,,, Josèpfæ, Guerre jud«, L III, ch« VUi S dd«

12 FLATIUS-JOSËPHE.

mises, leur horreur des « choses étrangères (1) », et ce fanatisme de la race et de la patrie, ^jui leur montrait sans cesse dans un Juif tous les Juifs, dans un père tous ses enfants (2), dans un homme tous ses aïeux, dans leur race, le genre humain, et dans le genre humain, la volonté de Dieu présent et vengeur. Josèphe, fils de Mathias, Israélite déguisé sous le nom romain de Flavius, s'aG-Bliant à la clientèle et à la famille de Vespasien, et paraissant comme un favori à la cour de ce prince, est donc un proUème historique, dont l'intérêt singulier et l'énigme obscure ne promettaient point de solution, si Josèphe n'avait laissé des livres qui nous sont parvenus. C'est là qu'il faut chercher le sens, le but et la conduite de sa vie. En éclairant le caractère de Josèphe, ses ouvrages s'éclaireront eusc-mêmes. Le critique qui les interroge avec bonne foi, n'approuve pas sans doute les invectives de Baronius et de Salien, que le savant Gasaubon nomme «les bourreaux (3)» de Josèphe; mais il est forcé de reconnaître dans les act)ns comme dans les œuvres de cet homme trop habile, l'absence complète du sens moi:al et un caractère d'ineffa* cable duplicité.

Issu de race sacerdotale et royale, on le voit paraître pour la première fois dans l'histoire, l'an 61 de l'ère chrétienne,

(4) Machabées, 1. II, chap. vi, v. là,

(2) « Les sangs d^Abd ont crié. » Genèse, IV, v. 10. Toutes les générations que devait enflûtiler Âbel, sont tuées par Gain. Un homme, c'est toute la race, depuis le premier ancêtre, jusqu'à Tétémité. Gette passion de la race, de la descendance et des aïeux, enfantait le mépris de la mort^ et C amour de la paternité, si bien indiqués par Tacite, le Montesquieu des temps anciens. < Generandi amor, moriendi contemptus, >

(5) à Josephomastiges, » Exerâtatt XIII, XII, n^ S«

FLAYIUS-JOSÈPHE. 13

lorsque Festns (1) était iatendaat de la Judée. H débute parunsuccès. Une contestation s'était élevée entre lesprêtres du Templeet Agrippa, le dernierdesroisdes Juifs, queleprocurateur romain soutenait. Agrippa et Festusexigeaientla démolition d'une muraille, qui dérobaient les mystères à la vue des profanes. Les prêtres résistèrent, furent mis aux fers, puisenvoyés à Rome. A vingt-six ans, Josèphe, chargé d'aller réclamer leur liberté et défendre leur cause, mit en œuvre la dextérité diplomatique dont sa vie et ses œuvres ofirent tant d'exemples. Néron régnait H ne s'adressa pas directement à l'empereur. Un personnage obscurément puissant, accomplit cette transaction. Josèphe se lia d'intimité avec un de ces personnages qui amusaient le peuple et le prince par l'imitation impudente et nue (2) des vices privés; et les sollicitations de ce mime ou baladin juif, nommé Alitur (3), lui concilièrent la protection de Poppée, l'amitié de cette maîtresse du prince, célèbre par ses vices, la liberté des captifs et la conservation de la muraille en litige. Poppée, dans son histoire, reçoit de lui, le nom Garnie des Dieux (k). Il la nomme impératrice et épouse du prince, dont elle n'était encore que la favorite adultère (5): il laisse dans l'ombre Alitur, qui ne réparait que dans un coin ob^ cur de ses Mémoires, cité conune par inadvertance. Tel

(1) Josèphe, daDS ses Antiquités Jucl, a nommé Festns ^ le même homme que dans sa Ftè il appelle Félix. On doit adopter la correo tion du Père Gillet, et lire Festus dans les deux ouvrages. Œuvreé de FUmLs-Josèphe, trad. par le Père Gillet, 1. 1, notes, p. 60.

(2) Scribere si £ais est imitantes turpia mimos.

Ovid., Fast., J. V.

(3) Acà fdloLi oLfixôfviv Àhr<tp(a,, Vie de Josèphe, II, § 3.

(4) ezoijt&ti yàp ^v,, Antiquités judaïques, 1. XX, chap. viii, S 9.

(5) Voy, Le Na: . de Tiilemont, Ruine des ^oifs, note 2i , Pt io70»

1& FLAiFios^iosfenu.

est le début d'une vie pleine de finesses et d'emMkAéAi La Judée était réduite , depuis un siècle , à une irituMioik déplorable. Les gouverneurs romains la spoliaient r sesrm»^ vassaux de Rome , ne faisaient sentir leur ponvnr aux peo^ {ries que par des exactions et des fureurs. Les nations Ye9k sines, qui baissaient risolement des mœurs judaïque», pr^ fitatent de cette faiblesse et de cette anarchie , pour des provinces et égorger leurs habitants. Le sentiment Hgieux et national , toujours ardent à Jérusalem , édalait en révdtes partielles et en séditions inutiles. Poppée , te protectrice de Josèphe , mit la dernière main à cette misèroy en (^tenant Fintendance de la Judée pour l'un des bommei» les plus dépravés et les plus cruels de ce temps corromps f Gessius Florus. Tacite , Josèphe , Suétone et Dion Cassioa sont unanimes sur l'excès des iniquités que cet homme se permit. Les Juife qui avaient respecté Pompée et béni Vitdlius, qui, épuisés d'impôts, s'étaient contentés de mander à Tibère un peu d'allègement (1) , s'armèrent fin par désespoir. L'oracle de Jacob s'accomplissait; l' sceptre sortait de la maison de Juda. Depuis la mort iB Messie , tout périssait. H arriva ce qui est commun aux so-<détés qui se dissolvent : les vertus mêmes devinrent de» poisons pour un corps désoi^nisé; la bravoure embrassi^ le brigandage ; la fidélité reb'gieuse se tourna en frénésie ; et des hommes que la même horreur de la seryitnde romaine aurait dû réunir , se déchirèrent dans leur mutuelle fureur. L'histoire doit garder du respect pour une cala«* mité si effroyable et une constance si héroïque. C'était un* petite nation divisée , sans alliés , sans discii^ne , sans arsenaux, sans habitude de guerre , qui soutenait à elle seule

(i) Tfttdt ▲mal. U» Uu

lepoict du eolott» nunain. Oft la vit dê&ndfe DMsraillÉ après muraille^ tiUage aprèa village^ vendre auprix doaaang amemi cbacime de ses positions , ne reculer qu'en laissant derant dlet des carrea et det mines» coacentrar enfin sesi ftnrees monrantea et son énergie désespérée, sons ks rem-< parts du Tempk^ et rasoltrc enoora l'ennemi vainquenr par Tobstination de sa résistance et de son orgueil « La n»»

< tion Juive^ dit Photius» aime mieQX périr tout entière , (t Ubre et les annesk la main» que de se laisser consumer

< petit à petit dans un lent esoknrage (i). » Ainsi lepatrioiv càe grec, moins injnsteque Joèphe^ n'attribuepas comastt lui, tes calamités de la iuaée aux seuk f ices de ses hahH tants , mais an pends de cette tyrannie que l'on ne pouvait secouer que par la mort

Josèphe , à son retour» voyant la guerre prête à éclater et tout le peuple éma, se retira dans le sanctuaire» en qnar lité de prêtre. Là il attendit les érénements. Deux parti» étaient à prendre pour Ini; celui de la révolte nationale oootre les Romains, ou celui de la civilisation romaine contre le judaïsme. Ces deux résolutions avaient leurs danr gers. Il n'embrassa ni l'un ni l'autre et se ménagea une positi«n plus équivoque et plus sôre. D'accmtl avec les prin* eipaux Pharisiens , il encouragea (2) la rébellion du pen« pto, feignit de raf^Nronver et n'y prit aucune part Cepen^ dant la cyfficuUé de soutenir une guerre contre la discipline et le poQVoir de Rome » diffheulté conq;)rise par

les rebet« les , imprimai à tous leurs actes un caractère de violence effrénée et d'enthousiasme, for-
ceirë. loèphe vouldndt noim

(1) PhoL Biblioth. Godic. 76, p. i69.

phe, 5t

16 rLAYIUS-JOSfePHÊ.

faire croire que des bataillons de sicaires , armés de pd« gnards cachés, parcouraient alors Jém-
salem, tuant leurs semblables , pour le plaisir de tuer , sans intérêt comme sans but Gela est impos-
sible. Le cours entier de son fais* toire démontre un iait que toutes ses réticences ne prav^nt
ToOer; c*est que la passion universelle, le vœu générđ, devenu frénésie chez quelques uns, ten-
daient à la conser* vation de institution judaïque, et à la r^ulsion définitive de l'invasion romaine.
Le désir de vengeance, la haine ina* pirée par Gessius Florus irritaient encore cette fureur. Une fois
« précipités, (comme dit Josèphe lui-même) dans la rébellion (1) » par la nécessité « non par leur
volonté, » les Juifs ne s'arrêtèrent plus et périrent. Josèphe, pour plaire à ses maîtres, transforma
en assassins romanesques* artisans de meurtres inexplicables, les partisans d'une insurrection
qu'il avait déclarée « nécessaire. » Pour loi « quand cette insurrection fut étouffée dans le sang , il
aDi vivre à Rome, paisible, dans la maison que Yespasien avait habitée , et calomnier ses frères en-
sevelis sous les ruines du Temple.

Cependant les événements acquirent tant de gravité , et les Romains, attaqués de toutes parts,
massacrèrent tant de populations, que la perfide neutralité de Josèphe et des Pharisiens devint im-
possible. Le gouvernement dvil et militaire des deux Galilées fut donné à Josèphe. H commence
par se détacher du pouvoir central résidant à Jérusalem » et par organiser (2) avec une habileté
très-remarquable « une résistance isolée; ménageant Agrippa , vassal des Romains, entretenant des
rapports constants avec Bérénice

(1) ÀUàTÔwAéov «vâyxvj... Jd. ib, 6.

(3) Voy, k chapitre XX du livre m. Guerre jud*

FIATIUS-JOSÊPHE. 17

leur prot^ée, et se préparant ainsi ou on royaume séparé ou un accommodement facile avec Fé-
tranger. Les conséquences de cette conduite n'échappèrent pas aux magistrats de Jérusalem , et à
ceux des Galiléens qui favorisaient l'insurrection. Cent mille hommes s'assemblèrent en tumulte»
autour de la ville de Tarichée, où se trouvait Josèphe. Averti au milieu de la nuit par Simon , chargé
de la garde particulière de sa personne , que le peuple remplissait le cirque , et que déjà des cris de
mort retentissaient , il repoussa le glaive que cet homme lui présentait, « aña qu'il pût mourir
comme un général (1) » et non comme un lâche; » sortit par une porte dérobée, passa une robe de
deuil , en lambeaux , couvrit sa tête de cendres , suspen* dit un glaive à son col , et se dirigea vers la
place publique, où le peuple était assemblé. A peine arrivé, il se prosterne, baigne la terre de larmes
(2), la frappe de son front» confesse qu'il est coupable (3), obtient du temps, éveille la pi* tié , pro-
met de se mieux conduire , invente un stratagème habile qui met aux prises les vieiUes rivalités
desTarichéens et des habitants de Tibériade , et rentre dans sa maison , suivi par un groupe sédi-
tieux. H monte alors sur la terrasse de cet édifice et invite leur chef à entrer seul, ayant, dit-il, une
somme d'argent à lui donner pour les siens. Maître de ce dernier, il le conduit dans une cham-

Le P. Gillet trouTe cette proposition singulière. Elle n'avait rien d'étrange chez les peuples païens. Shakspeare qui avait étudié Plu* tarque, ne néglige pas ce trait de mœurs : let us die, afier ihe high roman faskion, Ântony and Cleopatra, A. IIL

(2) UpYiviiç TTsfîÄv, xoci T^v yiiv Sétxpuai f\tpoiV,,, Id, ibm 28*

(3) Kal ov)fix<iipo)jv /liv à^(xs7y,,, Jd. , ib^ 28* Voy, aussi Antiquités jud*, ut êupràt

18 FjuLTn»ehiodfepfi&

bre écartée » le fait battre de verges , « jdsqn'à mettreii LUI ses entrailles (1) , » et le reavcne, » une main coupée en siupendoe au col (2). »

C'est lui-même qui raconte cette scène et qui en triom-« phe. Les deux versions (3) différentes qu'il en a données, selon son habitude, offrent quelques détails disparates, mail dles sont également remarquables parle mélange d'une rus» profonde et d'une inexorable férocité. S'il avait peu de scrupules, l'habileté ne lui manquait pas; son gouvernement, jusqu'à l'arrivée de Yespasien , est un chef-d'œuvre de fourberie. Il échappe aux décrets comme aux embûches de la magistrature centrale établie à Jérusalem, qui envote inutilement des députés et deux mille cinq c^ts hommes pour lui arracher ce gouvernement âxmt il a fait son em^^ pire (4). Entre lui et le parti hébreu, commandé par Jean de Giscala et Jonathas , commence une grande lutte de stratagèmes. On essaie de se surprendre ; on rivalise de ru-^ ses; on ne se fait pas faute de crimes. Dans ce singulier combat, qu'il développe complaisamment, c'est à lui que reste l'avantage. U manœuvre avec un sang-froid que rien ne déconcerte, opposant mensonge à mensonge , stratagème à stratagème , interceptant les lettres de ses emieiig, enivrant leur messagers , les prenant dans leurs propres filets, les exposant sans cesse à la vengeance populaire , enlevant ses antagonistes et les escamotant quand il le peut ("5).

(i) Mix^Ct» rà ff7rAây%voe yviivéiccu, Id. BelL jtuL Hé xxf, \$ 5.

(2) T^v iripoLU n tAv x*ip&v àoiii^cu xfAev^aç xat ^c^âvoif ix TOo T/9axi^Xou... Id, Vie^ chap. xxx.

(3) Guerre jud., II, chap. xxi»

(4) 2u/A7rs^t7raTûv âj xara^va^ ti pouXé/itvoç tlntXv , Iwçl no^f^ rifiùt r&v flXuv oLitifiyotyof^ ^ ijIUov oLPK/Mvoi,,, etc. id. Fie», J Lxni*

(5) VUt chap. xxx, et Guerre jud*i U Ut

On â beaiiooiip de peine à démêler le nœud de cet iitri-< gués, et à en comprendre le sens, quand on lit la tie de Josèphe écrite par loi-même» ou le second livre de son His- Uttre. Il efface k plaiôrlea motifs do soulèvement qoi aTûùt lieu contre lui ; il remplace les reproches réels de ses adversaires par des préteites ridicules. II ne dit point poor-^ 'qooi on Tattaque , pourquoi il se défend. Selon lui , la ré«* yiÂte des cent mille hommes assemblés aotour de Tarichée a été suscitée par le caprice d'un ou deox jeones gens , mécontents do gooverneur , et qui » en peu de jours, ont appelé aux armes tous les citoyens (1). Il passe rapidonent sm* le Édù si grave de sa désobéissance aux ordres de JériH salem. Udit qoe Jean de Glscala était un homme abomfBa-< ble et on ancien voleur; mais il ne dit pas comment cet an^* d«ii voleur se trouve appuyé dans ses accusations par toute la nu^pstrature du gouvernement central A Jérusalem, <MI avait le droit de s'inquiéter de ses ménagements envers Agrippa et Bérénice » de ses flatteries pour les ennemis aMnmoni, 9i de

fautorité exclusive qu'il s'était arrogée. Craintes qui n'avaient rien d'illusoire : il arma en effet les deux Caillées contre les députés de Jérusalem vaincue par se»kabilité supérieure et la vigilante activité de ses ruses. Juste de Tibériade, contre lequel il dirige une (2) de ses plus véhémentes allocutions^ attribuait aux troubles de la Gaulée soulevée par Josèphe la première impulsion du grand désastre qui devait bientôt accaUer Jérusalem. Nous peu** 800S que Juste avait raison. Le onnement de l'incen* die et le signal de la destruction judaïque se rapportent à

20 FLATIUS-JOSÈPHE.

ce moment , où Josèphe mit tout en feu plutôt que d'obéir et de céder le pouvoir.

Il s'était créé un gouvernement indépendant et commandait à une armée de cent mille hommes, lorsque Yespasien parut en Judée. Le seul usage que Josèphe fit à cette armée , fut de s'enfermer dans un bourg fortifié » nommé Jotapat , dont le siège , raconté par lui dans touQ^ ses détails, dura sept semaines. Ainsi, maître de cent mille hommes, comme Tobserve très-bien Basnage, « il tient un mois et demi contre les Romains; » c'est Tunique exploit de toute sa campagne. « Il comptait bien (dit-il lui-même) recevoir sa grâce des vainqueurs (1) , » et la suite de son histoire le prouve assez. Dès qu'il prévoit que la ville dans laquelle il s'est enfermé tombera au pouvoir de Fennemiy il prépare sa fuite ; il songe à se soustraire aux dangers du dernier assaut (2) , laissant à la merci des vainqueurs le peuple qu'il doit défendre et la garnison qu'il commande. A cette nouvelle, on s'assemble en tumulte, on ne veut pas souffrir cette lâche désertion. Josèphe harangue le peuple , et tente de lui persuader que le salut de la ville dépend de sa propre sûreté ; on ne le croit pas sur parole ; on exige qu'il reste. « Je fus contraint d'obéir (3) , dit- il » encore , et j'eus l'air de prendre pour une supi^ cation q ce qui était un ordre. »

Il imagine alors de puérils stratagèmes dont l'invention lui paraît merveilleuse, jette du fenouil cuit sur les machines des Romains pour fan*e glisser leurs pieds, et de

(i) luyi/voiaOificMTou nocpèi. PAifia^o(\$ icpovSon&if,»» Guerre judal* que, L. ni, chap. vu, S 2.

(2) âkpoi.9iAb)f»,* c6ouA(orro,« rj)y tt^Acv ovx' tlç ficocpoLv àyOi^icy d/9fiy« Jd. ib. 15.

(3) Id.t ib. 17.

PIATIUS-JOSÈPHE. 21

L'huile bouillante dans leurs cuirasses, pour les contraindre à fuir ; et ordonne à ceux qui vont chercher des vivres de se cacher sous des peaux de bêtes, et de se traîner sur leurs i»eds et sur les mains , afin de tromper ennemi H raconte gravement ces misérables finesses (1) , et se complait dans le récit Cependant la patrie est sur le point de féris. H ne remplit aucun de ses devoirs de général^ d'homme d'honneur, de citoyen. Par une forfanterie oratoire qui lui est assez familière , il s'indigne contre la pensée de trahir « sa patrie, et de déshonorer le pouvoir qu'il « a reçu de ses compatriotes. » Action infâme : « il aime- » rait mieux mourir mille fois (2). » Cependant les faits vont démentir ses paroles ; il commettra tout-à-l'heure le crime que lui-même a flétri ; il va quitter son poste , renier son pays , passer dans les rangs des envahisseurs , et « chercher une vie paisible (3) parmi ceux que son devoir » était de combattre. »

On le force k défendre la brèche que le bélier romain vient de creuser. Il prétend s*êlre placé , lui sixième (4) , au pied de cette brèche. Mais lorsque Yespasien, averti par un transfuge, eut surpris la ville endormie , Josèf)he avait disparu; et c'est une remarque due à Crévier, l'un de ses panégy-

ristes, que Josèphe, à cette heure suprême, ne se montra nulle part (5). On n'entend parler de lui que longtemps après la décision de l'affaire,

(1) T& iroevou/OTOv roC Ttptien\T^fiv.roi. J<L ib* \$ 11.

(2) TcOvâvae /AôAAoy tiXtro nojiXéoui ^ xarair/oo^où^ tijy noLvplSoi. , xoLĭ TJjy l/Airc9TCv9tf9ay aura 9xptf.Tt^l<pt iSplvoci^ wruxiXv noip' oc\$ leoXt/AiliVûiv inipOvi, Jd, ib, J 2.

(3) EwTux«îv. Voy, suprtu

(4) ïi ôivSpoUi ittf& &v XOLĭ oLŪrbi,.. Id. ib, \$• 25.

(5) Histoire des Empereurs, I, p. 460.

knqoe It tiile ii^«t que cendm, bmqae dCMeeMbietl^ tifi, restes de cette population infortunée, sont entraînés en servitude, lorsque quarante mille cadavres hébreux Joii«ehent le sol. Alors il se retrouve au fond d'une caverne, la laquelle aboutissait une demeure de la ville. Il prétend qu'il y avait quarante Hébreux s'y trouvaient avec lui; il raconte qu'il les engagea, à force d'éloquence, à se tuer les uns les autres en tirant au sort l'ordre des victimes. Nous examinerons plus tard les détails de ce roman chimérique, soutenu avec beaucoup de sang-froid, mais dont l'ensemble et les détails étonnantes répugnent à la vraisemblance.

Il est enfin découvert et entraîné devant Vespasien. Cependant, du fond de ce repaire où on le trouve bloqué, du sein de cette mine de sa patrie, fera-t-il sortir sa propre fortune? L'entreprise est difficile; c'est son coup de maître; c'est le chef-d'œuvre de sa présence d'esprit et de sa ruse.

Néron était empereur. On le haïssait, et l'on méprisait à juste titre ceux que leur naissance rapprochait du trône, gens sans principes, perdus de vices. Vespasien seul était estimé; il commandait des armées plus grandes que celles de Rome, victorieuses sous son étendard. En Orient, et de tout l'Orient dans les régions occidentales de l'empire, un pressentiment vague s'était répandu (1), attesté par tous les historiens, et transformé par le peuple en miracles et en signes célestes, et qui promettait la puissance souveraine au vainqueur des contrées du soleil; un tressaillement singulier avertissait le monde qu'il se ferait un grand changement dans ses destinées. Les Juifs attendaient le Messie; Rome, fatiguée, attendait un maître honnête homme. Quand le désir est universel et l'attente générale, c'est la volonté de Dieu qui

(%) PererebueraU^, Suétone. Ve?p.

Il faut maintenant dire ce qu'il y a de nécessaire des choses humaines qui se trahissent à Notre race, dit Tacite, voit-il dans ce pressentiment, des prodiges (1) qu'elle interprète à son gré. » l'oracle du mont Garmel (2), consulté par Vespasien » lui aurait promis tous les succès. Les victoires justifiaient l'oracle; l'amour des soldats s'en augmentait et leur superstitieux dévouement voyait partout des signes favorables à leur général des avertissements divins (3), et des promesses d'empire données par les songes et les prodiges (A).

Josèphe ne perdit pas de vue une seule de ces circonstances; il était Juif et fils de prêtre; il se donna pour prophète. Il était captif et il prétendit être résigné à son sort. Il paraissait devant un général vainqueur qui désirait le trône; il lui prédit le trône.

Un Israélite se présenta donc en riant (S), et tombant à genoux devant le général: « Tu crois, Vespasien, dit-il, que n'avoir ici qu'un prisonnier (6) qui se remet entre tes

(4) Tacite, Hiit,!. 1*10.

(2) f f f In ^pem imp^rii venits Jàm jtridtm sibi per oêten\$â £<n^ fififitam^ Suétoo* Vesp» Chapw V. — Carm\$U tUi çrapUim ççnnh i^nUit^» confirmapârê Mortes.nf etc» Jd, (^

(d) OêtûHsaêt rsêpçHêo* Tactti Id. ib^

(i) iyéXêi(fç xtu Sfn)*9 Dion. Cawius, L.JLXYI, cli« lu (6) o«org. PhUipp, Okariuft, qui a trèA-him jugé ea point nniqii? de la ?ifi da Jotèphe, dans «on aiceUente dissertation, de Vaticanij Joêêphi, rétablit, d'après un ms» de la BUBliothlièque Pauline de Leip- «g (V) imok&r^ Gottêckedi EUrt^ et cataL, oodd., mss. Bib. Paul^ Jueipa., ieSS), la laçoâ Têritable de oe passage : Su /»iv, outfTraacai^ vo/xl^etç oux/AâAciiToy êdrû/UX^v (au lieu de cwrêw fUvov) dXnf^^^t rbv i(i} (jinnw,f. I<a leçoq suiyie par Rnfin* dans sa traduction, n'est ni bellénique, ai latine, ni raisonnable : «Tu quidam, Veipaaiane, pillas captivum , illud tanfummodo , te habere Josephum, b — DaiUI

24 FLÂTÏUS-JOSÈPHB.

» mains; ta as mienx; je snîs l'ange (1) qui t'annonce de » grandes [destinées. Ta veux m'envoyer à Néron; ponr- » qaoi? Toi-même ta seras empereur L... Garde-moi près » de toi ; rends mes chaînes plus pesantes; et si j'ai menti, » ponis-moL Tu seras maître dans peu, non de Josèphe • seulement, mais de la terre , de la mer et de tous les » hommes (2) ! »

C'était ne rien hasarder et se rendre maître de rarenir, que de confondre ainsi par une habile équivoque, Yespa-^ sien et le Messie de l'Orient; c'était se donner pour prophète, relever son importance, empêcher Yespasien d'envoyer le captif à la mort, c'est-à-dire à Néron , que cette

la version de Leipsig, les mots • captif volontaire i (avroftéXoç) sont très-bien placés, très-naturels et conformes au génie rusé de Josèphe qui, se prétendant prophète, affirmait que sa reddition était volontaire. La dissertation d^Olearius, qui traite exclusivement de cette prophétie mensongère, a été attribuée par quelques ^dits à Godefroi OUariUs. Une lecture superficielle du titre a causé cette erreur. Le voici en entier : c a et û. — Flavii JotepM^ de Vetpa" êianiâ ad summum imperii fastigium evehendU Vatieinium; diuer' tatione hi\$torîe(heritieâ expendit , tandemque ineluti ordinis pkilo' tophorum benigno indultu, præsides Mm GoUfrido Oleario^ add. XX /an. A. O. R. c I o loc le publico examini subjidet frater ejus^ Gbobgxus Philippus Olbabiûs , SS, TheoL \$twL et magist. eanéid. H. L Q G. Lipsiæ, Stanno Goziano, b II est évident quç Godefroi Olearius présidait Texamen et que Georges-Philippe, son frère» était le candidat et Tauteur de la dissertation; selon les coutumes de la politesse universitaire des Allemands, le nom du président est imprimé en gros caractères et odui du candidat en lettres beanomp plus modestes. Cette particularité a enlevé à Georges-Philippe i*ihnineur de ces trente pages d'une excellente critique.

(1) Êyâ J4 &yyûoi {nuntiu») iÇxw... Bdl. jud. III, vm, \$ o.

Jd. ib.

FLAVIUS- JOSÈPHE

prophétie eût épouvanté; enfin sanver sa vie par cet admirable mélange de terreur et de promesses , et se ménager la fsiveur prochaine d'un prince nouveau. Il calculait bien. Yespasien se défia de lui

, mais le garda vivant « Cet » homme, disait-il, invente des contes pour détourner ma colère (1). S'il est prophète, que ne prédisait-il sa propre captivité? » Josèphe affirma qu'il Tavait prédite. Yespasien, comme le remarque Basnage (2), « ne fut pas » plus dupe de cette seconde prophétie que de la première; mais il avait intérêt à feindre d'y ajouter foi, et l'envoi d'un tel prisonnier et d'un tel oracle à Néron eût été dangereux. Josèphe fut sauvé.

Parmi les savants qui ont signalé cette spirituelle fraude, nous citerons Geoi^{es} Olearius (3), Basnage (k), et l'anglais CruU (5), qui attribue même à l'Israélite une intention (fue Josèphe n'a jamais eue, celle de donner Yespasien pour le fils de Dieu. Gomment ces écrivains, avertis par une si éclatante preuve de fourberie, n'ont-ils pas rapproché à cette circonstance notable les actes différents de la même vie et les écrits du même auteur? Il mentait en se prétendant prophète; il mentait en affirmant que Dieu lui révélait la souveraineté prochaine de Yespasien; mais il mentait à propos, ce qui est un grand art.

Quand même on admettrait cette explication toute moderne, qui efface les vestiges de l'Orient judaïque et comme les propriétés pour des « hommes éclairés » et des sages,

(1) TaCra... X9ipoç», itoLKpo\J9ofJÀvov rocç in* ccvrbv è/9y&ç, Bell* jocL 1. m, chap. vm, § 9.

(2) Hist des Juifs, t. I, 2^e part 559.

(8) De VaHcinio Jo\$ephi, Upsiae, 1699.

(4) His. des JuU¹ 1, 2^e part 556.

(5) Disi* ad HiêU judaicam, ex Josepho et aliiu Lond., 1708*

S8 flLât!nn*-IQBÉ9fB.

ixm conflpflk de l'iméUâraie ee de k ^Mmlj^p ip rimiliatioii difiûie et du rtlsomieiii^nt Imiûibi n'rfregii rait point Jaiè|die. Il n'est pas rbomine dont tpipt Mi- Biômde, I qui s'adonne à la recherche de la réricé d'vMI » manière exdnsife, parce que la anbstaioa de «m Mp- « Tean est paruite (i) • i H admet le mot prophète daoe In sens populaire; I a en nn non^e; il a oaosi atee Dienf fl •econrt de la part dn iéhofab> dont iloest range»»B nêm donne pas ponr u homme qni toit lÉen ; M ann^wie in roledirint.

Captif, il snint l'armée de Tespasien* jnaqa'ail où ce [Mince devint maître de TempirB. La gmde preplÉ^ lie était réalisée. Ycspasîte pensa ^n'U y allait de se iA>re de payer im mensonge comme «ne dette, et qu'il ddrat laisser entrermr des récompenses éclatâmes à qn|MM|lie croirait à sa fortune et imiterait iosèphe. 11 brisa jlie te du Jnit « Un homme qui est Tenu m'annoncer l'empire ne doit pas rester esoké ; cela serait hcmtéoi (2) penr moi, ditnL » Rien ne pronte mieux la sagadtédR Joe^hn* que le passage de son histoire dans lequel il démÉL et ci^ractérise ce qu'il y avait de prudence et de piriilkw en fond de cette générosité impériale (3). Titus se chlosen d'achoTer l'œuvre de son père et la fortune du fatox pr* phète« iosèphe, se jetant sans réserve dMsles hras dee Romains, reçut le nom de Flavius^ abjura les coutumes nâtkmates, épousa une captive de Tarihée« mariage défradh par la loi judaïque, et suivit son protecteur Titus sous les

{1) More Deboukim, II i M, f9%

(2) Aiiixpbv oZv, if-n, etc... Êâ.^ I; IV, cha|k ny\$%

(3) TQlç /Asv ovv 4yv^f<y,k,« l&i(i!)tfià mi mtfÂ «M» àMC««

BMM dct XérMdMd, de la fiHft sacrév, dont a défint r«n« neiBi !• plui dangereux. Il iadiqua lea points d'attaque» dir^ea tei campements (1) die jeu des machines, essaya depeigiiaid^lMMSo(Ho-patriohtesdese reordre àdisc^ el ne roussit qu'à se faire chasser à coups de pierres par la foreur de ees assiégés^ décidés à se lainer exterminer par le glme ou la famine* La seule grâce qu'ils demandèrent quand la Tille fut pleine de morts, et que la disette et l'incendie eurent tout déTasté^ ce fut la permissIoB de se retirer au désert, comme leurs ancêtrea On la leur r»« fusa. Us périrent alors atec le Temple, et Josèphe oſe lea accuser de « peu de courage (3)Io Dion Gassius, qui ^t Grec, n'c» parle pas ainsi ; il admire cette iATincible résolution d'une race qui meurt tout entière, le peupla devant le sanctuaire, les sénateurs sur les degrés, et les prêtres devant l'autei {U} ; • vaincus, ajoute-t-il, non par les Romains, mais par les flammes. » Josèphe s'est bien gardé de faire de tels aveux ; il écrirait pour les Romains. Après avoir enlesé du Temple en ruines les livres saints, que Titus hà^ donna, il revint à Rome à la suite de ses nouveaux maîtres, et fut témoin de ce triomphe que nous avons décrit d'après hd. U recueillit ensuite le prix de tentes ses finesses. Le reste de sa vie, protégée par Flaviut dont B ftvait pn^ le nom et dont il était le fils adoptif i par Titus, qui lui donna de vastes domaiues en Judée ; pw Yespasien, qui hii asigna une penston annuelle ; par Is cruel Domitien et par un affranchi nommé Ėpaphrodite,

(iÿ Moa. GaMhif, L LXVI, oinp. m

(9) jQtfkêÿ QuMTOJwd. L YI, poëtUÊU

(S) Karà f^cvoSIàScw, i^ <A> VI, dw B» t U

là) Liv.LXYI,S7A.

28 PLATIUSnIOÏÈPHE.

que Ton croit être non le secrétaire de Néron (1) « mais l'affranchi de Trajan ; s'écoula doucement au milieu de sa famille, de la considération publique et de ses travaux littéraires. Un autre Epaphrodite avait eu pour «slave Epictète, c'est-à-Klire la vertu et le génie. Sous Tthri de la bienveillance impériale, Josèphe brava la haine persévérante des Juifis, qu'il avait bien méritée , et qui lui tendit, à ce qu'il raconte, plusieurs pièges. L'amitié des Romains lui snfiBsait Narrateur disert de leurs exploits dans l'Orient, il avait droit à leur reconnaissance, et, selon Easèbe (2) , ils lui élevèrent une statue.

C'est ainsi qu'il vécut

Il nous reste à examiner si, dans ses œuvres, il a pa dire la vérité, s'il a voulu la dire, et s'il l'a dite.

Les antiquités Judaïques. — Le martyre des Machabées. .^

Rome croyait avoir vaincu la Judée, elle se trompait ; elle fut vaincue par la Judée. Les chrétiens, qui, dans le sens temporel, et selon les Romains, n'étaient qu'une secte juive, étendirent plus loin leur empire que Rome ellemême 9 et firent de Rome leur capitale. «Aujourd'hui nos

(1) Selon Grotius, cet Epaphrodite, nommé KpocTiaroç par Josèphe, est Paffranchi et le procurator de Trajan. (Grot, ap, Lucam, ci, V. 3.) A Tépoque où Josèphe écrivait ses Antiquités, en Pan 18 de Domitien, l'autre Epaphrodite se trouvait en exil. (Schwdshaeiuer, Epietetæ philosophiæ monumental 1. 1, p. 9.j

(2) Eus, !• m, chap. zx«

» esclaves nous oppriment (1). Les voilà , ces Joifs avec » leur triste religion et leurs âmes sombres, avec leurs rites » farouches et leurs mœurs insodables I Ils nous envahis- » sent, ils nous dominent ; et plutôt au ciel que jamais Titus » ne les eût[^]Taincus (2) ! »

La conc[quête chrétienne continua. Rome, devenue chrétienne, guida la civilisation pendant le moyen-âge. Les vieux Juifs la poursuivirent d'une haine infinie et impuissante ; héritière des destructeurs de Jérusalem et centre lumineux du catholicisme, elle avait un double titre à leur exécution. Souvent charitable et tolérante envers eux, elle ne les dompta pas. Saint-Grégoire, Alexandre II, Saint- Bernard, Clément YI, les protégèrent contre la fureur des peuples. « Saint-Hilaire d*Arles fut tellement chéri par » eux (dit Tabbé Gr[^]oire) , qu'à ses obsèques ils mêlè- » rent leurs larmes à celles des chrétiens, et chantèrent » [^]es prières hébraïques (5). » Mais, pour la masse des Israélites, le souvenir de Jérusalem détruite vivait toujours, et Rome victorieuse était maudite. Apipior, mot araméen qui[^] selon les rabbins, indique un « oiseau de proie, » désigna le chef de l'Église. Les i[^]us effroyables anathèmes tombèrent sur cette ville abhorrée. £n 1495, c'est-à-dire

(1) Rulilius Numatianus*

(2) Humanis animal dissociata cibus ; Radix stultitiae, oui frigida sabbata cordi,

. Sed cor (rīgidius rdīgipioiie 8U& est.

Atque utinam nunquam Jadaea subacta fuisset!

Victoresque suos natio vicia premiU

(J(U V. dSA à 398.)

(3) Hist. des sect, relig., U, 351,

WlUm><;eit vingl'Irrr années après b txkngim èàTI» Uifi ei r[^])oKa«[^]ie de Jqs[^][D]Imi, tm autre joift eilédB Vml» gili(tl4*JE«[^]i>aiacidi>tt.l8aifiAbrabinel, k denier seéetah- }/MtnY(m. de l'[^]cète rabbiaiepie espaioele , ieagtampa nître de quatre rois chrétiens , alk se r[^]ngisB à dan» G«ue vioe notait qui arait[^]afierCt quupganiè daa plus tl[^] ua asile an fifai d\$) Uathias» L'aspeet da la. hmm i[^]i[^]m «[^]īnspMU[^]i[^].au f[^]l[^]bm que des iniirécatiQiiSt fiiri [^] iliS[^]qi[^] qwi. s'expliquent par la longue agooia qaasa race snlwsaiu -[^] [^] RooM (éenvaitril alors) » tu sera»4fc % truite (1), (Morcoque tu as détruit Jérusalem (â);**» Tu » es b Botkirah qui swa yeudangée» et ilyauradaasRoNM » un grand massacre.. «• £t, au lieu de cardinaux, d'eié[^] » queset de nioiaes, on Terra s'asseoir sur tes rinacn, 1[^] » corbeau» le héron», le pélican» le hérisson, tous les anW sl vma nud&isants et maudits (3).. . Ce jour de veogeanoe • viendra (4) 1 » Le proscrit qui vomissait ces anathènita[^] voyait César Boi[^] cardinal et Alexandre YI pape. H ae pardonnait d'aiUenmà aucun ennemi de sa race ; et qnaat[^] te nom do son prédécesseur, Texilé Flavius[^] se préseoiait sous SA plusse, un redoublemeat de colère la {xrdépitaic « Nous, ne le recevons pas[^] ce Josèphe (dit-il dans son stf ie » oriental) ; il a beau- coup écrit, toujours avec altération » de la vérité; — aûn d[^]élever la face des Romains; —)) comme un esclave existant dansla main d'un maitre d'jr,)> parlant pour l'u faire l[^]aisir i — an[^] boat- tooup.de cho* » ses se trouvent dauftsealivfea, choses cpl viennent de la

(1) Chap. xxxm et ikxv d'Iiale. CMumentaire d'ÀbralraBelt

(2) Id. ib. [^] ▼ . 8«>

(3) Jdê ^, V. iS et il« là) Jd. ib.t V, 8.

&eMÉM qfsTil «rak éft h«r colitarQ^ tt]«ir pftri^ »oioitt^ acttoraL et dm flatterie» qn'ib ne ga-Taieat jpa» ltr% »flaitaiea; -^ efcM Itiidalaitsekm lesr déan Se Io3f«il »>à Bome^ an Bnipt» des loi» et dei aéaaleiira de la terre» &«M»|da6^ wwleonyeoi, -^ilécniâi le» cboaaa comiift »^ilvo]tai»^rile» étaient gravvéa. dttakon: feuese» opU mmam &9ax nm flakteor ^1). «

âamBtat perpétua L'héritage de h edière yam eoaictf Fl«ixu»«Jee^rie; imraiabindaz?* nèden-maaBaitpew M bneer la pierre dont un deses cmicitoyeiB asaigéeFa^ vait Meas&à la tel». Il aufl-fieait queke ieraélites récuaaeeiil soa tftwoigiagij pour que le» chrétien» l'aGcepiaseetttsaiaa re-strictkML Ge»deniiers£Bnnèrentles.yeiUL8QFleflnQBd>peiui passage» de se» esmrre» dans les-quels kfiifale est contredite en falsifiée; il lui pardoanèreiit »es doctrine» idiarisai^ue»y. et ses nombreuse» omisiims. Ils ne virent, dans ses œu^ vres/qo^vK/ immense témoignage ea faveur de la sainteté de lear foi, Jérusalem détruite et le Messie i^ngé. Ca spectatenr de k catastrophe qni ac-complissait la prophétie., ce pathétique nswratenr de» désastre» anponcés ., devint., par ce seul fait, un père de T^se. Saônt- Jérôme (2)^ Eustibe^ S«mib-Grégoire, tous les chrétien» des six pre^ nuérs siècles racceplk*ent sana critique. On voulut faice de lui un chrétiea ou odl demi^chrétien (&). On prétendit

(ly Don limae Aljrabatiei. Commentaires sar Ûaniéi; Soofce iO, Mme 7a -- Vvy. sur ce passtg:e R. Ganz., Tzémach David; •— Vor»* tius, observât, in ChronoL saer(hprofanam; — Manassi Ben IsraëL, Lettre française à M, Amauld, (7 déc 1651); Christophe Arnold, in EpistoL viror, doctor. de Testimonio FiaUé 170; — Clir, Noldius, Historia Idumœa, Prœfat,

(2) « JomphtuLM Grœcui Umuê t. Epift* tS ad EuUackiMnu.

(3) DattbVU»! IH T^tf Flav, 93, 221 i iU r aS4» -

:!2 PLAVIUS-IOŠëraB.

* que Saint-Jean-le-Précursenr avait versé sar sa tête l'ea du baptême (1). Les juifs, de leur côté, s'obstiquèrent à le repousser avec horreur. On lui opposa, an vil" ou au yni* siècle, un petit livre dé-testable, que Ton prétendit être l'original hébreu de ses Antiquités et de sa Guerre judoÂque. Un juif, habitant de la Gaule centrale, paraît avdr composé, sans goût et sans savoir, ce résumé informe que les juifs vantèrent démesurément. En effet, on n'y trouvait aucun des passages qui blessaient leurs croyances on leurs souvenirs, et la prophétie relative à Yespasien en avait été supprimée. C'est ce petit traité pseudonyme, attribué à Josippan ben Gorion (2), que le même Abrabanel conâdère comme seul digne de crédit et de foi. Jamais livre n'a porté de plus évidentes traces d'une fraude ridicule. Dès le début, l'auteur se donne pour prêtre; et à la fin, déposant ce masque, il avoue que n'étant pas prêtre, il n'a pu entrer dans le temple. Il parle des Francs « conquis par César, » nomme les villes de Tours et de Chinon, et cite les Goths « établis en Espagne; » — « écrivain -frivole et absurde, » {nugatorius scriptor) comme le dit Joseph Scaliger. Son œuvre, que tous les savants ont raillée à ^ l'envi (3), a cependant conservé son autorité parmi les Hébreux; la haine persistante qu'ils ont vouée au véritable Josèphe n'a pas de meilleure preuve que cette étrange préférence.

Quant aux chrétiens, Us ne se contentèrent pas de l'admettre comme un des historiens les plus véridiques de

(1) Hudson. 18, 6, 2.

(2) Fils de Gorion.

(8) PseudoGorxonide\$, tôt eruditorum rtylis confossQs. SnelliSi BpiiU de Tcètamento Flav.

FLAVnJShJOSËPHS. iz

rantiquité; ils consacèrent des volâmes à l'examen con^ tradictoire d'un seul paragraphe, énonçant , en quelques lignes, ravènement du Christ, et dont l'interpolation évidente pour les uns, inadmissible aux yeux des autres, ne nous occupera pas ici. Ces lignes insignifiantes, que Ton a discutées avec un infatigable acharnement (1), peuvent appartenir à Josèphe, à un scoliaste, à un chrétien, à un juif, sans que les fondements de la religion chrétienne en soient ébranlés ou affermis.

Que, contre la coutume des Israélites, «attentifs (dit Pholius) , à ne jamais nonuner le Christ, » Josèphe ait » raconté sèchement qu'un certain Jésus, homme sage, » fit des choses merveilleuses et fut crucifié; » ces mots se« raient lout au plus une preuve de l'apparition de Jésus- Christ Mais l'importance que les parties adverses ont attribuée à cet aveu nous semble très-exagérée. Élevé dans le pharisaïsme, pharisien par la doctrine et la conduite» Josèphe n'a pas pu confesser la divinité du Christ; en effet» ce passage est loin de l'admettre. Asservi aux Romains, il n'a pas dû vanter, dans un livre écrit pour les Flavius, ces chrétiens que Tacite livre au mépris; en effet, le passage ne contient pas un seul éloge, mais le plus bref résumé des faits. Que prouvent donc ces huit lignes? Josèphe peut les avoir écrites ; elles sont remplies de ses ménagements ordinaires et de ses habituelles réticences; il peut ne les avoir

(d) Miré digladiantur eruditù J* F. Philippus Bipert. De TestU moniU gentUium de Christo, Lips. 1698. — * V, surtout Christ. Arnold! , de Tes, Flav, Epistolœ, Norimb. 1661. — Huet, Démonstrm évang, p. III, 562 « — Huetiana, chap. ixviii, de l'Autorité de Josèphe, -r Tenzel , Monatliche unterreden , 1697. Jul. 555. — Le P. Gillet, t III, Trad. des Antiq, , jud,^ K p. 104 , a recueilli avec beaucoup d'exactitude tous leffl aiguments contradictoires de ce céli"* Inre débat.

tt

de tilre ce qui peat loi nuira. Ul Mide quettien aénniM Mt ceUe de h lérieité de Jcfiêfèci; % placé damki nmê^ e le» miteet» coPMiie k dit Ah-abanet » écmaat loa^ kant a jWÊtf et tpemUaat aooa koc loi* •

L'indignatioB da raUni espêifs^ n'a point marqa^ wnt aaaaai dft préciaioii les dlfenbotaque la prudence de Jent a^>he ie propoiait en écriant leaoiifr^ei. S'il go fdicaii». tenté de flatter les Romains, cette complaisaBce eât tvill ami caractère, san» auncer sa flbrtttoe. Essayer une cooiSlitioa apparente entre les mœnrst les rites, les. idée» ds Borne, et ks dogmes» Thistoire, le caractère de la IMto r eflhcar b tracede cette séparatieQ profonde que la loi d» Mmae avait établie entre le peuple, éla et les anlMi imk tioDft; c*|Êmt on plan beancosp ptos habile. On re^endt» qaiâi ainsi ponr kf Israâites falacai les droits et ks|fiii<» I^afthk qae k génénisité de Rome aceofdait ans bari-MMicéank à h didlisalioii romaine. ^

Pour atteindre oe rénriuti il Maitattribneràwape* Bomlm d'assassins désavoués de tonte la nation^ k sert»* tance acbarpée et k patrigitisie farooche deceedéftosetif» deiérusakm, qui avaiécA tenu si longtemps» en éckee^ U disdidipe et kt forces de Rome. Il fallait en outre amK cher desÉfipritnres saintes ces pages nombreuses qui, eul'^^ lent rogueii individuel de k race juives lui dôfendaieal comnie un crime toute union avec les peuples étrangers. Enfio il était nécessaire de compléter k falsification, en rapprochant par une identité factice les çroyapoei^. jniv^ des croyances \$tok|ues ; et il fallait confondre lea eiempkt anciens de l'obstination juive avec les actes de vertu

hérol» que admirés par les Romains et consacrés comme des témoignages de force ^ik et de puissance morak, j^ ^

AàWlUfti IUU1141IU 98

i.IU i ..I.

Itontëft eeB méUfiiorfilioMi fort>t AcootxipttM p» l'ititOf 1^, dftiis MS Anti^ûéi judaï^u»s, verston dM bIttoSrei biblique^, taDMiM M titùè romain ; ^teastMi tjhft éômf^ AjHm, iéfenfle éé Vttitiqiitiè jiiive et de h «bfrifté J«i?e, txmrt tes aHMHloM d^ Egyptiens «t d# lireesf et èmè h DMmMiMi, tuf tes MiickàbiÉf, qui fait ftipiritlm de ètte mdMiHi MiMteè ta liete primiliv du Ii-MuIrm m** tkteal et lAi prête le cerMiefe dlusi thèee pbHQM)phki«é. Li voie «M foi «pliille ^ir ««\$ préGnittoss^ fi m lestaft)I«S k rai^rtiitii-ieièplMi qtt%iie seule tMM, ceHe de prèi^ senter sa propre Tie sons des couleoi^s poiàpecMB, de e'ai^ flodier intiimtoent I la pdikiqtte roqaiditie» d'etirilHier la nHieille la /«dée àiit fereare sanglaÉM de qlieli|ieB thnatiquiti, et de se iteeer laiH-MeBie au mlieti dis roiaerde son pays, eoiit^ie un prophète et ism Tenge«ré U a r^oopli éedemier dessein daM sa Guerre judaUp^ et àula mg Mémoires. Laeôbo^tkm de cet ensemble estai forte, û bieà soutenue èrri MMgène, qu'on ne peut qn'ia «imier h structure et la tehésiott : d'est un chef-d'œuvre de finesse ; Jamais la ^itè n*a été faussée «vee une habitelé plus ré^ nihe, plus subtile et plus décetante.

flvam à Rome dans ropuienee, eiMronné de sepldsies grecs {Ii dont sa èonnaissanee encore i^paMkite de la langue helléniqie toi rendait le Secours nécessaire, earO ne savait pas prononcer - cette langue (2) , il fit de ce travail Toenvre de toute sa vie. Son premia: soin fut de pro*

(i) xpncàfuvéc rtgĭ itfièi th^ iimHki fWPM ^ \$ ^f à i i, (lètùit

lirocvc<rà\iiv>v rēē «iy1*|é«W «IH^ tft^fâlMpty. Lib. I, in Apionenk f 9,

(3) Tí^y ^i ittpl T^y itpopovàv ii fi^ m m M^fmé MJWvc ffv^eauu

36 rfiATIUS-JOSÈPHE;

.tester hantement qu'il dirait la vérité. H était prêtre; il se jKrétendait prophète ; il était fils de rois (1). Mentir eût été une infamie indigne de son rang, de son nom et de sa consécration divine. Mais , au lieu d'altérer les faits, il les plaçait sous un jour favorable à ses desseins. Aux traditions bibliques, il ajoutait les ornements des fables populairesi On reconnaît même aisément que ses collaborateurs qui traduisirent et amplifièrent apparemment son œuvre, écrite d'abord en syro-chaldaïque, pour les Barbares f2), ces Grecs, habitués au mensonge historique (3) , ne se firent point faute de mêler au texte les additions brillantes nées de leur imagination.

Ce qui paraît ^le prouver, ce sont les doubles versions du même événement qui, diversement brodé, so reproduit sous des formes dissemblables dans les ouvrages différents de Josèphe; comme si deux collaborateurs avaient développé selon leur fantaisie un seul thème original. Tel fait, considéré dans les Antiquités^ reparait dans les Mémoires^ chargé de détails contradictoires. Ce que les Mémoires racontent d'une manière romanesque, est rq>porté dans la Guerre judaïque^ sous d'autres couleurs invraisemblables, mais différentes. Cette double élaboration s'applique même aux événements personnels à Josè{rfie, événements c[u'il devait fort bien connaître et raconter d'une seule façon. Pour concilier les disparates des deux

(1) Tb /Aiv ocAyi^cûccv âvayxocTov... oùx' twnptniç rb ^cv^corrac. Ântiq. XVI, G. YU, §11.

(2) Ol âvAi pâpèoLpoi, Antiq,^ XX , 9.

(3) Quicquid Graecia mendaz Audet io bi^toriâ»*,..

Jovenal. X« 174*

PLAVIUS-IOSEPHB. 37

rédts, il suffit de supposer qu'il en a confié le soin à des rédacteurs différents, peu scrupuleux sur remploi des ornements. De là ce mélange de romans incroyables, de versions doubles, de légèretés et de contradictions, dont se compose le singulier caractère des œuvres de Josèphe. Le nombre de ces contradictions est trop considérable pour qu'il soit possible de les résumer ; il faudrait un volume. Dans le livre XYH des Atuquûes (1), Josèphe trace un portrait de la secte pharisienne, qui ne s'accorde nullement avec un autre portrait de la même secte, inséré quelques chapitres plus loin (2). Il dit dans la Guerre ju-daïque que le roi Agrippa donna un repas et exprima le souhait public de voir bientôt le monde débarrassé de Tibère. Dans les Ataitqitsy il prétend que le même roi se promenait alors en voiture. Ce dernier ouvrage fait mourir Marianne après la bataille d'Actium, sur l'ordre des officiers d'Hérode (3). La Guerre judaïque {k} la montre, exécutée par l'ordre d'Hérode, dès que ce roi fut revenu de Laodicée. Josèphe, dans un endroit , dit que le même Hérodene fit construire aucun édifice en Judée {S}sei ailleurs, qu'il l'a remplie de magnifiques temples (6) ; puis, ailleurs encore, que les Juifs n'auraient souffert l'édification d'aucun temple en Judée (7). Il traite Ananien de prêtre d'origine obscure ; et bientôt après (8) il dit que

(2) XVIII, i, S s.

(8)XV,6,i4.

(5) AnU XIX, 7.

(7) iinf. XV, 9,§8.

(8) iinf,XV,8,l,

38 FUTIIJSTfQS^f;.

cet Apanie) est de la faqoiUe des grands-prêtf^s. -r- B«i| BrJDcb, dans son petit traité sur Fla-TiurJo^phe (f }, 9 tort de le taxer de crédulité; jamais (listorien ae |fit moins crédule que lui. Le juif f^incdo se rappftic)|fi ^r» yantage du vra| , qu9q4 il dit que J[osèphe ^ cooipon^ ^% arrangé son histoire pour les p^ens, qui q'en auraieft pai» accepté une ^utre (J). (lais ces ^en opinipns ^f|(aiia«| incomplètes que la diatribe d'Abr^baneL P^titres Jim^Uk k la fois plus élevés et plus div^a avaient présidé à la cq^n positioi) de ses couvres. Nous avons essayé de lesffit diquer.

Dès le début des Antiqui^es^ il efface rantl)ropomorpt|sq|o judaïque et omet ces mots importants : Diçu fit l'hau^^ic à son image ; il dit seulement : Dieu forma l'hopm^ (3). C'est mal remplir la promesse qu*il vient de faire, de caih server exactement les mots, le sens et Tordre des Écritiirei Saintes, d'apporter à ce travail une 64<^IUé extrême, dç pi} rien ajouter et de ne rien omettre (4). {1 a beaucoup)(JQU4 et beaucoup omisL Après avoir fait disiparaîtrecette prér sence matérielle de Dieu, gloire, terreur et espèrsfuce de« Israélites, il détruit, dès Torigine, Tisoletnent judaïque.; il

prétend [J]u'Abraham youlut aller eu Egypte pour y ^tu* dier la religiou des prêtrei^ oe Mempbis (5) ; il affir^B gnc^ Moïse protesta de sia vénération pour les p^lqsQp)ies ^t^fih

(4) Non de industriâ mendax, sed improvidè credulus. (R, BriiiG)^ Bscamen historiæ Josephù Ad calcem)•

(2) Quia aliter credere nolebant. Notes sur Etienne de, B^êçmC^ p. 766.

(3) ÛTtXavev b Qtbç rdv écvO/dWTrov. I, n, § 2.

(h) Ta /Aèv ouy àxptèii rQv h tccXç àvcc/ptfoZç nplo^çtt 4 i^a| X^^ T^y oixc^av ràlcav av)/AaysT... oufij icpoadili, oùS" oA ^ccpoûnnA^

gm (1)3 B vi jusqu'il détruire ciitte boitiKté eontre les ri-* teg ^1 ^nm» peuples, la plus juste et la mieux prouYét des accusations iuteuUies contre les Israélites. Joeépbe lui* sère, dans le Deutéronome, rinjouctiou divine de ne point U^spbéi^i' 1^9 Dieui(étraî^ers et de ne pas piUior leurs tempteji (2) ; il revient encore sur oe mensonge fondamett^^ tal dans son livre contre Apion (3). II. sait bien cependant que l^eo conunandait aus^ Juils la destruction dea iddeset des temples (4), et que toute Tinatitution judaïque était fondée sur Tis^em^t de là race. Mais, comme le ditrabhé Anselme (5), il avait les Romains sous les yeux» et songeait à leur paire%

Uno analogie, même éjoi|[née, semble-t-eUe se présenter à lui entre uu miracle biblique et un événement im un fait païen , il saisit avidement cette analogie, C'est ainai qn'il fait chanter t Moïse un cantique en vers hexamè-^ très (6), eoufond le passage de la mer Rom^ avec celui de la tûw do Pampbylie par les troupea d'Alexandre, disant que Dieu qui a permis Vun a bien pu permettre l'autre (7)i attribue au grand-prêtre Matbathias un discours tout stoIt< que, qui semble emprunté à Zenon ou Garnéade (8), et

ouAôcv Upà, ÇevcxÂ... IV, yiii ,10.

(8),MTiTi« /SAAorjYj/Aeiv tov>ç yo/£cÇo/Aivou\$e8ti>çTro^' Iré/Mif,, T. II, p. 1077, éd. Hayercfmpw

(4) Paralipom. 20, 2.

(5) Mémoires sur les premiers nioiwinents | ^c%\ JH^ ifi TAç, des Inscr., t VI , p. 9.

(9) it H«^i!^ x4v^M AuU J\id<t U| l^vi» S &f

(7)/rf,(t.ii,w»\$:5»

40 fLATIDS-JOSÉrai.

cherche à faire passer pour authentiques deux prétendus décrets de Glande, qui accordent aux Juifs, ators si méprisés, des privilèges considérables : falsifications dontraudace parait extraordinaire.

A la tête de l'un de ces faux documents, Claude, qm ne ffrit jamais le titre d* empereur^ selon Suétone, se déclare empereur (1). Il se dit ensuite consul pour la quatrième fois, tandis qu*Il n'était consul que pour la troisième fois, et il cite enfin^ dans le corps de Tédit , contre toute ouo«* tume, les noms des porteurs du message (2). L'autre document (3) attribue aux Juifs le droit de cité dans toutes les villes de l'empire, ce qui les aurait constitués citoyens de Rome : Rome les chassa cependant en masse. On voit ainsi se manifester partout, chez Josèphe , le désir ardent de rdever la

condition des Israélites, en les assimilant aux Romains, de les introduire au sein de la civilisation romaine, de les [H*ésenter comme frères des païens, et de &h*e oublier l'antipathie religieuse qui avait causé leur perte. Le but de l'homme politique est évident ; que dire de l'historien qui opère cette grande fraude historique?

Ainsi s'évanouit, sous l'habileté de Josèphe, le mystère de la race juive et ce que les païens appelaient {k} son énorme impiété ; car elle était impie à leurs yeux. Josèphe ne veut plus « que les autres peuples haïssent la Judée, t comme ennemie de la divinité que ces peuples adorent;» il le dit expressément (5).

(i) Prenomine imperatoris abstiaulU.» Suett Claad*

(2) Ant jud., ib. XX, i, § 2.

(8) ÂnL jod., ib. XIX, vi, 2.

{k} Grande impis gentis arcanum..* Florus»

(5) T^y Ttpbi ^fA&ç ÂTrix^cav , r^v, ûç Ix^au^tÇ^yw ^/uiAv to BOov ontp etxnoi aèUiV ic-foi^fn^vcu^ ^iCK,TEXÛéM.4if ivx^ohii* Ant* jtttd»» Um,vn,7.

rLAYIUS-JOSÈPHE. &1

A la fin de ses Antiquités, il annonce qu'il complètera un jour son œuvre, et qu'il éclaircira tous les doutes relatifs aux rites des Juifs, à leur abstinence de certains mets et à leurs coutumes (1) ; c'est-à-dire qu'il ramènera ces coutumes nationales aux idées romaines. C'est le but de tous ses écrits; long commentaire destiné à vaincre l'antipathie et le mépris de Rome, en captant sa bienveillance et son estime. Ce compromis systématique est l'œuvre non seulement d'un courtisan qui, ne pouvant s'abjurer, se transforme; qui étouffe sa voix quand elle déjardait, et cache sa pensée quand elle blesse ; mais aussi d'un diabolisme ha« Inle, et qui cherche à se confondre avec ceux qui l'ont vaincu.

U est vrai que, dans les temps modernes, on a essayé d'effacer encore ce caractère primitif des institutions de Moïse (2). « L'idée paradoxale de composer un commentaire libéral et constitutionnel dans le sens américain, » sur une législation asiatique, ne pouvait, dit un autre israélite (3), venir qu'à un homme d'esprit, et être exécutée que par un écrivain de talent. » Si l'on s'en tenait en effet aux passages habilement rapprochés par l'écrivain du XIX* siècle, et à ses ingénieux commentaires, toute la philosophie moderne, sa vaste charité, son indulgence éternelle appartiendraient à Moïse ; et ce redoutable législateur qui a dit aux Hébreux : « Vous ne ferez pas grâce (&) » aux Amalécites; » serait un philanthrope aussi éclairé

(i) XX, S dernier.

(2) Histoire des Institutions de Moïse ^ par M. Salvador. Paris, 1829.

(3) Notes sur l'Élection du peuple Juif ^ par M. S. Mank. Bible trad. par Cahen, U IX, p. 73.

(A) Deuté. XXV, A7, i8 , A9.

quand Yôluire. Cette hypothèse n'a rien de vraisemblable. Me. Les Hébreux, supérieurs par leur dogme à tout ce qu'ils enifironnaient, avaient cette supériorité qui offeieise, cet orgueil qui irrite ; et ils étaient faibles. Si la race juive, comme un soldat indomptable et châtié. « A passé par les terges ,

à travers toute l'histoire, » comme le dit l'écloquace et justesse un Israélite (1) moderne, o*effit qu'elle a professé dès l'origine cet isolement que les peuples ne pardonnent pas et que Josèphe veut faire M* blier. Dépositaire farouche de la grande idée, l'imité de Dieu, elle a conservé avec une opiniâtreté constante M trésor inviolable ; elle s'en est enorgueillie, et « trop foUdi pour soutenir les prétentions de sa fierté, elle a irrité et Utné le monde* « Le peuple d'Israël, dit le Deutéraname, » est un peuple de choix... supérieur à tous les autres (3).* La haine de l'étranger est son principal caractère. Miribe gradue comme il suit l'antipathie sacrée des Israélites cùttre les autres peuples : ils doivent haïr l' les Amalécites ; . 2^ les Ghananéens ; 3^* les Ammonites et les Moabites ; &* les égyptiens, et enfin les Édomites. « Sois béni, répètent • encore aujourd'hui, dans leurs prières, les Hébreux fl«* » dèlès Si la loi, Dieu qui as choisi ton peuple avec amoUTi 9 Toi qui nc^ious as pas faits comme les autres ! » Le Tut* mud va plus loin : on y lit ces paroles : « L'univers if a éi » fait que pour les Juifs (3). » — « Nulle nation, dit le » Deutéronome, n'a son Dieu aussi proche, et nous l'inTO- » quons pour toutes choses (4). » — L'imprécation et Ta-

;i) Léon Halévy. Résumé de V Histoire des Juifs»

(S) Deutér., ch. ixti> v. iS, 49.

(S) IsaSe, trad. de Cahen, p. 69* N9t«fw

{à) Deutér., cL iv» v. 6 et 7*

» nathéttié éeJffltHi les naltioiis ({ae Dieo n'a pas ëhoisies réfi tcfntJSSëilt dàbs Isde, ddtis les Psaumes de David et dans feS Màchdbéés. Pmt k préjoaière fois, Tâpôtre Paul viiit prodamef, d'at>rès lé Christ, la fraternité humaine; « £n- »tr6 te Juif et lé Grée, dit-il, il ii*y a point dé diffêren- » ce (1). * Ma^ dé son vivant mëitié et du temps de Josèphe, dn lisait tons lés portiques du t*emple* les malédieitions d'Isafe contt' l'étranger, Sbn culte, Sés mœurs et ses idoles. Dans lés Machabées, mëtoes anathèmes : « Moi ^ * passer aux coutumes étrangères (S2), s'écrie Éléazar! *J'aiidé mieux la moh. Je ne veux point trahit* la loi » nationale (3). «

C'est une cufiéhse étude que celle de la transformation ètibie par les déht livrés des Màchabées sous la plume de Josèphé. Il les change en héros stoiqués ; il ne laissé pas trace dé cet invindblé attachement aux mœurs judaïqueè ^i fait le fond du récit ; il effacé complètement ce fanatisme indotdptable, pouf ne laisser paraître que la force morale dans les supplices, et se tnêler ainsi aux déclatnateurs païens. « C'est riù thénde très^phiosophique {h) que » je soutiens, » dit-il att commencement de son ouvrage; et ce tfaèfne, tin peu mtdns éloqueilt que les aitiplificationi dé Sénèqhé sur <(là souveraineté dé la raisdfi (5) , » contredit formellementles idées et lés principes de Thébraïsme : . c'est un contre-sens moral dont Josèphe connaît la portée. Les Machabées et leur.mère n'obéissent jrfus à Jéhovah et

(1) où fcLp IfsrX ^caffToA^ iou^oc2ou rs xocf ÉAAi^yoc* Ep. aox Romains^ cb. X, V. 12, 13.

(2) Mach. II, VI, T. 2Â.

(3) Mori magisquam patriaeiegès p^aevàticafie. Macck.^ li, vu, V. 2* (6) «IAOZO«QTATON AOTGFN...

(5) XII||g| «CVTOJ^àTO/Mfi AgyC9/AoC.

hk FLATIUS-IOSEPHE.

à Moïse ; ils songent seulement à la sagesse stolque, à la volonté raisonnable , que Cicéron a si bien décrite, d'après Garnéade (1). Ce n'est point une volonté raisonnable de se refuser obstinément à manger de la chair de porc Éléazar et les Machabées, dans le récit originael, veulent rester fidèles aux lois de Dieu, « Dei leges (2) ; » ils ne veulent point abandonner les coutumes nationales (3). « A quatre-vingt-dix ans, s'écrie Éléazar » je ne » passerai point aux coutumes étrangères (4). » Josèphe lui attribue une longue harangue explicative » et lui fait dire a qu'un bon citoyen doit respecter la loi dans » les petites comme dans les grandes choses. » Cet appareil de subtilités n'a aucune analogie avec le texte ; les frères Machabées ne prétendent point remporter les palmes de la vertu (5) , ils craignent de devenir Grecs, et d'abjurer leur patrie en mangeant des viandes prohibées (6)« Dieu les voit ; Dieu les consolera (7) s'ils succombent G'est la patrie qu'ils croient défendre. Leur mère, pour les encourager, leur parle en hébreu et leur rappelle que Jéhovah est plus grand que les rois terrestres (8). G'est le monothéisme qui lui inspire ce mouvement sublime : « Je » ne suis pas votre mère ; je ne sais comment vous avez » paru dans mon ventre; mais celui qui vous a créés, qui

(1) *fiuùXn9tç,, \$pt^ti eùAoyos... Voluntas qu» allquid cum raUoiie desideraL TuscuL IV, 6.*

(2) Machabées, II , v. il.

(3) /rf.i6. Vn,v. 2.

(4) Id. ib. VI, V. 24.

(5) Id.

(S) Carnes porcînas. Jiiach, II, v. 2*

(7) Deas consolabitur. Id, ib, VII , V* o»

(8) PatriA voce. Id, ib. v. 8.

FUYIUS-JOSËPHE. b5

» a fait vos nerfs et vos mnsclcs, c'est le Créateur du 9 inonde, et on vous ordonne de l'abjurer (1) ! » Au lieu de cette allocution terrible, Josèphe invoque la raison abstraite , la sagesse métaphysique, le système philosophique. » Je ne te démentirai pas, loi souveraine; je ne te repous- » serai pas, abstinence chérie ; je ne te déshonorerai pas, » raison philosophique (2) I » A la fin de cette belle dé' damation, Josèphe s'écrie encore : « O Aïson, maîtresse » des passions (3) I » En vain voudrait-on enlever à Jo« sèphe l'honneur de cette amplification ou écrite ou com*mandée par lui. C'est toute sa méthode ordinaire; le roman mêlé à l'histoire; des détails puérils, une descrip* tion circonstanciée des tortures infligées aux Machabées, de longs discours placés dans la bouche de chacun des personnages. C'est ainsi qu'il traduit toujours, à l'usage des Romains, et toujours en le trahissant, le génie de sa nation.

Je ne pense pas que toutes les additions et tous les chan^ gements introduits par Josèphe dans ses Antiquités aient eu pour origine cet intérêt politique. La recherche de l'élégance, l'imitation des Grecs, la crainte de donner prise à la raillerie par l'exacte reproduction de la brièveté biblique, peut-être l'admission des commentaires des docteurs et des gloses populaires ; mais surtout les libres paraphrases de ses collaborateurs (4) ont concouru à cet ensemble ro« manesque.

(i) Nec spiritnm donavi vobis et animam;... sed nrandi creator. J(U ib, Y. 22, 23.

(2) OÙ iltsùvofiotl ffs, Trac^surà v^/as, oO^ iÇo/AoC/uiac as, fÙn hfltp6t.ru» , cùSì xoLT-cuvxwci as, ftXâaofsXiyi, oui* f Ça^ovi^ffo/Aa^ as, £sy9«9ÛyKi tc/a^oc... — De Machab., \$ V.

(3) û Xoyijj/JÀ, TÛ^rtvyf wafîûv. Id. ib, \$ XV. [h] J^tpyou Voy* pliu havt, p. 95.

Un deê écrif ains les pins judicieux de TAngtet^fe aétuelle observe a? ec raison que remploi des ornements af*fectés et le luxe des détails inutiles prouvent le peu de se* rienx de Tbistorien ou de l'orateur (1). Josèphe en est rempli Samud Bochart, Leydecker, Le Clerc, dofli Calmet, le P. Gillet, se plaignent sans cesse de cesjiltérittloi». * On ne peut savdr, dit Bochart, pour quelle raison il É'f^ » carte m souvent du texte sacré. » C'est que José^iieTeat composer un livre agréable. Il n^a pas d'autre raison iftnb Yarillas ou le P. Berruyer, pour imaginer ou adopter mt roman surCaïn, a chef de brigands, inventeur des poids » et mesures (2) ; » sur les « connaissances strat^ques t de Jacob disposant son arrière-garde et son avant-garde, pour aller à la rencontre de son frère (3) ; sur la jeunesse de Moïse, dont il fait, longtemps avant Tautef de M&tse sauvé, (6) , une pastorale élégante (5) ; sur les trésors incalculables, ensevelis par Salomon dans le tombeau deDa-« vid (6) , et qu'il suppute comme s'il les avait vus et touchés ; sur Nabncbodonosor , dont il ne trouve pas Plds' XtÂre assez merveilleuse (7) ; sur les bandits Jisinée et

(i) So délicate is the perception attained by a high coltivated taste of the proprieties of ail grave and earnest composition , thât it not only feeb an enmitj i<rith the meretricions or vicioasly omaie, M immodi ately percerres that the greatest beaoties of oertahi épedu êi firme ciMnposition would become little better than dowarisht bon* bast, if transplanted into any composition^ the object of wlikh wai serions. Macaulay, Edimb, jRcv., oct. 4840, p. 79.

(S) Aiit« jnd. I, II, S S.

(3) Id. ib. XX, S r.

(à) Saint-ABMtnL V. nos Études LHTéaireé sur le règne de Louis XII.

(5) Ant. jud. II, II, J I.

(6) /rf. t6.II,vu, S7r

(7) /it t^ . X, n, S o.

JUfiMéf (1) }CtMrrêtrà«fsesp«ctà:IeqQé,âeMi M, Agiippa ▼ (mlut doiffm^ «ai Héhretti, lon^u'il força qi^ariorze cents et }tairé MBpât^êkiBi âitidês en deux bandés', à se ttet les uns les antres, « sans qu'il en restâtunèdu! (2). »

Lé bon pèreGltet, biMidftéaire de SaiËté-Genériète, tràdictetir de Jdsè{Éè fh son tfpologi^te fidète^ à dés seru^ piles sttt cette âffidre : il pense que ii les quatorze cents cQWbÉttàJits » atfn-dént dû se jeter sttr leuità persécnteurs, et ne lirais à'éntr'^^ot^ si cbmplaissfltntenti II n^est pas tofâm embsBtafssé, quatid il reut expliquée l'Instoire dèd dtereui d'Absdon, « qni pesaient deux ceMs skies, et h qœ l'on ite ponrait couper (3) » qu'après huit jours de tfavafi. Ces pu^Hités ajoutées aux merveilles de la Bible dératisent ie sérieux du bibliothécaire, qui examine à ce propos, dans une note savante, si ces cheveux n'étaient pas une perruque, si les Syriens et les l^ptiens portaient perruque, et si le fait matérid raconté par Josèphe est vraisèildable. « Selon le téfcioignage de qudqnes perrn- » quiers, ajonte-t-il gravement, les cheveux de certaines «femmes pèsent jusqu'à trente-deux onces (&). » Ici, commîe ailleurs, il i^ donne due pane infinie pour corriger Joi^friie,

pour l'accorder avec hii-mésie, et lui prêter, en sup^hifsant qndqtie erreur de copiste, tin sens à peu près ralsoffnable. Il teMt Josèphe à teint moment, par eonsidéraitlett ponr cet écrivahi.

Le roman inventé par Josèphe ou ses scribes est-il trop dévdoppé 61 teep important, pour qu'on Fatiribue à Fin-

Ci) M ih. XTni, n, S ^é

(2) Id. ib, XIX, VII, S 4.

(3) /rf. i6. VII,vin, S5.

(4) Trad. de F. Josèphe, t. II, 76 Nofeii

&g FLAIYUS-IOSEPHB.

terpolation d'un copiste : le P. Gillet se rejette Aon sur les Deutéroses ou sur les traditions secon-
daires que J(H sèphe a ptt recueillir dans le temple, adopter et introduire dans sa compilation.

Quand même on admettait cette hypothèse, ce n'est pmnt un procédé judicieux, c'est le travail d'un romancier frifole démêler ainsi, dans une histoire, la tradition orale et populaire aux écrits consacrés. Justinien condamne les Deuiéraseê^h nommées par les Israélites Mischna. Sa Novelle cent quarantesixième, relative aux Hébreux, déclare indigne de foi, conune n'étant point comprises dans les Livres saints, et n'émanant ni de Dieu ni des prophètes (1), les traditions vagues ou Deuté-roses dont on avait rempli, aux IIL" et IT siècles, la Mischna^h ou Loi répétée, et la Gtiémarak^h ou le Complément. Buxtorff (2) et Bartolucci (3) , ainsi que Maimonide et Moïse Mekkotzi, conviennent qu'il faut attacher peu d'importance à ces traditions orales, dont les premières furent publiées en 230, et qui n'avaient été avant cette époque confiées qu'au souvenir des docteurs. Le Thalmud babylonien, qui les comprend toutes, effrayant amas de folie et de sagesse, accumulées par cette nation éperdue avec la précipitation du désespoir, n'offre, dans les parties qui ont été tra-duites, aucune analogie avec les embellissements et les amplifications de Josèphe. Son système de composition est hellénique; il emprunte les formes oratoi^h

yûcy o»; ToXç /tiv Upotç où (fJvovtXriiJLfJLivriv jScéAo?;;, ouSk âvofdey nocpoiSt' iofivriv
ixr&vnpofirir&v, è^iùpiviit SioZsrcev &v\$p&vix fiivToçXoLXoùvroèTt Tvis v^s, xai Oeiov év olv-
toXç Ix^vrMv ovih, Novell, 1ÂS« Rit. L CoDStantinople, Fév. 553.

(2) Recensio operis Thalmudicû B ibliotheca Rabbinica*

FLAIYUS^IQSÈPHE. ftf

res et les détails fleuris dont il parsème ses narrations aut dédamateurs sortis des écoles grecques et surtout de Técole alexandrine.

Quant aux contradictions du même écrivain, le P. GiUet ne sait trop comment les expliquer, t Les contradictions» » dit-il, et les altérations naissent pour ainsi dire à chaque «pas... Je suis obligé de dire si souvent que le texte est » altéré et qu'il se contredit soi-même, que j'ai tout sujet » de craindre qu'une si fréquente répétition ne soitimpor- » tune et à charge (1). » Ces prétendues alté-
rations du texte nous semblent chimériques. Dans beaucoup de circonstances, il est facile d'assi-
gner un motif aux inventions du narrateur. S'il donne pour a un guerrier célèbre (2) » Isaac, si pa-
tient sous les insultes des pasteurs du roi de Gérare, c'est qu'il v^ut relever ce patriarche aux yeux
des Romains. Les longues harangues , souvent ridicules, toujours emphatiques, qu'il prête à Daniel

(3) , à Éléazar (/i), à Moïse (5), et même à Dieu, qui justifie le Déluge (6) et s'exprime comme l'Apollon d'Homère, sont des imitations évidentes des discours politiques de Thucydide et des harangues de Tite-Live. Nous serions fort tentés de croire ses collaborateurs (7) , coupables de ces paraphrases brillantes. Le morceau oratoire que prononce Hérode dans les Antiquités (8) , et celui que la même circonstance est censé

(1) Id. ib. m , 276.

(2) Ant. jud. II,n, SS. (S) Jd. ib. X, p. A.

(4) Machab. 6.

(5) Ant jud. II, xn, 2. — xuz, S.

(6) Id. ib. I, m, § 8.

(7) 2ûv2yr/oc. Vof^ plus haut, p. 85.

(8) Jd. ib. XV, v. S S.

kiziiM|ÉWdflligta^M^rféryi<ctol^(i), cHflftMtfM^pH^ teraeni et piratesent àé» ad géolelé-coâd àè deiii iiiUrtêi teurs différents, qui se sont exercés sur le WMÈë iÊ^iÊL IW eells br«aérië ftti-rajoittttétf «tix tràdilioJiÉ» Jiwri^ « Ma d*éliiifinCfr toôt ecf i[m pMt Uêasm le» RettHiill ChiiMfi} ft Mppdiaëi {Mir etetB|]^ ^ les angnlatltés éë YtàeHiMê êê km^ (3),< il ne p«rtcf ifi da tèria ^or (à) « m «tf l'êMUFeB èt-?oto des cilq bijoai en oi^, qiÊ eos^at fait rkt loÊ|ihi* losopiies (4) ; ni dé Yeâfca des seixatité trèphééÉ» élé li A« éoncision, dont l'explication est difficile à éxiaû^ cm IM français (5). Sekm Josèpbcf, ce itont « sotianféf tMâs éMIN »pée», ^ et non ^cbaginta prtptutia, que tMvdfait pâHe* ttir à Safil. Seldfl liii, lés prêtres li^ i^nîfêriheii ptâ ûtm tate cassette, anprès du tabernacle, (iûinquepodites{flt^t^ j)eu èouTenables), mais cinq images d'or (6), ce qnl dfr^ gnise décemment l'incongrbité de Fex-toto. ïh VêM snbstittottons ne sont pas l'effet de la hégHgéné-céf oti der ttmr Hi. La BiMe offrait dans ces passages tin sens orienta!» dont ht nudité et la bizarrerie eussent parti justifier les rcJjprodLM de Tacite (7).

Josèphae y substitue les idées et les objets familièr^ à h citHisaition romaine. Deux inots, enfin, nesuntpâsplroflonces dans le cours entier des œuvres de Josè{Aie, les nâfott saicratrientds dû jndaisme : lé Messie, ou le fils de tStè^ \

(1) Guerre jud. c, xii,

(2) Anl.jud,IX, X, §2.

(3) TLoLpcflUmii^ dit le Sdioliaste, icdffviTre, r))i) ftai x * ^ * ^ «MTÛv Tcporâvoiv,

(6) Id. ib, VI, 1, S 2. — Quîfkqfto podices aureoB*

(5) Id. ib. VII , II , S 5, — Sexaginta præpuiiài

(6) nèvre oLvSpióvTuç. V. Le Clere, Cam. iur ks RoUg f. î» c^ Tb

(7) Mo8 absurdus et sordidus. TacitU Hist, L Y•)

î^B^ft^htê),làmfmgôgënie. Sott iriîëfiëë loi êpât^ gne b difficulté d!vLûe ëiipleatiotl. A thm^e pMme d*o(H preaÊitm succède un Heiîné {Mâchid) , ttn SMTetir, aà li-< bératenr attendo^ En pKdef, <ie serait poUÉT o&krigB tni iUrtMs : il se tait datt(5.

Att moins der rait^U M pito fé^éf«f Si âéritteât ^*Û asc le 1^8 fidée des tradttCtetfil», qa'il e« ^
ttixIliâicNÉéiÊt M iiYres sacâhês» et qtt'il âe Se {Mûaéftra fi» râterûaott li jduslégèn^

glM.

La guerre jttdalqaer ^ Le traité con^ A^n.

Moyeniliafit ces réticences, ces omissions et ces embellis-» sements, nn Israélite satxs prohibé
pottait doliner aux Romains quelque idée , mensongère il est vrai , dés traditions anciennes de sa
patrie, et y ajouter l'histoire judaïque depuis les iHâcfaabées jusqu'au règne d'Hérodé. Mais une
foi» parvenu à l'époque du grand conflit entre là nationalité juive et la toute-puissance ^romaine,
l'embarras devenait excessif. B y afail ik deia pawioii» e» regard ^de»! obsti-

52 FLATIU&-10SÈPHE.

nations également acharnées, deux génies inconciliables dont l*nn avait écrasé l'autre et tenait
Thistorien sons sa main. Si Josèphe eût été le compatriote et le compagnon d'armes des vain-
queurs, rien n'eût été plus facile que de s'écrier : « Malheur aux vaincus! les dieux de Rome uiom- »
phent ! » Mais Josèphe est resté juif ; c'est en qualité de prophète qu'il a reconstruit hardiment sa
fortune. Il ne peut ni blasphémer sa patrie, ni irriter Rome victorieuse. La difficulté de cette situa-
tion de juif demi-apostat, de citoyen romain né en Orient, d'Italien adoptif et de prophète civilisé,
situation extraordinaire et unique, ne Ta point effrayé. Nous allons voir par quels ménagements il a
tout concilié dans sa Guerre judaïque^ celui de ses ouvrages qui excite le plus d'intérêt et mérite le
plus d'attention.

Un fait qui ne contribuait pas à la gloire de l'historien, facilitait son entreprise. Des défenseurs
de Jotapat , il ne restait que lui. Josèphe seul avait racheté sa vie en pactisant avec l'ennemi et en
flattant l'avenir du vainqueur. Les quatre-vingt-dix mille captifs de Jérusalem, entraînés en servitude
, jetés dans les carrières d'Egypte , ou périssant de faim sur les routes, n'avaient pas d'éloquence à
opposer au narrateur ; dix mille d'entre eux fournissaient aux boucheries des cirques la pâture de
leurs corps. Qui donc pouvait le contredire? peut-être quelque Juif obscur, étranger à Jérusalem.
Juste de Tibériade l'osa, et Josèiriie le fit taire au nom des maîtres du monde. La famille des Fla-
vius, marquée du sceau divin par l'invention de sa pro- {Aétie, se portait sa caution; Titus venait de
parapher de sa propre main (1) l'œuvre du panégyriste; l'allié de

7LATIUS-JOSÈPH& 53

Rome, le roi Agrippa, certifiât l'authenticité des faits (1). L'accusateur n'avait rien à répliquer à
ces témoignages des parties intéressées, que Josèphe avait louées ou défendues, et qui le soutè-
naient à leur tour. Il trouvait donc le champ libre. Supposer des motifs, satisfaire ses haines, dispo-
ser ses acteurs, arranger son drame, tout lui était permis : point de contrôle, rien à redouter des
Juifs, rien même des Romains, pourvu que les Flavius fussent contents. Il s'y prenait à merveille
pour cela. Poppée devenait Vamie des dieux (2) ; Domitien était « éclatant, sublime (3), di- 9 gne
de son père par la grandeur de l'âme ; » Rome devait la souveraineté du monde non au destin, mais
à (U) la vertu. « Les limites de son empire, dit Josèphe, sont l'Eu- »phrate, l'Océan, le Danube, le
Rhin, l'Afrique; quoi » d'étonnant (5) ? — Les maîtres sont aussi grands que le » domaine. »

On ne peut être surpris que Rome lui ait élevé une sta* tue. Le chapitre dans lequel la sagacité
politique (6) de Josèphe a développé les causes de la grandeur romaine, contient le germe de plus
d'un passage de Machiavel et de Montesquieu. Il démontre avec autant de profondeur que

(i j Id. ib.

(2) Voy, plus haut*

(3) &.oLfjmbpç xoLİ 7r«/»/6Ac7rro\$...... fx^v ^i iroLtpéBsv ifif vrov t^v àv^pvjftBioLv,,
Guerre jud. vu, 2.

{h} A/9STi){ xr4}/Aoi, ov i&po)t rixioi Jd* ib, III, v« i«

(5) Jd. ib.

(6) G» P. OUarius a très-bien caractérisé FlaYius Josèphe : t In

- rébus gerendis dexteritatem, in consiliis promptitudinem ac sagad-
- tatem*. *.. mirati Vir itoXiri^ànoixoç qui Romanorum res
- perspectissimas habuit..... Istius, quale Josepho erat iugeniho*
- mines, agiiesi nimimm» versatL* etc. » Foy. aaprà*

de finesse, là eofiqoéte dtl globe dpérée pàt It {^MIM 4è la discipline. « Rien d'inconsidéré , rien d'étoiitdi , tkà i> t|tii ne soit réglé d'atance (1). »

Après cette analyse digne d'un maiti^, il flëscënd dël hauteurs que son intelligence a gravies, (lotif tomber Oém les bassesses que sa flatterie liil diète, et il loue jtli^'âtlt goujats de Ronde (càlonès), « qili , dit-il, patla^Ûit M 1» dangers de leurs matrès, leur cèdent sans doute, iiaji » ne cèdent qu'à eux (2). » Tous les noblei» ednettiûl tt Rome, Mithridate, Gyiobeliné, Yef cingetorix , AttiMi Càradoc et les héros jui& ne Valaient donc pas ufl g^bt^ romain ! S'étant ainsi prosterné , il ajoute lesieuieltt cpil n'a pas voulu louet les Romains , mais « consdleï' (9) M Vaincus; » pauvre et misérable consolation I

Il a soin de placer ce panégyrique iminédiatileiit itât le récit des troubles qui suivirent la mort d'BéiiOde. H prépare ainsi ses lecteurs à la bienveillance, et ces lèët^ûrs sont citoyens de Rome. Il n'insulte pas outertetiient ta patrie ; au contraire, il là fait valoir eil exaltant ceux ^ l'ont domptée. Il ose dire du mal d'un prdciiritenr iÈkxtt ,dont tout le monde en disdt, de GessittSI Floi^i et ë'est ainsi qu'il assure ses droits au titre d'historien véridique et à l'adhésion de l'avenir. Mais d'où vient l'insurrection des Juifs 7 qui l'a causée? Il en révèle les symptômes l'un àf^s l'autre, jamais le mobile. Il se garde bien ^e pénétrer dans la philosophie des faits comme Polybe; il ne les groupe pas comme Thucydidei il ne remoolé pas h Itw» éatfMs,

(2) Iwvxç^wfôoyreç I» noliftaii pL^é ll\$.mtpitf /ê: ^ ê^K^ rnH Mi^^ fihétqjwrMi.. efe. M ib^ III i if * t.

(8) O^..... kHÈM^lUii. iât Ml. Tt 8»

rtATÿuS-todÈPâÉ. 55

coînmë TâCite ; il nlrtidi^e point leâ douitéë àès tnôovtiments et des passions; il se contente d*acctiiitllér les détails. Ainsi Pilate Tetit introduire à Jétusaletti les effigies de César, Caligula ordonne la consécration de sa propre statue dans le sanctuaire, un soldat de Cumanus insulte le peu^ pie, iin citoyen dépose des oiseaut dans uu vase destiné àiix cérémonies du culte, les troupes de Florus ne rendent pas le salut aux Hébreux. La signification de ces faits est supprimée; la raison

logi()ue leur manque, et leur succession ne laisse aucune trace dans l'esprit. Tous ils jaillissett du même fond et remontent à la même source; Josèpheile ledit pas. Cette cause est là fatigue et le désespoir, naissant des intérêts blessés, des croyances outragées, de la fierté humiliée, de l'Inexistence Israélite compromise depuis deux cents ans. Après deux siècles de souffrance, la révolté édâte: On s'arme ; des bandes organisées parcourent les campagnes et animent l'insurrection ; Jérusalem se remplit de groupes de furieux et d'assemblées populaires. Les révoltés assiègent une légion romaine que le gouverneur de Syrie vient délivrer ; Agrippa l'ami des Romains, est Chassé de Judée, et les vingt mille hommes de Cestius Gallus sont battus. A la tête des insurgés , se place le grand-pontife Ananias, « probe, vénéré, désintéressé, modéré, dit Josiôphe, » qui soutient les combattants et conseille au peuple de repousser les Romains, de prouver la force d'Israël , et d'acheter ainsi une honorable paix. Contre lui s'élèvent les Pharisiens et les riches, familiers avec la bassesse, attachés à la famille d'Hérode, soumis ou vendus à Rome, et qui inclinent vers l'humble silence et le prompt paiement du tribut qu'exigent les envahisseurs. La masse du peuple frémit de colère : jeunes gens » prêtres^ femmes^ âmes exaltées et véhémentes, maudissent le pharisaïsme qui dé^

56 FLAYIUS-JOSÈPHE.

laisse la patrie. La nation se précipite comme un Béné homme à la voix de ces chefs. « Exterminez, criaient-ils^ » quiconque traite avec l'ennemi , frappez les lâches, re- » tranchez Israël ceux qui ne veulent pas mourir avec » Jérusalem ! »

Non-seulement c'était du fanatisme, mais toute l'institution juive le rendait plus redoutable et plus farouche. Elle ne reconnaissait que Dieu pour maître, l'inspiration immédiate pour guide, et le zèle était sa vraie loi. De là cette terrible ferveur de ceux que Josèphe , dans son prudent mensonge, appelle les « Fanatiques, » — Zélés ^ Partes^ Poignards , Brigands^ Iduméens; quatre armées de bandits> à ce qu'il. prétend; les défenseurs et les vengeurs désespérés de la patrie, dans la réalité. D'abominables cruautés durent se commettre. A l'imminence du péril, à la ruine prochaine du pays, à la désolation du temple se joignait, pour les précipiter dans la frénésie, l'influence de cette législation orientale et judaïque, à la fois loi et dogme, ivresse et devoir (1), qui ordonne au citoyen de se faire législateur, juge et vengeur, dès que la loi est attaquée dans sa source ; loi du zèle, à laquelle Thistorien ne fait jamais allusion; magistrature du bourreau, vengeance de Dieu devenu citoyen et du citoyen devenu Dieu; droit de la fureur, aussi blâmable en théorie que dangereux en fait, mais qu'on ne pouvait extirper qu'avec les racines asiatiques du culte législatif et de la législation sacrée institués par Moïse. La jurisprudence spéciale du « zèle » est consi-

(1) Jus zelotarum* — F. Hammond, Selden, Heidegger. HisU patriarch, 1 , 623 , et surtout un traité curieux et peu connu de G. -F. Wille. (Disêertatio de Jure xetotarum in gente Ebrma^ Haltes i698.)

n.ATinS-IOSEPH. 57

gnée dans le Code du Sanhédrin (1), qui en énumère les différents cas légitimes, et dit en quelles circonstances les « enflammés du zèle de Dieu » doivent exercer leur terrible offBce. Au xir siècle , Maimonide admet encore cette législation (2). Selden pense que Jésus, lorsqu'il chassa du temple les marchands, usa du droit du Zèle. Embrasé par Téhoïsme oriental , par les traditions d'Israël , par une longue oppression, par la mort nationale qui approchait, ce zèle dut éclater par des crimes.

Josèphe a calomnié sa nation, non parce qu'il les a redits, mais parce qu'il en a voilé les causes. Il arrache le bénéfice de la pitié à des hommes qui eussent vécu paisibles, si l'impatience de souffrir et l'impuissance de se venger ne les eussent jetés dans la rage. Il falsifie la portion morale de l'histoire, il en altère l'âme ; plus coupable que s'il supprimait les événements ou les déguisait. Dans sa crainte de déplaire aux Romains, et de laisser entrevoir le courage, la constance, le dévouement, l'héroïsme de ces fanatiques, il les travestit. Ce n'est pas assez de raconter leurs violences, il accumule les tableaux chimériques, qu'il chaîne de forfaits inventés et inouïs. Sa lâcheté et son embarras lui font perdre de vue non-seulement la vérité, mais la vraisemblance de son récit. Il imagine « des hommes vêtus de robes de femmes, parfumés d'odeurs, couronnés de roses, » et tuant tout le monde sur leur passage (3) ; » conte milésien, qui ne ressemble à aucunes mœurs, qui ne se rap-

(1) Ghap.ix,S</f.

(2) Si zelotae trucidant., laudantur. Hile. ifsure Biah,, c. n.

(3) Tweuxt^â/uwt Si tolç Sipuçy ifâveav tkT; ^sltaTs..... yuvacxc/aç l9\$^f^otç ày«Aoc/ui6^yoyTC<..f etc Guerre judi IV, n, \$ iO.

5g fLATie8^jro9lFPEt

pprte ^ rien, et qui est sans raison, sans aqalogîQ, SM^ vraisemblance : tout, même le crime, a une ?raismblaa(^i une analogie, une raison. Il n'explique d'aucune manière ces démentis bu-riesques donnés à Thumanité; il s'éteqd avec complaisance sur l'anomalie de ces crimes, comme s*U aimait k les exposer au grapd jour ; il établit dans Jénmr lem trois nations d'égorgeurs, qui se livrent une gqMrre d'ei^termination et se réunissent contre les honnêtes ih* toyens; il adjoint à ces « voleurs , » à ces « zélés , » k ces ((sicaires, n les « paysans de l'Idumée, » qui acoonreat aussi pour prendre leur part à ces saturnales. Tout cela sq plonge et se vautre dans la boue et dans le sang , en face du teinple, en présence de l'ennemi, au milieu d'une vasta orgie. L'écrivain ne prête à ces horreurs nul motif. Qql intérêt de cupidité ou de domination ; ce sont les pasae-temps d'un caprice voluptueux et meurtrier.

Ces monstruositées sont démenties par le petit nombre de faits avérés que Josèphe est obligé d'admettre comme canevas de sa narration. Les pharisiens, les riches et les vieillards demandaient la paix et couraient au-devant du joug des Romains. Les jeunes, les forts et le peuple (1) voulaient combattre et mourir. C'est dans le temple qu'ils se rassemblaient (2), c'est de là qu'ils s'élançaient sur Tennemi* Avant de baigner les parvis de leur sang (3), ib jetèrent en prison les paitisans de la paix ; ils élurent nu pontife sorti du peiiple (4). Nous ne doutons pas qu'ils n'aient commis d'af-freuses barbaries. Le crime de Josèphe est d'avoir exagéré les excès, d'avoir calomnié les

(1) nAi^oe(Texaiv8^TviT(... Id, ib, IV, c ni, S^I*

(2) ixroOUpoiinpoitin^ciifTiç,^, Id, ib, 12.

(4) . . • Ai' a)^Mcx<«... /(i Ow

nm» déf9pfi«ur8 dp ieir p^ys, et çoiipnip ua «iBfis de chi*? m^q|os i4|f9paif!\$ ripsurrdcUpn oéşe^]]^ée du peupld cootre 1^8 poQqMérapti) que Je pbari^a|sme encourageait II faqt Vfm YéP9 d^ns des (einp) de IrpuU^ po^r sf^voif tQuO t<i facilité du WPSQPg» ppHMqHC, p^r Gp|pprpp-drrf| r^tepdue d^ celui dft Josèphe, et]^(;o^pattre qq*il pe poq? v^it ni sp ffi^mv 4e çettp bfise fragdnleqse, écriTapt; pou^* les Rpii|||n«, qi satisfaire Rqpi^fi ^p^ rej^tPT le Çfim de l|i révp|tfti si|F deş pipts , ni UTr^r au mopde aptre c)iqsQ qp'im ffiav^tis^mçpt de l'histpire.

j^eYeqqs %\i coeniepceiq^{pt} dP U in^{er}fre. Les cl^{pi}a den iPftPFgési s^{*étsq}nt décidés; lea ennpn^{is} personnels de Jojlèpb[^] Ils essayèrent de le déposséder de son gouverne* n^{^t} (t) «t p'y pureqt rép^r. Cependapt Vespasien, à la têt^{despi}[^]siple mille l^{qm}ipes, vi^{nt} anéantir celte nation rebelle qpi pse 9'ip^{qr}ger contre Rome. Titus et Trajan assiègent Japha. Géréalis marche contre Joppé, Yespasièji preqd Jotupi^t, p^{^sse} au Ql de Fépée la pwison et les h^{biu}ipts, ^t pe l^{sse} vivre qu'up seul hPWipe, Josèphe, qui lui proqiet l'empire (2), « Qqand op apprit ces choses h «Jérusalem, une violepte haipse s'éleva contre Josèphe ; qa »l'fHPelsi tr^{^Urd} et lâche \ pp cr| upi- versel répéta contre »lqi QiiUe Ipiprécfitiona (3). » Il suit (e vainqueur Une aqpép 8^{*écp}ple 9(H^{n\} qp[^])^s conquêtes qui devaiept précéder le siègp dp Jérp[^]alep) (posent tprmiq^{^s}. Il faUnt f4aq n^{^pis} de ppp^tfi [^]gls^{nts}, livrés 1[^] jour cppppp la puit, et depx terrible[^] aq^{pir}^{^i} la iMPine et Tipcepdie, nop pas pquF rédWTPi <pM[^] pour ei^t[^]raiier Iça assises. Ghi^{qt}pt

(1) Voy, plus haut.

(2) Voy. plus haut.

(3) Gaeriejad«IIIt3o[^]

40 rLATIU9-10SËPHB.

position devient une ville nouvelle et exige un âge nouveau. L'histoire a vanté le devoûment des guerriers de Namance ; elle a respecté Théroïsme des Gaulois, des Bretons et des Bataves, qui, à la même époque, soulevaient leur tête fatiguée. Les Juife de Jérusalem seront-ils maudits par rhistoire parce que leur devoûment a été plus com|det et leur courage plus invincible? Non; mais il y avait dans k camp romain un Juif transfuge, spiritud et tràRre» qui s'est chargé de mentir devant la postérité. C'est son récit qui a trompé l'histoire et l'inefEaible crédulité des siècles doit étonner le philosophe ; car son récit est un tissa de chimères, dont la fausseté apparaît d'elle-même. Il prétend avoir choisi pour tribune une montagne; de cette âévatHm, il harangue[^] à ce qu'il prétend, les fac- tieux de JérusaleoL n rapporte textuellement ces oraisons qui ne manquent pas d'une certaine fa- conde, mais qui ne s'accordent ni avec les circonstances d'une telle guerre, ni avec les probabilités locales.

Du sommet de sa montagne, exposé aux batistes ro[^] maines et aux machines des Juifs, l'histo- rien affirme avoir parlé deux heures de suite pour engager ces derniers à se rendre, « Jetez vos armes, leur dit-il (1) t

Leur réponse est plus vraisemblable que son atlocntion. t Malédiction à César et à son père t criaient-ils do haut «des remparts; nous méprisons la mort, meilleure que la «servitude ; nous fe- rons aux Romains , tant que nous res-» pirerons, tous les maux possibles. Nous allons périr avec »la patrie et avec le temple ; la patrie et le temple ne noos •inquiètent plus. Dieu a un temple plus magnifique, c'est

{i)Id.U.y,ntSk.

ruTiUB-iosËnB. tl

•le monde (1). » Mot sublime qu'on n'a pas cité et qni est digne de l'être. Ce sont précisément les paroles que devaient jeter à leurs assi^{eants} ces hommes désespérés. Ainsi la vérité tombait quel- quefois de la {dume de l'historien. Tout en vantant la clémence de Titus, il avoue que ce général poussa vers la ville une foule de prisonniers juifs, les mains coupées (2), et qu'il en fit pendre un grand nombre à des gibets élevés devant les murs. « Le bois manquait aux gi- »bets et les gibets

aux cadavres (3). » Simon , fils de Gio* ras, et Jean de Giscala déploierent, dans ces circonstances suprêmes, un courage et une habileté auxquels Josèphe, leur ennemi, ne rend aucune justice, mais que les faits attestent Quand il n'y avait [dus de vivres d'aucune espèce à Jérusalem et que les remparts, la citadelle, le temple furent détruits, Simon et Jean essayèrent de gagner la campagne ; Josèphe les accuse de manquer de courage. On trouva Jean mourant de faim dans une caverne après le pillage et la dévastation de la ville; abattu, exténué, il demanda la vie. Simon, âme {dus forte, se cacha loi^emps sous les ruines du temple, et enfin sortant comme un spectre du fond de

(i) Kal yecoS âfulwê w&rw rfi ecfi t^v xd^/utov tevKc.,. Jd, <6.y, ix, S» IL Salvador traduit ainsi ce passage : « Sommes-nous entrés sur tos 9 terres? Ayons-nous porté le désespoir dans tos familles? Vous dé» . 9 sirei la paix I Qui s*y oppose ?... > U n*y a pas un mot de ces phra- *es dans Toriginal. Les Juib maudissent leur ennemi et adorent Jébovah : Yoilà tout Ils ne sont ni ausrî modernes ni aussi diserts. {HUU 4e\$ InêU de Moïse, t. II , p. 802, 1. VI , ch. m. — La citation de Josèphe est également inexacte ; M. Salvador la rapporte au chap. XXIX du 1. V. Il n*jr a pas de chapitre 29 dans le livre cinquième de rhistorien.).

(2) Id. ib.

(3) ULib.

•1 puYsmofitonu

la terre que reoonmâol des c^Bdresi flappmtrpN», feloHpé d'noe robe hUocbe et w manteau de pourpre flol* tant sur ses épaulea (1)« « Qui es-tu! lui deuiaudest toi «soldats eSrajés. ^ Faites Tenir Totre chef et je to 4ûrai« » T^atiua Bufus lui demande son nom» qu'il déclare, G'eit ce mên^ ^mou quif résenré au supplice, passa de?aitt Jo» sèpbe, devenu Romain, pendant la pompe triomphale (^ Quant à Jean de Giscala, les vainqueurs le oondamnèrail i^ des iiers perpétuels (3). Ces degrés de dânenca ounrei* pondaient aux degrés d'iniamie. Au plus hm% la norti au rebelle suppliant, la prisoui ^ la perfidie habitei tos boa* neurst

Gomment peut-on lû^witer foi aux détails que Joii|^ a donnés sur cette guerre, k cas imprécations incessantes contre les défenseurs de Jérusalem et I ses adulation is* nombrables. U prétend que les sources vmsioes, qui aYMnt tari pour les Jui&, se rouvrirent tout-insoup en faveur i/m Romains (ft). Pion Gassius est'plus véridique; il convient que les assiégeants manquaient d'eau et qu'ils souffiïreni beaucoup (5)« Quant à la peinture eSroyable des suppUeesi» des forfaits, des carnages et des orgies, dont Jérusalem affamée fut le théâtre, une seule question suflBt pour les dé« truirei Coounent a-t-il pu aavdr ces détails bideoi f II me

(i) Cette icêue est 9ssei beUe pour u^aTQÎr besoin d*aeueM nMI» tloo. M. Salvador y scout e un vw»» maiifeim, ^oril terrikiêtilê front mome^ Josèphe dit simfdeiDenl : h*Moifç x*T«W«xtug,,« iry|wyiMlt xAocv^o^ U ajoute une ciiconstance tfès-pittoreiqw, ooUiét pat M. Salvador :wyiisâM)myii, f il sortit de terre, i M té, VII. Bl^ i«

(S) Foy. plus hauU

(3) A8a/Ao7\$ cdùivloti,,, Jd, ib, VI, ix, &•

(k) T^Tâi... irvivai 7rAou9c^Te/»a(piouvcv.,, Id* ib* U V, XLp A*

(5) TjâwdJoJ^ffxaoirâOoyvMf U hXYlf rr«

se troQtjIt pais dans la yillé; il n'a dA lea appraïdre» ni des prêtres, ni des grands, ni des soldats massacrés, maii jtettietnent des femmes, deis enfants, des vieillards, captifiî misérables, traînés dans les marchés et dans les cirques | pauvres restes dlraël avec lesquels rhenrent habitant dé Rome eut fort peu de relations sans doute. Par quelle au» dace cet homme que Voltaire a dévoilé en une seule et lumineuse expression, quand il Ta nommé Vextigératetir Jûsèpke (1), entre-t-il dans les plus obscènes et les plu^ atroces particularités d'un drame qu'il ne connaît pas, au-* quel il n'assistait pas et qu'il n'a pas vu ? La même perversité de goût littéraire, la même avidité d'amplifications romanesques dont la Bible falsifiée offre mille preuves, nous ont valu cette mère qui tue et mange ses enfants (2) et tous ces faits ridicules, dont le souvenir des hommes a daigné se charger (3).

C'était d'ailleurs la nécessité de Josèphe , de mentir. En inculpant ses compatriotes, il se disculpe. S'il ne prouvait que les martyrs de Jérusalem étaient des monstres, il ires^ terait convaincu d'infamie. Défenseur de son intérêt comme de sa vanité, il n'épargne ni les apologies aux Romains, ni les injures à ses ennemis, ni les éloges à Flavius- Josèphe. Il exige de ses lecteurs une crédulité excessive, quand il rapporte que les « sacrificateurs le consultaient, à •quatorze ans, sur l'intelligence des lois; » assertion qui répngne à Bolvin (4) et scandalise le bon père Gillet lui*

(1) Dtetioniu philos, art* Juifs.

(2) Id. ib. V, X, S 8,

(3) Opéèoiî fikv ifjLfôpÉLTTOVTiç roXç oLÛXloii royft tA* tUMtèf néflWÇf fétioti 9* èU^cui àmnglpovTiç ràç iipcn,,, iil(. 1^ Vf If S ^

là) mm. Acadf bucr, lY» W*

6& FLAYIUft-108ËPHB<

même (1). H prétend , ailleurs, que, doué de plus de ligueur que la plupart des hommes, « il a nagé une entière »nnit (2), après le naufrage de son yaisseau ; » il raconte par quel prodige de son éloquence quarante personnes ré* fugiées dans une grotte, et voulant le tuer, parce qu'il parlait de se rendre, se laissèrent convaincre, suivirent ses avis, tirèrent au sort à qui égorgerait le premier son camarade, se poignardèrent les uns les autres pour éviter le pi« cbé du suicide, et ne laissèrent en vie que Josèphe^ an de ses compagnons (3). Se jeter sur le glaive, tenu par la main d'auti:ui, n'est-ce pas le suicide même , sous une forme à peine d^uisée?

Cet égoïsme vaniteux de Thistorien se manifeste , tantftt par des historiettes de ce genre, tantôt par de graves omissions. Tout occupé de lui-même, il négli^e de dire quels furent, au commencement de l'insurrection, les préparatifs militaires et les succès variés de ses coll^iues, chargés du gouvernement des autres provinces. Il ne parle d'eux qu'à propos de lui. Le siège d'une seule ville, Jotapat, usurpe un livre entier; c'était lui qui la défendait. Les autres actions de la campagne sont omises ou brièvement résumées. Paraît-il devant Yespasiën ? Tous les yeux sont fixés sur Josèphe; on s'attroupe, on s'étonne, on le plaint; on le blâme, on le loue; il existe seul dans la Judée, ou plutôt seul dans le monde. A l'entendre, il est l'homme nécessaire, l'homme attendu, le prophète. « U a, dit-il, étudié •toutes les sectes; » il a même vécu dans le désert, avec un nommé Banus, pour connaître la vie contemidative (&)•

(1) T. I, note 6.

(2) Vie de Josèphe, S 2.

(3) Foy. plus haut.

flATIUS-IOSEPHE. 65

n est philofloïe, (Hrateir« diidomate, guerrier» poète, prô« tre et avocat.

^ Ce dernier talent est celui que je lui contesterais le moins. Il fout Tentendre plaider la cause des Juib contre Juste de Tibériade, et réfuter les accusations des Alexandrins et des Grecs, persomifiés par lui sous le nom de ce célèbre Âpion qui fit tant de livres et dont nous n'avons pas une page. L'audace insultante de sa défense n'e]qx)se Josèphe à aucun danger i il peut attaquer et dénoncer à son aise toutes les foiblesses de l'ingénieuse Grèce ; sa pénétration ne déplaira point aux Romains. « Quel droit avez-vous , dit-il »aux Grecs, de parler contre notre antiquité 7 Tous êtes «d^hier (1), vous ne savez écrire que des fables (2) ; il »vous suffit de quelques traditions orales pour bâtir des «édifices de mensonges (3). Votre Homère que vous vantez »est un problème ; et l'on n'est pas certain qu'il ait écrit ses «poèmes (U), Vos historiens arrogants ne songent qu'à ri- valiser (5) de belles paroles» pour flatter ou les villes ou «les rœs (6). Quant à nous un petit nombre de livres sa- •crés nous suffit (7) ; et ils sont d'accord. Je les ai fidèle- «ment traduits (8). » On dirait d'un esclave qui en battrait un autre, devant le maître commun. Deux faits curieux

(i) noe^à ToU i^ n^ tit v&Tnof. via. ItL ib* 1. 1. n.

(3) MudoAevdv. Jd. ib.

(3) X icoLpou(oJ9fiàTO»v iXlyai. vwBivrtç ri&riiç hro/ylotç Ivificu XIolv oLvci&i IvsTroc/do^vigvay... A^oyoe... Id» îê.

{h} 4agiy otf^i (rèv O/Ai^/My) iv ypà/ift.K9i t^v auroC Tfoivici^ MtrocAcirtftf. Id* ib*

(5) Id. ib.

(6) Id. ib.

(7) OvyoLp ftSiptàiStç fitéXlùiv i(.9UiifAvùÏ, Id. ib. d.

(8) Ex Tâv Kop* 4/u^» ItfiQjt fiH^koâf ità TiSf ÈAAiQVixi^f f**^i cvvr/» ftifÂfiilV. M ib*

66 rLA.t119-lo8fcnB»

se présentent ici. D'abord ces in? ethes CQBtf< h Gfètt

ont été sans doute traduites ou corrigées par dif Oreei^ comme Ta? ooe l'historien dans un passage que noua avoM cité pins haut (1) ; tant la dignité homaine s'était ihaiwis et a? ilie à Tombre de la tyrannie uniTerselle. Puis e'eiA Jo** sèphe, si const«nment infidëe, même dans ks sojflts frifo* les, qui attribue à la Grèce Tbabitode da mensenge hisl»* rique, et qui le réprouve. Quant à lui, tout ce qu'il toucha s'altère ; il emploie à chaque instant la nuance éq ui ?uqua et intermédiaire qui, confondant le trai et le faux dna ut crépuscule romanesque, force la Tértitéde mentir*

Tout le faTorisait; et, dans les temps modeiMSi il a trouTé des partisans nombreux parmi les chétiens ûmaét^ A peine quelques esprits pénétrants ont-ils osé douter de la véracité partielle des faits qu'il raconte. Le dernier historien des Juifs, J. M. Jost, savant Allemand (2), ne trou* vant à consulter que Josèphe sur toute T^poque d'Hérode et celle de Yespasien, a défendu résolument le témo^nage de l'unique auteur sur lequel il pût s'appuyer. Ses raisons sont bien faibles. « Les meilleurs d'entre les criti- » ques, dit-il, ont lavé Josèphe des accusations nombrcoses » intentées

contre lui ; son amour pour la vérité a été » prouvé aux dépens d'écrivains plus modernes, d'Éusebe, » du Pseudo-Philon, du Pseudo-Hégésippe, du pitoyable » Hébreu Josippon, et de beaucoup d'autres inconnus tant » romains que grecs-romains, et des légendes tbaluomdi-

(1) Vey. p. S7.

(2) Geschichte der Jsraeliten, seit der Zeit der Maceahaer^ H» aufunsere tage, nack den qme-IUn bearbeifety foa J. M. JoBt. Berfin, 6 YoL ia29. Ub <ki meUueirs Murrages dt la UttévaCare al-famwde moderoe, et qui n*a pas été traduit en français»

^ri* ^liÉaMtf ^tt^Uât^t^^. MUE

lufiOS^OsBnB* Or

qtm (1). 1» (Dié be8leiiQritlker..é habên dés JQdisdieii geseilditschreiber voo so iieiei veriei-tiidiidDgeA g^rettet, titid seine wahrheitriebe ättf kostendesspaBieni EiudMns, deflPsendeHniilo... etc.. mid muclMr mq^aoes RcemhKher tmd Griechkft^Romiiisoher Aribeiites«.«. imTer kennbar dargethan...) Quoi qu'en dise Fauteur allemMd, je ne pense pas que le P. Gillet et Prideaux soient de meilleurs critiques que Bayle, Voltaire et Basnage (2). Quand même Ensèbe, Philon et le prétendu Josippon, auraient tort contre Joséphe, cet avantage ne prouverait rien. Ce ne sont pas eux que Ton peut opposer à Thistorien juif; c'est la BiUe ancienne qu'il prétend traduire et qu'il défigure ; ce sont les faits qu'il prétend transmettre et qu'il arrange ; c'est l'évidence même des choses et de sa situatinn perscmneUe qui s'élèvent à la fois cmtrc fail Par une sii^arité remarquable^ tous les écrit» de la oième épo* q«e (2) » rdatiiti aui évoementi «oxqueb il a prt pari^

(4) fot. Ib, t h Aiihan^ mm ZireSten Bûche, s. il.

(2) Les principaux aëvenaire » de Jeséphe sont Bayle, Voltaire^ Basnage, Salies, Safenéroo, & oieariu% Baroaias (Ann, écelei.)^ et nalheureuseneut le P* Hardouui. De ttiMi. &roiL La colère du P« Hardouin contre Joaéphe s^est manifestée d*une manière si étrange^ qu*elle a dû servir la cause de Tëcrivain juif. « Je ne veux plus Tapf peler Joseph, dit-il, ce serait le confondre avec saint Ioseph... Je f ii*al que du mépris pour ce Joséphe ; car je le nommera! toujours » ains... • Bajle s^élève souvent contre la fécondité d'inventioai firaudslenses que Josèplie se permet. V« DUU kie-tor» et Httér»^ 28» a» k — 169, b. — UO, b. — 837, b. — 2, b. — 716. — 1926, b. — 2273, b. — 25ÂO, b. — 2708, a. Ed. de Rotterdam, 1720. « Il » y a longtemps, dit Bayle dans son article sur Abimelech, que j*ai » oançM de k^iimUGaatiott caolre Jôoipke.«. efck, etc. »

(8) Dis \$ckwigrigkeit šimr yii^ M si i iHf Jmp Awfpilff# Iko ^

68 FLAVIUS-IOSEPHE.

sont perdus; on ne peut contrôler son récit qn*da mofet de qudques lignes de Suétone , de quelques phrases de Tacite, et de quelques pages de Dion Gasâiis; cette destinée, qui Ta protégé vivant contre les récrimiDatioDi de ses frères, l'a protégé mort contre b justice de toire.

S IV

Gonclujon. — Valeur historique et littéraire

Sijer^arde Flavius «Joséphe comme un guide dUH gereux , comme un interprète infidèle et intéressé» noBseulement des traditions judaïques, mais des faits contemporains et du génie de l'histoire, non-seulement del'eqnt de son temps, mais de celui de sa race , je ne prétends point dimi-

nuer sa véritable valeur. Il faut rarement le croire, et il faut toujours l'écouter. Ses mensonges mêmes sont des lumières. S'il essaie d'obscurcir et d'embrouiller les événements qui se passèrent en Palestine, il laisse tomber en dehors de ce cercle et bien loin dans l'avenir des enseignements curieux. On sent et il comprend, sans se l'expliquer à lui-même, ce mouvement de civilisation, qui brise l'unité judaïque, qui va briser l'unité romaine, toutes deux exclusives, et qui élargira bientôt le cadre des destinées humaines. Sous ce rapport, Joseph,

«... in dem gegenwärtigen mangelhaften Schrifttum über die Welt gegen die Mächte der Welt und die Welt»

FLAVIUS-JOSÈPHE. 60

malgré son pharisaïsme, ses remarques puériles sur les nombres, sa superstition du détail, ses habitudes juives, dépravées, cèdent à je ne sais quelle impulsion demi-chrétienne et mêlée de stoïcisme, de platonisme mal compris, et de souvenirs esauïens mal digérés. Après avoir exposé les partialités de cet historien, les concessions de cet homme politique, les lâchetés de ce citoyen apostat, il serait injuste d'oublier que la sagacité de son intelligence compensa, jusqu'à un certain point, les laïcs blessés ou les malheurs de sa conduite. Le dévouement et le sacrifice restèrent inconnus à cette âme intéressée; mais le développement des sociétés se fit sentir sourdement à cet esprit vigilant et alerte. Il fut infidèle à ce qui tombait en ruines; il passa toute sa vie à défigurer et à mutiler ces ruines; mais il eut l'intérieure et vague révélation de ce qui devait naître un jour. Il ne fut ni vrai, ni grand, ni honnête; seulement un confus et lointain pressentiment agita sa pensée. L'Allemand Wachler dit avec raison que « son mérite est de ne s'être pas contenté des lumières » voisines et hébraïques, et d'avoir essayé la fusion des lumières étrangères (1). » Grand dessein pour lequel la vigueur morale lui manquait: il lui eût fallu, au lieu d'une impartialité inférieure et lâche, une impartialité supérieure et héroïque. C'est encore une remarque juste de l'écrivain que nous venons de citer, que le génie spécial du judaïsme, ou, comme il s'exprime, le particularisme (« Particularismus ») des hébreux « cherche à se concilier en lui avec la

(!)... f. Indem er nicht immer genügend bey näherer beleuchtung der Geschichte der Herren und des Aeslandesyenit. Ich... etc. t. — Pandbuck der Geuhiek der Uieraiurf. von D. Ludwig Wa. c. Uvt. Leipiig, i. SMi K th. pw 687»

70 FLAVIUS-JOSÈPHE.

« civilisation universelle des Romains (1) » H. eil. J. ut f. li. veut se faire Latin; il est Oriental et veut devenir Occidental, double empreinte qui le rend équivoque et incertain. Les deux maîtres qu'il sert le repoussent. Les deux civilisations qu'il veut concentrer le renient. Il n'est ni du passé ni de l'avenir, et toute sa finesse, toute sa capacité n'aboutissent qu'au mensonge.

Il représente ainsi, par ses vices comme par ses mérites, une destruction commencée; le moment où l'esprit national et local des peuples céda, et fut sur le point d'entraîner Rome elle-même dans cette absorption universelle. La déclamation et l'astuce du Grec, l'orgueil et le fléau du Juif, la crédulité de l'Oriental, la politique pratique du Romain (et tout cela, c'est le même homme). Il finit par un style mêlé comme sa conduite et comme sa vie. On voit dans ses pages, ainsi que dans les rues de certaines villes d'Orient, toutes les physionomies et tous les costumes; esclaves, hommes libres, soldats, prêtres, philosophes, prêtres, impératrices, courtisanes, femmes juives, Syriens, Arabes, Égyptiens, Alexandrins; le Romain, qui sait obéir et commander; le Grec qui plaît et se laisse séduire; l'Asiatique, dont la passion éclate ou dort comme la foudre; éléments in-

conciliables et toujours ennemis; faisceau impossible à contenir longtemps dans ses liens fae» tices; la main des Empereurs ne le laissa point échapper jusqu'au Bas-Empire.

Toute la portion des œuvres de Josèphe qui se rapporte aux temps d'Hérode, d'Agrippa et de Yespasien, celle qui

(i) • Merkwürdig als Venuch , den trelU)flrgliehen Roemerrinn aril • ûem UtbndiMdbm Partiea-larismiis tu venoaliiieir..* etCt t M Hb

nâmm-fofikrai. 71

Y<m iMut Im attrOtai^ exclavivemeiit et à juste titre, blsi-* fiée il est yrai, quant à Tesprit général, vive , pittoresque et animée » est d'une vérité de æstume que Ton chercherait vainement ailleurs, et comble une lacune historique.

L'amour de l'écrivain pour la description détaillée, pour l'oniement frêle, pour le luxe des accessoires* pour leur reproduction fine et s'rvile, se tourne en avantage et en richesse. L'historien blesse le goût, le romancier amuse l'esprit Il est impossible d'intéresser plus qu'il le lût , lorsqu'il ouvre au lecteur le palais d'Hérode et lui montre l'intérieur de cette famille ensanglantée et éperdue de passions. La ruine de Jérusalem offre le même mérite. Rien de plus dramatique et de plus puissant que l'ouverture subite des portes du temple, sans qu'une main d'homme les force à céder, et cette terrible voix qui retentit comme un tonnerre, à travers le Sain des Sixtins •

Les DiBux s'bn tout i

Si nous avons nous occuper ici spécialement du mérite Utéraire de Joaèphe, nous détachons avec soin du reste de ses œuvres les narrations du siège de Jérusalem et du règne d'Hérède, que la vigueur et la finesse du coloris ne permettent pas d'attribuer aux collaborateurs de l'historien. Ce n'est plus la toudie vague et molle qui a corrompu le sauvage grandeur de la Genèse, ni la déclamation fleurie qui règne dans les harangues de Josèphe (1).

(I) JoB^he a exercé plus d'influence sur les Uttérateurs du Nord et sur les ÉUtreas des écrivains protestants que sur les littératures méridionales catholiques. Voltaire lui doit un épisode de la *Henriade* épisode qui Théod. Agrippa d'Aubigné avait d'abord ébauché dans ses *Trafiques*. Machiavel et Montesquieu l'ont consulté. Les amours d'Hérode ont servi de texte à plusieurs *Tragédies françaises* italiennes et .f|fs|iii|ies||%|lu|f«t aji^dloore^ Lsbemi « traduit ep

73 FLAYIUMOSÉPHB.

Il a deviné le secret de Richardson (1) , l'intérêt par le dftaS; il rend les scènes présentes et voisines; il fait couler le sang et siffler la pierre; il montre un enfant qui naît et sa mère qui meurt en lui donnant le dernier lait de sa mamelle tarie. Un pan de mur tombe et vous entendez le fracas; vous voyez le nuage de poussière qui s'élève, les membres sanglants et écrasés sont sous vos yeux. Si ce genre de talent était le génie, on devrait [dacer Josèphe au-dessus d'Hérodote, au-dessus de Tacite, au-dessus de Thucydide. Souvent il marque ses narrations d'un point lumineux, plus vif au regard; il fait saillir ses personnages et ses couleurs avec une vigueur plus éblouissante ; on voit circuler dans ses tableaux une atmosphère plus rare et plus diaphane que chez ces grands maîtres. Cependant il reste bien au-dessous d'eux.

C'est que leur but était élevé ; le sien , vulgaire.

11 voulait être lu ; ces hommes aimaient la vérité, ils avaient une patrie. Protecteurs et non destructeurs des traditions, ils n'appelaient pas l'ititérê sur une famille^ un mén^pe, un roi ou un crime ; mais sur leur nation, centre et premier

prose latine te Diécour» de Josèphe aax Israélites, léftigiés dans la cayerne après la prise de Jotapat. Mais ce sont les imaginations anglaises, que cet écnTain singulier a le plus vîTement ébranlées. Ea 1677, un dramaturge de peu de talent, Growné , rival ridicule de Dryden, fit représenter avec succès the Destruction of Jérusalem ^ mauTaise tragédie, dans laquelle on ne s*attend pas à trouyerce qu*elle renferme, Thistoire du règne de Charles II Milman, poète moderne, a développé dramatiquement la même catastrophe, dans nne tragédie épique, la Chute de Jérusalem (the Fall of Jerosalem). Salathiel, par Croly, le poème de ByrOa intitulé : Heaven and Earth^ et quelques-unes des plus terribles inventions du romancier Maturin, ont été puisées à la même source.

(1) Y, notre Etude Mr Rictotbon Joe T« 1 1 VI el VU.

FLAVIUS-JOSÈPHE. 73

acteur de leur drame ; sur la vertu nationale, les dieux, la foi, les douleurs du pays. S'ils pleuraient comme Tacite l'agonie des grandes vertus publiques, c'étaient des pleurs sévères qu'ils répandaient, plus touchantes que toutes les élégies. Enfin Josèphe, homme d'un talent flexible et d'un esprit très-sagace, eût été peut-être un grand historien, s'il eût été un honnête homme.

DES mm ET DE L'ORGANISATION

Dfi

DI 111" il) i" SIÉCIB.

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS A U FORMAHON DI U SOCDÏTÉ CHRÉTIERNE, ENTRE LE LE IU» ET V SIÈCLE.

Saned Cypriani Ej^sUD».

Sancti Hieronymi opéra

Sidonii Apollinaris Epistol».

M. Vulemain. Essais sur les Pères de TÉglise.

M. Guisot. Histoire de la civilisation en Europe»

Sedulii et Pmdentii Carmina*

Merobandis que supersunt.

SI

Saint Cyprien considéré comme homme politique* •— Difficultés de Torganisation chrétienne. — Derniers efforts de rintelligence païenne. — Apulée.

C'est un curieux phénomène que la création de la société chrétienne. Combattue pendant quatre siècles par le fer, le feu, la dent des bêtes féroces, la haine du peuple, la colère des empereurs et

Tinvasion des Barbares , elle s'est emparée du monde; par quel miracle? Je ne trouve Ténigme résolue ni chez les historiens théologiques, ni chez les historiens philosophes. Les uns expliquent tout par Faction de la Providence ; les autres, par le hasard de la destinée. Mais comment se forma et se soutint l'organisation de l'Église chrétienne au iir siècle ; conspiration permanente» pacifique, toujours étouffée, jamais vaincue? Quels furent son administration, sa hiérarchie , son mode d'action politique ? République sans armée, conjuration sans poignards, nation de martyrs résignés , qui se tiennent debout en iace de la société armée» sous le glaive des

SAINT CYPRIEN

procoQsnls { décimés, matilés, abattus I Â eux le triomphe, à leurs ennemis et à leurs bourreaux la défaite et la honte.

Saint Cyprien fut un des grands promoteurs de ce triomphe. Pour la connaissance exacte de la société chrétienne au iir siècle, il n'y a pas de meilleur enseignement que les œuvres et surtout les lettres de saint Cyprien. Ce ne fut pas seulement un saint docteur, un homme éloquent et un martyr; ce fut un grand administrateur et un homme politique de premier ordre. Sur lui roule toute l'organisation catholique de son époque. Il en est le directeur et le maître. Jusqu'où doit aller la résistance ; quelles concessions peut-on faire au pouvoir ; par quels ressorts doit-on détruire les hérésies, et ramener le grand corps épars du monde chrétien à l'unité et à l'énergie d'une vie commune ; comment encourager les faibles, modérer les violents, rappeler les infidèles, effrayer les parjures, lasser les adversaires, apaiser les populations, communiquer avec les frères éloignés, maintenir l'obéissance , corriger les excès, contenir les fougues du zèle, donner tour-à-tour et à propos des conseils, des ordres, des exemples, des anathèmes, et enfin son sang ; par quel mélange de foi héroïque et de prudence assidue conduira-t-on à bien la grande entreprise d'une réforme universelle , qui embrassera la vie et la mort, le monde et les siècles? Ces enseignements se trouvent dans la vie et les œuvres de Thascius Cyprianus, évêque de Carthage ; ils s'y trouvent avec une précision et une simplicité que Richelieu ou William Pitt auraient admirées. Il n'avait pas de lecteurs et n'agissait que sur 1^{es} âmes. Tantôt il se cachait dans ses domaines , à plusieurs lieues de la capitale ; tantôt on l'exilait dans une petite ville du littoral. De fond de la retraite et de l'exil, il

continuait son œuvre de sagacité, de courage , de prévision et de prudence ; assignant les aumônes,

distribuant les revenus ; envoyant des messagers à Rome et en Espagne; souvent attaqué, même par des chrétiens se défendant contre lui ; raillant ses amis ; posant des lois et des règles; affermissant chaque jour l'autorité de son empire ; s'abstenant de toute démarche inutile ou compromettante ; et ne venant recevoir la mort de la main du bourreau, qu'au moment où toutes les autres tâches seraient accomplies et où Dieu n'a plus à lui demander que ce sacrifice.

La naissance et l'accroissement de la société chrétienne s'expliquent d'un mot : c'est le triomphe de la force morale sur la force physique. Autour de saint Cyprien, à Carthage, vous voyez un petit groupe compact d'hommes pris dans toutes les classes, et réunis par le dégoût commun que leur inspirent les mœurs païennes, par une commune foi et une commune espérance : ouvriers , tailleurs , lingères, rhéteurs, philosophes, magistrats , riches et pauvres ; on remarque dans ce nombre un ancien acteur et un roulier. La tête et l'extrémité du monde romain s'entendent pour

abjurer Rome. Les plus éclairés et les plus illettrés se donnent la main pour cette œuvre; la révolte des uns émane de l'intelligence; celle des autres, de la misère. Il y a des chrétiens dans le palais des empereurs, et dans les bouges et les tavernes de Numidie. Cependant, le centre de la société romaine, les classes moyennes, bourgeois, soldats, marchands, ne s'ébranlent pas. On s'offre aux Dieux; on se livre aux voluptés; on jure fidélité aux très-saints empereurs; et la masse a plus de mépris encore que de haine pour ces chrétiens que l'on prend pour des fous révoltés, êtres ridicules qui se détachent du grand corps social, mécontentent par leur sùennée, et n'ont

80 SAINT GYPRIEN.

pas même la force et l'autorité d'une rébellion armée.

Tout marche de son train ordinaire; jeux du cirque, gladiateurs, dix empereurs par année, nouvelles sectes philosophiques, nouveaux Dieux au Panthéon. Mais dans le monde païen, tout croule. Dans le monde chrétien, tout s'élève. Il n'y a que ruines d'un côté; de l'autre, il n'y a que germes. Thascius Gyprianus exilé dans la petite ville de Curube, en Afrique, est plus puissant que Valérien et Gordien, empereurs. Ceux-là commandaient à des corps, Gyprien commandait à des volontés. Les empereurs trônaient sur un empire pourri, sur un paganisme ridé, sur des populations ennuyées, sur des armées avides, des sénateurs abrutis, des courtisans qui avaient plus de vices au cœur que de plis à leur robe. Thascius dirigeait quelques centaines d'âmes dévouées, prêtes à tout, profondément mécontentes de leur état, retrempees par l'exercice des vertus, heureuses de se régénérer par l'héroïsme, et mettant leur espoir dans l'autre vie. La matière politique manquait aux empereurs païens; et ce qui le prouve, c'est que Marc-Aurèle, Antonin, Trajan, Julien, grands hommes, n'ont pu qu'endormir ou retarder l'anéantissement de l'organisation romaine. Sous la main des évêques catholiques au contraire, l'élément politique abondait; il se réfugiait là, occupant peu de place, faisant peu de bruit, actif sous ce petit volume et l'on a tous les usages de conquête ou d'organisation. Aussi, à mesure que la société païenne s'enfonçait et s'abîmait, la petite société chrétienne la domine et la dompte.

La coutume des politiques modernes, c'est de confondre la force matérielle avec la force réelle, les lois avec les mœurs, la puissance brutale avec la vie morale, ce qu'il y a d'extérieur avec ce qu'il y a d'intime. Au milieu de la

SAINT GYPRIEN. 81

proconsuls et les patriciens, les juges et les sénateurs, environnés de faisceaux, munis de lois excellentes, approvisionnés de richesses, protégés par des armées, croyaient leur société bien forte, parce qu'elle avait tout l'appareil extérieur de la force. Elle fut débordée et renversée par ce petit groupe de rebelles païens, ayant à leur tête quelques évêques, gens de lettres ou sénateurs habiles; ce groupe avait concentré en lui seul l'élément politique. Il savait attendre, persévérer, croire, aimer, souffrir, se dévouer; enfin vivre et mourir. Les païens ne savaient plus que jouir et combattre.

Les cadres de la société romaine subsistaient, mais l'âme de la discipline romaine était morte. Au contraire, le christianisme vivait dans les âmes avant d'avoir ses lois fixes. La révolte chrétienne, sourde et timide, bien que profonde, manquait d'organisation précise. Saint Gyprien, saint Augustin, saint Jérôme, saint Salvien, saint Martin, saint Ambroise, cent autres accomplirent cette œuvre épineuse et sublime.

Saint Gyprien fut un de ceux qui considérèrent leur entreprise sous l'aspect le plus pratique et le plus applicable; il porta dans ce travail nouveau et redoutable une expérience politique de l'ordre le

plus rare et une sagacité consommée. Tous les actes de sa vie d'évêque sont des faits politiques ; tous ont eu une valeur appréciable et une action sur la société de son temps. Voilà ce que n'a pas dit Gibbon, dont la légèreté mérite tant de reproches, et qui n'a voulu voir dans le christianisme qu'un accident concourant à la ruine du monde antique. G'était la mort même du monde antique; et dans cette mort, une naissance, comme il arrive toujours.

Tacite et Juvénal, Sénèque et Lucain l'avaient prévue

8t SADIT GYPBIBN.

et prédite. Les dogmes philosophiques de l'antiquité militaient contre l'organisation ou plutôt la corruption impériale. Avant que la révolte du sens moral se régularisât sous le nom du Christ, le stoïcien et le platonicien se détachaient, sinon par les mœurs au moins par les préceptes, d'une société qui portait les stigmates de Tibère, de Néron, d'Héliogabale et de Commode. La portion pure et féconde des doctrines alla se confondre dans le grand fleuve du christianisme ; les abominations du culte des sens , les théories folles ou stériles, nées de la dépravation ou de la sénilité, restèrent adhérentes au monde ancien. Dans la lutte du bon et du mauvais principe qui s'établit alors, le mal fut vaincu en définitive , bien qu'il eût pour lui le glaive, le nombre, l'habitude , quelquefois le talent. Nous avons dit que la masse était païenne ; toutes les campagnes étaient les esprits cultivés tenaient au paganisme. Peu de chrétiens ont eu autant d'esprit et de vivacité de style que Lucien ou Apulée; ces hommes sont stériles. Comparez-les à saint Cyprien, à Salvien, à saint Jérôme. Chez les uns, le vice mourant s'agite et chante pour s'amuser ; chez les autres , une vertu naissante , une force en berceuse bégayait le code d'un nouvel univers. Les uns ne font que les successeurs de Pétrone ; les autres sont les prédécesseurs de Bossuet. Les uns achèvent de dissoudre ; les autres commencent à fonder.

Placez en face l'un de l'autre Apulée et Cyprien. Us ont vécu dans la même ville , à Carthage , qu'ils ont illustrée. Apulée était un grand mythologue et un philosophe célèbre. Après avoir passé sa vie à recueillir les fables de la vieille religion et à en expliquer les symboles, il les a tressés et réunis dans cette guirlande énigmatique et éclatante qu'il a nommée *l'Asinaria*. On ne peut imaginer un style

qui ait pu mériter de l'éloge, de l'estime et de l'admiration que Lucien. Il se joignait il se plie, il se prête , il s'élève , il redescend, il module dans tous les tons imaginables. Il sait railler, peindre, méditer, conter, déclamer , raisonner selon le besoin. Il emprunte des teintes à toutes les palettes ; il mêle ensemble la ingénieuse des Grecs, les ornements africains, les singularités de l'Égypte , les Tolpétés milésiennes, les mythes sévères du gnosticisme, les myastériques formules d'Eleusis, les obscénités asiatiques, rélégante impureté de Pétrone, les récits merveilleux de l'Asinaria. Vous croyez , en parcourant son livre, découvrir tous les débris confondus du polythéisme , et comme les restes d'un immense festin que le paganisme a donné au monde et que les convives abandonnent ; couronnes de roses, tachées de lie, idoles baignées de libations, plats d'or et cristallins portant des sentences philosophiques , tapisseries représentant la guerre, la chasse et l'amour, lyres aux cordes détendues, draperies souillées ; - et en fond de tout cela, la mélancolie profonde qui suit l'orgie éteinte et la débauche affaissée. Il ne vous apprend rien; il ne vous instruit de rien. Il vous laisse triste et troublé de toutes ces images émouvantes ou funèbres, l'a vie , aperçue dans un tel livre, n'a pas de sens, pas même celui du plaisir. Y a-t-il des Dieux? La volupté est-elle un bien? La volupté existe-t-elle? L'homme a-t-il des devoirs? Son existence a-t-elle un but? Il n'en sait rien. Toutes ces questions sérieuses reculent, dans le roman d'Apulée, à une distance

infinie et apparaissent plus terribles sous la fantasmagorie qui les caclie. Apulée vous parie de rites, c'est-à-dire de superstitions; d'amulettes et de prodiges, c'est-à-dire d'enfantillages ; d'aventures bizarres, c'est-à-dire d'une fatuité frivole!. hi paganisme, éiendu eur le Uï do mvut, «V

8& SAINT GYPRIEN.

dresse à vous par sa bouche et vous dit son impuissance extravagante ; il vous ouvre tous les trésors de sa pensée^ pauvres trésors, radotages brillants. Une société qui produit de telles œuvres est condamnée. Elle n'a plus rien de fort, rien de sain, rien de grand. Les principes lui manquent, et les principes sont l'air vital que les sociétés respirent.

Saint Gyprien est l'expression de la société chrétienne » comme Apulée est l'expression de la société païenne. Chez le chrétien, tout est complet et arrêté : ce qu'on doit croire, ce qu'on doit dire et ce qu'il faut faire. Point de contes, point d'équivoque, point de mythes; un sérieux et une douceur extrêmes, l'unité du style répondant à l'unité des pensées, toute la théorie morale exposée simplement , des préceptes pour toutes les situations, des encouragements pour toutes les âmes; un système bien lié, ayant ses h'mites» son centre et ses rayons. Les récits amusants d'Apulée étincelaient comme des lueurs nocturnes sur un tombeau. Les enseignements lumineux de Gyprien brillent comme une auréole sur un berceau. On sent que la vie et l'espoir, l'avenir et la force appartiennent à la petite armée qui choisit pour guides les doctrines de Gyprien. Elle aura besoin de peu , elle vivra chaste, elle sera charitable, elle souffrira noblement, elle mourra de même. Que faut-il de plus pour s'élever au rang des grands peuples ? La force matérielle et l'audace active lui manquent. L'une et l'autre lui seront données par l'avenir, lorsque l'énervement des populations démoralisées les aura livrées sans défense au sceptre des eunuques et à la lance des Huns. Alors la force morale, longtemps éprouvée, surgira au-dessus des conquérants et des vaincus; le christianisme sera introduit, et le monde appartiendra aux descendants de Gyprien, d'Auguste*

SAINT GYPRIEN. 85

tin et de Jérôme. Alors on reconnaîtra quelle était la vraie Cité, la vraie société ; de celle qui, avec l'apparence de l'organisation, cachait son cadavre sous des lambeaux de pourpre, ou de celle qui, ne prétendant à aucun pouvoir, humiliée et battue, possédait la vie et la force réelle. C'est un enseignement pour les nations qui, en se détachant de tout principe, croiraient pouvoir y suppléer par des lois. On voit chez Saint Cyprien, le détail des lois et jusqu'aux minuties de l'administration jaillir de quelques principes arrêtés. Les modernes prétendent créer les idées au moyen des lois, on sait comment ils y réussissent. La population chrétienne, se plaçant, au troisième siècle, en dehors des habitudes et des mœurs païennes , n'avait plus ni code ni direction. Toute sa loi se renfermait dans l'Évangile qui pouvait subir des interprétations diverses. Deux ou trois injonctions générales émanaient du Livre divin ; nul cas particulier n'était prévu ; cependant les problèmes les plus difficiles se présentaient à tous moments. Devait-on courir au devant de la persécution ? Fallait-il la provoquer ou seulement la subir? Où s'arrêtait l'obéissance de fait, que les empereurs pouvaient exiger des chrétiens? Dans quelles limites se renfermait le pouvoir des évêques? Comment distribuer les aumônes? Par quelles mains devaient-elles passer ? A quel contrôle fallait-il soumettre les distributeurs et comment punir les délinquants? Où commençait l'hérésie ? A quels signes reconnaître le chrétien, qui se séparait de ses frères, ou celui qu'une erreur d'opinion entraînait hors de leurs voies? Le baptême, symbole du christianisme, était-il effacé par l'hérésie ? Était-il permis de le conférer deux fois ? La femme faible, ra* menée vers le culte païen par la terreur du supplice, pouvait-elle être pardonnée? Quelles bornes imposer à cette

indulgenceT Comment traiter le» vadUants , les tîMes* hi parjure», les timides? G*était toute une légiabtioo péaalt k établir i elle a'ayait pour sanction que Tautorité de l'é« Y^ue et raaseotimeot de soo peuple. La moindre (ama «i« trafnait^es conséquences graves , elle affaiblissait oa étei' gnait une république naissante, qui n'avait ni fiaaoeea, ai soldats^ eî dont le monde entier était Tenneim. Je voudrais que nos préfets et nos ministres comparassent les difficultés de leur juridiction et la responsabilité qui peso sur eux , avec les embarras et la responsabilité des évêques chrétiens, meneurs et instituteurs de la société nouvelle, entre le troisième siècle et le onzième.

C'étaient des difficultés d'autant plus graves, que le christianisme n'avait pas seulement à corriger les erreurs païen* nés ; il amenait ses propres excès. Le principe de la fraternité humaine et de l'égalité devant Dieu , rapprochant la maître de l'esclave, le clerc de l'évêque, la jeune fename du vieillard, confondait les rangs , détruisait la subordination , favorisait une promiscuité dangereuse , et offrait des prétextes et des excuses à la licence et i la volupté. Un raccommodeur de vieux babils et un muletier écrivent à Sidnt Cyprien comme à leur frère ; les relations de Saint Jérôme avec plusieurs dames romaines éveillèrent la caiolUr nie des contemporains. Il faut lire dans les lettres de ce dernier l'histoire de cette vierge enlevée dans le désert par un cénobite (1); et dans Saint Cyprien les reproches mérités par les chrétiennes d'Afrique qui prétendaient vivre avec les diacres sous un toit commun, et même cum mcomumr beve, sans que leur réputation eu souffrît; parce que, disaient-elles , c'était pour elles un exercice de vertu , une

(1) V. plus bas.

iiiiiT crPftUM. 67

gyamattiqué ié chastelé, yne épreuve qui les laitsrit pores. Oq Yoit, dans la quatrième lettre de Saint Oyprien, par quel 8q)hi8me s'opérait ce mélange extravagant de la tch lapté païenne et de Tascétisme chrétien, que f ^se eut à combattre. C'est un sujet trop eorieui et trop isaparfaite»ment exploré pour que nous n'y revenions pas loot-ârbeure.

Erreurs et embarras de la société chrétienne primitive. ^-Les relaps* — Le double baptêrac^-Les Suneisaktes*

L'œuvre politique de Cyprien ou de Thascius Cyprianns n'était point facile. Pour diriger son Église , il avait besoin d'échapper au martyre et s'exposait ainsi au reproche de lâcheté. Parmi les chrétiens lettrés , beaucoup d'ambitieux et d'orgueilleux soulevaient un étendard hérétique; les combattre était nécessaire , sans compromettre la communauté chrétienne. Les faibles et les incertains , après avoir renié le paganisme , y revenaient par terreur ; puis quand leurs craintes s'apaisaient , ils redemandaient la communion ; il fallait raffermir ces courages et punir ces lâchetés. Quelques-uns prétendaient effacer leur faute et exigeaient un nouveau baptême ; l'évêque sentait bien que le baptême ainsi prodigué perdrait sa force morale et que les portes de l'Église , ouvertes ou fermées au hasard et ^sans choix, ne hisseraient plus aucune autorité ^ aucun crédit à l'Église elle-même. Que d'obstacles , que de difficultés ! La

88 SAINT GYPBIEN.

tendresse de cœur et la fraternité, prêchées par rérangilei se prêtaient à mille interprétations dangereuses. L'évêque devait écarter ces dangers, et, sans rejeter les chrétieis dans la rigidité stoïque , garantir leur pureté contre toutes les atteintes et toutes les souillures.

Dans la quatrième de ses lettres, Gyprien pariant au nom des prêtres Cecilius, Victor, Sedatus et Tertullus, essaie de détruire par l'autorité de sa parole les abus de cette dernière espèce qui s'étaient glissés dans l'Église. On y voit d'étranges choses. Des vierges chrétiennes, sûres de leur chasteté, vivaient sous le même toit que les diacres et les prêtres. In eodem lecto puriter manebant cum masculis. Cependant elles protestaient de la sainteté de leurs motifs et de celle de leurs actes. Asseverabant se integras. Il s'agissait pour elles de lectures communes, d'études sacrées (disaient-elles), même d'un combat héroïque à soutenir contre le démon. Gyprien ne se montre pas fort incrédule, quant aux protestations des vierges ; il dit seulement que le sexe est faible, la jeunesse ardente, la tentation facile et l'occasion dangereuse ; il prohibe sagement de tels commerces et les blâme avec une force et une éloquence qui prouvent la gravité de l'abus et l'imminence du péril. Dans une lettre suivante (la VII^e) il affirme comme un fait avéré l'innocence matérielle des clercs et des femmes chrétiennes, unis par ces étranges liens. Stuprum 'consciencie eorum deest ; il en convient ; ces personnes qui vivent ensemble vivent chastes, mais elles s'exposent à toutes les amorces qui peuvent détruire la chasteté y cubilia promisci/ajz/n^eme^ ; et il s'élève contre cette coutume audacieuse et singulière. On peut se souvenir, à ce propos, que Salvien, marié, vécut avec sa femme comme un frère avec sa sœur ; saint Basile et Grégoire-le-Grand vantent beaucoup

SÂIM GYPRIEN. 89

les mariages de cette espèce et y reviennent souvent. Ils furent fréquents du troisième au cinquième siècle ; a. époux quant au nom, dit Basile, frères et sœurs dans la réalité {adelphoi de tête chrétienne}. » Cyprien voyait un danger dans ces bizarres excès du zèle ; il avait raison. Après sa mort, les concubines, ou compagnes non mariées des prêtres, contre lesquelles fulmina le concile d'Antioche, firent beaucoup de bruit dans l'Église. Paul de Samosate en avait deux qu'il menait partout avec lui, dit Éusèbe, et qui étaient très jolies : Bientôt le concile d'Ancyre et le canon de Nicée proscrivirent les concubines, concubinaires ou subintroductes, femmes avec lesquelles les évêques et les diacres partageaient leurs études et leurs travaux. Un nommé Lécimius pour faire taire la calomnie et ne pas renoncer à une jeune concubine nommée Eustolie, qui demeurait chez lui, se soumit volontairement à une mutilation qui rendait sa vertu à jamais inattaquable. On eut tant de peine à extirper cette coutume, que saint Chrétien^sostôme écrivit là-dessus deux discours, l'un aux concubinaires et l'autre à ceux qui les gardaient. Basile ordonne aux subintroductes de se retirer dans les monastères : l'un et l'autre toutefois, comme Cyprien, les déchaînent de toute culpabilité intentionnelle, et les accusent, non d'avoir de mauvaises mœurs, mais de donner un mauvais exemple, de s'exposer au péril, de braver le démon, et de faire une expérience de chasteté fort dangereuse.

Ceux qui connaissent à fond l'antiquité, ses mœurs et sa philosophie, n'auront pas de peine à retrouver dans les habitudes romaines et grecques l'origine de cette anomalie curieuse. La concubine grecque était, avant le christianisme, une sorte de philosophe femelle et de compagne intellectuelle, que les hommes distingués admettaient dans leur

80 j^eMI9T GYPRIEN.

intimité. Cicéron en avait une qui se nommait Gærellia. C'était à elle (1) qu'ils consacraient cet amour pur et platonique » cette Yéous céleste, dont Apulée donne le portrait : « les hommes seuls la comprennent et en pensent d'entre eux savent en jouir : elle n'a rien de lascif et d'attrayant ; elle possède au contraire une beauté grave, sérieuse, honnête et sans artifice. Elle peut bibiérer un beau corps ; mais dans la grâce et la perfection des formes, elle ne voit qu'un avertissement et une ré-

vélotion » de la beauté suprême et éthérée qui réside parmi \» 9 dieux, » Confondre avec les dogmes chrétiens ces dogmes platoniques, était chose facile et Ton n'y manqua pas* Les platoniciens avaient vanté l'enthousiasme qui attache des ailes l'âme et qui entraîne dans les cieux ; plusieurs chrétiens en firent autant. Ils avaient soutenu que l'amour Vulgaire et corporel est un symbole mystique de l'amour éternel et suprême; ce fut encore une opinion favorite chez les Gnostiques. On avait enfin prétendu que les mouvements des sens, et les voluptés physiques, débarrassaient l'âme humaine de sa partie impure, facilitaient son ascension vers le ciel, anima ascensum, comme dit le Paenon Trismégiste. Il se trouva des gens, parmi les chrétiens, qui adoptèrent les divers degrés de ces dogmes mystiques, depuis le platonisme le plus éthéré jusqu'aux voluptés, admises comme moyen d'épuration. Ainsi, le christianisme, doctrine vaste comme l'humanité, allait se chargeant sur son passage de toutes les erreurs et de toutes les fantaisies qui avaient précédé son avènement. Les chrétiens avaient non-seulement ses théories, mais sa moralité païenne. Il fallait qu'un évêque le ramenât à la pureté

(ft) V. nos Éclaircissements sur l'Antiquité de l'Alarisme.

la messe, et qu'il y parvint par l'autorité de la parole, de la logique et de l'exemple. C'est ce que Cyprien accomplit admirablement; sévère, indulgent, sensé, perçu, ouvrant la porte au repentir et inflexible quant aux principes.

S. I. H.

Administration de Gyprien. — Sa vie. — Dangers qu'il a courus. — Ses conseils aux chrétiens. — Éclaircissements de sa situation. — Sa mort*

Sur tous les autres points, son habileté fut égale; habileté de moraliste, de publiciste et d'administrateur. Dans sa première lettre, il prohibe le mélange des soins séculiers et des soins ecclésiastiques, défend à un nommé Geminus Faustinus, prêtre, d'accepter la tutelle d'un enfant et la gestion de ses biens et trace la limite exacte du pouvoir séculier et du pouvoir temporel. Dans la seconde, il refuse la communion à un acteur qui enseigne aux jeunes gens des pantomimes lascives et qui prétend n'avoir aucun reproche à se faire, parce que lui-même a renoncé à l'exercice de son art. La troisième lettre rétablit la discipline, blessée par un diacre coupable d'insultes envers un évêque. La quatrième défend aux schismatiques dont nous avons parlé le renouvellement des épreuves platoniques auxquelles leur pudicité s'expose. Instituteur, roi moral législateur sans satellites, Thascius Cyprianus, que Suétone a raison de nommer le grand, donne ainsi toutes les nouvelles règles de cette vie chrétienne qui de son temps n'avait pas encore de lois particulières, mais seulement des préceptes généraux } il emploie à cet usage la première pé-

92 S. ALIEN GYPRIEN.

riode de son épiscopat, période de calme et de paix pendant laquelle le polythéisme romain permet à ses ennemis de continuer leur organisation secrète.

Cependant, vers la fin de l'année 250, sous DécioB, la religion antique s'effaça des progrès de la religion nouvelle; la bourgeoisie, armée, une partie des classes ouvrières prennent ombrage. L'Empire tombe, le nom romain s'avilit, le commerce s'appauvrit, les autels sont abandonnés, tout languit. Le peuple impute aux déserteurs du vieux culte, aux hâisseurs de l'espèce humaine, aux chrétiens, tous les maux de l'Empire; la canaille de GaïusBB demande qu'on lui livre l'évêque Cyprien : Cyprien oMme lions! L'Amphithéâtre et le Cirque retentissent de ces cris. L'évêque ne veut pas mourir. Il croit avoir encore beaucoup à faire en ce monde; il ne court pas, comme au brava-

tique, vers un stérile martyre; mais il se retire dans un domaine qui lui appartient, et de là il gouverne son Empire. « Mes frères (écrit-il aux chrétiens qu'il a laissés à Carthage), je me réjouis de votre santé et de votre salut; » par la grâce de Dieu je suis hors de danger. La situation des choses et l'état de votre ville ne me permettant pas de me trouver au milieu de vous, je supplie votre religion et votre fidélité d'accomplir exactement tout ce qui est nécessaire à la discipline et à la charité. S'il y a des chrétiens que l'on emprisonne ou des pauvres qui manquent d'argent, je vous recommande ces dépenses. Que l'on distribue régulièrement et proportionnellement la somme que j'ai laissée entre vos mains. Ne vous mettez pas en troupe pour aller visiter les captifs; vous attirerez l'attention, vous irriterez le peuple; vous vous exposerez à ce que l'on vous enlève la permission de venir et de consoler nos frères. Prudence» circumspectio

SAINT GYPRIEN. OS

« voyance; visitez les catholiques deux à deux seulement, » chacun à votre tour, un prêtre avec un diacre. Je vous conseille l'humilité, la douceur convenables aux esclaves de Dieu. Pliez-vous aux temps, préparez le retour de la paix, sauvez vos frères. Adieu très-chers et très-regrettes; portez-vous bien et ne nous oubliez pas. »

Les treize lettres écrites pendant sa retraite sont des chefs-d'œuvre de prudence, de sagesse et d'éloquence. Il était impossible qu'on ne l'accusât pas de lâcheté dans sa fuite. Cette plainte fut déférée au clergé de Rome, qui témoigna son mécontentement en termes ambigus. La meilleure réponse était d'accepter le martyre. Thascius Gyprianus commença par subir l'exil, la honte, la calomnie; il fit grandir sous ses mains la république chrétienne dont il était le chef, et il alla ensuite à la mort avec une simplicité de courage qui imposait silence à ses ennemis. Il avait affrédé à des hommes plus zélés que prudents, en général pauvres et sans éducation, entraînés par une violence fourgueuse et incapables de comprendre la politique élevée de saint Gyprien. La lettre du clergé de Rome, affectée et barbare, écrite sans franchise et en très-mauvais latin, contraste avec la noblesse élégante et l'excellent style de l'évêque: « Didicimus secessisse benedictum papam Gyprianum, à Clementio subdiacono, qui vobis ad nos venit, etc. — « Nous avons appris que le saint-père Gyprien s'est retiré, de Glément sous-diacre qui est venu de vous à nous, etc. » Le mot didicimus se rapporte aux mots à Clementio tandis que la construction de la phrase semble indiquer la liaison de secessisse à Clementio; il n'y a qu'un écrivain très-peu exercé qui puisse se rendre coupable d'une amphibologie aussi barbare. Tout le reste de la lettre atteste la même ignorance, et déverse sur la con-

ot saiffre tsfpmn.

daite de rôté (toute un biame oblique et timide Gyprien teof répond en hoinme d'esprit, -- qu'il li« sait paâ MM eo qu'ils f euleit dire, que leur éplre est ambigu, qu'il dotns même qu'elle ik)it d'eux, et qu'il la leilr reuToie afin qu'As reeonndisseut si c'est bien là leur signature. « Legi eimn litteras, in quibus nec qui scripserint nec tunc ifuû s4rip tUM su, significanter expressit est, Ei quotitMH lAê in iûdém litteris et scriptut et sensus et chdrCB ipêit t/MiffÊÊ movetiU eam-dém remisi, etc, »

C'était une situation tout-à-fait fautive qtiê cdte de l'évêque. Le sang des martyrs coulait à Garthagei h iMM« cution éuit active et fbriêuse. Il y avait des héros à eklMT* têt, désfléchés à flétrir, des faibles à pttnir tout eii offrant la possibilité du retour et du pardon. Ces derniers qu'i s'ap* pe-laient les Lap5i, « les déchus » présentaient un grafi embarrass. L'évêque Voulait que l'on usât de ri-

gueur enfers eux ; il aflBrmait que le lien de la communauté chrdtienHI se détendrait et s'affaiblirait bientôt, si, pendant que les confesseurs tnouraient dans les supplices , d'autres diré^ tiens pouvaient renier leur foi , quitte à se laver de cetttf faute par l'expression d'un tardif repentir. Sa politique avait raison ; mais la parole d'un évêque qui s'était sous-^ trait à la persécution, manquait d'autorité. La gravité d'un dévotement qui se résenre , la vérité d'une abnégatioi qui croit sa vie plus nécessaire aux autres que sa mort , la saiiH teté d'une résolution profonde respirent dans les lettres de l'évêque ; et la simplicité de sa défense est plus persna^ sive que le seraient les artifices du rhéteur. « J'ai ap » pris, très-chers frères, répond il au clergé romain , que » l'on vous a rendu un compte peu fidèle de ce qui s'est » fait et de ce qui se fait ici. Il est donc nécessaire que je V vous écrive pour vous mettre au courant de mes actes

SAIirr GTPHiBi* 99

» Dès qna Ttoieate centre les ohrétieafl a oommeoé i lei » danMors da peuple t*étant élevées Tiolemmèment contre » tûxÂi je me toil retiré de la villet persuadé que si j'affron- » tais l'orage le peuple s'irriterait contre nos frères et qlie » là sédition éclaterait ayeo plus de furetir^ de n*edt dono » pas k mon sdilt personnel, mais à la paix pnUiqne que » j'ai pensé. Depuis ce temps je n'ai pas cessé d*aşirf d'es-* » horter , d'écrire » de consoler i de punir et de diriger n Plus tard f qdSnd on Voit CyprieA , sa tâche accomplie f quitter sa retraitai tendre le Cou au licteur i et mourir comme on s'endort « dii trouve sublimé la doticetift* afio laquelle il repousse» dans la lettre précédente j l'acctsatHiD de iftcheté dont on l'accable. Il est é?ident que Thaéciua C]rprianuS » regardait la mort d^un martyr comme moine nécessaire que le direCtioil de l'Église qui lui était confiédi en cela, dans sa vie comme dans sa mort, il fut digne dà son titre et un véritable évêque.

Les épltres de ses correspondants offrent des documente non moins curieux sur l'état de l'Église et de la société La plupatt écrivent ud latin aussi mauvais que celui du clergé de Rome à cette époque» Gelerinus et LucLaUus se servent d'un jargon singulier et convenu ; jargon sublime i car il exprimait l'héroïsme et conduisait à la mort *— « Severianus a joui d'une confession fleurie. » Gela veut dire : « Le sang de Severianus a coulé. »— • Saturninus a con*fessé fortement dans la torture des ongles. » Gela signifie : « Saturninus, déchiré par des crochets de fer^ n'a pas abjuré le Ghrist*)> On sent, au milieu de cette diction barbare et de cet argot populaire la conviction et la force d'âme. U faut voir comment ces hommes parleUt de la vie^ de la mort et des souffrances. « La tribulatioa »eal vemiei dit Lucianus» et» sdo l'édit de l'on^

96 SAINT CTPBIEN.

- pereur, nous avons reçu l'ordre de mourir par la
- faim et la soif. On noas a renfermés dans deax ca- 9 veaux pour y mourir par la faim , la soif, et aussi par la » fumée du feu. Notre oppression était intolérable, telle que » nul n'aurait pu la soutenir; pressura nostra intolerabiUSf » quant nemo portare posset. Ceux qui , Dieu le voulant,
- sont morts, sont Bassus, dans les mines; MappaUcos, » pendant la question ; Fortunien , au cachot; Paul , après » la torture ; Fortuna^ Yictorinus , Yictor, Herbus , Gre- » dula, Herena, Donatus, Firmus, Yenustus, Fructos, Ju- » lia , Martial, Ariston , morts de faim. Nous les saivrons » bientôt ; voici cinq jours que l'on nous donne une p^ite » ration de pain et une mesure d'eau, insuffisantes. » Geklinus s'exprime avec la même résolution, en aussi mauvais latin : il est impossible de faire de plus admirables barbarismes.

Gyprien, ancien philosophe, homme de lettres, orateur^ reprend les mêmes idées et leur imprime la forme élégante et énergique de son talent consonné.* Avant de mourir lui-même, il chante l'hymne de gloire en l'honneur de ce Gelerinus qui a résisté à la torture et scellé de son sang sa révolte obstinée contre le paganisme. « Pendant dix-9 neuf jours ^ enfermé, chargé de fers, lié au poteau, son » âme est demeurée libre. Plus fort que ses peines, plus grand que ses bourreaux, plus calme que ses maîtres, » plus haut que ses tyrans, il a foulé de ses pieds encha^ ^ nés ceux qui le terrassaient Il est couvert de blessures, » et ses blessures resplendent ; ses chairs meurtries et » glorieuses pendent en lambeaux qui disent sa grandeur. •

Il fallait à Gyprien une mort sublime pour que cette éloquence, cette prudence, cette politique portassent dans l'avenir leur caractère véritable. Gyprien couronna bien

SALTIBL. 97

Vcsayre de sa vie. H se rendit an premier ordre du proconral.

— « Ta es Thascius GyprianusT loi dit le mattre. -^ » Je le sois.

— » Ta t'es dcnné poor père et poor guide à des hom» mes sacrilèges I

— » Oui.

— » Les très-sacrés emperours te commandent d'aocom- {dir les cérémonies.

— » Je ne le puis.

— » Pense à toi.

— » Fais ce qui t'est ordonné. Ma résoltion est juste et je n'ai plus besoin de penser.

— » Ton esprit est depuis longtemps samiége. Ta as rassemblé des conspirateurs ennemis de Rome. Les sacrés emperours n'ont pas pu te ramener aux autels romains. Auteur et porte-étendard du forfait le plus odieux, tu serviras de leçon à ceux que tu as égarés et réunis pour le crime. Ton sang rétablira la discipline.

— » Je remercie Dieu I >»

On conduisit à six milles de Garthage, dans un champ, ce héros et ce sage que l'Église a placé au rang des saints. Là, il eut la tête tranchée. C'est assurément un des personnages les plus remarquables de l'histoire.

S IV

Le ▼* siècle.— Salvien^ sa Tie et ses œuTres.— Caractère de son talent et de réloquence Gallo-Romaine. — Affectation et sincérité.

Dans un coin de l'Auvergne» pratiquant les vertus ascé-

tiquefli mniéf mtâê d'nn bymea dirOtleni ëogbMèn <l double latte delà chasteté, Sahien, au commencrml éi Ginqüiema liède « écDtittit» dv fonddt m lOUtiiti le bratt de tontes les raines dn monde romain. Do ■■ dfaQliiie è n trentiëiiM anate, il iYtit fo et àMhappft It fritM et plie roman de l'histoire byzantine » et la tragédie na g l ia ii d» l'empire occidental : ici les ennuques, là les barbitab M- TmftYitllritao «M fcincpM Ittribiil pojpiiUfv du chiii» tianisme, Gbrysostôme^ partait pour Teiili ami iiii« loft* que les soldats goths, commandés par Radegaie» ÊOtbnàmA des bords de la

Baltique pour dévaster l'Italie en 410 ans, les bordes germaniques brûlèrent la Tille et Metz; dix-huit ans, à l'époque du blocus du Rhin par les Ootbi» au moment où Chrysostôme mourait à Gomanadl'Église des ides que romaines

Pendant la vie de Salvien, les fléaux s'amonoient sur cette Europe privée de lien, de mœurs et de foros. Les Francs, dont l'humble colonie occupait le firbant, pillent une seconde fois cette belle ville de Trèves où la Gour latine» errante et dégénérée, était venue s'établir. Trèves n'est que cendres, lorsque Salvien touche à sa vingt-neuvième année. Il a trente ans, et la Gaule entière, affaiblie par les vices romains, cède aux Barbares; il en a trente-huit, et les Vandales de Genséric saccagent les cités d'Afrique. Sa vieillesse voit Attila s'avancer, soumettre Byzance à des traités honteux, et Genséric piller Rome; il meurt au milieu de cette mort de la république.

Ces dates sont le commentaire indispensable de ses œuvres; il n'écrit pas, il pleure. Un gémissement lugubre lui échappe, mêlé d'indignation, d'angoisse et de repentir. Dolor erumpit, comme il le dit lui-même. Il explique la chute romaine par les Grands romains, les exilés d'Oïe,

SALTIUI. 09

M pille il le l'init de ton châtiment. Angélique k 1% même époque, trace sur le tombeau de la cité romaine écroulée le plan de la cité divine. Le traité de Avaritia, bmnée de Salvien contre la cupidité et le luxe, n'est que le prélude de la grande élogie, intitulée: De la Providence (H. Qubematione JK%), Quand il écrit le premier de ces ouvrages les Barbares n'ont fait encense que frapper à la porte de la Gaule. Plus tard Trèves brûlée trois fois et l'empire démenté lui arrachent, c'est lui qui le dit encore, un cri profond, parti de ses entrailles, une plainte impossible à contenir, tant la douleur bouillonne dans la moelle de ses os, mstuem Ums dolare medul Usl. Ce pamphlet chrétien, jeté au milieu des douleurs du temps, pal- l'tant de regrets et de terreurs, perpétue à travers les âges la Hétéro qu'inspire un monde à l'agonie; cette œuvre imparfaite sous le rapport de l'art, est inappréciable quant à la valeur historique.

L'éloquence, allumée par le désespoir, y triomphe de la diffusion, de la subtilité, du mauvais goût, des habitudes scholastiques, du bel esprit, et de la corruption du langage. Salvien, élevé à Trèves, au milieu des trésors de la rhétorique gauloise, qui se modelait sur les rhéteurs de la décadence, avait puisé son savoir à la source même de cette littérature de reflet, qui ébaucha notre éducation. La Gaule, à peine civilisée, patrie des intelligences promptes et faciles, avait accepté sans le dégrader, l'héritage de l'éloquence romaine affaiblie; elle se montrait déjà souple, ingénieuse, abondante, variée dans ses imitations. Tandis que le poète pompeux d'un âge vide » l'Égyptien Claudien, construisait sur la fiction du style classique et de la mythologie païenne, ses Oeuvres creuses et sonores, nos Gaulois, pins élégants et alw iimnkii « ittfigaiiwt ime ûnilatiQft Dosthume et

100 SALYIEN.

plos fidèle du langage de cette Rome qui n'était pi» mdk part. Ce qu'on pouvait leur reprocher, c'était la fadeur d'un style mêlé de saillies ingénieuses, et d'ornements pta frivoles qu'agréables. Déjà vous entrevoyez chez Silveia, Hilaire de Poitiers, Ausone, Sidoine Apollinaire, Yinc^tt de Lerins, tous Gaulois, cet air leste, ingénieux et dégagé, cette fécondité de mots peu significatif, cette coqntôteie d'un discours fait pour plaire et non pour convaincre, fsa un mot, ce défaut de gravité sérieuse et de similitude mUe, qui, depuis Christine de Pisan jusqu'à nos jours, traversant les époques de Crétin, de Coquillard, de Baif, de Saint-Arnaud, de Benserade, de Cotin, de l'abbé

Coyer et de Dorat, s'est mêlé aux qualités de notre esprit Les lettres de Sidoine affectent le trait, comme celles de Voiture ; Ausonius a des pointes à la Benvenuto ; et Salvien des conceits comme Fléchier. Telle description de jardin et de villa romaine, chez Sidoine, est aussi affectée, aussi pimpante que cette fameuse lettre, dans laquelle Voiture décrit le château du T. Les jeux-de-mots et les calembours ne manquent pas même à la douleur de Salvien. Il accumule douze épithètes autour d'une phrase insignifiante, prodigue les assonances pour charmer l'oreille, se complait dans une description oiseuse ; son désespoir trouve des épigrammes. Mais le sentiment des publiques douleurs éclate sous cette rhétorique factice. Ce mélange de vérité dans le fond des idées, et de mensonge dans la forme, cette âme émue et ce langage affecté produisent un effet bizarre. On s'étonne de trouver l'abus de l'épithète, l'usurpation des assonances, le fracas de l'antithèse, dans l'éloquence de la conviction, dans la sincérité de la douleur. Chez cet écrivain ingénieux, doux et sensible, toutes les formes sont outrées. Veut-il blâmer la dégradation des sénateurs romains » qui époa*

SALTIN; 101

saient leurs servantes outSé livraient aux amours ancillaires ; il les montre « précipitant le sommet de leurs nobles » mariages, dans les lits obscènes des femmes esclaves ; » {præcipitantes fastigia nobilium matrimoniorum in eubilia obscœna servarum), La recherche des contrastes et la poursuite du bel-esprit remplacent la simplicité convenable à la grandeur de la catastrophe et à la majesté de la plainte.

Quelquefois cette éloquence, qui se fait jour à travers tous les nuages, enferme une vérité forte dans un jeu de mots. ((Romains, autrefois vos magistrats pauvres vous faisaient une république riche ; aujourd'hui un pouvoir riche vous fait une république pauvre. » {Tunc pauperes magistratus opulentam rempublicam habebant; nunc autem dives potestas pauperem facit esse rempublicam).

Sa phrase est puérile et son émotion sublime. « Pourquoi » ferais-je l'histoire de ce temps misérable ? Tous les lieux » du monde ravagé le savent ; elle le sait, l'Espagne qui n'est plus qu'un nom ; elle le sait, l'Afrique qui a vécu ;)) elle le sait, la Gaule en ruines ! La douleur me presse ; » pardonnez-moi de m'écarter de mon sujet... » Quelques lignes plus bas, cette angoisse patriotique le saisissant de nouveau : « Ah ! s'écrie-t-il, notre République est déjà » morte ou voici le dernier rôle de son agonie ; d'énormes » exactions épuisent ceux de ses membres qui paraissent » garder encore un reste de vie ! »

Rien de plus difficile que de reproduire l'élaboration factice du style de Salvien et cette composition artificielle d'une phrase qui rimant douze fois avec elle-même se sacrifie les grâces mâles et énergiques de la prose aux recherches d'un frivole arrangement. « Piâ moiitione coepii, et 9 divino amore suscepti; non luto posui, nec lapide cons-

102 AilfBK.

» tractaj, sed confectiione validis arte firmatiâ » veruis concuû, nec olluione siArxkî, nec plwflûê » soisi, eu, »

Telles sont les ridicules afféteries dont les rhéteurs gaiH> lois enjolivaient leur langage. Aussi faut-il chercher dans l'original et non dans les traductions ce mélange d'italianisme et de barbarie, de qualités naturelles et de défauts acquis, de calque cicéronien et de néologismes subtils,

Salvien, comme la plupart des écrivains de son époque, emploie toujours le mot insolite et préfère la couleur outrée à la couleur vraie; sous l'exagération des traits l'impuissance de la pensée apparaît; en parlant d'un homme avide, il dit: « Eritis rebus siti rabiâ inkia » e[^] rat; » veut-il peindre la haine et l'envie: Utridus mak[^] voicmice zeius ardet. Un Romain du temps de César eût employé simplement les mots odium, odisse; mais les idées s'usent chez les peuples, leurs paroles deviennent hargneuses, comme dit Montaigne.

Mœurs Romaines au v^e siècle. — Indignation des âmes chrétiennes contre ces mœurs. — Traité de la Providence par Salvien, — Rénovation de la société par les Barbares. — Alliance du Christianisme et de la Barbarie. — Remarques philologiques sur les transformations de la langue latine à cette époque.

L'enseignement historique offert par les œuvres de Salvien résulte à la fois des mœurs qu'il retrace, des défauts de sa manière, des habitudes de son style, et des sentiments

M. F. L. T.

« M. W. aek il m. li. r. r. Q. m. mu. An. s. m. l. m., il ad. i. q. i. re les J. b. r. b. ^ res; com. a. f. i. a. S. i. d. o. i. n. e. A. p. o. U. l. n. a. i. r. e., il compare leurs rudes vertus aux vices énervés des poⁿdatiaDS latines, « Venez (dit Sa(vi«i), venez, Saxons et Huns! voyez » ces chrétiens, ils lisent l'Évangile et font la débauche; » ils écoutent les apôtres et ils boivent jusqu'à s'enivrer; » ils suivent le Christ, et ce sont des voleurs I » - ^ {Evant* gelia legitm et impudici suni; apostolos audm et inebriantwy Christum sequuntur et rapiunt !} Geai un adm[^] rable mouveioent; partout éclate chez Salvien la même indignation contre les mœurs romaines; elle {M[^]ête à son bel esprit quelque chose de sublime: « Vous jetez des mal^{*^} » heureux aux bêtes du Cirque I dit-il, vous assistez à leur » supplice I Des entrailles humaines sont lacérées et man- » gées par les animaux féroces; et ces misérables scmt à la » fois dévorés par les dents des lions et par les regards de » leurs semblables 1 »

C'est Salvien qu'il faut lire pour reconnaître à quel degré d'abaissement le monde romain était tombé; combien le christianisme était nécessaire et par quel mi^{*^}acle il s'alliait à la fois à la vengeance divine, au pro^{*}grès de l'humanité et à la mollesse des mœurs. « Nous » n'avons plus la victoire, dit-il; nous n'avons plus la ri-[^]chesse, nous n'avons plus la paix; tout nous manque à la » fois. Nous ne savons agrandir que nos vices. Les vieux » Romains jetaient la terreur dans le monde; nous la res- » sentons aujourd'hui. Les Barbares leur payaient tribut; » nous payons tribut aux Barbares. Nos ennemis nous ven- » dent le soleil qui nous éclaire. Si nous vivons, c'est » qu'ils veulent bien nous laisser vivre, et nous achetons » cher ce misérable bonheur. O honte ! ô honte I A quoi » seam[^]ei-noas descendus ! Quoi de plus abject et de plus

104 SAITIEN.

» yil que nous f. Nous remercions les Barbares » quand Wh » tre argent a payé la rançon de notre vie, et nous croyons » que c'est une vie I Enfin nous voilà si ridicules et si tt- « ches, que nous appelons don voluaire For qu'on nous » prend et qui nous rachète! » — C'est le dernier gémissement d'une âme romaine, qui ne sent plus son ancienne dignité que par la douleur.

Tout le sixième livre du traité de la Providence est une plainte de ce genre. En justifiant le Dieu vengeur qui frappe tant de vices, le chrétien se fait l'allié des peuples de proie, instruments choisis par la malédiction céleste et prend parti contre les vices de Rome en faveur des Barbares et de la providence de Dieu. « Je voudrais crier ces vérités de toute » la force de ma poitrine: Je voudrais faire entendre ces)) paroles au monde entier. Romains! ayez honte de vivre n. vie! Les Barbares,

moins vicieux que vous[^] sont plus » foi[^]ts que vous ! Notre faiblesse est dans nos âmes; et 9 nous sommes vaincus par nos vices! » Les plus sauvages de ces hordes (corporumatqueinduviarumfœto-rehorridC)[^] avaient précisément les vertus énergiques, qui manquaient à leurs ennemis ; ils brisaient le monde et le renouelaient Ils jetaient dans ce monde énérvé un sang vigoureux et une sève ardente. Gaulois et Romains s'arrêtaient frappés de stupeur en face des géants à l'âme, dure et au bras de ter[^] que le Nord et le Midi leur envoyaient pour les pnnir. Dans la faiblesse du lien social, dans l'énérvement de toutes les forces morales qui constituent un peuple , eux qui n'aiment plus que les combats de la métaphysique et leur insolubilité labyrinthique {insolubilitatem labyrinthi-cam)[^] ils sont battus par les Barbares; et ils les admirent plus encore qu'ils ne les haïssent. Les téiiiioi[^]mages de cette admiration sont fréquents chez Augustin, chez Salvien» chez

SÂLTEN. IOS

Sidoine ApdUnaire. Redevenns enfants par l'excès de TaffaiUissement sénile, ces lâches fib d*ane patrie glorieuse trouTaient là une spectacle intéressant et nouveau; ils jouaient avec cette épée qui leur brisait le crâne, avec cette lance qui les frappait à mort

Le germe de la civilisation nouvelle se trouvait à la fois chez ces barbares conquérants et chez les chrétiens. On Tadmire chez l'éloquent ascète Salvien, dont le cœur attristé puisait sa force de résignation et de souffrance dans la solitude et la prière. Comme prosateur , il n'échappe pas à la mauvaise rhétorique de son temps, la lutte perpétuelle des traditions cicéroniennes et du style nouveau, odental, subtil, affecté, vague et puéril, qui envahissait le style à la mode, se fait observer chez lui d'une manière très-piquante.

Il est amusant et triste de voir comment une langue se dégrade et s'en va , quand un peuple meurt. Depuis longtemps on a dit que la dissolution sociale et celle du dis[^] cours s'opéraient à la fois: quels sont les rapports de l'une et de l'autre décadence? comment le relâchement des liens sociaux opère-t-il l'altération du langage ? Dans le déclin de la langue latine, ces problèmes offrent un double intérêt ; la dépravation de cette langue , la pourriture et le débris de ses éléments ont concouru à la formation de notre idiome actuel : comment s'est régularisé ce débris et qu'est-il devenu ? Que non? en reste-t-il ? L'état de transition entre le temps où la langue latine était complète, et celui où elle n'est plus que langue morte , le moment de la corruption même est curieux à observer.

Les idiomes robustes» à l'époque de leur virilité , exprir

106 SALYIEN.

ment les choses et dédaignent Tabstnction dm ohotM (1). CicéroQ s*excuse d'employer le mot quoLitas. Il dit cp'il est forcé d'en faire usage , voulant rendre le terme gnc poiotété, qui exprime la qualité des objets s on ne ttwm pas même quantitas chez Cicéron, ni civUûas,

Sidoine fait les frais de serietas, activitas, vilûas[^] pari- Utasy sinisteritasy sequacitas, longtnquitas, insolubiHtas et même animositasy qni est un mot tout français et qai n'i jamais été latin. Cette transformation de l'adjectif en substantif indique un procédé deTespriitqui Teat faire une classe catégorique de chaque nouvelle qualité , réduisant I Tabstrait ce qui n*était qu'une observation partieUe , procédé de généralisation métaphysique, qui écrase lesidiOma sous la fausse richesse des nuances inutiles et des abstractions nouvelles. La môme cause inonde d'adverbes un dictionnaire qui vieillit. Cicéron dirait: de se ipso loqm[^] parler de soi-même. Salvien dit : personaliter loquû Pnh vœrbialiei\ adverbe tout français (proverbialement), abonde aussi chez Sidoine. Ce n'est pas

tout, il crée itvectivalier (d'une manière injurieuse). Le verbe se transforme souvent en adjectif, et nous avons pervagabilù, incomprehensibilis, purgabiis, remissibilù et possiblis, dans Sidoine et Salvien. La dernière décrépitude, la dernière et fatale élaboration de cette vieillesse des langues, qui tend continuellement à les rendre moins précises et plus métaphysiques, semble consister dans le changement du singulier en pluriel, de manière à faire d'un objet défini une masse et une foule d'objets indéfinis. Le xix^e siècle a vu naître les gloires « de la France » et les « activités réunies »,

(1) V. nos Études sur l'Anquilé. Destinées des Langue Teutih niqu[^] et La iit uèt

ailai que 140 • jeMeMS deâ génies » et lÉS « trstesses des désespoirs, » Sidoine dit aussi qoMI ne reut pas publier SMS ûHositmes (ses oisîTetés), et Aosone parle des sinis- UfritaSÊs, et qui veut dire simplemetit les mautaises chan-[^] 6és de M Yie[^]

J'ai clMndié if ec ouriosité et tronré ivec plftisir ches Sdtieil qttdqoes linéaments primitifs de nos Idiotismee frinçiiii Nm stibauntifs en ité, qni dérivent de la forme latine Uas « sont trèa-mnltipliés dans son style. H emploie • probmikiê, Tfsj[^]heusibilas, pariltVo.* etTidosiVâu; « ce dmnlef apparaît pins de cent ibis dans ses pages. C'est ainsi que les iangnes, en s^{*}enrichissant par l'analogie, s'altèrent et ae corrompent par le luxe des rapports qu'elles découvrent. « Accusabf/tf, BssiimabUis et reprehibt/t'j, spernibii » et fusibt/û » offrent des eiemples de cette facilité d'analogie corruptrice. Des influences lointaines s'y joignent; la contagion de l'Orient est parvenue jusqu'à Salvien qui parie des sublimitates et des præpotentice, au Heu des « puissants » et des « riches. » L'exagération des mots y contribue encore ; les mots sont usés ; on les vernit II n'y a plus de pauperes, mais des pauperculi ; ni des puissants, mais des præpotentes ; une chose n'est pas monstrueuse, elle porle des monstres ; monstrigera, nivifera. « Captiver, captivare[^] » appartient à Salvien ; des faussetés sont pour lui falsitates.

La même débauche de langage introduit dans son style un nombre merveilleux d'actualités[^] à* individualités[^] de spécialités, d'homogénéités. Il s'opère dans les esprits des nations vieilles certains classements métaphysiques qui sont à la fois commodes et vagues. Cicéron et Horace par* lent des vicieux] Salvien parle de la viciosité, Sénèque sermonne les ptiù[^]aiu[^] ; Salvien gourmande les puissances.Cesi

bien la même chose ; mais Salvien ne se prend plus anx hommes ; il attaque Fidée.

Les adverbes incessabiliter et immensvrcAim, incessam[^]. ment et démesurément sont aussi prodigués par lui ; le mot specialiter[^] « spécialement, » et le mot per\$omaUter[^] « personnellement » se présentent fréquemment dans le même auteur. Ainsi les expressions deviennent TMeutn ou nuageuses ; exagérées ou vagues : c'est la ride de l'âge le signe mortuaire (1). Pour dire que le vice eu U propre des Romains (ce que Gicéron n[^]llrait pu manqué d'exprimer simplement), Salvien m sert de cette phrase : Viciositas et impuritas quasi germanâas quædam est Romanorum. Ce n'est pas assez pour lui de germanitas, il invente passivitas ; il va jusqu'à créer inofficiosûs.

Peut-être ces observations paraîtront-elles puériles à ceux qui n'y verront que de simples remarques de grammaire. Ceux qui étudient à la fois la vie politique des peuples et les révolutions de leur langage savent quels rapports intimes unissent ces deux parties diverses et inséparables de la civilisation et de l'histoire.

SVI

Sidoine Apollinaire. — Sa situation sociale. — En quoi il se détache de Salvien. — Traits de mœurs. — Un dîner à Bordeaux en A5S.

L'importance de Sidoine Apollinaire a été sentie vive- Ci) V. nos Etudes sur l'Antiquité, Destinées des Langues Twtamim ues et Latines,

ment et relevée éloquemment par Gibbon, M. de Chateaubriand, M. Guizot et Montesquieu.

Homme du monde, écrivain qui cherchait Télégance, d'un esprit agréable et frivole, Sidoine est excellent à consulter, si l'on veut connaître l'impression produite par la présence des Barbares sur les imaginations gauloises et romaines. « Vous auriez été fort heureux, écrit-il à i)omHi- » tins, si vous aviez vu le prince barbare Sigismer, à pied » au milieu de ses hommes à cheval, s'avancer flamboyant » de pourpre, éclatant d'or, éblouissant de soie blanche. O » magnificence! Et des cheveux, un teint, une peau dignes » de ce luxe ! Il était beau de contempler aussi ses com- « pagnons d'armes et féaux , les pieds garnis jusqu'à la » cheville d'une chaussure de soie , les mollets et les ger noux nus , avec un vêtement court serré, bariolé, attci- » gnant à peine le milieu de la cuisse , des manches cou- 9 vrant à peine le haut du bras, et une jupe verte, frangée » de blanc. » Il continue ainsi, décrit le costume d'un oppresseur de la Gaule et d'un fondateur de la France, costume qui est précisément celui des Écossais des montagnes; n'oublie ni le baudrier, ni la claymore, ni les agrafes d'or, ni la célèbre hache d'armes , ni les boucliers , bronzés ici, argentés là ; et finit par s'écrier : « A un tel spec- » tacle, il ne manquait rien que votre présence (1)! »

(1) f Quant volujrtatem putamus mente coneiperes, si Sigiimerem regium juvenenif ritu atqtie eultu gentilitio omaium vidisses! Ilium equus quidem phaleris eompui, immo equi radiantibus gemmU anuêti antecedeant, vel etiam subsequebantur ; cum tamen hoc maffU ibi decorum conspiciabatur, quod præcursoribus suis , sive pedUequis, pedes et ipse médius inessit, fiammeus coceoy rutilus auro^ tactus serico ; tum eultui tonto, coma^ ruborêf ente coneolor reçu-

110 SIDOINE APOUIKAIREI

C'est ainsi que le vaincu parie du Tiinqueur, « t lé HanaNI du Barbare.

Salvien a bien plus de gravité, de sérieux et d't reapt pour lui-même, pour son titre de citoyen romaîD* pour kl souvenirs de la patrie. Sidoine Apollinaire • demi-cbrétNa, habitué aux malheurs de son temps , jouant avec la phran pour se désennuyer et se consoler, philosophe à la manière de Boèce , souvent rhéteur, quelquefois mystique , rare* ment pénétré ou ému, avec autant de talent que Sal-i vien , reste bien au-dessous de ce dcmi* , qui le domina de toute la hauteur de son âme. Salvien représente la frao* tion la plus importante , la plus consciencieuse et la phn forte de cette société en débris, qui s'agitait au cinquième siècle sous la hache des Barbares, celle qui souffrait le plus et qui, dans son indignation, son abnégation et aadou^ leur, conservait le dépôt de la morale publique et le secret du renouvellement que les destinées humaines allaient subir.

Sidoine offre , il est vrai , beaucoup plus de détails de mœurs que Salvien. Avec Sidoine on peut aujourd'hui même connaître, dans leurs moindres circonstances, les mœurs de nos vieilles cités occitaniques , démêler un peu le chaos étrange de luxe, de mysticisme, de paganisme, de souvenirs littéraires, de voluptés molles, de christianisme ébauché , de penchants philosophiques , qui remplissait la vie

lorum autem, sociorumque camitantum forma et in pacē ierriinlit; quorum pedes primi perone setoso taloē ad usque vincebantur : ^ù» nua, crura^ surœque sine tegmine, Proeier fioc tfeiiit altag s/rtctay versicolor, vix appropinquantē poplitibus excriis : mauicœ sala brachiorum principia vëlantes , viridaniia saga limbis marginatû pumiceis,,» etc. Sed quid hax pluribus? Spectaculo tali èla prn* sentia ina étfuitî^ (EplHOLA XX, U llh)

aiMNM AKiwwam, lit

dflî innimei imlmiita^ I Toulouse , k Narbmme ttjpor* depuis, Ce Gaulois, imitateur de Pline le jeune^eT^rédécea^ 8f or do Toiture^ sous ouvrira les porter d^oi^ ^nlià des en* viron da Bordeaux*

On dîne , ou plutôt Ton soupe. L'eiQpereiiryil|ioi>iaft • convoqué les notables de la province , et dans èe moment même où T'Empire se meurt, où tout s*en va par lambeaux, où la redoutable figure des Huns et des Goths apparaît au détour de toutes les forêts, les notûibl^, obéissaQt ^ rappdi du monarque, se rassemblent, non pour se défendre , mais pour boire. Ces mourants qui veulent Jouir eneore d'un dernier souffle que Dieu leur laisse^ vont prodi^er le vin et les roses, le^ encens et les parfittW*

Tout chrétiens qu'ils soient , ili| opt COQsery^ la royauté gastronomique du maître du festin {repf eonoivit) , célèbre dans l'antiquité ; ce dernier qui remplit son office en conscience , laisse un intervalle un peu trop long entre deux services. Comment remédier à cette faute grave et employer le temps qui s'écoule ? I^un des coavivcs tire de dessous son manteau les Epîtres de Petms MçiÇis-ter. A cette apparition imprévue , les penchants littéraires de l'assemblée s'éveillent'; la verve de trois poètes s'allume : Severianus, Lampridius, Sidonius improvisent tour-à-tour leur hymne à la louange de Petrus Mac/ister, du festin , du temps, du lieu et des convives.

C'est chose remarquable, que le tour léger, facile, coloré, plus français que gaulois, de la pièce imprûvisée à ce sujet par Sidoine, qui nous l'a conservée. Ses petits vers de huit pieds, d'un mouvement simple et voluptueux, sans idées et presque sans images , se distinguent par la vivacité du rythme et l'éclat des paroles descriptives; vous croyez lire une de ces nombreuses poésies fugitives que notre

112 SIMINB APOLLINAUB.

dvilisation a semées atec tant de luxe dam son oonn monarchique , depuis Coquillart jusqu'à Desmabis ; m^sie an sance, même grâce , même défaut de passion et d'ardente poésie; Chapelle et Bachaumont n*ont pas mieux fidt dans leurs bons moments:

Age» coDTocata pabes; Locus, hora, mens», caosa, Juhet ut Tolunieû totud.

Quod et aure et ore dîscis, Studiis ici astra tollai 1 Petrus est tibi legendas.

In utrâque disciplina Satis institutus auctor l Gelebremus ergo, fratres.

Fia festa litterarunu Peragat diem cadentem Dape, poculis, choreis, Genialis apparatus.

Javat ire per corollas Alabastra Tentilantes.

Juvat et vago rotata Dare fracta membra ludo, Simulare vel trementes Pede, veste, voce Bacchasl

Arabumque messe plnguis Petat alta tecta fumus.

Veniente nocte necnon Numerosus erigatnr Laquearibus coruscis Camerâ in supernft lychnusl
8IIK)INB APOIXINAIIE. ils

J'aimerais à transcrire tout ce dithyrambe do festin gan* Lois, chant de joie étourdie, dont le frivole prétexte est un olume de rhétorique : « Allons, amis, voici un beau vo* lume, celui de Petrnus Magistef, savant dans Tune et l'autre discipline! Chantons ses louanges; tout nous y invite , le lieu , l'heure , le festin ! Lisons , étudions ce grand homme ; célébrons, chers amis, les pieuses fêtes de la littérature I Le jour tomb« i que le vin , les danses et le bien-vivre remplissent de joie ces dernières heures I... Toici les lits couverts de pourpre, et qui boiront, avides^ le nectar empourpré I Voyez, tout est riche, tout étincelle , tout flatte les yeux I Ces meubles viennent d*Asie, ceux-ci arrivent de Grèce ; partout des sculptures et des peintures ; des chasses meurtrières où personne ne meurt; des groupes blessés dont le sang ne coule pas I C'est plaisir d'errer à travers ces fleurs épanouies qui penchent leur corolle sur les urnes d*albâtre ; plaisir de livrer son corps à la danse souple et brisée ; et d'im» ter la tremblante ivresse des bacchantes!... Le plat du milieu se couvre du lin le plus fin et le plus blanc ; le lierre et le pampre vert le couronnent; de belles guu** landes courent autour des armoire^ et des couchettes ; voici des cytises , des lys , des jonquilles I Déjà la lampe suspendue se remplit d'encens moissonné en Arabie , et la fumée s'élève vers le toit éclatant : ici l'huile est inconnue; c'est le baume odorant qui nous verse la lumière. Venez esclaves I Pliez VOO têtes sous le poids du métal travaillé avec un soin exquis ! Venez , musiciens et mu* siciennes I et que vos cordes animées , vos doigts qui chantent, votre airain sonore, vos flûtes passionnées, ravissent nos ccenri ; donnez-nous tout ce que la poésie a 4e plo3 doux tout m que l'éloquence a de plui ravi»-

lf& SIDOINE ÂPOLLIAIRE.

* sant ! Tout cela , Petrus Magister Ta cotmn ; hoBame » admirable, devant lequel se sont prosterAéi bifreMi » ordre équestre, ordre militaire ;«.» sa gloire à tnmni » la Ligurie et rempli les villes du Rhône ; bientôt U po^- » sera chez les Ibères féroces la politesse gauloise s UiliitAt » il Cotnmuniquera aux peuples du septentrion lacMIIsilloil » et les lettres t »

S VII

Civilisation de la Gaule Méridionale au V^ siècle. — Caraèt^ éqoH Toque et brillant de cette civiisution et de cette époque inimiédiaireâ.

On le voit , la Gaule , à l'époque de Tévêque de Cki^ mont. Gains SoUius, que les savants ont nommé Sidoine Apollinaire, la Gaule du y^ siècle ne manquait pai d'état et de mouvement.

Fixant ses yeux sur l'avenir, ardente aux noufeanlés» Honrrice des lettres , riche en philosophes , abondante en irecherches de civilisation , industrielle , aimant ses aâns» poète et architecte, estimant les douces vertu8\ facile à Vivre, bonne dialecticienne, couvant des avocats saoB iHNBbre et récompensant leur faconde par les honneurs, la glovêal la fortune ; elle se voyait grande et parée ; les vcriaptès de cwps et de l'esprit ne lui suffisaient pas, elle vonlait Im i»crètes voluptés de l'âme. Le mysticisme assaisonnail tùm Bes festins. £Ue arrangeait de petits vers, des aoupen dili- Cîl8 , du fe James pour iee saints et des baafntu/im

les banquets. Une certaine mélancolie gracieuse brochait rar le tout et flottait comme un voile à la surface de cette civilisation naissante et mourante, païenne et chrétienne « épicurienne et chargée de douleurs.

de caractère équivoque appartient aux siècles limitrophes entre deux civilisations, dont l'une a donné tous ses fruits, et dont l'autre s'annonce à peine. Ces époques offrent la plus confuse des énigmes, on ne sait où les placer. Où finissent-elles? où commencent-elles? À quoi servent-elles?

Comment, par exemple, expliquer la métamorphose inaperçue du monde romain? Pourquoi la pensée et l'âme de la civilisation, païennes sous Auguste, furent-elles toutes chrétiennes sous Majorien? Pendant les cinq siècles qui séparent ces deux trônes, rien qui ressemble à un point d'arrêt, à une séparation, à une limite; tout se suit logiquement; tout s'écoule également; le flot va toujours, entraîné dans le même lit par une impulsion semblable; il est vrai que c'est un flot singulièrement limoneux et troublé. On est républicain, philosophe, orateur, eunuque, grammairien, affranchi, prêtre de Lampsaque, et lévite du Christ; le tout quelquefois successivement, d'autres fois simultanément. Le passé se survit, l'avenir s'annonce, le présent a foi dans sa propre grandeur. Il y a bien plus d'opinions que de personnes; chaque homme renferme dans son sein une douzaine d'opinions divergentes et l'anarchie de l'individu reflète fidèlement l'anarchie générale. Curieuse situation, et que l'irruption du monde barbare vient compliquer encore; moment de fusion, moment qui dure des siècles. La transition s'opère sans dissonances apparentes; c'est même le nombre des dissonances qui en sauve l'appât: toutes vont s'éteindre à la fois dans un vaste et inexplicable mur-

public; le but sera le christianisme sous la féodalité; dans l'espace intermédiaire se pressent, comme dans un abîme, mille éléments disparates: le paganisme, le jacobinisme, les cultes orientaux, les mœurs romaines, souvenirs philosophiques, espérances de régénération. L'immense chaudière contient sans éclater les trois inondes de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera; et, pour résultat de cette évocation magique, on voit enfin la nouvelle Europe, comme renfermée dans un couronnement de Machbeth, lever sa tête ingénue et annoncer son règne futur.

La naissance d'un monde social et la décadence d'un autre s'opèrent toujours dans ce crépuscule vague et mobile. Non-seulement un demi-reflet se montre encore après que le soleil d'une civilisation antécédente a disparu de l'horizon, non-seulement cette clarté crépusculaire survit aux clartés réelles; mais l'aurore d'une civilisation qui est naître, s'annonce quelques siècles plus tôt que son apparition véritable. La première aube des sentiments chrétiens colore déjà la poésie de Virgile et même les œuvres de Cicéron (1); l'un et l'autre sont plus humains, plus sensibles aux peines de l'âme, moins attachés aux tables d'airain de la loi romaine, moins inaccessibles aux délicatesses féminines et aux passions morales, que tous leurs prédécesseurs. Cicéron pleure la mort d'un pauvre esclave; Virgile adopte sa Didon; il aime à déployer l'âme de la femme dans sa beauté mélancolique, il s'associe à ses faiblesses; l'un et l'autre choisissent dans les derniers produits de la civilisation grecque, les fruits les plus doux et de la plus tendre saveur, ceux qui plus tard viendront se mêler naturellement aux doctrines chrétiennes. L'un et l'autre, Cicéron,

(1) V. nos Études sur l'Antiquité: Quelques mots sur Varron

ron et Virgile, sont destinés à modifier dans l'avenir les intelligences européennes, quand elles seront soumises à la loi catholique.

A ce phénomène d'un demi-christianisme, précédant de trois siècles l'avènement des institutions chrétiennes, joignez le phénomène contraire d'un semi-paganisme qui viendra se mêler au r^e du christianisme triomphant Le crépuscule d'un Jour expiré se confond avec l'aurore d'un matin qui commence. Nous gvoûs vu Virgile préluder au christianisme. Six siècles après Virgile, un MthrSode[^] évidemment Germain de race, réveille le paganisme. Il écrit, sous le nom de Merobaudos , des poésies admirables, dont Niebuhr a recueilli les fragments; c'est une clameur douloureuse, que ce païen lance vers le ciel, en face du monde qui change. «Tu changes, lui dit-il? moi je reste inflexible tu dégénères , je te brave I tu te perds , je te maudis I » Mehr-Bode , au milieu des chrétiens , est plus païen que Cicéron; ce J\lehr>Bode est cependant contemporain de Si> doine, de Saint-Loup et de Saint-Remi.

S VIII

lie Roman au v^e siècle. ~ Naissance véritable du Roman moderne.— L[^]Europe et TAsie livrées à la confusion* — Résultats littéraires de cette situation et de ces mœurs*

Sidoine , que nous regardons comme l'un des plus amusaats explicateurs de l'époque intermédiaire qui sépare la

lis SIDOmS ÀPÛLWHàWU

diute de Rome du Moyen-âge proprement dit » M jWijfIU par ses études « aime Virgile , étude Téreaoe, lit Ï U t f ç gm avec son fils ; cependant il est chrétien et évêquï» H km» ohe ainsi aux deux mondes à la fois.

Rien de (dus bizarre et de plus romanesque q/m cettt situation ; rien de plus commun alors ; le RoBiaa« qui ft*«rt autre chose que le poème épique des accidents de ia vie «I du conflit des passions avec les situations ^ coulait à plrina bords. La confusion de toui> les états, k mélange 4é toutes les fortunes , l'intrigue , la ruse , la cupidité , le basard jouaient mille drames extraordinaires qui se retrouvent par lambeaux décousus chez Sidoine et Ausoae« Salvienel Saint-Jérôme.

Le Roman, qui donne à la personnalité humaine UNileaa valeur, et qui ne s'était pas développé chez les païens» prend donc la société moderne et chrétienne au berceau^ Tenveloppe de langes de toutes coueurs, la berce. In chante des chansons de nourrice , lui montre des hochels, et ne la quitte plus. A peine l'empire romain oomoMaMe à déchoir, voici Pétrone ; voici Apulée ; voici Lucien. Infatigables et amusants conteurs , ils annoncent et installent les maîtres du roman moderne.

On voit poindre chez eux le génie de Cervantes et de Fielding ; ce n'est pas qu'il ne date de plus loin, et qu'il n'ait trouvé son germe antérieur dans les fables asiatiques et miésiennes. Mais au lieu de ce petit récit amusant, dent les citoyois de l'Attique avaient auparavant varié lea formes pour leurs menus plaisirs , le Roman prop ro we nt dit, levant la tête après l'ère chrétienne, se mêle tout -à-coup d'éloquence, de poésie , de satire , de connaissances chimiques et bibliques.

La grande oombostion qni avait Jku àooÊÊbL

xéailM wm «étd de CMAâie. Im pmxfiH étfieic emr bumsBbê de iear stroir kétérogæe , témoia les efforts de iiacrobe, d'Athéoée* d'Auins GeUius , de Pfaotin, de Mar*cianis CapeHa pour en reaicsUir quelques iitreeUes et s'approprier les débris du grand trésor <|ui débordait de tooteii

parts, et courait risque de se perdre par sa richesse même. A cette confusion des souvenirs et des savoirs se joignaient la confusion de toutes les forces sociales et le mélange singulier des peuples et des croyances.

Aussi le Roman fait-il une entrée triomphale chez les chrétiens. Non seulement les évêques écrivent des récits d'aventures «t d'amours», mais le monde entier est un roman en action.

Vous ne pouvez imaginer les faits bizarres qui se jouent sur les vagues de ces tempêtes grondantes, depuis le troisième jusqu'au sixième siècle. Enlèvements, stratagèmes, passions éfrénées, passions délicates, caprices, m[^]anges de races et de professions; ici des femmes qui instituent des sérails, là des eunuques chefs d'armée; chrétiens qui vivent dans le mariage pour s'exercer à la chasteté virgine, puis qu'Athéisme les chrétiens; voluptés africaines entrant, dans la vie mystique des métasydians du Nord; sortilèges «initiations», «Dévotions»; Eleusis à côté du Christ; la brutalité du Cosaque et la dure grandeur du Germain tombent haut à la fois sur le monde livré aux gourmets de Byzance, aux avocats de Bordeaux et aux «écrivains de Rome»; quoi de plus curieux? L'histoire s'arrête; le roman commence.

La vie d'Apulée le prouve: il épouse une veuve qui l'enrichit, plaide contre son beau-père, se fait élever une statue, est accusé de magie, passe de Rome en Afrique, d'Afrique à Rome, péoète dans les mystères égyptiens, et

120 SIDOINE APOLLINAIRE.

meurt en cherchant le grand arcane. La vie de Salluste celles d'Aaron, de saint Augustin, de Sidoine tous chrétiens, sont nuancées d'accidents étranges qui n'auraient pu se produire, que l'on n'aurait pas même compris dans une société solide et reposée.

SIX

Mélange de vertus délicates et de vices énervés. — Action liieuse du Christianisme sur les unes et sur les autres. — Il organise les éléments sociaux de ce temps. — Exemples. — Les Uttres formés.

Du quatrième au cinquième siècle toutes les âmes étaient affaiblies.

Le vice et la Vertu avaient quelque chose de mol et d'énervé qui, n'excluant pas la pudeur, la grâce, la timidité, ne permettait guère les dévouements énergiques, les grands déploiements de la pensée, les ardentes démonstrations de l'héroïsme, les puissantes résolutions. A la subtilité des esprits se joignait l'engourdissement des cœurs. La Gaule, comme nous l'avons vu, s'endormait au sein de voluptés raffinées. Il y avait de délicieuses délices rapiebamur dit un des hommes les plus honnêtes de cette époque. La douceur abondait, la force manquait. Le martyr chrétien devenait Tunique symptôme de vie morale que les peuples montrassent; il leur restait la grandeur passive, celle qui souffre et qui meurt. Souvent, à l'aspect de ces dernières vertus, on aurait pu se tromper et croire à la renaissance d'un meilleur.

SIDOINE APOLLINAIRE. 191

leur monde, d'une société plus forte et plus morale; c'étaient partout, à Rome et dans les Gaules, des raffinements de délicatesse, des scrupules de chasteté, des recherches de pudeur que n'avaient point connus les contemporains de Gaton. « Ne croyez pas, dit Sidoine, que nous souffrions, dans nos maisons de campagne et au milieu de nos plaisirs, les luttes indécentes des athlètes nus, ou leurs enlacements dont la déshonnêteté blesse l'œil; nous les bannissons de nos tableaux et de nos sculptures; la verge de nos gymnasiarques corrige les fautes des athlètes vivants, quand il leur arrive de blesser la décence. » — A voir tant de réserve dans les plaisirs, on croirait que la société est sauvée.

Pour que les nations se régénèrent, il faut plus de temps et de plus rudes épreuves. Ce n'est pas assez pour elles d'avoir conquis les faibles vertus des âmes faibles. Il y a des vices vigoureux qui annoncent la virilité des peuples; le brutal et sévère Gaton devenait impossible sous Théodose, et ce monde voluptueux et ruiné, qui se baignait dans les larmes par forme d'expiation, ne pouvait faire éclore que des résignations féminines et des patiences douces et loueuses.

L'admirable résultat du christianisme fut de réunir et de couler pour ainsi dire en un seul bloc les qualités dernières des Romains dépravés, et les forces brutes des barbares. Réparateur des vices que la vieillesse des sociétés amène, éducatif si l'on nous passe ce mot, des hordes nouvelles sorties des antres du Caucase et des bois de la Germanie, le christianisme couvrit l'Europe ensanglantée d'un voile de bienfaisance protectrice. Aux plaisirs sensuels des uns, il opposait le spiritualisme; aux rapines sanguinaires des autres, le dogme de la fraternité universelle; corrigeant la barba-

IST jnom AVOLUHAU.

rie pur les lumières, coesirant avec moi le bénéfice lettres et l'indignité des vices, l'empêchait la paillarderie de l'atavisme par le sérieux des préceptes, et l'humanité les ombres de l'humanité entre les punitions diffiées qui les Goths et les Jutaves se disputaient. Le deraier Ken de la secaille, sa main le (enait; le premier rayon du «eade» émanait de lui. L'amorité organisatrice du christianisme, au sein de cet effroyable chaos, est écrite à l'encre des auteurs que j'étudie.

« Nos évêques, dit Sidoine, étendent jusqu'aux dernières limites des Gaules la recherche de leur charité..... » Un évêque gaulois remplit des greniers du blé qu'il achète; et lorsque le flot dévastateur de l'invasion gothique a détruit les moissons du pays, l'évêque nourrit cette population affamée; la détresse générale n'a que lui pour recours; post gothicam depopulationem, post segestes incetidio ahlumptas, peculiari sumptu inopie communi per desotatu Gallias gratuita frumenla misisti, écrit encore Sidoine à un évêque. Ces seigneurs de l'Église, ces princes du nouveau monde chrétien, presque tous sénateurs romains, gouverneurs de province, hommes opulents, lettrés, élevés à l'école des anciens philosophes, le meilleur sang de Rome antique, méritaient que la reconnaissance du monde leur fit une mémoire divine, et les plaçât dans une sphère de splendeur et de sainteté.

Même aux yeux de la philosophie, quels plus grands hommes que saint Martin, saint Rémi ou saint Ambroise? Conservateurs de l'ancienne discipline romaine, ils rattachaient la civilisation antérieure à l'avenir; ils fondaient et organisaient une république morale. Ils avaient leurs signes secrets, leurs moyens de reconnaissance et de ralliement |

me islimmie «ovte f'hsyie <piàb eserçunt Mocdb» meM pk» ferts que les onqnerams, ik s' M yara i m et rime des Baïteres*

Eatre les nerfeifles faktMiques, M en «itpea «h j^os întéremaleB ^oe cette tflâm^-^maçsmmt im ohrisântflttt prkokl) prooédant à tra?ere mHle dMgen à 4a f«DOMinio» tion d« tonple m(M I Ge geavernemeMI tKcdie se 4é<i)* fepiMât 50«s k6 déGomfores d'un État itriné, et fĕg^pn»» cèàèk tomme une conspiration féritable. Pour reconnaître ceiIK qui étaieit à eile, die ivnit imaginé les « ietttesfor* mées , » iiHersa imf^rmau», données par les évêqnes «nx chrétiens ^'ils vontltent recommander à lenrs oeîgneB. Ces titres de imo-inaçonaene pofiifue portaient des «[> goes my-sièneux qui en a«wraient ravth^tiché. On prenait BiiMe précautions ponr (pa'eUes ne passent pas -êûre ooaitreiMtes. k la tête de ces passeports dn cfariBtianisaé prknitif , se traavarent d*abord les quatre lettres, P, V, jL, P, initiales (selon Mabffion) des quatre qms ^reos, ngni« fiant les trois personnes de la Trinilé , et le IwenfaeureQX saint Pierre, mais plutôt de k Tdnké scnle (B^tier^ iliat^ Aigkm Fneuma), Au lias on lisait Amien, Mis Mn, ransées l'wie près de l'auti« , quatre lettres donnaieitC les initiales des noms de oetni qni écrivait, de ceini à <pn Ton écrivait, de celiH ponr tpn Ton écrivait , et de la ^viUe où l'en écrivait Tous ces cwactères, y coepris ie mot Âimem^ et dication courante du jour et de l'année, exprimaient certaine valeur numérale que Ton avait soin de relater dans le corps de la lettre. L*évêque la^ceilait deson sceau, pour l'envoyer à son collègue. On tenait secret le chiffre qui protégeait contre les tentatives de falsification ces lettres de changes tirées sur la charité des suzerains du monde moral.

N'était-ce pas là une confrérie bien oi^anisée t Toachant au peuple par des élections presque populaires, souvent tumultueuses et improvisées, les évêques approchaient des rois barbares, leur servaient de conseillers, de maîtres et d'instructeurs. Pendant que les uns faisaient tonner la parole divine, d'autres employaient les moyens d'une dipkmia* tie pacifique. « Le très-féroce roi des Goths, dit on contem*

> porain à saint Féréol, subissant l'influence de ta parole em*

> miellée, grave, piquante, inusitée, a fait ce que tu Toulais

> il s'est éloigné des portes d'Arles ; et ce que les armées 9 d'Aétius n'avaient pu accomplir, tu en es venu à bout.» é par un dîner. » — Dans la vingt - cinquième lettre du livre IY des Lettres de Sidoine, on voit deux pieux évêques élire tout-à-coup au milieu du peuple assemblé , l'homme politique qui doit tenir la crosse épiscopale. Dans la lettre sixième du livre suivant, un spectacle plus curieux s^offre à l'observateur : les habitants de Bourges , ayant confiance dans l'évêque de Clermont , vont le chercher et le prient de leur donner un évêque de sa main.

Le lien social étant détruit , on renforçait d'autant le lien religieux. « Peu nous importe , écrit un évêque à

> son collègue, que la province soit politiquement divisée,

> si elle est religieusement unie.» — Minimum refert quoi nobis est in habitalione divisa provincia^ quando, in reli" gione , causa conjungitur. Ce travail politique des évêques mérite mention *el nous l'avons signalé plus haut en esquissant la vie de saint Gyprien.

SDMINB APOIXINAIRE. 125

Détails de mœurs. — Puérilité corrigée par le sérieux du christia« Disme. — Éloquence et poésie descriptives. — Caractère de la critique à cette époque. —Amour du détail.

Le monde païen était puéril. L'homme de guerre reculait deyant le soldat burgonde; le bas-peuple gémissait et attendait ; rhomme de lettres s'occupait à faire des vers rétro» grades et des

acrostiches^ ou comme Sidoine, à peindre en trois cents vers douze chars lancés dans la carrière.

La philosophie radotait. L'étude ne s'attachait qu'à des détails ridicules. La poésie ne songeait qu'aux vaines recherches du rythme. Tout, dans la littérature devenait forme, bruit, écho et couleur. La critique était vague, sans corps et sans principe. « Merci, écrivait Sidoine à un « littérateur, de vos épîtres, toutes remplies de perles, de « diamants et de nectar... Litteras plenas nectarū, florum, a margaritarum,... » Il croyait en disant cela qu'il était un grand critique; comme s'il y avait eu le moindre sens dans ces paroles éclatantes. On louait un poète quand il était bon ouvrier de versification ; lorsque les hendécasyllabes coulaient bien^ que ses hexamètres bmissaipru agréable* ment, lorsque le second vers du distique élégiaque rimait avec le premier, au moyen de Vanadiplosis; toutes ces niaiseries avaient des noms propres. Argutus artifex erai. Faciebat siquidem versus oppidā exactes tām pedum mira quam figurarum varietate; hendecasyllabos lubricos et enodosi hexameiras crēpantes et cothumatos; etegos vero

126 SIDOINE APOLUOÏAIBB»

mmc eckoïcos, nunc récurrentes ; nunc per anadiplostm, fine principiisque connexes, La poésie abaisse ses ailes, et n'est plus qu'une méprisable ouvrière de rythme et de rime!

A cette époque aussi, le genre purement descriptif do» minait l'éloquence; chacun voulait décrire les paysages, les prés, les champs, la mer, les maisons, les intèrkors. La littérature s'abîmait dans le pittoresque; il est vrai qu'elle y trouvait quelquefois des rajeunissements heureux; rélegiaque et charmant Gowper^ ou Bernardia de Saint-Pierre I semblait avoir dicté ces lignes de Sidoine; « L'extrême automne abrège maintenant le jour ; mainle» nant la feuille tombe en bruissant de tous les arbres des bois ; et l'oreille inquiète du voyageur l'entend iréour autour de lui II est bien difficile de gravir jusqu'à la ville que tu m'indiques, ville située au sein des Alpes glacées... etc. » — Le commencement de cette épître est d'une harmonie mélancolique toute moderne.

Trop souvent aussi, Ton érigeait en système ce procédé descriptif, si fastidieux et si commode. — « Ne critiquei pas » une description trop détaillée, dit Sidoine ; vous avec » tort ; c'est que vous n'avez pas lu les Baint^ l'Hercmle^ la Chevelure^ le Tivoli, ni les SUves de SCace. Ce der- » nier se garde bien de resserrer ses descriptions dans ki 9 entraves de deux ou de quatre vers. Il les étend, il les • décore, il les recouvre d'une foule de lieux -conuBons, » ainsi que de morceaux de pourpre. • — Ainsi iiae hrifs description n'eût pas suffi. Il fallait les vastes draperies de la poésie lyrique, le déploiement des couleurs et des n? flets, tout ce travail du Ueu-cammun briUsaC dont Slaoa avait donné l'exemple.

<;tetts wittvaïoe littécature, jgn^Xmift i\$,

SnKHtns lLMlLt?ÂlMB. Ii7

les tMphidM, ne IsdM siacittie place à la vérité» à la raison, k la simplicité, à la passion. Ils trouvent nne ingénieuse excuse pour foire approuver du lecteur les détails les plus minutieux : « Il faut en accuser, disent-ils, non la page descriptive» mais Tétendue et l'importance des lieux que le poète copie. » {Quapropter bonus arbiter et artifex lector, W)n paginam qua spatia describit, sed tilbm tfuœ ipâ^ iiosa describiūr, grandem prottuntiabunt.) On voit que pour décrire un domaine de cinquante lieues, il faut néces** tniement cinquante rames de papier.

C'est une observation aussi singulière que vraie, que IV ttour du paysage saisit toujours les nations vieilles. On itache alors une extrême importance aux fermes, aux BOUS, à tout ce qui est ex-

térieur. Par exemple, Sidoine loue beaucoup un de ses amis de ce qu'il a placé de « grands mots dans des pauvres vers. » {Verba ditia versus pckper in" tludit} Ce même critique trouve des phrases admirable* ment vagues et sonores quand il veut donner une idée du Blyie qvd était alors à la mode : — « La maturité constante » de votre langage, écrit-il à un célèbre écrivain de ce siècle, admet une certaine tendresse agréable; et vousgref- » fes à propos une certaine douceur au milieu de la mor- ^ dante satire. Ce qui fait que Tatt^ition du lecteur est » Midagée, et que les membres de son esprit iatiugué par Y h disdpliie rude de la philosophie sévère sont tout-à- » toipi rafraîchis voluptueusement et vont se rei^oser dans • le Invvre délicieux de la rêverie. » Le texte original est encore plut maniéré : -^ At vero in Ithis mis jam illnd ^psale tsî, et quûd et teneritudiwm quamquam etmtinuata m &t mî t m ixéndnit, interseritque tempestivam censura dulU teénem^ mt lec^eris în-temkmem per eventitoia disciplina'- 9WiÊi |mwoWo|pniit vMmior^ wfMMwn Ttpente 9ôUtpi-notM est»

128 SIDOINE APOLLINAIBS.

eessibuSf quasi quibusdam pelagi sut portubus^ faveat, Lt même écrivain veut-il vanter un orateur 7 — Commaticué est, copioms , dulcè , elatus. Toujours Foreille aTant Fiatelligence, les sens avant Fâme» les images avant la pensée» La lâcheté de la conduite se mêle à cette dégénérescence de Tcsprit. Un noble romain prie un évêque de lui fabriquer des vers qui doivent être gravés sur une coape d'argent offerte à une reine barbare. — Poposcistist ut eptgramma transmûterem duodecim versibus terminatuf quod possit aptari conchœ capaci queB per ansarum Uuu» utrinque in extremum gyri à rotafundi tenit coffaturstrior turis: — «Vous me demandez une épigramme de douM » vers qui puisse être gravée sur une vaste coupe ciselée » en six rainures partant du fonds , et en suivant les coo- » tours jusqu'à Touverture, etc. »

Plaiguez ce pauvre Romain» forcé de capter par on présent la bienveillance de Ragnar-Hild » femme d'im Si* cambre ; et cette muse qui , réduite à devenir la dernière ouvrière d'un atelier d'orfèvrerie, fait des Ugnés heiamètres que Ton va inscrire sur les rainures ou les bosses d'os Tase d'argent donné par la bassesse à la barbarie I

La manie de tout décrire, qui possède les écrivains^ la décadence, est sans doute fort condamnable sons le rap> port du goût et de Tart Un homme qui s'amuse à compter les feuilles d'un arbre on les mailles d'un point de dentelle 9 qui prend plaisir à copier nuance par nuance les ornements d'une tapisserie et les marbres d'une mosaïque, sacrifie la gravité de la pensée à la curiosité la plus friTolet

Cependant c'est le mauvais goût d'Anne Gornène qui nous initie aux pompes et aux folies de la cour byzantine : nous apprenons d'elle quelle était la couleur des yeux de ce Barbare aux fortes épaules et à la grande épée ga*dle

tontemplalt avec effroi et amour. Nous trouvons chez Sidoine toutes sortes de descriptions : un bain , une maison de campagne « un dîner, un assaut de beaux esprits, des élections d'évêques, une émeute populaire, un enlèvement de jeune fille , le portrait d'un parasite , celui d'un bouffon, celui d'un délateur, une course de chars, un banquet littéraire , Jusqu'aux noces d'un Barbare , jusqu'aux rides de deux vieilles femmes gothes, levées dans un grenier, se querellant sans cesse , vêtues de haillons , un tableau de Tan-Ostade. Le grand Théodoric « a de grosmollets; onlui coupe tous les matins le poil des narines ; son dos est rentré , ses côtes font saillie ; il a les flancs larges et la cuisse forte I ses cheveux nattés et tressés recouvrent ses oreilles; les cils de ses paupières atteignent le milieu de ses joues quand il ferme les yeux; son nez se recourbe avec majesté; ses lèvres sont

minces et il porte des favoris extrêmement épais qui ne descendent pas au-dessous des oreilles; tous les matins un barbier épile la partie inférieure de son visage. » On éprouve un peu de dégoût pour l'admiration de Sidoine, qui décrit le Barbare comme on peindrait une belle bête curieuse. Mais on voit, on entend le grand Théodoric, on chasse et l'on joue aux dés avec lui ; voici ses gardes vêtues de fourrures; — et les ambassadeurs de Rome qu'il daigne recevoir et congédie lestement. Ces traits, qui manquent à la grande histoire, donnent au passé la couleur vive de l'anecdote contemporaine et aux mouvements pofitiques l'intérêt de la vie privée (1).

(1) V. plus haut, de V autorité de FlavitU' Joaéphe* (dernier chapltie.)

ISO SIDOINB APOIUIfAlBIK

S XI

Caractère particulier de Sidoine et natvre dç 9011 lalenU-^PçftnHl contemporains. — Procès d*ArYandus. — Soèques de iBœqn«-« M aximos érêqae. — Une matinée chrétienne t CleraiMt en 4I6I1

Sidoioç Apollinaire, s'il eût été ému d'une Wye ijnpii tbie pour Tagonie de FEmpire, nuraii brisi son «tylet ot m taUettea; jamais toe romaine n'eût écrit co portrait da Yiaigotb, Comme la plupart des hommes distinguai dft cinquième siècle, il n'était ni romain ni {;aulois; 9 Mt chrétien* {^'infamie et la lâcheté de Home, quand elle livra k Ricimer la fïUe de son empereur, pour obtenir m peu de répit, éveillent h peine cbes Tévêque une étinoelte da remords patriotique. Il décrit la pompe nuptiale : Umtk^ marchés, forum, théâtres, écoles e| prétoires t conf^yll d'épithalames en Thonneur des époux; tribunai: désertis boutiques fermées; affaires suspendues; la robe cooimlaira aux palmes d*or, revêtue par le fils des Gètes ; et le peopio attroupé devant les tréteaux des baladins, applaudâimt k leurs scènes bouffonnes. U laisse échapper nu regret t^ mide et pense que tout cet argent est assez mal dépensé {eventilatas utriusque imperii opes) ; il n'est pas trl^stf non plus que ce mariage {in spem publicœ securitatis»,...) conclu dans l'espoir de la sécurité publique, rétablisse lei affaires : mais il se soumet, il se résigne. C'est la grande vertu de son temps, A propos de cette derqièrre expression in spem, remarquons en passant que les traducteory ai»

SIDOINB APOltmAmE. ISI

raient dû la reproduire, ee qa'ib ont oublié. Elle cache une finesse et une faiblesse.

Les honnêtes gens, tels que Sidoine» se détachant in cadayre qui s'appelait encore république, embrai.* Baient le dernier espoir des intelligences élevées et des %m%8 tristes, la patrie chrétienne. Les fripons et les aventuriers, les parvenus et les délateurs, vivant de la cuine générale et trouvant mille passions à exploiter, ne quittaient pas on champ si fertile que la misère des temps leur livrait ; ila Colportaient leurs services du camp des Barbares au camp ennemi, achetaient, vendaient, trafiquaient, dénonçaient; gens d'affaires, banquiers, avocais, négociateurs, eotremetteurs, agioteurs. En décrivant cette race éclore dans les eaux troubles des orages publics, Sidoine ajoute qM leur plus grande crainte était de voir la paix renaître» « Leur ferme espérance gtt dans l'incertitude des révolotioQs, un temps inquiet les rassure. » Que feraientib en effet d'un gouvernement stable et d'une législation vigilante? Portés par le flot immonde de ces mœurs vénales, ya arrivent aux grands emplois. Le préfet des Gaules, Arrandus, un homme du genre de ceux que nous venons

da citer, veut livrer sa province aux Barbares après l'avoir épuisée par ses exactions. Son procès, détaillé dans une lettre de Sidoine qui le plaint tout en avouant son infamie, est «n document historique. La légèreté du coupable, l'impunité dont il est sûr, les excuses de son ami, le dernier effort de la sévérité romaine contre une corruption invétérée, composent un tableau unique.

Arvandus fait écrire, par son secrétaire, une lettre adressée au roi des Goths ; il lui conseille de partager les Gaules avec les Boui^uignons, se moque de la faiblesse de l'Empereur, et indique les points d'attaqu

132 SIDOINE APOLLINAIRE.

du côté de la Bretagne, de la Vendée et de la Loire. Cette lettre tombe entre les mains des ennemis d'Arvandus, Gaulois que ses concussions ont irrités. On le dénonce, il est prisonnier, on le conduit à Rome. Sa sécurité ne se dément pas. « Laissez-moi, dit-il à ses amis qui s'inquiètent, arranger cette affaire ; vous n'y entendez rien, et vos terreurs sont absurdes. » Il a devant les yeux tant d'exemples de trahison que le sénat est si faible ! L'accusation capitale qui pèse sur lui ne le pèche pas de lever la tête. Il se fait friser, affiche une élégance et un luxe peu compatibles avec sa situation, se promène sur la grande place du Capitole, rit avec ceux-ci, reçoit les éloges de ceux-là, trouve des flatteurs, les encourage, parcourt les boutiques des bijoutiers et des merciers, marchande des étoffes, dépense des soirées, examine des diamants, achète des poêles, puis va s'asseoir, couvert d'une tunique blanche, en l'ace des députés gaulois, qui portent le deuil de leur province. Lecture est donnée de la pièce principale, la lettre au roi des Goths.

Arvandus interrompt le greffier pour dire qu'elle est bien de lui, et qu'il l'a dictée ; on murmure : il répète en riant cet aveu. Les juges se lèvent de leurs bancs, s'écriant que les débats sont inutiles, que le crime est évident, que l'accusé est condamné lui-même. Alors l'insolent pâlit et se trouble. Il commence à craindre un dernier remords de la pudeur romaine. On le condamne en effet ; son exil dans l'île du Tibre, exil qui devait être suivi de la mort, le transforme en un bannissement perpétuel ; la lâcheté des mœurs l'a emporté sur la justice. Arvandus avait raison de compter sur la faiblesse universelle.

Des vertus nouvelles honoraient cependant ce siècle affaibli, vertus passives, qui ne reprennent rien, mais qui préparent.

Arvandus at^ luit. 188

La compassion pour le faible entraine dans les cœurs. En voici un touchant exemple.

Un officier du palais, homme opulent et considéré, prête une somme à Turpio, qui a été tribun et qui meurt sans lui rendre. Turpio laisse à son fils des affaires embarrassées ; dix ans s'écoulent sans que la somme ait été payée. Les intérêts à 12 pour 100 par an ont doublé le capital ; le fils est incapable de faire honneur à la dette paternelle. Cependant les gens de bien, chargés du recouvrement de la créance continuent les poursuites commencées ; le débiteur malade et ruiné, se voit menacé d'expropriation. Sidoine, alors évêque, se charge de cabler le créancier et d'obtenir de lui un délai ; il va rendre visite à Maximus, qu'il a connu autrefois brillant, vigoureux, ardent aux plaisirs et aux affaires. Il le trouve fort changé. Maximus, dégoûté du monde, a embrassé le christianisme. L'homme de cour s'est fait ermite. Dans la villa qu'il habite point de pourpre, de marbres ni de tapis ; tout est devenu simple et modeste comme le maître. Il parle peu, prie et il « veille ; il couche sur des joncs tressés et il se nourrit de légumes. Ses compatriotes ont voulu qu'il fût évêque, il a longtemps refusé cet honneur, et en l'acceptant il n'a point renoncé à la simplicité d'un moine. Ses

portes sont couvertes d'étoffes grossières en guise de draperies. Sa barbe est longue et son front rasé. Maximus accueille avec politesse l'évêque son confrère et l'invite à dîner. Après le repas, Sidoine parle enfin de l'objet de sa Tîsite, dit à son hôte les malheurs qui ont accablé Turpio et sa Éunille, peint les gens de loi {circumlatrantes} aboyant autour du débiteur insolvable, et sollicite un délai» A ce récit, Maximus fond en larmes : « Je ne pleure pas, dit-il » à ton collègue, la perte que je puis faire, mais les Infor-

m ssmxm APoixinAnii

à tnMI 4a cem fwUle, ÀsmHlpiieit, moi qui nd ifêfiie, » je n'exigerai point d'un nuilbear^PI^ Wiltdd c# QM j'^fti

• rw «H bpiitg d^ei^nr i^utrofoU. qiiw4 ppa débiMor n ét<it b^ wrm\ «t l^reai. Ditçi m M dtt Twwi

1 qu'il iOit trapquiUe, qqq je te rag^rdf fmm ^Wsii qm ï^af^i twfin que jq lii| aM)>4i

« don tetfritt qui Mt doqbl^ b fQaiiii# firlt^t QuiM k « eattd derPi^f» t j« 4Qniio nU m poor 11 KMiVb t Vm\^ 4» P9tt^ ipecapte ist dniifi m 4<tAfl9 AiMii ri^iif qw fHàm^ n'oubUfi jAPuii i l|i mmp 4^ cmn

pagPQ ti^n^forip^ ep enpitage} I^ (^f^ ^n Gjllj^ W« p6n4uM guY porter s rbomme 4p Goor d«TM»il s^SMH «I

<)p^nant ^ ûrmei a^ m^ttiAiir d9 ki p>qv?^ fimiiii i a

table friig^la j aon gccpei) bioP?PiUapt i ^i §^ 4im»n liflh (da qui ¥| ^j bi^Q U4 g^péroAiti 4^ IVc^iop,

Ainsi, la vraie république, c'était l'Église. Elle ne |nmi« Tait corriger les faiblesses, ni changer les Tices en ▼ «rtof viriles. Seulement la résignation, la décence, une rêverie plus mélancolique peut-être que pieuse, tempéraient Fénervement général et composaient des mœurs nouvelief compliquées de luxe littéraire et de raffinements seBsodi, à tout prendre, curieuses et agréables. Point d'Intérêt solide et sérieux, excepté celui d'un monde fatur; le dégoût de la vie politique; la guerre méprisée, poieqaH était reconnu que les Barbares, en cela, étaient sopé^ rieurs aux Romains; des jeux, des chants, des fêtes { m emploi enfantin de la poésie et de la musique, mêlé à ce que la religion a de plus grave : voilà Tépoque. Je ae parie pas de Byzance ni de Rome; mais de notre Gaule, stutont de la 6aule méridionale.

On peut, grâce gi^ épifre» de ^<HAie, |e ^qqmir \t

StlVÔtftË A^LLt AMË. ISS

ylftinr dé ^s^ uUe journée à Cleinom Vers &60. L*évé- ^e Stdôibe, ou plutôt le citoyen SoUius, dont la maison de Polignac croit descendre parce que le second nom de i*6tèqne était Apollinaris^ n'omet pas un seul détail intéressait

L'anbe vient de blanchir les toitures de la petite ville d* Auvergne; le peuple s^assemble et court à la basilique, aociea tribunsd dont le Christianisme s'est emparé. Femmes, enfants et vieillards remplissent les cryptes et le portique. On prie dans le souterrain, on prie dans les cours, cm prie sur le tombeau 4n bienheureux saint JusL C'est irers la fin d'un été ardent, après une nuit chaude; la solennité matinale offre une volupté exquise au peuple gallo-romain, que les athlètes et les décla-

mations des rbéteurs commencent à ne plus satisfaire. Bientôt il arrive tant de monde que cette armée de chrétiens est forcée d'écouter de loin les Vigiles et les Psaumes; la suave douceur des voix qui répètent alternativement les hymnes sacrés se répand an loin dans la ville. Quel charme inconnu et mystérieux, quel plaisir nouveau pour des âmes si fatiguées, pour des honunes si lettrés et si voluptueux I

ISdoine, en décrivant cette fête chrétienne, en ressent encore k suavité pure et pénétrante; il n'oublie pas la oéloдие des chants alternés, la magie de l'art chrétien empnutanC ses ressources à la musique grecque, enfin ce dialogae musical, fuam alternante mulcedine monacfU clericinjlÊe paabmcme amcelebraboMt. La foule émue se presse, les cierges s'allument , le jour enfin éclate et vient mêler tes rayons \ k hteur des torches de l'Église.

L'fevêqute et I^ premiers de là ville , pour ne pas trop i^feeuiittà6)a Badtqufe, êtM trefavio' prêt\$ ati moment où

136 SIDOINE APOLLINAIBE.

Tierces seront chantées, s'asseyent sur une pelouse qd entoure le tombeau de Syagrius, consul. Les fleurs variées, la première et douce fraîcheur d'une matinée qui annonce l'automne, le parfum qui s'exhale du gazon, les festons des pampres tombant d'une treille aux larges feuilles et abritant les amis , composent un tableau rayissanL Sdlius le reproduit tout entier y avec une complaisance encore charmée. Son style est doux et cependant affecté ; h vérité du sentiment se fait jour à travers les néologismes et les archaïsmes dont il jonche sa phrase ; tout cela n'est pas naïf, ni énergique, encore moins passionné ; mais dans le tableau maniéré qu'il colore , une certaine délicatesse d'âme respire qui annonce bien les recherches exquises de la société moderne.

On cause, on devise; on ne parle pas politique; nulle mention des impôts , nulle allusion aux puissances ; on n'a personne à compromettre, on ne craint pas d'être compromis. Entre le despotisme, l'invasion, lesdi61atenrs, les barbares et les exacteurs, on se fait une jde d'échapper à la politique et aux puissances : Quod beatissimum, nulla mentio de potestatibus , aut de tributis. Celui-ci dit des bons mots; cet autre raconte des histoires; on oublie l'église, les Matines et les sépulcres d'alentour. On les ooUie à bien que l'évêque demande une raquette et vent jouer à la paume; son frère Domnitius prend un cornet à dés: les voilà, l'un donnant le signal du plus bruyant des jeux, l'autre faisant voler au loin la balle. Les écoliers accourent, les vieillards, les enfants , même les femmes se mettent de la partie.

Un vieux poète gaulois» du nom de Philimatins, s'était fait accompagner par son secrétaire Epiphane ; Epiphane *^aait les tablettes et le stylet pour écrire ce que son mat-

aiDOUIB APOLLmaIRB. 157

tre aUait dicter : ^igramme , tétrastiquae ou distique. Le secrétaire n*eut absolument rien à faire ; car Phiimatiatus» malgré son grand âge, prétendit jouer aussi à la paume ses chutes fréquentes» ses longs soupirs, sa respiration péni- Ide, sa course haletante, les meurtrissures de la balle qui tombe sur lui et qu'il ne peut éviter, amusent les chrétiens, et entre antres Tévêque Sollius , qui , prenant pitié de son ouâiUe (fûcturus rem charitattsj , cesse de jouer et prête une excuse à l'orgueil humilié du vieillard. Philimatius, homme impétueux et violent» ne manquait ni de réputation ni de vanitéL Son front couvert de sueur et sa lassitude le forcèrent d'aller s'asseoir près du logût du portier. Il y avait là deux portes battantes et une grosse serviette de ménage, encore hérissée de poils ,

que l'on avait suspendue entre ces deux portes pour la sécher. Le vieux poète prenant la serviette s'essuya le front.

— Ami, dit-il à l'évêque Sollius, improvise-moi, je te prie, un petit quatrain

— Sur quel sujet ?

— Sur ma serviette.

Les poètes de l'époque écrivaient des quatrains sur toutes choses ; le grand mérite consistait à les faire vite , en y insérait une pointe , -s'il était possible. Sidoine répondit :

— Oui, très-volontiers.

— En outre , je veux que mon nom tienne sa place dans ton quatrain.

-:- Gomme tu voudras » répliqua l'évêque en souriant avec modestie.

— Mets-toi donc à l'œuvre ; dicte l'impromptu. Mon scr&e attend.

— Il y a beaucoiq de monde ici ; [tu sais que les Muses

aiment la solitude.

— Ak I reprit le miix poètes, ta tMc te tlft i ftfte H les feveurs Becrètes! ^e cnins-^n {Mi t^'Afio-Bûa M iMt jaloux I

VoiUi le dfajogiie des ^kux 6aulois> f«m «vC^M^ I%MM homme grave et vielUard, tons deux chréeeihSv Ces soâ^erida des Muses et d' ApoMou, vette myliotd^ è U teg eiiWitt lill^ maéei ce retour au paganisme^ Mu ée Meiiêr h tffilJfcto l è des assistants, les charma, c: ^était iû Meil tMfl-lé, ^tolK prévtt! (îam lepida^tmHrepeniimal)

On api^audtt à Pbâmatius; le «crifee assi», sêfl Hlflit I la mam , atteud Timprovisation de l'é«éqilè» <et isb dm tt ftf dicte le quatt'aia suivant, qui obtient le plus grtaiA sùMëÉ^.

Mane fiovo, sea obai ferv«iitia baHiel p à s é Wftrt , Seu cùm ?enatu frons calefacta «âdet,

Hoc foveat pulcher faoîem Philimathis uaaM% lAîgret ut în bibulum vellus âb ore liquor.

« Puisse^ un au(re matin» FfaiUmatins reiravrer ewAre » cette toison pour étancher la sueur de ma beaw vinol x> et lui faire b«re Teau qui la couvre, mkâ Vbean^tk » chaleur des bains réclame ce service, ou ^^Muid i*Ittéur » de la chasse aura mouillé son front fatiguée te

Cependant le service divin reprend son t3oul«, et JQUMMI de paume, fabricants de jietîts vers, diseurs deliOBamots, tout ce groupe d'aimables et vieux enfants reaire à fé^ glise, s'enivre de chants rdigieux, assiste èkwkmiité de la messe , attend le glaive barbare qui li li niliniliu Wi tin peut-être varenveriser ces lombeaux^ MMrttigamiis et détruire cette basilique.

WIUUIJB IVDLISIIBXBB* i«v

XI

iHlftiM^ëil^tilNmi. «^ Iteilii^efe MT k «lyie de ;S^

CHril^ltil, te bfttbârè. Db Huli arrifè dtt ;ltMid de li #Qhâiiii) et ^enc Ibvriur ii «ette popalation lettrée, qai M «Et pltl ipie les lettres, on kKraveaii sujet de petits vers. Ce «itae éfêqm décrira des pieds à la tête , «a béant hexa*» flUAm , le brfgmid de k Tartarie dont il a peur : « G^est , dit-ll> lie Wbe terrible d*âtne et de corps. Tont petits, seni «ifuits Imt horreur. Le froift étroit, la tête ronde, deut omiMs IKMHT yent, dés riegrâds qai s*en échappent et 9K*olita*4>erçolt pas ; des «rânesdent lesoi4)i«es cav^ Menlt le Jô«r ; k facolté -de noir aa loin , et ée cacher ee point iMiittMk ^ui tèit^ telle est la hide^e pepakioii dont je pHRfe. lieà mères t)tit peur qne leors^nfants n*aitit des na^ itoes 9 iet ies^latlssent sous tine double Mgatore. Nés pouf lèÉ^CMftbiAB) rame«Br maternel les déforme; afin qneleur fMMS lins nez, devenue phis large, reçoive le casque plus C M M l B édèMe i rt . Ce sont de beaux hommes , de vastes poitrines, èe %irges épatiles, la taille mince. Assez ^its quand ftiMMè pied, ils paraissent géans quand on les voit à chevaL L'enfant qui vient de quitter sa nourrice est atrssitôt jM MT tlË cheval. Vonsdiriez que les membres de Tbomme Ci4e ll-riiitidi Viè font qu*vn , tant le coursier et le cavalier 8MI chMés solidesto^AËt l'un à l'attxie. Les autres peuples se fma ^oMr par les chevaux ; celui-là habite sur eux. Il aime telMMh ^ lliibe>>4es arcs 'et bwppe le but «vec certi-

tade. Ces gens-là ont traversé pour marcher contre nous les glaces du Danube. »

N'avez-vous pas de honte, fils des Romains et des Gaalois , de décrire complaisamment les sauvages qae vos ancêtres eussent exterminés , de les observer avec tant d*amonr, de les analyser et d'employer à cette peinture trop ressentie les formes de Virgile et une versification assez heureuse ?

Ydci les Francs » aux yeux bleus et humides (atbei aquosa actes) ; — à la barbe blonde et rare (ternes crisiœ) ; — aux laides épaules » à la taille svelte (angus^ tam alvum) ; à la culotte serrée sur les hanches (stricUàs aisutœ vestes). Gomme , après tout, c'étaient nos pères, nous ne sommes pas fâchés de retrouver ce portrait de Hih mille, et nous pardonnons à Tévêque, fils d'une autre race, et l'un de nos aïeux aussi, sa complaisance envers les barbares, complaisance qu'il partageait avec tout son siècle. En donnant le signal exact de ces conquérants terribles , il a été fort utile à l'histoire , et l'on chercherait vainement ailleurs des documents aussi précis et ansâ vivement colorés. J'ajouterai qu'il méprise son temps et*le connaît Il a peint quelque part* le dandy de son ^poque, ressaveteur de cornes, calomniateur, fabricant de nuunais récits; bavard sans éloquence; railleur sans gaité^ curieux sans sagacité; grossier dans son affectation £ esprit , âge^ noux devant le présent, exploitant le passée dédaignant Pavenir^

Chaque livre des épttres de Sidoine est adressé à des hommes d'une profession spéciale. Les lettres écrites aux poètes et littérateurs célèbres du cinquième siècle sont particulièrement dignes de remarque. On voit qu'alors l'avocat et l'homme de lettres sont maîtres; on estime avant

toat h cntore de Tesprit ; on est persuadé de rinfluence de la civilisatioD sur le monde. En se soumettant aux envahisseurs, on les abhorre. Cette crainte , ce mépris, cette horreur des barbares se joignent à une extrême poltronnerie. On se fie à la science, on aime l'étude. Devenue puérile , la Poésie ne sait plus que scander des vers brillants pleins de pensées vides et de fausses prosodies ; elle pleure, comme dit Sidoine , la ruine de la société : Suspiriosis plangens uUilatibus. Gela n'empêche personne de se livrer aux délices d'une vie efféminée ou aux austérités d'une pénitence chrétienne, également impuissantes à relever l'état.

A peine un de ces écrivains, auquel j'ai consacré d'assez longues études, résumées en quelques pages, a-t-il achevé son homélie douloureuse sur la situation de Rome avilie ; il décrit son doux voyage sur la Garonne , les rameurs chantant les louanges du maître^ les banderolles de soie que le

vent agite , un repas succulent servi sur le pont, des lits d'édredon couverts de pourpre, des jeux de dames, de trictrac et d'échecs , un treillage orné de feuilles nouvelles, protégeant le voyageur contre l'ardeur du soleil; plus loin, c'est une aventure galante que Tévèque, bonhomme 8*il en fût , raconte avec indulgence et componction : plus loin encore il dit les deux petits vers qu'il a improvisés à la taUe de l'empereur, et qui Ini ont valu tant d'éloges ; et quelques pages plus bas , sa triste captivité lorsque les barbares ont înis la main sur lui ; les murs de Gicrmont détruits, les maisons en cendres, les femmes égorgées, le peuple éperdu n'ayant d'espoir, dit l'écrivain gaulois, que dans la cérémonie des rogations. Il ne sait pas que Dieu protège surtout les nations viriles , assez fortes pour conserver l'indépendance qu'elles ont reçue de lui.

Traduire Sidoine exactement ce serait faire une œuvre

Ift2 fIIOlME At>OLtli(ÀtIlB.

presque barbare et marcher sur \ ^ traccë d*nà détest&bte guide. Personne ne Ta encore osé ; les traducteurs , h Tefrtortillage de Sidoine » ont substitué la clarté et là pureté ; à ses métaphores, le sens naturel ; à seii motsiiksolitâs, deft paroles sim^des. Interprétation utile , lûais qdi ceissë d^ tre une traduction. Ils ont eu pebr de nous doâner b bizarrerie de ses lignes et raffectaiioA de son coloris. Vods le redressez, vous le corrigez ; le Toici pâle, sage et chaste, ce Gaulois des derniers temps , dont le latin n'est jiltis tm latin; qui met du fard à toutes ses périodes; qui emprunte aux Étrusques, aux Phéniciens, aux Goths^ aux Héniles, aux Vandales , aux Celtes , aux Persans , les lambeaut de . cet habit d'Arlequin dont il pare son style ; qdi se fait tantôt grossier, tantôt subtil, pour échapper M îäxnt shnple!

Au lieu de dire que l'eau bout, Sidoine prétend ipMk cuit. Non solum calet unda, sed coquitur (1).’ — A tm poète dont il veut louer le talent » il dit que sa trompette est vénérée de Cuniver*s. Tt-tam tubam tetm orbts ven e ra t w^ . Cette trompette dont Sidoine fait cadeau è son boitmift , les traducteurs Tout supprimée pour y substituer tane lyre vitdinaire. — Pqtor Moselle , Tiberim ru^a» I C*ek ainsi que Sidoine fait Téloge d'un hommie qui habite les boh b de la Moselle et qui s'exprime en latin. Ce sont les mêmes traces de dépravation littéraire que nous avoms sigllilées plus haut; ainsi que cavemaxim rrtctaxa e pumicibvs àqua; et toutes les autres folies de notre auteur : folies èestfalès à frai^r l'œil ; enseigne d'une boutique tpxe Poâ VeJtat «chalander tt sur la tquelle <m j^rodigne lès toolémU àrllr-

(ij Voir plus liaat SAfcTiiNt

SlOpOm APQUniAIRB, 145

de8| les lettres torfaes, toutes les sfé()qct|pi|s 4n gcQre b^rp^e. Ge style ndicqle est une daite.

Quio^ouç)it |îpfir la première fois le texte latin de Si* doine est donc forcé de tra?erser mille couches différentes et superposées de fausse poésie, de mauvaise mythologie ^ de souvenirs historiques , d'érudition inutile , de consonnances pénibles, de détails puérils^ de descriptions interminables, de frivolités pédantes, d'images entassées , d'anecdotes égoïstes, de prétentions ingénieuses, d*archa!s^ mes laborieux, d'héllénismes mal agencés. Quand le patient lecteur a soulevé cet amas de misères , il se trouve en face d'une intelligence naturellement saine et délicate , et d'une ftoce exfidleaimMit pure. Il admire par quel prodige des sentfmmlB si vrais ont pu se cacher sous une multitude de draperies extravagantes : il conçoit très-bien ce que La Monnoye a voulu dire quand il a nommé le style de Sidoine un « style fanatique, » Sidoine est fanatique de mauvaise rhétorique. Il ayouélepos superstitieux des cultes, |ii) mot, à la rin^e, à rbyperbple, à la synecdoche, k

l'hyppallage et à toutes les divuât[^] folles, honorées par les sophistes. Son oreille amie le bruit des paroles qui résonnent aigrement comme les grdpts d'une marotte , son intelligence n'avoue qu[^] les mots dont l'impropriété lui offre une saveur piquante. U hd faut des images grossières, cruejs et jetées par plac[^]ues. Son bonheur consiste à outrer le mauvais , à déformer la langue, à battre les mots sur son enclume jusqu'à ce qu'ils deviennent absurdes et informes; il procède à ce métier dans toute lq candeur de son âme. Ge labeur, c'est ce qu'il appelle latialtter insurrare. Pauvre Sidoine! Il ne sait pas C[ue Marcus-Tullius Cicéron disait simplement : Latine loqui. lirais Sidoine ne peut se décider à nommer les dioses par leur nom } il ne [^] résout pas même

l/i& SIDOINE APOLLIIIAIRE.

à respecter les noms propres. Pour lui Marcas-Tollios Gicéron devient Varicosus Arpinas, — VArpinate qui a des varices; parce que Gicéron avait les jambes malades.

S XIII.

Saint Jérôme. — Ascétisme séirère et hostile à la société peleiine. — ChaDgement dans les desliées de la femme. — La femme chré< tienne.

Nous venons d'étudier Thomme politique, l'orateHr élégiaque et le bel-esprit de la société chrétienne à sa naissance; c'est-à-dire Gyprien, Salvlen et Sidoine. Il nous reste à contempler Tascète dans sa cellule, l'expression li plus farouche de la révolution des esprits, à Tépoque dont nous nous occupons.

Au iv*" siècle, saint Jérôme représente l'exaltation morale à son apogée, le mouvement chrétien dans ce qu'il a d'excessif. C'est un athlète. Il attaque les institutions non dans leur forme, mais dans leur essence; il ne laisse pas subsister pierre sur pierre du monde social. Mirabeau n'approche pas de lui.

Pendant que la société romaine s'abîme sous les coups des Barbares, il y a en Egypte, au fond d'une caverne, un homme qui fonde le spiritualisme des temps nouveaux ,

SAINT JÊROMB. l/i5

qaà sacrifie à cette ceovre son génie, sa fortune, sa vieillesse, ses amitiés; qui ne croit pas que Ton puisse aller assez loin en fait de violence contre les sens ; qui travaille incessamment à détruire les liens humains de la volupté, du bien-être et de Thabitude , et pousse de toute sa force à Tanéantissement de Tordre social Saint Jérôme ne respecte pas une seule chose terrestre: c'est là ce qui fait sa gloire. La société de cette époque devait être moralement anéantie par les théories chrétiennes, comme elle l'était dans sa réalité par les barbare[^]. Jérôme tuait les idées. Attila ne frappait que des hommes.

Ainsi le oonquéradut a moins de valeur réelle et d'influence que le philosophe. C'est une chose singulière que l'obscurité dans laquelle sont restés les hommes politiques du même temps. L'histoire efface les noms des empereurs con* temporains ; le nom de l'ascète y éclate. Qu'est-ce aujourd'hui que Stilicon, Honorius, Alaric auprès de saint Jérôme ?

Les premiers ont détruit ou essayé de soutenir les états délabrés d'une machine qui s'en allait Jérôme a compris qu'il ne fallait plus songer à rien de tel , et que le ver rongerait les entrailles d'une société dorée. Jérôme prêcha l'avenir, nia le présent, et ne s'occupa point du passé. Sans doute il a franchi toutes les limites de la morale praticable; le monde ne pourrait subsister trois jours s'il

adoptait la fureur du solitaire de Bethléem. Mais le principe de cette exaltation, ou si l'on veut, de cette exagération, principe contraire à la discipline romaine et païenne, devait servir de moteur à toute la civilisation future de l'Europe christianisée. C'est dans les pages de Jérôme que l'on voit s'annoncer la plus ardente révolte des chrétiens contre le paganisme, et il a le bon sens de ne pas la trans-

touaer en émeute impuissamment armée. U laisse aperce-

voir tous los points capitaux qui détachèrent le christianisme de la religion ancienne : l'égalité de l'esclaTe et do maître, Tuniverselle fraternité des hoïçmes et rémanclpation sociale de la femme.

Ce dernier fait est des plus importants. « Pour les chr6* » tiens, dit Jérôme (lettre 86), Tacte illi-cite aux femmes » est également illicite aux hommes; d'un côté et de l'aa* » tre, même servitude, mômes devoirs (1). »Le mot^, employé par le philosophe chrétien, doit être remarqué ; il établit Tégalité des sexes devant la loi morale. Jérûme ajoute, pour bien préciser sa pensée :

« Les lois de César ne sont pas celles du Christ ; saint Paul prêche une doctrine, et Papinien une autre. Tout ce que le code chrétien ordonne aux femmes s'adresse aosn aux hommes. Le paganisme établissait une dilTérence : il l>araisait croire que le crime viril différait du crime féminin ; il lâ-chait la bride aux passions de Thomme auquel il permettait la débauchie, tout eu l? punissant chez la femme : cette distinction est injuste. »

Ces paroles, écrites au iv** siècle, en face du paganisme ouvrent aux femmes une nouvelle car-rière; elles les rachètent et les émancipent.

Les femmes s'empressèrent d'adopter une doctrine, non^ seulement vraie, mais qui flattait leur orgueil et sorait leurs intérêts ; leur prosélytisme devint Tun des plus ptiissants ressorts de la révo-lution chrétienne et de son triomphe.

Les femmes que Juvénal, Martial et Tacite nous montrent si profondément dépravées parla dé-cadence romaine,

(i) V. nos Étude» sur l'Antiquité, les Hétmres,

se rdèrent du moment où rémanclpation leur apparaît, où leur destinée s'exhausse, où leur condition s*épure. Il y a dans les lettres de saint Jérôme des tableaux admirables dé la vie des fetnmes chrétiennes. Rome vietit d'être prise par les soldats barbares d'Alaric; la maison de la chrê-tielltté Matcella est etivâhié :

* Le tainqueur sanglant y pénètre t la chrétienne attend les Btrbafes et les aïïrotite d'un visage intrépide. Sa fille, diréttellfle atl^i, est près d'elle. On lai demande de l'or : elle flidfitre sa Vieille to-nique, témoin de sa psitiymé ?ohmtâirft. On n'y Veut pas croire ; on imagine Qu'elle a enfotti M ri-chesse. Frappée de Terges, déchitée par lés fouets, foulée Aux pieds, elle ne sent aucune douleur, et ne detnande qu'une grâce : celle de n'Ctre point séparée dé sa fine, et de la protéger contre des outrages que sa vieillesse n'a plus à craindre. Alors le Christ amollit ces âmes féroces; et parmi dé-sépées ensanglantées, la pitié eut sa place. La mère et la fille furent conduites par les Barbares H réglise de Saint-Paul pour y trouver un asile ou un totnbeau, n

Le reste du tableau est d'une douceur tnerveilleuse : « Peu de jours après, cette femme héroïque, pleine encore de vigueur et de santé, s'endormit dans le Seigneur, ▼ ons léguant ses pauvres (Jé-rôme s'adresse à la fille de MarCella) , à vous pauvre comme eux , fermant les yeux entre tos mains,

rendant l'esprit sdus vos baisers, vouil souriant an milieu de vos larmes ; tant la conscience de sa vie passée et l'espérance de l'avenir la soutenaient. »

S XIV. Détails de mœurs. — Le séducteur chrétien au IV* siècle.

Telle est l'éloqDence émue et brûlante de rErmite, bien supérieur, sous ce rapport, au rhéteur Salvien et an spiri* tuel Sidoine. Les descriptions chez saint Jérôme ne sont jamais un jeu d'artiste ; son âme s'y mêle et les anime d'un" feu puissant et zombre, Le peintre de Marcella mourante décrit avec une amère éloquence les mœurs des grandes dames ; plus d'une essayait de concilier la coquetterie et le devoir, l'amour de la parure et l'amour divin :

« Elles font tomber élégamment des deux côtés de leur front les boucles de leur chevelure, dit Jérôme. Leur peau est soigneusement lavée et polie ; elles emploient des parfums, portent des manches étroites, des robes qui dessinent la taille, des souliers qui craquent sous le poids du corps, et elles s'appellent vierges pour que leur innocence se vende mieux et périsse à plus grand prix. — Près d'elles marchent ces adonis chrétiens, frinés, parés, brillants de pierreries, et dont les vêtements répandent au loin l'odeur d'un rat étranger. Toutes ces personnes se disent chrétiennes ; les agapètes elles-mêmes prétendent n'avoir pas renié Jésus-Christ; épouses sans noces, concubines soos ombre de religion, courtisanes qui ne se livrent qu'à on seul amant, sœurs voluptueuses qui cherchent des frères de plaisirs. D'autres, pures dans leur vie, mais fières des dignités de leurs maris, ne marchent qu'environnées d'un bataillon d'eunuques, et ne portent pour robes que de l'or tissu en filets légers. Leurs litières sont superbes et dorées. Même quand elles sont veuves, elles continuent leurs pro-

menades triomphales et se font précéder par leurs essaims d'esclaves mutilés. Leur figure iBst fraîche, leur peau fardée, leur maison pleine d'adulateurs, pleine de convives. On dirait qu'elles cherchent un mari vivant, non qu'elles pleurent un mari mort. Heureuses de la liberté du veu* vage, fatiguées de la domination conjugale, elles permettent aux ecclésiastiques, qui devraient leur inspirer le respect, de les baiser sur le front Cette complaisance des prêtres les enorgueUlit ; elles passent pour vierges et chastes, et, après un repas exquis, elles rêvent d'apôtres. >>

Ce dernier trait dit tout. Jérôme, s'il eût vécu sous le paganisme des Antonins, et qu'il eût été païen lui-même, eût écrit la satire comme Juvénal. Il ne pardonne à aucun nouveau vice des chrétiens nouveaux.

« J'en connais, dit-il, de ces femmes qui se font un orgueil de fouler aux pieds Toi^ueil du siècle. Leurs haillons les rendent fières. Elles affectent un maintien timide, prennent la dernière place, se confessent indignes, parlent d*ne voix faible et dolente, soupirent, font parade de leur maigreur, marchent en s'appuyant sur un bras étranger, et veulent que l'on admire en elles les effets redoutables des veilles et du jeûne. Quelqu'un paraît-il : elles ferment les yeux, baissent le sourcil , semblent accablées. Leur robe est brune, une ceinture de cuir la maintient D'autres plus hardies coupent leurs cheveux, prennent un habit d'homme, et rougissant de leur sexe, lèvent hardiment au del une face d'eunuques. J'en connais qui se yoilent la face d'un capuchon, et qui revêtent le cilice. Ne croyez pas à leur piété; c'est de l'orgueil. »

n faut lire ces Lettres quand on veut savoir ce que peut essayer» vouloir ou oser un siècle ennuyé de lui-même.

I\$o sAiiNT lUom,

Jérôme flétrit, en les analysant, les fantaisies de cas Xtmw décomposés, où la femme devenait bomo^e, où riHUWli devenait femme, où toutes les transformations et' tQOfea les folies amusaient la lassitude universelle et se mêl^ieal; Hr zarrement à la régénération que le monde allait subir, Qui s'attendrait à trouver au ly^ siècle un Lovetoca obfé^ tien? Jérôme nous le montre. Sabinianus, c'édit 9fm wm^ Rivait rempli l'Italie du bruit de ses séductions et de ses voluptés hardies ; il comptait beaucoup de succès et il s'ee vantait :

« Un plaisir conquis lui semblait une victoire^ et, dit saint Jérôme, il promenait de tous côtés son cbar de triçimpe amoureux. »

Lassé de passions facilement assouvies, il s'avisa d'aimer la femme d'un Barbare [barbari mariti], homme puissant et redouté, quelque Germaiu^ ou Gotbe, une de ces t>elle8 CriemhiU du poème des Niebelungen, cxmnués de Ssidûinf Apollinaire. Laissons parler saint Jérôme :

« Sabinianus ne craignit point de se conduire en atmiil et en maître chez un homme qui n'avait besoin de per^ sonne pour venger son offense, et qui, d'un çQupdegkâvat juge et bourreau, pouvait cbâtier l'adultère. Le séducteur ne se gênait pas, accompagnait la femme séduite wn iar-« dins du mari, la traitait comme sa femme, lui conunaiH dait, la dominait et bravait tout. L'époux fut averti; Sabinianus se sauva par des souterrains qui communiquaient de la villa du mari dans la campagne de Rome. Lii, caché quelque temps parmi des brigands samnites, il appre<14 enfin qu'on le cherche, s'embarque sur le premier navire qu'il trouve à l'ancre, et aborde en Syrie. Que bk^ v>rè| tant de tragédies? {avenir moine? Ss^ûniaj^u^ en ti^qioi-

» Il se dirigea do'nc vers Jérusalem, et y fit profession d'ascétisme. Mais sa vieille vie avait laissé trop de traces brûlantes dans une âme habituée et asservie aux passions pour qu'il adoptât les vertus dont il avait revêtu le costume et l'apparence. Ce moine prétendu se couvre de soie et de perles; ses doigts portent des bagues, ses dents sont entretenues avec un soin de femme ; sa tête chauve, ornée de rares cheveux que les voluptés ont décimés, se dresse fièrement; le parfum ruisselle sur son corps; il s*épîle, il se baigne; la pierre ponce fait briller ses membres encore vigoarenx. »

On avait espéré que cet homme , habitué aux séductions et aux voluptés, pour lequel étaient mortes, frappées du glaive^ plusieurs femmes mariées, qui avait entraîné dans une carrière de dangers et de douleur une foule de vierges romaines, ferait enûn pénitence dans le désert. L'habitude et les passions l'emportèrent. Une jeune fille qui venait de se consacrer à la vie religieuse , dans la solitude de Bethléem , lui sembla belle, et il l'aima. Il faut entendre saint Jérôme faire éclater sa foudre contre le scandale de ces amours profanes dans le désert chrétien ; et cette voix terrible qui maudit le nouveau converti et h Tlerge séduite.

« L*Eglise entière veillait , la nuit sainte retentissait des louanges de Jésus, les idiomes de tous les peuples priaient IMea à la fois. Pendant ce temps , Sabinianus glissait une lettre d'amour dans la porte même du temple où fut la crèche du Seigneur. Il voulait que la malheureuse jeune fille, en pliant le genou pour adorer , trouvât sous sa main cette épître empoisonnée ; puis, rentrant dans le chœur, il allait mâer sa voix aux voix des lévites, et là ses yeui^ feMûnlraieit les yeux de h vierge. Hisérab!e ne crains-

tu pas que TEnfant-Dieu vagisse , que la Vierge mère te voie, que le Dieu du monde t'écrase? Les anges pleurent, Tétoile brille en haut, Jérusalem se trouble; ah! je tremble, et le frisson s'empare de mon âme et de mon corps au moment où j'essaie de représenter ce que tu as fait Mes larmes éclatent avant mes paroles ; le désespoir

et l'horreur arrêtent ma voix La vierge trompée vient

trouver Sabinianus dans cette grotte vénérable : elle lui livre, comme la dot d'une épouse future et le gage d'un amour mutuel, sa ceinture, des mouchoirs et des cheveux. On peut tout croire d'un tel homme, mais je ne veux rien ajouter, rien supposer. Le chœur des anges se faisait entendre au-dessus de sa tête ; le concert divin remplissait les airs. Ah ! quand vous vous êtes trouvé seul avec elle dans un tel lieu, vos yeux ne se sont pas couverts de ténèbres ? Votre langue ne s'est-elle pas engourdie ? Vos bras ne sont pas tombés ? Votre cœur n'a pas tremblé ? Vos pieds n'ont pas faibli ?....

((Ensuite, pendant toute la nuit, du jour au matin, vous êtes resté sous sa fenêtre ; et la hauteur des murs s'opposant à ce que vous la vissiez de plus près, une corde vous servait à lui transmettre vos messages. Le soleil enfin levé, vous quittâtes, triste et pâle, ce lieu de délices ; pour écarter le soupçon, vous êtes allé lire l'Evangile du Christ en qualité de diacre. Nous imaginions, nous, que cette pâleur inaccoutumée, cette effrayante maigreur étaient les résultats de vos veilles ; cependant, vous aviez déjà loué un vaisseau, tracé votre itinéraire, désigné le jour, arrêté votre fuite ; l'échelle qui devait favoriser l'enlèvement de la vierge s'appuyait déjà sur la muraille... vous fûtes découvert O malheur de mes yeux, ô consternation ! »

Cette lettre de Jérôme, d'une puissance extraordinaire

de style, est une grande curiosité historique. Le Romain corrompu pense seulement à ses voluptés ; la femme du Tainqueur germanique ou vandale cède à la séduction romaine ; le christianisme et le désert offrent un asile au coupable ; enfin dans le désert même on voit la pureté chrétienne aux prises avec la volupté païenne.

S XV

Amour de la solitude. Haine de la société. — Terreur universelle. —

Rome détruite.

Il n'est point vrai[^] comme Ta prétendu Gibbon, que le christianisme ait ruiné l'empire romain : la ruine de l'empire a favorisé le développement du christianisme. On se précipitait vers les églises et les solitudes pour échapper aux hordes victorieuses ; on cherchait le désert ; on se rattachait, dit saint Jérôme, à la pénitence, unique plan^{*} de salut {fabulant *pœnitentie tenentes*). Saint-Jérôme, dans toutes les brûlantes lettres qui tombaient de sa cellule de Bethléem, vrais flots de lave bouillante, exprime ce dégoût de la société contemporaine. — « Que voyons-nous dans le monde ? la mort de nos amis, les supplices des citoyens, l'incendie des villes et des maisons de campagne, la ruine de[?] provinces, la captivité de nos proches, les féroces visages des ennemis ; naufrage universel, qui ne nous offre qu'un appui : la foi ! »

iiik SAINT ^IRQIIB,

L'union, le mariage, la tendresse des enfants, les bonheurs domestiques devenaient des sources d'amertume et des causes de désespoir. Saint Jérôme dit à une femme qui pense à se remarier : « Y songez-vous ? lorsque vous serez enlevée, lorsque vous serez revenue, vous serez détruite, lorsque tout est désastre » prendre un enfant I Y^{<^} enfants seront tout-à-l'heure assaillis par la maladie et par la faim ! Vos amies et vos compagnes de noces seront en deuil ! Au milieu du chant d'hy-

ménée, le clairon barbare retentira ! Et ce mari, que fera-t-il? Ou vous le verrez fuir, ou vous le verrez combattre. »

C'est quelque chose de très-touchant que ce fond de désespoir, cette réalité lugubre, qui apparaît de temps en temps chez les philosophes chrétiens du IV^e siècle. Ils en parlent assez peu ; on s'aperçoit cependant que c'est leur grande et muette préoccupation. Ils se font une félicité spiritualiste et un bonheur idéal. Ce qui manque à l'homme réparait, dans ses discours, plus souvent que ce qu'il possède ; et la raison en est naturelle : nous pouvons bien plus à ce que nous regrettons qu'à ce que nous avons. Les Barbares d'ailleurs n'étaient pas indulgents pour ceux qui pleuraient trop haut ; et les vaincus, par excès de désespoir, ou par lâcheté, se taisaient. — « Malheur à ceux qui se plaignent (dit encore l'éloquent Jérôme), malheur à ceux qui les écoutent ! Nous pleurons, mais tout bas ; et celui qui entendrait pleurer serait en péril lui-même. Le grand missement nous est défendu ! »

Personne ne pouvait croire que le globe eût longtemps à vivre. Quid salvum, si Roma perit? a Si Rome méritait-elle rien qui puisse se soutenir ? »

Jérôme s'apprêtait à commenter Ezéchiel, quand on vint lui apprendre que Rome était prise. « Mémorable »

SAINT LIBOMF. 156

est restée confuse; je me suis tant longtemps, sachant qu'un siècle de larmes. » Une année après, il se remet à l'œuvre : « aussitôt les Barbares, comme un torrent » dévorent l'Égypte, la Phénicie, la Syrie. » Peu de temps se passe ; (l'Orient tremble; le Caucase vomit des essaims de Huns que leurs rapides chevaux entraînent et jettent sur tous les rivages, et qui répandent le sang avec l'épouvante. Puisse Jésus éloigner à jamais ces bêtes terribles de l'empire romain ! Ils se trouvent partout avant qu'on les attende, devant le bruit de leur arrivée, sans pitié pour la religion, pas même pour l'enfant qui vagit. On l'orbe souriant, et on le jette dans la mort avant qu'il ait commencé la vie... Non, je n'ose pas m'appesantir sur les ruines de notre temps; mon âme en est effrayée (horret). Depuis vingt ans, le sang romain coule chaque jour entre Constantinople et les Alpes-Julienne. Scythie, Thrace, Macédoine, Dardanie, Dacie, Thessalonique, Épire, Acchaïe, Dalmatie, les deux Pannonies, tout appartient aux Barbares, qui ravagent, déchirent et dévorent. Que de mères nobles et de nombreuses filles, jouets de ces monstres ! d'évêques dans les fers, de prêtres égoïstes, d'églises détruites, d'autels dévotement BUS étables pour les chevaux, de reliques profanées ! Le deuil, le gémissement, la mort partout. Le monde romain croule ; mais la tête des chrétiens se lève encore ; nous sommes debout (Romanus orbis mit; et tamen cervix nostra erecta non flectitur.) »

Nous avons rendu autrement que les traducteurs ces dernières et magnifiques paroles ; elles ne renferment pas, selon nous, un reproche adressé à l'orgueil des Romains. Le Memento nostri nous paraît s'appliquer aux chrétiens seulement qui ne se glorifiaient pour eux-mêmes que les enfants du Christ

Les mots cervix ne semblent point emporter la signification d'orgueil condamnable que la traduction leur attribue; enfin, on doit remarquer que l'une des citations favorites de Jérôme sa devise philosophique, pouvait être : « Tout est dans ses lettres.

Si fraetis Ulabatur orbis, Impavidum ferient ruinae

est répétée par lui avec admiration et avec éloge. Jérôme, quelques lignes plus bas, blâme et maudit, non point Forgeuil et la constance, mais la lâcheté des Romains :

« honte I ô stupidité qui ne se peut croire ! l'armée romaine » victorieuse du monde , maîtresse du monde, a peur, elle tremble , eUe est vaincue. Elle a peur de ces hommes montés sur des rosses (caballos) , qui se croient morts dès qu'ils touchent la terre , et qui ne savent pas marcher..... Oh! si je pouvais monter sur une élévation d'où le monde entier se découvrit à nos yeux , je te montrerais l'univers enseveli sous ses ruines ; peuples se ruant sur les peuples, trônes tombant sur les trônes, tortures,

égoi^ements; ceux-ci engloutis, ceux-là esclaves. La

grandeur et la terreur de la réalité font taire la parole; tout ce que je dis n'est rien auprès de ce qui est. — O répuUi* que déplorable I Des Pannoniens et des Hernies t'<>Dt dévastée ! . Dans les villes, la faim ; hors dâ villes, le glaive. Nous pleurons depuis si longtemps que les larmes sont sèches dans les yeux. Rome a combattu au centre de ses domaines, non pour la gloire, non pour la liberté, mais pour l'existence : combattu I non; elle a vendu ses m(euble^

et a donné son or pour vivre ! . . Hélas I je pleure les funérailles du monde ! le monde romain croule ! » totius orbis martuos plango. Ramanus orbis mit !

L'antiquité n'a pas légué un seul ouvrage dans lequel cette destruction soit peinte de couleurs aussi tragiques. La iliétorique de Salvien et de Sidoine amuse leur douleur. Chez sdnt Jérôme, Tac-cent est bien plus âpre et le sentiment plus intense. Il se console, non en faisant de petits vers, mais en contemplant la chute des dieux païens. — « Merveille ! le Capitoile aux voûtes dorées est désert et sale (squalet). Tous les temples de Rome se cou* vrent de poussière ; Tاراignée y fait sa toile. La ville en-tière se déplace et court aux églises chrétiennes à demibrûlées, aux tombeaux des martyrs. Le paganisme abandonné pleure. Ces anciens dieux des nations, relégués sous les toits, partagent leurs greniers avec le hibou et la chouette. La croix brille sur le drapeau des soldats. On voit cet em-blème de nouvelle vie décorer la pourpre royale et étinceler sur les diadèmes. Jusqu'à TEgyptien Sérapis est devenu chrétien. De TInde, de la Perse, de rÉthiopie, les troupes de moines accourent au désert. Le Hun et l'Arménien apprennent les Psaumes; l'armée blonde et rouge des Gètes promène Tétendard chrétien à travers le inonde... Ici, au désert, nous sommes accablés de nouveaux frères; il nous en vient de toutes les régions de la terre ; nous n'avons pas assez de place pour eux ; et cependant nous ne pouvons ni faire au-delà de nos forces , ni renoncer à Tœovre commencée. Les ressources nous manquent pour loger tous ces amoureux de la solitude ; nous venons d'envoyer un de nos frères en Europe, chargé de vendre nos maisons de campagne à demi-détruites par les Barbares, et les débris de nos patrimoines. »

168 umt i£Bcim»

Gekd qui écmait ces ligues w désert éuk ai pmftr «i «iBét qu'il ne pouvait paiyor uu secrétakci (autfarKui^t 4t qu'il remerciait beaucoup Ymà qui lui eavoyait no jWiik búftuet; encore ce boonet ét^t-U tjpor &xÇil PiMm^ » ieMurà brm i cWi(aC6 laiiissimuvi > «^i iM^ CO^^ Vot^h lib^(iter (W^pi, (« mimve et rmwèvù OMctOW (o^ lotitf. « J Vœpte avec joie le pc^ bQUAAt cp^ vooik m'eik » voyex piw rêçh4u(Ear qaa vieille tête; U est ^MTQII» mp

« U charité l'élargit ; et je l'aime tai»t pour ie caikakai v* a pour sou attliettr^ »

S ^vi.

La cellule de saint Jérôme. — Sa doctrine ; excès de la pensée dnétienne, — Ses études et son style. Ses tMOgraphes.

A travers la porte de cette cellule habitée par Taidiot vieillard qui n'a pas de bonnet pour couvrir sa tête blaAchio# VoU9 apercevez la tran^rmation du monde. Alors se fer^ muleia nouvelle discipline. Quelques hoB]j:ines, les yeux fisSs sur l'ÉvangUe, la rédigent sur ce modèle ; les uns, Co8UQ^ Cyprien, en législateurs et en hommes politiques; ka antres» comoae Augustin, en métaphysiciens subtils; d'autres eafin, comme Jérôme, en prophètes qui lancent l'anathéioe avec k précepte, et ordonnent au monde de maixher dans la route indiquée. Jérôme , le plus fougueux de ces réformateurs, pousse toutes les idées à l'extrême; il ne donne point de règles convenables à une société vivante. Il a'admet comme vertu que l'aboégatiou; comme vie socAale» que

uan lEBOMB. ISO

I otrrne sdence, que la setonee divine; eemne flfca rtoté , que b wgûiltéi; et personne nVi mmns coBapris li iùblene hpBiaine et lindolgeoce qu'eUe exige. Il se li<n% à Tétude eoBime à «ne frénésie, à sen indignation matae kt hérétiques oomme à une indoinpiabk fureur; gunlqurfoi la douceur du ekiistiaisme le corrige. Bans 8in éiacusiktts avec Augustin , il feut voir celte sauvage lioleM»^ lutter contre la modération qu*il s'impose, et la lAheHinudo sa nature essayer de rompre et de briser la loi de charité qu*il suhit

Yl|ax il n'a pas de secrétaire .ou de cofMste à cause de n pauvreté. Sa vue, f liguée)Mir une lecture assidue, lui refuse son secours; il travaille encore dans sa grotte ; fl étudie la BiUe, il la conuente, il la traduit.

Personne n'a mieux compris ni exprimé phis finement les difiBcuHés ou plutôt les impossibilités de la traduction : « Vous ne verrez presque jamais , dit-il , les .beautés d'une langue apparaître avec le même éclat dans un idiome étranger. Yoiei un mot dont la signification grecque est préoise ; en latin, je n'ai pas de mot qui le reproduise. J'ai recon à la périphrase , et le long détour que je tenté léuisit à peine à me conduire au but Ajoutez à cela les aufractuesités de Tinversioo, les différences des cas, la variété des images. Chaque langage possède sa vie propre, son caractère individuel et national; telle parole rendue linéralement semble absurde: effrayé, je veux changer r<HPdre ou la tournure de la phrase ; aussitôt Ton me dit que je manque aux devoirs du traducteur. Quoi de plus beau que les psaumes et les livres hébreux ? Eh bien ! euez qui les lisent dans la traduction les trouvent sauvages, iuroQches , incultes ; ils n'en pénètrent pas le sens et la «mille; ils n'aperçoivent qu'une draperie de traduction

160 SAINT JÉROLIFI.

souillée et flétrie. Ces ouvrages hébreux une fois traduits eu grec, leurs parties ne se lient pas ; on cesse de les comprendre. » Esprit ardent qui ne se contentait pas de là surface, la science lui coûtait des angoisses et des larmes, comme la religion et Tamour : « Après avoir épuisé les finesses de Quintilien , la manière solennelle de Frontm» le style agréable de Pline-le- Jeune, je retournai à Falphabet juif, j'appris à épéler Thébreu, je répétau les mots sindens et les gutturales rauques de cet idiome. Ohl que de labeurs, de diEBcultés, de désespoirs, d'interruptions, d'obstination et d'acharnement à reprendre le travail quitté! Ils le savent ceux qui ont étudié près de moi Semenee amère de l'étude , je goûte aujourd'hui tes fruits suaves. > Parmi les fondateurs du christianisme, saint Jérôme est la figure la plus extraordinaire. L'historien ne peut ni passer lestement à côté de lui sous prétexte que c'est mi saint, ni répéter seulement, avec une naïveté affectée, les vieilles légendes qui

le concernant Que ce soit un saint, personne n'en doute ; il est probable aussi qu'il a été homme. Je voulais connaître les mobiles terrestres de sa conduite , savoir pourquoi Hiéronymus ou Jérôme , le Dalmate dont nous ignorons même le nom réel, s'en alla au désert, quels étaient ses motifs, dans quelle société il vécut, quelles passions il eut à combattre, quels exemples et quelles doctrines il laissa après lui, en un mot, sa part véritable de travail dans le changement sublime qui s'opérait Vous ne m'instruisez pas là-dessus , si vous vous contentez avec Gibbon ou Lamethrie, de rire de saint Jérôme, de sa discipline et de ses macérations ; si vous me racontez, en plaisantant, qu'il vivait d'herbes, qu'il a commis des contresens dans sa traduction de l'Ancien-Testament, et qu'il est entré dans de véhémentes fureurs G<m-

tre les priscillienistes et autres hétérodoxes. Je ne sois pas mieux renseigné par le légendaire crédule qui raconte presque les rêves de Jérôme , répète les conversations édifiantes des mendiants et des moines dans le désert, et dit comment une corneille leur apporta du pain quand ils avaient faim » et de l'eau quand ils avaient soif. Je voulais quelque chose de plus. Je ne pouvais m'accommoder ni des images de l'un, ni des ingénuités de l'autre. Un personnage dont les doctrines et l'exemple ont eu tant d'influence n'est pas méprisable; il est impossible aussi d'accepter, en dernier résultat, des contes enfantins, débris d'une honnête et antique crédulité, qui plaisent à un esprit sérieux par la naïveté de leur poésie, mais qui n'expliquent absolument rien.

La Vie de saint Jérôme a été écrite par beaucoup d'auteurs. Dolci, Martianay, Germello, Engelstoft l'ont tentée; Germello et Dolci son imitateur ont eu l'excellente idée d'enchaîner habilement de manière à en faire une narration suivie , les divers passages dans lesquels le docteur a parlé de lui-même, ce qui lui arrive fréquemment comme à tous les hommes passionnés. L'ouvrage de Dolci qui a pour titre : Le grand Jérôme son propre biographe, est très-curieux. Après le travail de Dolci, tissu de fragments de saint Jérôme, et auquel la parole véhémence du docteur donne un caractère et une couleur admirables , il faut placer le travail lourd, fastidieux, exact de Martianay sur les événements qui composent la vie du saint. Une seule espèce d'ouvrage restait donc à essayer; une biographie, non pas irréligieuse ou impie , mais philosophique , historique et vraiment chrétienne, dans le sens légitime de ces mots.

162 SAINT JÉRÔME*

Ce parti entraînait beaucoup d'embarras. Un maître juge l'importance et l'influence de la vie ascétique dans le monde moderne, et passer en revue et les appréciant, toutes les opinions dont le docteur a été sinon le premier, du moins le plus énergique et le plus éloquent propagateur, reistitament à la virginité , au célibat, à l'abstinence , au jeûne, à l'expiation , à la solitude. Il fallait rechercher la vraie ou supposée de ces doctrines d'abnégation avec le sens propre du christianisme , et discuter la réaction bienfaisante ou pernicieuse qu'elles ont exercée sur les destinées des nations nouvelles. Le biographe a devant soi, au lieu pas comme flambeaux, mais comme énigmes et comme obstacles, les plus grandes et les plus ténébreuses questions de l'histoire et de la morale.

L'anéantissement du moi humain, tel que le saint docteur le pose en principe , résultat définitif et conséquence extrême de la théorie du péché originel, ne peut servir de base à aucun état social; sans mariages, sans rapports d'intérêt ou d'ambition , le monde meurt; c'est ce que demande saint Jérôme.

Ces théories, placez-les en face des faits contemporains; elles s'éclairent; vous en comprenez la valeur. Quand même Juvénal, Martial, Sidoine, Pétrone, Ammien-Marcellin, auraient exagéré ce qui se passa du II^e au VI^e siècle, il n'est pas probable qu'ils aient toujours menti.

Les effroyables déportements qu'ils sont unanimes à raconter ne se concilient avec le maintien d'aucune société. Qu'est-ce donc que la doctrine de Jérôme et la vie de ce docteur? Un contre-poids, une lutte acharnée de faits et de principes contre la dissolution universelle. Il ne connaît point la modération et l'indulgence. Il va jusqu'à nier le terme et au dernier excès de sa doctrine.

SAOÏT JÉRÔME. 163

La dégradation romaine, il n'admet plus la société possible comme supportable ou possible. Le même sentiment d'effroi et de tristesse a dicté la Cité de Dieu de saint Augustin et le Traité du gouvernement divin par Salvien ; chez le Dalmate Jérôme , cette mélancolie est frénésie. Il ne trouve au fond de sa caverne que des foudres d'anathème contre ce qui fait la joie ou le soutien de la vie terrestre ; de là cette prose ditbyrambique, plus digne d'Isaïe que de Cicéron ; de là ces dissertations sur le voile des vierges, sur l'impudeur et le crime de celles qui osent montrer leurs figures, sur la gourmandise effrénée de ceux qui ne vivent pas de racines et d'eau claire , sur la damnation inévitable de quiconque se mêle ou touche aux interdits humains. De là aussi l'incompréhensible austérité de ses conseils qui ne sont point faits pour le monde , puisqu'ils le condamnent et le détruisent, et l'étonnement dont on est saisi quand on voit se mêler à des élans sublimes, des puérilités monacales , aux événements dont le monde était foudroyé, des enseignements sur les points les plus minutieux de la discipline ascétique.

Pour expliquer cette âme farouche, dure et grande, il faut présenter ces passions et ces souvenirs, dans leur ordre réel et sous leur vraie lumière ; donner d'abord l'idée la plus nette du mouvement général du monde, peindre ensuite les faits particuliers , l'impression reçue par saint Jérôme , et arriver enfin à ses écrits , à ses travaux , à sa retraite , qui s'expliquent naturellement des études que nous avons

Sa retraite au désert semble imputable à deux causes : tant un Bismarck de décadence qui se faisait sentir, •I qui, rendant les mœurs romaines plus dépravées, effrayait l'innocence de l'épiscopat ; — puis à la colère que

le satirique chrétien avait éveillée autour de lui Saint Jérôme était en réalité un puissant et terrible satirique, et si cette assertion étonne, on n'a qu'à lire ses ouvrages et ceux des contemporains qui ont parlé de lui ; « vous avez montré la verve de Lucilius, moi dit moi-même de ses amis et votre sel acre a bien frotté les mondes et il savait si bien frotter, que ce monde ne pouvait plus le souffrir. « On me traite en criminel, dit-il lui-même, pour avoir parlé des vices des autres. — Je suis digne de Dieu, s'écrie-t-il ailleurs car le monde me hait. (Quid Deo dir gnus sim quem mundus oderit) » Aussi s'éloigna-t-il en pleurant, car c'était une âme, non pas aimante ou délicate, mais passionnée, ardente et farouche. Il s'en alla chercher dans une grotte l'apaisement définitif et l'oubli de ceux dont il s'était fait haïr. « Qu'ils continuent, s'écrie-t-il encore, et qu'ils visitent leurs matrones et leurs sénats de femmes. Folies du cirque, fureurs des gladiateurs, foule des théâtres, tumultes de Rome, adieu ! » Puis, avec cette verve attendrie et profonde qui s'est retrouvée chez Rousseau à la fin du XVIII^e siècle, il parle de la solitude qui l'attend, du lit de feuilles sèches qui lui suffit, des fleurs et des oiseaux, des psaumes chantés sous le ciel ouvert.

Jérôme était de ces hommes qui ne peuvent souffrir le train ordinaire du monde, ses ombres et ses taches, qui s'en punissent eux-mêmes. Il eût voulu d'un seul coup effacer les souillures et transformer l'univers. L'exagération que Molière place dans la bouche d'Alceste, a été sa règle de savoir et le mobile de sa fuite. C'est dans saint Jérôme qu'il faut étudier les peintures les plus com-
munes

des mœurs de ce temps. Le style dans lequel sont écrites ces diatribes est admirable en son espèce , bien que œ

sautt Jérôme. 165'

ne soit {dus da latin véritable ; on reconnaît le sauvage des bords du Danube ; il y a de la terreur mêlée à rironie, et l'on comprend que les amis de saint Jérôme raient accusé de rudesse et de dénigrement.

Si Taspect moral et historique de saint Jérôme est uni* que et grandiose dans son étrange âpreté, la forme qu'il emploie ne l'est pas moins sous le poinl de vue littéraire : il représente à lui seul le latin barbare des régions où il est né. Dans les littératures et les langues qui vivent beaucoup, nn curieux phénomène s'opère à la longue : elles finissent par s'imprégner de toutes les nuances des nations conquises. Ainsi^ vers la fin de la domination romaine, on peat distinguer un latin-africain, tel que celui d'Apulée, d'Augustin et de TertuUien ; un latin-espagnol immortalisé par Lacain et les deux Sénèque, et même un latin-gaulois ingénieusement recherché, tel que le présentent Ausone et Sidoine Apollinaire. Quand vous rencontrez dans Sénèque et Martial les Agudezas dont Quevedo se targua plus tard, et dans Lucain les traces de Tenflure souvent reproduite à Gongora , il y a bien là matière à réfléchir sur la perpétuité des races. Le style de saint Jérôme est le plus curieux de tous, parce qu'il est unique. C'est le seul Dalmate qui ait écrit en latin à cette époque. Nourri sur les bcNpds de l'Ister, réfugié ensuite dans les roches de BéthMem, il se sert de la langue de Virgile comme personne ne s'en est servi, et cette forme sauvage est pleine d'éloquence, de grandeur, de fureur. L'hébraïsme qui s'y mêle en complète l'harmonie grandiose ; on croit entendre errer la foudre dans les rochers arides et brûlés de Josaphat et de Bethléem.

Sans doute au milieu de cette diversité d'esprits et de caractères qui entretient le jeu de la société, il est per-

IM LE PAOKULIB MIT IIËCU»

mis de 8*altadier à des vertus plus douces et I des grandmm moins effroyables. Fénélon me semble aussi digne d'imitftion que Fabbé de Rancé ; et saint <Jyprien le plus ble et le plus calme des grands hommes chrétient dt temps, marche tout au moins Tégal de saint JérOme* lUs ce dernier se révèle par des saillies si extraordllyiiret àè m* ractère et de génie, que je ne connais guère d'taidi ptas intéressante par la diflSculité même^

S XVII

Conrtnéfit lé pâganidme essaya dé se tratisformier fiottr têtâtêf Ifl christianisniei — Julien TApostat. — Développement de liSMULé chrétienne*

Effrayé de l'ascendant que devait acquérir sur un mmids las de chimères, une religion pHis pure, séduisante par sa nouveauté, flatteuse pour les opprimés et les faiUes, le paganisme 9e dépouilla de ses vieilles habitudes, et sentit à sou tour la réaction du christianisme naissant. Quittant les images grossières, les formes sensuelles et les superstitions bratales, il entra dans une voie de raffinement graduel qui le conduisit à une espèce de théisme mystique, renforcé d'an panthéisme subalterne. Au lieu de divinités innombraUes« empruntées à tous les pays et adorées par une cré-

dulité aveugle, le paganisme, essayant de se renouveler[^] proclama TËtre-Suprême, servi par des armées d'esprits inférieurs, dont les bataillons subordonnés à son pouvoir composèrent

LE PAGAIftSMB AU ir SifiOtE. 167

b miltee de h démonologie. Cette teinte sémi-chrdtieine du piganiame marque la vie et Jes oeuvres de Julien*^rApoBtat Cet empereur bizarre, demi-chrétien, demiplMonicien, poète ayant tout, est dévot à Jupiter et an SO*^r Ml« comme un chrétien catholique est dérot li la vierge Marie et saint Jean^^r-Baptiste. D'une part, les païens penchent vers le mysticisme chrétien ; d'une autre, les chré-*^r ñem ne sont pas exempts de tout mélange de paganisme : ilB traitent le Père éternel avec ce mélange de crainte phy«^r dqueet de vénération pour la puissance qui caractérise la re«*^r ligioD de Jupiter et de Yesta. Conflit étrange; la foi la plusforte etb idas nenve finit nécessairement par l'emporter; le mo" ment arrive où le pagnanisme n'a plus pour soutien, pour appui et pour refuge, que les seules institutions politiques de Rome. Jadis, il les avait protégées ; c'est à elles qu'il demande à son tour protection. Jadis le patriotisme s'était placé sous Taile de la religion des Quirites, à laquelle il avait demandé la flamme sainte, l'enthousiasme qui aggrandit et fait triompher les peuples. Voici la religion mourante qui vient demander aux souvenirs de Romulus et de Noma l'aumône d'un peu de vie qui lui manque. Après ce dernier effort le paganisme expire, et Rome avec lui; rittBtñntion romaine disparaît.

Mais le paganisme est lent à s'éteindre ; une longue traînée de flamme suit encore cette planète qui va s'éclipser. JDqrais l'époque de Tapparition chrétienne, jusqu'au moment où le paganisme est chassé du monde , des siècles s*^réoonknt Ce feu sacré ne veut pas mourir. L'étincelle semble expirer, puis renaît, puis meurt de nouveau, puis reparaît à différents intervalles, et fait encore, après de longues années[^] briller sa clarté vacillante dans les sanctoaires oubliés de Vénus et d'Apollon : tant il y a de puis-

168 DÉVELOPPEMENT DE Lk

sance vitale dans les instituticms qui ont vécn. L'obstination avec laquelle la religion païenne se ménagea[^] jusque dans les derniers temps, un petit empire au milieu du monde chrétien, est prouvée par les écrits des Pères de rÉglise, par les médailles et les monuments. Cinq mèdei de combats n'anéantirent pas les traces d'un culte autreMs puissant

On peut diviser ce combat de cinq cents années en quatre périodes historiques : la première comprend le laps de temps qui s'écoula depuis Tintrouction de la nouvelle iu dans Tempire, jusqu'à ia lutte des deux croyances* sous le règne des Antonins. La seconde renferme les divers moivements de la lutte, encore indécise entre le christiaoisBie et le paganisme ; elle s'arrête à Constantin. La trojsième, consacrée au triomphe de la religion nouvelle sous Gon*^r stantin et ses successeurs, voit c^rndant la foi ancieoie reparaître avec éclat, et se maintenir obstinément sous Julien. La cinquième période de ce tableau, si grand et si varié, comprend les dernières tentatives du paganisme pour garder ou reconquérir son influence : elles disparaissent sous Théodose, mais en laissant encore quelques vestiges, que l'on ne voit s'effacer entièrement que sous Jostinien. Un Allemand, élève du théologien Shroëck, le professeur Tschirner, a esquissé[^] avec la profondeur do jugement et l'impartialité les plus remarquables, la première de ces époques. M. Beugnot, se renfermant dans les limites que traçait autour de lui l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné une histoire érudite et curieuse de la destruction du paganisme en Occident L'ensemble de cette belle œuvre reste encore à remplir : cadre magnifique qui appelle une main puissante, et goit sans doute, l'attendra longtemps encore.

Si TOUS eassiez visité Tempire romain à Tépoque où les Antonius occupaient le trône^ vous n'eussiez pas soupçonné k moavement qui se préparait. Tout était encore païen; partout s'élevaient les temples des anciennes Divinités : cirques, jeux funèbres, pompes sacrées, attiraient encore, flino la même foule et la même vénération, du moins un grand concours de peuple et un respect traditionnd. Les divinités locales étaient adorées, les autels fumaient, les holocaustes n'avaient pas cessé; on s'apercevait à peine que les sectateurs des vieux rites étaient moins empressés, et que le nombre des personnes qui attachaient de l'importance à la connaissance approfondie de la religion diminuait chaque jour. Toutes les formes extérieures étaient req^ectées : on pouvait prendre pour un lieu-commun de tous les temps les murmures du prêtre qui se plaignait de voir le nombre des victimes décroître, et celui des incrédules augmenter. A la surface, point de changements; dans les profondeurs et à la base du paganisme, une mala- ^ secrète sapant lentement l'organisme du vieux culte , devait le faire succomber tôt ou tard aux effets d'une invisible et constante morsure.

Avant le règne d'Aiexandre-Sévère, les chrétiens n'ont point de temples; tout se passe dans les souterrains. Cette société, qui doit envahir et ensevelir la société romaine, est inaperçue; elle a son culte, mais secret et domestique ; ses espérances, mais modestes ; son monde à part, mais encore humble, n*osant lever la tête et sortir de la foule. Souffrante et militante , elle s'accroît avec mystère ; elle a ses temples dénués d'ornements; sa religion cachée dans le sanctuaire de la famille. Les chrétiens, à cette époque , étaient considérés , non comme des membres d'une secte , mais comme des hommes sin-

170 DittLOVHfMËNf dH U

guliën qm ifledaient du reMe du tetfiide* lié prMaiàit pmnt pirt aux amusemeit» public^, ée nsttf^tt'iiaietli ââHi un austère nlénee, et de faiftdent haïr pai* leurs ftttol mêiies t cette différence de mœur» implkttiait im dMaM aaier peur les hommes, cridie impardoutiaMe à kttm feuxi La maaiede la aodété repoUMii de son aditië petit gro^M bostilèi Le pedtde hipidait les bhréti^s ; rautorité ae fIlM^ tirait I peu près iidiifféreiite à leïr sort. Là popalice M abhorrait, imptaieitië do mépris (fo'ila téinblgnaieit jfimt eile^ et a'éciah iüls Mise tLn cktétieHi mi» lions I qit^ lei égorge l

Leur Dooi^ iiaadit par la foole^ était d'ailleort ébat» amant que dêteëté. Lois^ bëUtudes, langage, né M M^ ceptaient pas encore. De temps en itHipi , les hotiltntt du pouYoir entendaient dire qoe le peuple ae aotderait contre les JOifs; en certaines loealités, ces sMlère* menfe étaient terribles^ Quand le peuple était mécontent, on tuait quelques membres de la caste abhorrée ; «m les dépeçait en lambeaux ; la persécution ne Tenait pas di pouYoir et n'avait rien de systématique. Nércm iei pendait et les crucifiait, « parce qu'ils étaient^ dit Tacite, odieux au genre humain. » Domitien frappait les ebrétiens parmi les membres de sa propre famille, ne voulant pas U laisser envahir par les souillures des mœurs juiTea* A la même époque, saint Paul parcourait librement remphre^ Les parents de Jésus-Christ, qui devaient redouter la vengeance de Fautorité, étaient épargnés par sa générosité dédaigneuse. I.es préfets des provinces satisfaisaient le peuple en livrant au bourreau, de temps à autre, quelque victime chrétienne; même en Palestine, certaines traditions populaires, qui attribuaient la domination future du monte à une caste juive^ armaient contre elle les plus viles, maâr

SOCnttTft GHBËTIBIINB. 171

ioari les phis nombreuses passions. Les lettres de Plinerle- Jeane |»t>ayent que la persécotioa n'eut rien de politique. Le cri populaire s'élevait-il contre cette race , les autorités l'Arteaient; si l'humanité leur commandait la clémence, h vmx pnUiqqe les poussait à la férocité. La loi devait punir contre le crime de lèse-majesté divine ; et chaque jour iet chrétiens s'en rendaient coupables. Aussi les plus clé^ ments des empereurs, entraînés par les flots de la passion générale, obéissant d'ailleurs à la législation romaine, frappaient-ils les chrétiens. Gomme leur pardonner? Ils attaquaient de front cette discipline impérieuse et forte de rïnstitution romaine. S'en détacher, braver non-seulement hs mœurs, mais les croyances; s'isoler d'une société qui ne se maintenait que par une austère obéissance à la loi : vmUi ce que faisaient les chrétiens ; c'était être criminel, appeler le glaive et vouloir la mort

Bans une époque {dus reculée , lorsque l'institution romaine était vigoureuse, on n'aurait pas laissé un seul chrétien vivant» Mais, sous les empereurs, tout s'affaïssait ; audessus de la masse nationale, assez cruelle pour égorger les Arétiais^ se trouvaient les gouvernants, aveugles et assoupis, qui ne prévoyaient pas le danger couru par la société chancelante. La persécution des chrétiens et leur SKtermination rassortaient de l'insdnt populaire, et n'a^ fût encore rien de poKtique.

An sdn du christianisme, couvait une vieille tradition de révdte contre les institutions romaines; révolte hamUe et honteuse d'abord, qui se dissimulait sous la forme d'une négation, et qui ressemblait à la timide protestation de l'esclave. Sous les Antonins, la position du chrétien change : il fait valoir son titre de sujet romain ; il sù a tons les dmts^ û en conserve les piivKges. Les apô^

DÉVELOPPEMENT DE LA

logistes approchent du trône aTec modestie, il est vrai, ils représentent une secte peu nombreuse , mais avec courage. Ils viennent réclamer contre leurs ennemis, contre les préjugés vulgaires, contre l'irritation des masses On les écoute quelquefois avec bonté, quelquefois aveciùdifférence. Quant à la populace^ elle ne s'y trompe pas, elle pressent vaguement que, dans un avenir éloigné, cette nouvelle secte portera préjudice à l'ancienne religion; les vieux dieux s'ébranlent; gardant leurs formes extérleores, ils dépérissent en secret : la chute des idoles s'amHmoe. N'entraînera-t-elle pas la chute de Rome 7 Un faisceau étroitement serré rattachait et liait ensemble l'agricultura, la conquête, la loi civile et la loi religieuse : une fois le faisceau rompu, tout devait périr.

C'était ce que disaient surtout les persécuteurs da christianisme naissant L'obstination des martyrs, leur haine intrépide contre les idoles, leur fermeté dans les supplices, leur fanatisme, leurs malédictions contre Rome semblaient autant de menaces. Irrités par les vengeances intermittentes du pouvoir, les plus fanatiques d'entre les chrétiens forgeaient des prophéties qu'ils répandaient dans le peuple, et qui représentaient la fondation de Romuluset Numa comme prête à couler : ces fausses prophéties sont nombreuses. Tel est le troisième livre d'Esdras. Selon ces prédictions apocryphes que l'avenir a justifiées, le trafic du Christ devait s'asseoir un jour sur les débris de Rome dépravée. « Les temps étaient accomplis, les martyrs allaient être vengés; rétablissement définitif de la foi chrétienne devait coïncider mystérieusement avec le naufrage de l'empire. » Ainsi parlaient les chrétiens. Plus la dent des lions déchirait les victimes, plus retentissaient, violentes, ces imprécations vengeresses. Elles remplissent de leur verve

k» pages de l'Apocalypse : longue malédiction dont l'obscurité a fait extravaguer tant de grands hommes et rêver tant d'érudits. N'est-il pas évident que le chrétien persécuté, se réfugiant dans Tîie de Pathmos, solitaire et sombre, se nourrissant de fantastiques espérances, empruntant aux poètes hébreux les plus ardentes invectives, et Aisait rouler sur Rome, dominatrice du monde, le tonnerre des vengeances de Jéhovah ? Dans cette œuvre ex- Iraordinaire, on trouve un mélange inouï de frénésie, de douleur, de colère, d'érudition confuse, de souvenirs bi- Uiqüies, d'nnagination asiatique et de poésie hébraïque. Ce qui la domine surtout, c'est le pressentiment de la mort de R<»ne. Le rêveur solitaire a vu s'ouvrir le livre des destinées romaines : l'impureté et la dépravation de Babylone seront frappées. Il jette le cri d'anathème, la ville maudite périra!

S XVIII

Les yen Sibyllins. — Mefar-Bode. — Fusion passagère des deux

religions.

CSe cri furieux ou triste jaillissait de tous les cœurs chrétiens, ou du moins il s'y trouvait contenu. C'est lui qui se reproduit avec une extrême vivacité dans ces étranges vers sibyllins, œuvres trop peu connues des premiers poètes du christianisme. L'histoire de ces vers est curieuse ; et Voltaire a prouvé qu'il en ignorait l'importance, lorsqu'il s'est moqué de ces paroles du vieux cantique : « Il vic'^ra le jour funeste, le jour de colère qui réduira le siècle cendres » comme l'attestent la Sibylle et David ! »

Dies ine, dies ilia SoWet SCElum in faYillà ^ Teste David cum Sibyllà.

David et la Sibylle se confondaient, comoie oitk fik, dans le même respect; les chrétiens n'échappèrent point à ce préjugé vulgaire qui vénérât les prophétesses. d'hui même, le don de prophétie, accordé fm- Tantiquité aux femmes enthousiastes, qui se de vaticination, est encore accepté par le pagph qà croit aux sorcières. Les prophétesses étaient réputées sûres sur tous les points de l'empire romain ; leur oracles servaient de règle aux nations, décidant la gloire des peuples et du sort des rois, et réglaient tout les destins des armées. Dans les grandes circonstances on voit apparaître les oracles et les sibylles. Dès les premières années du christianisme, les Juifs d'Alexandrie, habitués à toutes les espèces de fraude, et surtout aux finaudes littéraires, empruntèrent le style sibyllique, pour donner plus d'autorité et de poids à leurs opinions et à leurs cryptes, et leurs espérances. En se servant d'une forme connue et respectée du monde entier, ils facilitaient la circulation de leurs idées, et peut-être n'étaient-ils pas fâchés de tromper le public Rien de plus curieux à observer que leur gauche imitation d'Hésiode et d'Homère, de Pindare et d'Alcée; elle porte visiblement l'empreinte de l'Asie et de l'Afrique, des croyances égyptiennes et du théisme hébraïque. Successeurs immédiats des juifs, les chrétiens se conformèrent à l'exemple des Hébreux d'Alexandrie. L'Asie-Mineure, et particulièrement Alexandrie, furent inondées d'oracles sibyllins qui, sous des formes gécécques

m Mmà m k km piédbp^wii te nentces ei ki dogm^i d9 k ipoiv^lte foi «brétieons. Sii Utwf Ai ces ftm oracks 9oHt pirveom jusqu'à bqis; les dem deinûew, qw appar-? tieoaASii: à répoqua dea Antonina » doiumot mie idée jcite et cudaïue ds Tétat laoral da chrîtiaiaîBe jt Ml» époque.

Aaaia taa étiangea coBysoaitioQB, noua vayona briOar de UM aoK éclat te génie de Tiavective juive^ revêtu dfr par JÊÊlm treequea, et poursuivant de sa coli^ la ciYiliaatioo IttiBQi la ipace hébraïque abandonne raremeat ses colérea; awhjmipéo et ftéfluasante, elle maudit encore aea oppres •Mm: die a éternisé sa fureur contre les Egyptiens et les OfibyllooieiiKs. Les chrétiens-juib des premiera siêctes ne se iottt PIS montrés pins iodulgenl^ envers Rome que leurs Viaw envers l'Egypte. Plaçant dans la bouche des sikflka toute re:ipre8&ion de leur courroux , ils leur ont fait pvédwe les maux infinis réservés k la conquérante» la dMirocti^ n de ses trophées et de ses idoles; ainisi Jérémie, laala^ et tons lea prophète^, avaient autrefois annoncé la ohole et la disparition des divinités égyptiennes :

c Toit dit la sibylle, Isis, déesse trois fois malheureuse, In resteras solitaire et abandonnée sur les rives du Nil, comme une triste Ménade sur les bords de l'Achéron... ta laémoire sera eibcée sur la terre. Et toi, tu seras victime, Sérapî&I toi qui reposes sur les blocs de pierre, gigantesque ruine I Tu couvras le sol d'Egypte, sol livré à la ■liaère et à la désolation... Alors, l'un des prêtres vêtus de lia d^a : « Il font construire le temple magnifique du Oien véritable, et dianger la loi solennelle de nos ancêtres. ilans leur ignorance, créant des dieux de pierre et de bois, ib leur ont consacré des fêtes. Elevons enfin nos cœurs et lu acctna de nos byaines vers le Dieu étemel, impéris-

176 DtTBLOPPEMBHT DB Aà

sable, le seul Trai^roi, le créateur et le cons^vateiir de nos âmes, le Dieu infini!... » — « O toi (s'écrie un antre de ces poètes singuliers qui sont tout à la fois hébreu, grecs, égyptiens, païens et chrétiens), Rome altiârel h punition tombera sur toi du haut des cieux! La pie* mière, tu plieras le col; tes fondations seront détrmM tes murs crouleront ; tes enfants périront, et le feu ta consume-ra. Prosternée sur la terre , tu mourras , et ta richesse avec toil Les loups et les renards seront errants dans tes ruines. Tu seras comme si tu n'avais jamais été. Où trouTeras-tu ton égide? Qui te prot^era? Leqod de tes dieux d'or, de pierre et do fer viendra te sauver? Oà seront les décrets de ton sénat? Où sera-t-elle la race aitique de Saturne et de Rhée ? Où seront les images des morts que tu encenses aujourd'hui ? Lorsque trois fois cinq Césars (depuis la dictature de Jules César jusqu'au règne d'Adrien) auront tenu le monde entier sous leurs lois, de l'Orient à l'Occident : on en verra paraître un» dont b nom sera celui d'une Mer (Adrien et la mer Adriatique). Cet empereur sera splendide, magnifique, éclatant, et sans bornes comme la mer. Ensuite régneront trois autres empereurs dont les temps seront les derniers du mœide {Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Lucius Yérus^ à l'époque desquels Tauteur appartient). Bientôt reparaitra l'iiH fâme matricide... — « Ce matricide est Néron, contre lequel les chrétiens professaient une profonde haine, justifiée nonseulement par sa persécution contre les chrétiens, mais par ses vices : on ne voulait pas avouer qu'il fût mort, et la xrédulité prétendait qu'il reviendrait sous la forme de l'Antéchrist. — « Il reviendra, continue l'oracle, des confins delà terre où il s'est réfugié, et alors, ô Rome ! il te faudra pleurer ^ il te faudra revêtir le cilice et quitter les robes impé-

riales! La gloire de tes aigles mourra. . . et il y aura sur le globe une grande confusion de tous les mortels. Le Tout-Puissant, montant sur son trône, viendra juger tout ce qui vit et tout ce qui est mort : de longs gémissements se feront entendre; de vastes ruines engloutiront les cités, et les abîmes de la terre seront béans ! »

Quel intérêt dramatique dans ce vague pressentiment de h dmte de Rome, de Textinction du paganisme^ de l'anarchie qui doit régner sur la terre, et de Fimmense révolution qui^ succéderà à Téclat de la domination romaine, attirera , pour en partager le cadavre, les nations du nord et du

midî? Un autre de ces écrivains exprime le triomphe définitif de la foi chrétienne par l'image d'un vaste temple céleste qui embrasse toutes les nations , et réunit tous les peuples sous son immense voûte. Le poète qui rendait cet oracle magnifique et jetait un si lointain coup d'œil sur l'avenir, était peut-être quelque pauvre esclave inconnu , recevant dans Alexandrie sa ration quotidienne, et s'amusant à prophétiser, pour ses menus plaisirs , la grandeur de cette secte infime à laquelle il appartenait.

Rome méprisa longtemps ces menaces. Pour elle, les chrétiens étaient les membres d'une opposition sourde et humble, qui ne valait guère la peine d'être écrasée ; mais cette opposition devint terrible; un cri de mort s'éleva contre eux. Le christianisme blessait la vieille et éternelle majesté de Rome, que rien n'a jamais pu détruire. Ennemie des Césars, ennemie des dieux , ennemie de Rome, comment n'aurait-elle pas livré la guerre à la foi chrétienne? De quel droit aurait-elle laissé les chrétiens vivre? Qui oserait faire valoir en leur faveur les principes de

178 DEVELOPPEMENT DE LA

humanité, eux qui appelaient «de leurs vœux le bouleversement des empires! Rome demandait vengeance contre diables prophètes. On les accusait de tous les crimes, et fut injustement; ils se détachaient de Rome, sans vouloir la perdre. Leur désaffection ne se traduisait pas en oodipkittii «Trouvera-t-on parmi eux , demande Tertulien, des révoltés, des prétendants au trône, des compé- titeurs de l'empereur! Nous voit-on dans les rangs des soldats qui briguent le pouvoir usurpé? On nous calomnie. Nous ne sommes pas à craindre pour le pouvoir ; nous respectons la majesté de l'empereur {majestatem imperatoris}, » « Pourquoi (voilà cet habile orateur dans une lettre adressée au préfet d'Afrique Scapula) un chrétien qui n'est l'ennemi de personne, serait-il l'ennemi de son maître? Il sait qu'il ne se met pas sur le trône, et que Dieu lui maintient son devoir est d'honorer l'empereur, de l'aimer, de le respecter tant que le siècle durera (quousque sæculum stabit), » Remarquez cette expression saculuti expression toute chrétienne, qui peut indiquer ou la durée matérielle de cent ans, ou celle du pouvoir séculier, ou bien l'existence entière du monde visible opposé au monde moral et religieux; équivoque qui se retrouve dans tous les écrits des auteurs chrétiens.

Entre l'âge d'or des Antonins et le règne de Dioclétien, l'empire fut accablé par tous les genres de maux : le christianisme poussa des racines profondes. La souffrance sympathise avec lui. Une religion qui recommande la patience convenait merveilleusement à des hommes qui ne devaient rien attendre que de la patience et de la résignation.

La nuée de Barbares qui fondaient sur l'empire, les tyrans de passage qui pesaient sur l'empire, les inipatimili

l'OGIFITÉ GHRËTIEmB. 179

Mémoires et les incendies qui désolaient le monde civilisé, tout servait la cause du christianisme et hâtait son développement. Les maux de la vie présente devenaient insupportables ; une religion d'orgueil et de victoire n'allait pas dans des temps d'humiliation et de défaite. Non-seulement beaucoup de personnes adoptèrent le christianisme mais les préjugés universels contre les chrétiens s'éteignirent peu à peu : le malheur justifiait leurs prédictions ; on ne pouvait plus les accuser de mensonge. Jadis l'opinion populaire leur avait imputé des crimes : rébellion , vol , meurtre » .péculation, inceste, débauche. Ces accusations s'évanouirent; en se rapprochant d'eux, en les écoutant, en observant leur vie, on trouvait en eux les plus purs et les plus chastes des hommes. La calomnie

fut forcée de se taire ; des attaques démenties par les faits eussent attiré sur les pros crits l'intérêt populaire.

La réaction ne s'arrêta pas là : souvent invoquée par les chrétiens, la philosophie païenne devint leur protectrice ; die coïncidait avec quelques-uns de leurs dogmes et de leurs opinions. Pour adoucir la haine des païens, ils avaient accepté comme utiles les axiomes les plus moraux de Platon et du Portique ; ils n'avaient pas craint d'avouer que les travaux de la philosophie ancienne avaient servi de précurseurs à philosophie chrétienne. À leur tour, les philosophes , piffens de Rome mourante tentèrent une espèce de réconciliation avec le christianisme et, s'écartant de leur rôle, inclinèrent vers le mysticisme chrétien. Il y eut un moment où l'on put croire à la fusion des deux croyances. Les nuances les plus opposées s'affaiblirent et s'allièrent ; on interpréta le paganisme de manière à lui donner une signification chrétienne, et cette métamorphose fut si complète et si singulière, que

DÉVELOPPEMENT DE LA

de leur côté les chrétiens modérés excusèrent les erreurs païennes, et leur prêtèrent à leur tour une signification symbolique. L'horreur du polythéisme fut palliée par la pureté du commentaire. Les influences orientales ne restaient pas oisives : de tous les points de l'Asie elles affluaient à Rome. Le culte de Mithra et du soleil^ les souvenirs Eleusiens, toutes les théories de l'Egypte^ de la Perse et de l'Inde formèrent un amalgame bizarre : théorie nouvelle qui contrastait avec la simplicité brutale du paganisme primitif. Apollon, dieu des arts, fut assimilé au soleil et à Jésus. Les fragments de morale utile et humaine, que contenaient les écrits des philosophes, furent considérés comme chrétiens ; Socrate, Platon, Thaïes, devinrent des prophètes du nouveau dogme, des sages vénérés, et presque adoptés par le christianisme. « La plus grande gloire des philosophes (dit un chrétien) est d'avoir devancé le christianisme, en adorant un seul Dieu sous différentes dénominations. Je serais tenté de croire que les chrétiens d'aujourd'hui sont philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étaient chrétiens. »

A ces avances du christianisme vers le paganisme , l'ancienne religion répondait de son mieux ; elle se spiritualisait, non-seulement pour satisfaire les nouveaux besoins que le triomphe chrétien faisait naître , mais parce que l'homme était las de tous ces dieux absurdes , que la raison progressive des siècles renversait tour- à-tour. Le Voltaire du paganisme , Lucien avait épuisé la coupe de l'incrédulité , et versé sur les religions anciennes sa verve corrosive. Une négation ne peut vivre longtemps : l'incrédulité fut passagère. L'esprit public recevait deux directions puissantes. D'une part, le christianisme, d'une autre, la philosophie de l'époque l'arrachaient à cette mordante

SOULÈVEMENT GHRÉTIENNB. 181

et inutile ironie , qui peut amuser on moment les peuples blasés, mais qui ne constitue rien.

La religion de Rome n'avait gardé sa splendeur et son influence que pendant les temps florissants de la république^ que romaine ; lorsque , puissante et naïve elle repoussait les arts, les idées , la philosophie de la Grèce. La philosophie grecque s'introduisit à Rome et la république mourut. Le triomphe de l'incrédulité prépara cette mort. Tous les hommes d'esprit se firent gloire de mépriser leurs anciens dieux ; l'épicurisme passa pour la seule foi raisonnable » et l'art de multiplier les jouissances trouva partout des adeptes. Pendant cette époque d'athéisme et de volupté , le christianisme marchait obscurément à la victoire. Il offrait des consolations plus pures aux hommes de

tous les ftes et de toutes les classes. Bientôt l'ostentation de la débauche et le luxe du scepticisme perdirent l'attrait de leur nouveauté. On se remit à parler de la religion avec décence, sinon avec dévotion ; les uns se firent chrétiens, les autres essayèrent une autre espèce de religion, païenne par la forme et par le nom, mais éloignée du polythéisme des temps antérieurs. Le néoplatonisme revêtit les draperies de la religion païenne, et lutta contre le christianisme dont il subissait l'influence. Ce fut l'époque de la thaumaturgie, de l'enthousiasme mystique, des sciences occultes, de la croyance aux songes, aux oracles et aux démons.

Quelques-uns espèrent rendre aux cérémonies romaines leur ancienne importance; d'autres puisèrent chez les nations étrangères de nouvelles formes de culte, de nouvelles opinions philosophiques, de nouveaux modes d'adoration. On se demandait si, en combinant toutes ces théories, on n'arrivait pas à une philosophie définitive de la vie humaine qui embrasserait tout, répondrait à tout,

482 DÉVELOPPEMENT DE L'É

Héliogabale et Alexandre-Sévère se placèrent à la tête de cette foi nouvelle, mélange de toutes les religions. L'un et l'autre ne furent que de grands syncrétistes. De l'an 218 à l'an 235 de l'ère chrétienne, on voit l'un, bouffon insensé et furieux, l'autre, philosophe austère, essayer de saisir de leurs mains, et avec la différence de l'un et de l'autre, qui convenaient à leur caractère, le vase du Panthéon que l'humanité désirait. L'un, Syrien efféminé, longtemps grand-prêtre du soleil à Émèse, dévot fanatique de ce dieu qu'il avait adoré sous la forme d'une lierre rondo et noire tombée du ciel, voilait sous ses atroces folies un sens républicain et une mysticité orientale; il élevait au soleil un temple splendide qui se remplit des plus éclatantes offrandes; il amenait de Carthage Astarté qu'il mariait avec le dieu Syrien. Il plaçait sur l'autel du soleil toutes les reliques anciennes de la foi de Romulus : le Palladium, les boucliers sacrés, le feu de Vesta ; les sentiments religieux et les souvenirs des Romains en étaient profondément blessés.

Les brutalités même d'Héliogabale représentaient l'apothéose des sens, et se rapprochaient dans leur folie du culte de l'astre, source de la vie et de l'amour. Ce syncrétisme absurde, né des passions d'un monstre immonde, ne devait régner qu'un moment. Le système d'Alexandre-Sévère, noble illusion d'un sage, qui voulait concilier l'opposition de toutes les doctrines, n'avait guère plus de chances d'existence. Forcer ces doctrines de s'allier, malgré leurs contrastes et leurs nuances, tel était le but de cet empereur. Il réunissait dans le même culte : Abraham, fondateur de la race juive; Jésus-Christ, rénovateur du monde; Orphée, père des mystères grecs; et cet Apollon fils de Tyane, charlatan, qui mêla aux croyances grec-

BOGHIÈRE GHRÉTIENNE* 188

Les idées religieuses de l'Égypte et de l'Inde. Cet amas de statues hétérogènes encombrait sa chapelle ; personne ne représentait mieux que lui la confusion qui règne dans les époques mixtes. Il lisait Platon, étudiait Aristote, ornait les temples d'Isis et d'Osiris. Païen et pharaon, il répétait sans cesse l'axiome favori de la nouvelle doctrine: « Faites aux autres ce que vous voudriez que Ton vous fit »

Cet essai de conciliation et d'alliance entre les diverses doctrines, ne devait aboutir qu'à détruire les principes. Ces systèmes mixtes et de transaction qui cherchent à fonder un pacte entre le passé et l'avenir, ne satisfont ni le vulgaire, ni les philosophes, ni les habitudes des croyants, ni les espérances des âmes ardentes. Le néoplatonisme avait la prétention d'être une phi-

losophie ; et par son mélange de superstition antique et de folles rêveries, il réfoltait les penseurs. Il voulait être une religion, et sa poé-> sie vaporeuse transformait en symboles les traditions populaires, auxquelles il ne laissait ni assez de substance pour que le peuple s'y attachât , ni la sublimité d'une abstraction assez pure pour que les esprits métaphysiques l'adoptassent Parmi les monuments de cette école vaste et binre, il faut compter plusieurs écrits mal compris des modernes : La Vie de Pythagore , le Livre des mystères de Jâmblique, les œuvres de Porphyre et celles de Philstrate. La Vie tf Apollonius de Tyane, par ce dernier, n'est qn*an roman religieux et métaphysique appartenant à la même école. L'essai de Porphyre , sur la cave des Nymphes dans COdyssée, offre un exemple curieux de l'habileté avec laquelle on transformait la poésie en allégorie mystique. Toutes les légendes des vieux temps deveimient allég^ories. Cependant, on professait pour elles un

184 DÉTBLOPPEMBNT DE Lk

fiouveraiii respect ; on ne s'apercevait pas que' les réduire à Fétat de symbole, c'était leur enlever leur puissance et les atténuer jusqu'à les détruire. Pour donner du poids à ces théories vagues et séduisantes, pour les faire accepter au peuple, on essayait de les rattacher aux temps reculés; on se plongeait dans les ténèbres de la plus profonde antiquité ; on établissait un lien entre la nouvelle philosophie et les vénérables traditions, qui sanctionnaient de leur autorité cette combinaison étrange de mysticisme, de contes orientaux, de métaphysique subtile, de doctrines exotiques et d'influences chrétiennes. Dès l'époque des Antonins, les païens avaient senti le besoin de se renouveler et de justifier le changement qu'ils introduisaient dans le polf* théisme. Plus tard, une élaboration habile achève l'œuvre: le néoplatonisme ouvre les portes à toutes les folies de l'imagination, à toutes les finesses d'une métaphysique abstraite. Lnnemi ostensible du christianisme, son allié réel , à demi-chrétien au fond, ce système fait pour les rêveurs, se posant supérieur à toutes les religions, et prétendant les dominer et les embrasser, voulait bien tolérer la foi chrétienne comme il admettait toutes les variétés de la pensée religieuse ; mais il ne lui pardonnait pas l'intolérance. 11 s'Irritait des prétentions de cette foi, qui se donnait pour religion véritable et exigeait le sacrifice de toutes les autres croyances. Adorateurs d'un dieu unique, les chrétiens devaient s'attendre à être maudits.

Cependant, sous cette loi du néoplatonisme, l'usurpation des dieux orientaux continuait ; son progrès occupa et envahit toute l'époque ; Âbithra vint s'asseoir près de Cybèle, et les prêtres phrygiens donnèrent la main aux aruspices. L'Occident fut couvert d'un vaste flot de divinités orientales. Elastique, souple, frivole et conciliante de sa na*

tore, le paganisme, aa liea de refuser l'entrée de ses temples à cette cohorte de dieux nouveaux, les élargit pour leur donner passage. Ils encombrèrent le Panthéon, comme ' le {MTonvent le grand nombre de médailles, d'inscriptions, de monuments, d'amulettes asiatiques, souvent indéchiffrables aux savants, et qui datent de cette époque. On était dévot à tous les dieux du monde. Celui qui avait officié dans le temple d'Isis reparaissait dans celui de Minerve en qualité de sacrificateur. Vhierophante devenait prêtre des divinités germaniques. Le paganisme espérait que ces alliés nombreux le défendraient, et qu'il serait fort en marchant à leur tête. Les mystères de Samothrace et d'Eleusis s'accordaient bien avec tous les autres cultes du monde. Les croyances locales subsistaient; point de temples abolis, point d'autels renversés, point d'exigences gênantes ; on ne détruisait rien : on se contentait de puiser à toutes les sources païennes mille superstitions divergentes.

Yoilà le caractère spécial de cette religion bâtarde et sans racines, qui n'eut rien d'énergique et de durable. On l'a toor-à-tour confondue, soit avec la religion mythique des anciens Grecs, soit avec

la religion politique des Romains. En se retrem pant dans tous les fanatismes de l'Orient, le polythéisme voulait bien se donner des associés, mais non nn vainqueur; bientôt il disparut sous l'amas de ces assimilationis contradictoires.

Poidant que le paganisme allait demander aux dieux de l'Asie la sainteté et la sagesse , une faible minorité se rattachait au platonisme qu'elle essayait de renouveler. Son caractère de raisonnement subtil était loin de pouvoir satisfaire les peuples; ses abstractions avaient peu . d'influence positive. Pendant que le vulgaire s'abandonnait aux superstitions orientales , l'action du néoplatonisme se

Id6 DÉVELOPPEMENT DE LA

coDcentrait dans les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, asiles temporaires offerts à Téliel des penseurs ennuyés, des hommes de lettres blasés ; il ne constituait pas même ime secte ; refuge de quelques esprits bizarres , poétiques et orgueilleux, il resta dans le domaine des théories. La religion païenne était compromise par Tinterprétation qu'il lui donnait Raffiner et subtiliser le polythéisme, c'était le rendre incapable de servir à T usage populaire. L'imprégner d'idées chrétiennes, tout en l'opposant au christianisme, c'était manquer son but 11 était absurde de vouloir introduire une âme chrétienne dans un corps païen ; il était ridicule de conserver les formes extérieures d'un culte dont on changeait le sens : ainsi îrent les théoriciens d'Alexandrie. Us voulurent allier la sublimité de la doctrine à la grossièreté^des pratiques ; ils échouèrent. Quelques êtres smguers, comme Julien l'Apostat, purent seuls se ratta« cher à ce culte faux , s'armer pour lui d'une ardeur presque chevaleresque^ s'enflammer d'un enthousiasme rêveur pour cette idole.

On ne peut s'empêcher de mépriser un si triste palliatif contre la chute d'un édifice attaqué dans ses bases et miné par le temps. Ces murs lézardés tombèrent bientôt Une religion qu'il faut excuser, interpréter, justifier, est perdue, « Ne r^ardez pas, dit-on, la partie grossière du polythéisme, elle est accidentelle et accessoire ; c'est sa partie intime et spiritualiste qu'il faut saisir, et qui en constitue le fonds sublime I » Vaines paroles ; le peuple ne comprend rien à ces distinctions des rhéteurs; il ne s'embarrasse pas des commentaires inventés par les philosophes. Du fard sur la joue d'un mort ne le &it pas revivre.

SOGI&TÈ CBRÉTUMNE. 187

S XX

Résumé. — Conduite de divers empereurs. — Persistance inutile du paganisme. — Saint-Ambroise. — Christianisme de Bizance op-i posé à celui de Rome. — Derniers défenseurs du paganisme.

Nous iTons montré déjà, près du paganisme populaire et da phtonisme des litlérateurs, une autre religion vivante et jeune , qui ne voulait rien accepter de la foi païenne , et qui M renfermait dans ses dogmes. Elle voyait approcher à grands pas le moment prévu de sa domination. Tandis que le paganisme, en ne satisfaisant personne» accumulait les concessions, le christianisme, qui ne cédaït rien, s'adaptait à tous les besoins de l'humanité. Révélateur de mystères profonds que la raison ne pouvait atteindre, il apportait an monde une philosophie utile et forte qui embrassait tout , et entassait en un trésor commun les richesses conquises par la raison humaine dans sa marc^ ' ^ travers les siècles. 11 ne procédait pas comme le néoplatonisme, qui, prétendant tout conciUer, ne faisait que rattacher à des abstractions sans valeur des idées délabrées par le temps. Ses dogmes

étaient en harmonie avec sa morale ; ses usages étaient d'accord avec ses croyances. Ses ennemis lui empruntèrent son langage, et cherchèrent à lui dérober sa force ; tentative encore stérile , qui prouva seulement l'autorité conquise par lui.

Cette conquête intellectuelle du christianisme trouva pour antagonistes les intérêts. L'institution romaine lutta vigoureusement et longtemps contre l'envahissement chrétien. Si les philo-sophes de Rome comprennent le Christ,

si la masse des citoyens cédait à l'influence du christianisme, les sénateurs n'acceptaient aucun pacte avec les impies, destructeurs des temples, déserteurs du passé, provocateurs de la colère divine , et dont le fatal triomphe s'associait à la dépravation des mœurs , à raffaïssement des courages. Le paganisme se rallia donc autour des vieux sanctuaires romains ; il reprit de la force au pied de ces dieux dont la protection tutélaire avait longtemps soumis le monde entier. Là se forma un groupe compacte, un noyau de résistance païenne qui a laissé , même de nos jours , comme une sève de paganisme au sein de la capitale chrétienne. Les sénateurs dirigèrent le mouvement de résistance païenne. Les empereurs le respectèrent ou le craignirent ; et Constantin même , après l'adoption du christianisme, qu'il commença par tolérer pour le favoriser ensuite, eut soin de ménager les Pères conscris et leur paganisme invétéré. S'il parle dans les édits publics des rites anciens, du polythéisme, c'est toujours avec considération et décence. Ce sont les vieilles observances , les solennités des temples y les coutumes solennelles des Gentils. Ses successeurs se montrent moins polis. L'erreur religieuse n'est pour eux que l'erreur et l'indignité des anciens l'erreur des profanes la superstition villageoise (pagana) , l'impiété damnable , la stupide erreur du vulgaire et des villageois (paganorum). Constantin attaqua bien plutôt le paganisme par le dédain et l'abandon que par les violences. Il sévit, non contre les cérémonies sacrées du polythéisme, mais contre la sorcellerie , la divination , toutes les folies théurgiques que le paganisme lui-même avait essayé de condamner. Sans fermer les temples païens , il leur opposait la magnificence des temples chrétiens. Ce fut lui qui consacra au culte du Christ la Basilique ou salle de justice,

DU VI AU VII SIÈCLE. 189

sur le modèle et le plan de laquelle toutes les églises chrétiennes ont été construites. Le patronage impérial accordé par Constantin aux prêtres de la nouvelle loi religieuse les plaça de niveau avec les ministres des cultes païens, mais non au-dessus d'eux : malgré la haine que l'empereur portait au sénat de Rome, à ses souvenirs , à son orgueil, il n'osa pas aller plus loin.

Dans une seule circonstance de sa vie, cette haine éclata. Son refus d'assister aux jeux du Capitole , l'édit qui prohiba la célébration des fêtes séculaires le rendirent à jamais odieux. S'il faut croire le païen Zozime, cette suspension causa toutes les calamités qui accablèrent l'empire. Le peuple de Rome ne cessa pas de poursuivre l'empereur de sa haine. L'historien que nous venons de nommer ne le ménage pas, et les papes ont longtemps pensé que la publication de ses annales serait dangereuse au christianisme. Sous le pontificat de Pie V, de Thou , qui se trouvait à Rome , ne put obtenir la permission de jeter les yeux sur le double manuscrit de Zozime , enfoui dans les bibliothèques de Rome et de Florence.

Les catholiques romains ont cru devoir dissimuler la résistance obstinée que le paganisme, retranché dans la ville sacrée , opposait à ses ennemis. Le point central de cette résistance fut la cité même qui devait un jour devenir la capitale du monde chrétien : ce fut là que l'opposition païenne s'organisa définitivement. Là , régnait une vieille aristocratie riche de dotations païennes , ayant à sa solde une armée de clients , professant une piété d'ostentation pour les divinités déchuës , mai-

trousse d'une populace affamée, turbulente, ennemie des chrétiens. Ceux-ci, en petit nombre, soutenus par Constantin, mais abhorrés, voyaient planer sur les murailles de la ville de Romulus Vé

du vieux Latium. Tous les actes, souvent répréhensibles ou criminelles, de Constantin leur étaient imputés à crime. Quand il se souilla du sang de sa famille, les Romains le virent avec horreur. Ce fut dans leurs murs qu'eut lieu l'interrogatoire de Théroïque et jeune Crispus, bientôt suivi d'un meurtre judiciaire. A peine les procédures étaient commencées qu'on put lire sur leurs murailles une terrible épigramme que l'histoire a conservée et qui compare au règne de Néron le règne du nouvel empereur.

Son principal crime, c'était d'être chrétien; la populace le poursuivait de son mépris; probablement un sentiment de vengeance et le besoin d'échapper à l'inimitié de sa capitale, l'engagèrent à transférer le siège de l'empire à Constantinople. Il voulait détruire cette opposition dangereuse et formidable, appuyée sur tant de souvenirs de gloire traditionnelle. Ce sénat hostile et païen l'inquiétait et le fatiguait; il craignait même le profond attachement des Romains pour les localités de leur ville. Afin de décider les familles chrétiennes sénatoriales à quitter Rome, et à venir habiter Byzance transformée, il fit construire, dans cette dernière, des palais exactement semblables à ceux qu'elles allaient quitter. Le calque fut si fidèle que les exilés ne s'aperçurent même pas de leur exil.

* Mais Rome ruinée concentra dans son sein toute l'énergie du vieux paganisme; elle fut païenne parce que Byzance était chrétienne. L'irritation augmenta quand Rome descendit au rang des villes secondaires de l'empire. Humiliée par l'absence ou l'indifférence des souverains, veuve du monarque et de la cour, qui visitaient souvent Milan ou Ravenne sans aller à Rome, la ville sacrée, la ville des Scipius et des Césars, sentait son orgueil impuissant s'ac-

DU IV^e AU VI^e SIÈCLE. I

croître à Hiesnraque la destinée rabaisait. Toute sa haine elle dirigeait sur les chrétiens. Les regrets de sa grandeur éteinte, l'amour ardent et stérile de ses institutions autrefois si fortes se transformaient en un dévouement presque fanatique pour le polythéisme auquel ces souvenirs se rattachent. Un fait singulier, c'est que, pour ne rien perdre de leurs anciens rites, et sans doute aussi pour obtenir la protection et la faveur des empereurs à venir, les païens de Rome placèrent Constantin, après sa mort, au nombre de leurs dieux; Constantin, le destructeur de ces dieux. Il obtint son apothéose; il eut son calendrier païen: *Intet* deos meruit referri*, dit Éutrope, expression bizarre chez un païen, qui parle du destructeur du paganisme. Mais la fielle religion demandait seulement qu'on la laisât vivre. L'une des plus belles cérémonies de son rituel était cette apothéose des empereurs dont la magnificence charmaient la multitude populaire: elle ne voulut pas s'en priver.

Deux lois du code Théodosien semblent attribuer au fils de Constantin l'abolition définitive des temples et des sacrifices; elles ont été évidemment antérieures par les copistes. L'une de ces lois qui porte la date 353 après Jésus-Christ, s'exprime en ces termes: Il nous plaît que les temples soient fermés dans tous les lieux et dans toutes les villes; que l'accès de ces lieux soit interdit à tout le monde, et que la faculté de rester dans l'erreur ne soit plus accordée aux malheureux. Si quelqu'un contrevenait à ces ordres, qu'il soit frappé du glaive vengeur — (*Placuit, omnibus locis atque urbibus universis cum protinus templa, et accessu vetitis ambibus licentiam delinquendi perditis abnegari; volumus enim cunctos sacrificiis abstinere, Quod si quis ait-quid forte huiusmodi perperaverit, gladio ultore surnatur*) L'autre loi de 360 n'est pas moins claire: Que la

peine capitale frappe ceux qui offrent des sacrifices <m adorent les idoles. — {Poena capitis subjugare præcipim quos operam sacrificiis dare, vel colere sitntdacra consti^ terù.)

La date de ces deux lois est apocryphe ; les monumeits prouvent qae sous le r^e de Constance les tonpies païens étaient encore ouTerts dans toat l'empire , et que k sang des victimes coulait sur tous les autels. On possède des inscriptions qui attestent que de nouveaux temples dédiés aux idoles païennes s'élevèrent à la même époque en différents lieux. Ce ne fut que beaucoup plus tard que la foi chrétienne , longtemps persécutée , devint persécutrice, saisit le glaive que ses ennemis laissaient tomber, et fit de la vieille religion un crime capital.

Julien TApostat règne; sous le voile d'une tolérance ^le pour les deux cultes, il essaie de replacer sur le trône le paganisme déchu : rêveur impérial, fantastique réformateur, il apprend par expérience qu'il est impossible d'arrêter le mouvement du monde et le cours des desti-

Bves.

Que voulait-il? restaurer le polythéisme et le rendre à tes principes prioitifs ? mais ces principes n'avaient rien de fixe, rien d'arrêté; il leur avait toujours manqué ua plan , un code , un système. En vain s'amusait-il à fondre dans la même théologie deux théories contradictoires; celle d'Homère , la foi populaire , la croyance plastique ; et cdie de Platon , la philosophie des penseurs et des enthousiastes. Un tel mélange n'avait aucune condition de durée. Tantôt écrasant les chrétiens de son indifférence ; tantôt par son | amer sarcasme trahissant la faiblesse de sa cause et l'impuissance de ses efforts , il était incertain de la route qu'il avait à suivre. Ces membres épars de religions diversesaux-

DU I?*" AU Vr SIÈCLE. 19S

quels il essayait de donner une âme , ne ponyait former un corps, se rassembler 5 marcher, vivre. En vain ses hécatombes ensanglantaient tous les coins de l'empire , on riait de ce massacre universel de bœufs et de génisses, la croyance éteinte ne pouvait renaître.

Les oracles interrogés se taisaient; les pratiques de sa dévotion devenaient un objet de risée. Spiritnaliser le paganisme qui s'effaçait du monde, faire renaître la véné^ ration perdue pour les cérémonies populaires d'un culte physique et matériel ; cette double tentative avortée a flétri le nom de Julien, qui ne fut ni un monstre , ni un apostat, ni un persécuteur.

Un jour seulement il s'avisa de défendre aux chrétiens d'enseigner la philosophie, la poésie, la critique, l'histoire ; seul acte de toute sa vie qui porte le caractère d'une persécution réelle. Au lieu de noire aux chrétiens , cet acte, s'il avait pu se réaliser, les aurait servis , les aurait rendus aux principes de leur institution, à la morale divine de leur fondateur; il les aurait arrachés à l'influence des rhéteurs, et les eût empêchés de se corrompre par le l^atonisme en vogue, par l'orientalisme de l'époque, par cette teinture de paganisme que les études littéraires ne manquent jamais de donner à l'esprit Peut-être la vigueur de. la primitive religion chrétienne se serait-elle mieux conservée.

Les efforts de Julien restèrent sans succès. Valentinien , qui professait le christianisme , se fit remarquer ensuite par son impartialité ; il sut tenir la balance égale entre les deux partis^; Yalens mérita les mêmes éloges. Les collègues des prêtres idolâtres furent aussi bien traités que les confrères chrétiens. De nouveaux honneurs et de nouvea

ptvniégtÉf icoordés aux ministres do cohe paieiï« kl égalèrent aux chrétiens. Arbitre partial entre la foi antique et la foi récente, Yaleniinien ne se montra i n eiof abb que pour ce qn*il nom-mait les superstitions p^bewM& Il rendit des lois rigoureuses contre la magie; il coadaimali divina-tion » la sorcellerie , la recherche de Tavenir , Tinterprétation des songes ; c'était détruire le fonds du paganisme , qui , à Rome , ne subsistait pas sans la science angurale. Tout cela était tellement mêlé et confondu dans le tissu du polythéisme que Ton ne pouvait guère porter la main sur les su-perstitions magiques sans renverser la croyance sacrée , enlever un fragment de l'édifice , sans le détruire. Comment restreindre la démence dans des limites raisonnaMes? Yalentinien jeta, par ses perséeotions dirigées contre la tliéurgie , une extrême défaveur sur les rites les plus solennels de la croyance nationale.

Le secret des cérémonies nocturnes fut violé ; il fallut fermer le sanctuaire mystérieux d'Eleusis et renoncera ces profonds mystères sans lesquels (disaient les païens) la vie devenait insuppor-table et perdait sa dignité. Lai société entière subissait une vague accusation de magie; nuage me-naçant d'où la foudre jaillissait, lancée par le bras impérial. De nombreuses victimes tombèrent ; le paganisiBe eut ses martyrs ; on vit périr et les chefe du paganisme qui se livraient à la divination avec ardeur , et les néoplatoniciens qui, reconnaissant une race d'hommes intermédiaires avec les-quels l'homme pouvait lier commerce , croyaient à la théurgie ; même certains chrétiens qui mê-laient à leurs saintes doctrines des superstitions furtives et de folles pra^ tiques.

Cependant Rome restait païenne; les formes extérieures ne changeaient pas. On lit dans PuUius Victor et Sextus

DU Vf* AU W SIÈCLE. 1&&

Bofus FeBtas , deux auteurs assez barbares, qui ont pu- Uiéï le catak^ue topographique des mo-numents de Rome à cette époque , qu'elle possédait alors cent cinquante-deux temples païens et cent quatre-vingt-trois (Chapelles (aediculae) , toutes dédiées à des dieux différents. L*armée était probabkment païenne ; le préfet» entouré de ses cohortes » prot^eait les édifices de Tancien culte. La majesté du Ga« pitole, les cinquante temples inviolés , les sanctuaires vénéraUes de Mars, de Yesta, de Romulus, de César | de la Victoire, s'élevaient dans leur magnificence séculaire, au-dessus de la ville éternelle. Toute la campagne restait païenne; même vers l'Orient , du côté d'Antioche, ville qui avait adopté le christianisme avec zèle, la populatioades champs, incivilisée, parlant un dialecte barbare, ignorante jusqu'à la brutalité , conservait ses vieilles mœurs et ne voulait pas se détacher de ses divinités tutélaires. Les. esclaves qui cultivaient le sol et dont l'Évan* gile devait un jour adoucir les mœurs et le sort, en atten* dant qu'il pût les affranchir, n'avaient ni assez de lu-mières, ni assez de grandeur d'âme , pour abandonner facilement l'idolâtrie ; les cérémonies païennes leur semblaient {M'éférables à la simplicité chrétienne. Quand ces maîtres s'étaient convertis, il arrivait souvent aux esclaves païens de satisfaire leurs vieilles haines, en accusant ces maîtres de tous les crimes.

Une petite partie de la population libre répandue dans les villes s'était donnée la première à la foi chrétienne , qui commença par éclairer la bourgeoisie. On trouve quelques habitants de la cam-pagne dans les rangs de la noble armée des martyrs; mais c'est plutôt une exception qu'une règle. Cette situation se prolongea beaucoup ; ou ne civilisa la campagne, c'est-à-dire on ne la christianisa qu'en rem«

plaçant par des monastères et des abbayes les villas et les fermes romaines. Le grand fondateur du système monastique, saint Martin fut aussi le destructeur des temples païens; d'une main élevant l'abbaye, de l'autre il effaça du sol le sanctuaire des dieux anciens.

Gratien et Théodose abrogent définitivement les privilèges du paganisme ; la confiscation de ses biens, l'anéantissement de ses symboles datent de cette époque. C'est en fait, l'empereur ne craint pas de se déclarer ennemi de la religion de l'État; il renverse de sa main les autels nationaux, ferme les temples , abolit les sacrifices, et défend à Rome de les offrir au nom de tout le genre humain. Ainsi, trente-huit ans après la mort de Constantin, toute la machine romaine tombe à la fois : c'est Ambroise qui dirige le bras de Gratien; Ambroise, esprit hardi, homme d'action et d'entreprise. L'évêque de Milan n'exerce pas seulement son influence sur ce faible et jeune empereur ; il domine Théodose. Un empereur fier , impérieux et guerrier plie devant l'autorité sévère et la puissance ecclésiastique d' Ambroise ; on reconnaît en lui tout le caractère du Romain devenu chrétien. C'est bien l'homme d'exécution , de pratique et de gouvernement ; le conquérant et l'organisateur. Vous cherchiez en vain quelque chose de semblable dans l'église orientale , qui a plus d'éloquence , plus de talent , plus d'esprit** mais moins de volonté. Basile et Grégoire de Naziance conservent au milieu de leur piété fervente l'empreinte grecque ; fils de Platon et de Gorgias , théoriciens et métaphysiciens , ils brillent par le style et la forme. La volonté caractérise Ambroise ; moins habile et d'un langage plus rude , il va droit au fait , il frappe à coups redoublés , il entraîne ses ' auditeurs surpris et domptés ; il ne veut qu'obtenir un ré-

DU IR AU VI^E SIÈCLE* 197

sentait et emporter de force un succès qu'il désire. Saint Augustin qui paie la subtilité de sa controverse toute puissante rappelle l'habileté des Grecs, joint à ces caractères une intrépidité ténacité , une ambition romaine , un génie d'envahissement et de victoire : cet athlète, sans quitter le monde des spéculations théorétiques , s'arme de toute la vigueur de la conquête.

A ces grands noms chrétiens, les païens opposèrent quelques hommes supérieurs, qui forcèrent au respect leurs adversaires les plus acharnés. Il y a toujours quelque chose de noble et de grand dans cet attachement au passé , dans ce dévouement qui se soutient envers et contre tous, malgré le renouvellement des époques, et qui prend bravement et tristement les armes contre un inévitable destin.

En général , les chefs d'une minorité forcée de se défendre sont des hommes énergiques, fidèles, consciencieux et dignes. La postérité les oublie souvent ; elle aime à s'agenouiller devant le succès. Si les hommes qui s'attachent à la majorité sont contraints de flatter la tyrannie populaire, les guides de la minorité embrassant la décadence , adoptant le malheur , ont besoin de courage autant que d'activité et de talent. Tels étaient Symmaque et Yettius Praetextatus. Yettius, préfet du prétoire en 38^e, consul élu pour l'année suivante , jouissait d'une popularité méritée, qui ne s'appuyait que sur des services. Le jour de son élection , ce dernier et noble représentant du paganisme monta les degrés du Capitole^e et prononça, en présence du sénat, un discours plein d'éloquence , dans lequel il exhortait les sénateurs et le peuple à garder l'obéissance aux lois malgré la décadence de Rome. Toutes les dignités de la région païenne expirante s'étaient concen-

trées dans sa personne; elle l'avait choisi pour dénier défenseur et pour appui ; il était augure » pontife de Testa, pontife du sœcl^e, quinquagénaire , curial d'Hercule, oncle^e créé à Bacchus et aux mystères d'Eleusis; Néophante, Tauroboléate , Père des pères ; ce dernier titre était important et honoré dans les rites du culte de Mithra. Lorsque Rome apprit sa mort, les citoyens se trou- ▼ aient

au spectacle; ils en sortirent en foule, versant des larmes et faisant retentir Tair de leurs cris de douleur. Le paganisme perdait son dernier grand homme. Tous œox qui ont examiné avec soin les pièces du procès , soutend d*nn côté par Symmaque et les païens , et de l'autre par les chrétiens, avoueront que la brusque véhémence d*Ambroise et la douce monotonie de Prudence pâlisent comparées à Targumentation logique et puissante de Symmaque^ à sa patriotique éloquence, à son style plein de force , d'énergie et de simplicité ! Mais le langage de Tancienne Rome, les accents d'un patriotisme éteint tombaient inutiles dans des oreilles prévenues : la société païenne n'avait plus d'espoir ; l'exaltation d'Ambroise , serrant h cause de l'humanité, sons l'œil de la Providence, était certaine du succès. Les faibles accents de Prudence trouvaient leur sublimité dans la foi profonde du poète et de ceux qui l'écoutaient; d'avance vaincu, Symmaque o*igBORait pas que sa cause était perdue depuis quatre rièdes. La supériorité d'un talent réel ne changea rien à l'état des choses , et prouva la force du christianisme, la faiUesse et l'impuissance du passé.

Depuis cette époque, la décadence s'accélère, l'idolâtrie disparaît rapidement. Gratien refuse de porter lesiiMignes du souverain pontificat Parmi les dieux qu'il se ré* sont à détndre » il cioisît (étrange choix) la hdk statMds

DU IY• AU VI• SIÈCXE. IW

la Victoire qui ornait le Foram. Était-ce donc la Victoire des Romains qu'il fallait frapper la première ? Déjà Cons* tance avait ordonné le déplacement de cette statue , mais probablement pour la transférer à Constantinople : Julien lui avait rendu sa position vénérée , qu'elle conserva pendant les r^nes suivants. Faire crouler le vieux symbole de la conquête et de la grandeur de Rome , c'était en finir avec les superstitions surannées.

La ioudre qui, longtemps suspendue, tombait sur le paganisme , écrasa les dernières espérances de ses parti-* sans. Le sénat, éclatant en clameurs lugubres, déclara que si Ton ne restituait aux pontifes leurs dotations, et si Ton ne rétablissait Fautel de la Victoire , les sénateurs païens ne se montreraient plus dans l'assemblée. Vaine menace. Saint Amhroise, instruit de ce projet par le pape Damase, en avertit l'empereur qui refusa d'admettre la députation » sous prétexte qu'elle ne représentait pas le sénat. Lorsque l'éloquent Symmaque vint pour exposer ses plaintes à l'empereur, il reçut cette réponse bumiliaute , et vit que tout était fini

Bientôt les propriétés du sacerdoce païen sont confis* quées. On balaise d'un coup les privilèges des vestales , et les immunités des Aruspices. Les honneurs attachés aux fonctions sacerdotales sont détruits. Aux lamentations des partisans des dieux anciens , se joignent les cris de triom* phe et les sarcasmes des chrétiens. « Pourquoi, disaient ces derniers, récompenserait-on la chasteté sur les fonds de l'État? s'il en était ainsi, ne faudrait-il pas ruiner le trésor en faveur des vierges chrétiennes? » On eut encore un peu de pitié ; malgré la confiscation des propriétés sacerdotales et la suppression des sacrifices , une certaine nomme fut allouée aux cérémonies publiques du pagav

somme très-faible, qui constituait une aumône plutôt qu'un revenu. Après la mort de Valentinien , un léger mouvement annonça le douloureux et faible réveil du paganisme moribond. Flavien , chef de ce parti, fut nommé consul : la protection d'Arbogaste , le Gaulois , plaça sur le trône un rhéteur païen , Eugène. Les dieux dépossédés reprirent leur trône; les temples se rouvrirent, les victimes offrirent leurs entrailles sanglantes aux regards des divinateurs; Tarmée de l'usurpateur porta peintes sur ses bannières les images d'Hercule et de Jupiter^ et menaça de transformer les églises en écuries. La Victoire reparut un moment sur son piédestal , et Ton ordonna la restitution des propriétés confisquées. Dos cendres du vieux paganisme s'élevait encore une flamme vacillante

, lorsque Théodose marcha contre Eugène, triompha, traîna captif l'usurpateur et railla ce vain simulacre d'Hercule qui flottait sans le défendre, sur la bannière de son ennemi. Déjà Théodose lui-même, dans sa course triomphale à travers l'Asie, avait jonché la terre de tous les débris des anciens dieux. Le sang des sacrificateurs avait coulé, le paganisme avait eu ses martyrs; mais des martyrs sans foi ne sont rien; l'édifice mal cimenté tomba en ruine; le poète Prudence affirma même que la conversion du sénat romain fut entière et définitive. Nous le croirions difficilement; ce lait semble éclore des illusions de son ardente folie à Rome, si toutefois il est certain qu'il se rendit à Rome, Théodose n'osa rien de plus que ses prédécesseurs.

DU 6^{ME} AU 7^{ME} SIÈCLE. 201

s. XXII

Deux poètes païens de cette époque. — Derniers soupçons du Polythéisme. — Substitution des Saints et de la Vierge aux Idoles. — Conduite.

Un grand débris de paganisme osait se maintenir derrière les retranchements des vieilles mœurs. Les familles sénatoriales persistent dans leurs habitudes de religion privée. Si le culte public fut renversé, les dieux lares gardèrent leur pouvoir à l'ombre du toit héréditaire. Le dernier poète de Rome, Claudien, est plus obstinément païen que Virgile: on voit qu'il appartient à l'une des familles patriciennes qui n'ont pas voulu désertir le vieux temple. Plus il se sent pressé par l'atmosphère chrétienne, plus il résiste aux influences du temps de crise où il vit. La destruction du paganisme, destruction dont il est témoin, n'obtient pas de lui une seule concession; ses œuvres, tout historiques par le fond, quelque emphatiques qu'elles soient par la forme, sont dominées par le sentiment païen. Lisez ses magnifiques descriptions des cérémonies sacrées, des augures, des temples, des sacrifices, des prophéties de l'époque; l'écrivain n'y laisse deviner que la révolution en faveur du christianisme est accomplie, et que chaque jour le culte ancien reçoit de son ennemi une nouvelle insulte et une nouvelle blessure, une prolongation de martyre et d'agonie? À dater de Constantin, la mythologie païenne n'est plus qu'une vaine et charmante décoration poétique. 211

SOS 16 PAGANISME

tout son sérieux; les chrétiens lui pardonnent en faveur de son peu d'influence. Traversant le moyen-âge, elle arrive jusqu'aux peuples modernes qui ne peuvent se décider à le répudier, et qui l'adoptent comme ornement

Constantin avait élevé le christianisme au niveau de la vieille religion. Gratien et Théodose avaient abrogé la vie nationale du paganisme. Honorius s'empare des temples publics et des derniers restes de l'Ynnone consacrés aux jeux publics. Tout magistrat qui refuse son assistance à l'exécution de ces arrêts est passible de graves châtimens, tant on a peu de confiance dans la magistrature et dans son zèle. Il fut même question de réserver les grands emplois aux chrétiens et d'en exclure les païens; mais les généraux les plus expérimentés appartenaient à la foi païenne; il fallut les ménager: Alaric menaçait

Un fantôme d'empereur païen, Attale, fut intronisé à Rome. Un autre païen, nommé Gènesides, conduisit l'armée. Alors on vit à Ravenne un empereur chrétien et une cour chrétienne; à Rome un empereur païen et une cour païenne: double chimère d'empire, également impensable; l'épée d'Alaric, suspendue entre les deux camps, les terrifiant de sa menace, les forçait au repos. Rome est enfin prise par le chef des Goths; l'aristocratie déchue des Quirites se disperse les sénateurs

fuient à travers Tempire ; leurs temples restent debout ; et souvent les chrétiens reviennent s'emparer de ces murs déserts qu'ils consacrent au Dieu éternel.

L'usurpation progressive du christianisme aboutit, sous Valentinien III , à une domination si jalouse qu'elle devient intolérance. Les rites du polythéisme, religion qui avait plus de pratiques que de dogmes, sont poursuivis de la place publique dans le temple, du temple jusqu'au foyer dômes*

BU XV* AU VI^e SIÈCLE. SOS

tique , et de là dans le sanctuaire de la conscience^ On résiste pourtant encore; il est difficile de déraciner entièrement une religion qui a son sanctuaire dans la famille, d'extirper des habitudes antiques et domestiques. Au commencement du VI^e siècle, un mauvais poète, nommé Enelécubius, affirme positivement c[om]me la croix de Jésus- Christ n'est vénérée que dans les grandes villes. Au milieu du même siècle , Maxime évêque de Turin déclame contre le culte des divinités païennes dans le voisinage de son épiscopat Le polythéisme se montre encore souffrant , il est vrai , caché , mais existant , dans les replis secrets de la société. Sous Valentinien , un poète , Germain d'origine, Mehr-Bode, attribue la décadence de Rome au triomphe du christianisme qu'il maudit

« L'ens (c'est ainsi qu'il fait parler la Discorde qui s'adresse à Bellone), renverse les murs de Rome; qu'ils soient impuissants à repousser tes fureurs ; qu'elle tremble en entendant le fracas de ton approche! Chasse de la terre les dieux protecteurs ! Porte le ravage parmi les anciens maîtres du monde! Plus de feu sacré sur les autels de Testa! Je me glisserai, moi, armée de mes artifices, dans les splendides palais; je chasserai à jamais les vieilles mœurs et les cœurs antiques. Mépris pour les héros : nulle équité; plus de respect pour les justes! Que l'éloquence attique périsse et qu'Apollon châtie leur dédain! Que l'honneur et le pouvoir appartiennent aux méchants; que le hasard soit maître et non la vertu ! Que la cupidité règne ! que dans les cœurs embrasés bouillonne la folle ardeur d'acquiescer! Que tout se fasse sans l'inspiration de Jupiter, sans la protection du Dieu suprême ! »

Nous reproduisons ici ces vers énergiques et sans doute lort peu communs ;

204 L'ÉPIQUE PAGANISE

Bœna nulla taos Taleantarcere firoress Roma ipsique tremant fbraria murmura reges :

Tum superos terribis atque kospHa numina pelle; Romanos populares deos, et nullus in ans .

Yest» exoratae pallescat igois.

His instructa dolis pulatim celsa subibo* Majorum mores, et peccata prisca fugabo Fuoditis : atque simul, nullo discrimine revom» ^pemanant fortes, nec sit reverentia jostis.

Attica nefecto pereat facundia Phœbo :

Indignis contingat konos et pondéra rerum Non Tirtis sed casus a^at, tristisque cupido ; Pectoribus saevi demens furor stuet auri :

Omnique bsc sine mente Jovis, sine numine summo

Ce Mérobaudos, dont la statue fut placée dans le forum de Trajan , occupait des fonctions militaires très-importantes L'inscription de sa statue est parvenue jusqu'à nous , et Niebuhr a publié le premier les vers curieux que nous venons de rapporter.

Après cette époque, le paganisme romain s'éteint par degrés et suit le progrès de sa mort naturelle. Si dans l'Orient, le fer et le feu frayaient la route au triomphe définitif de la croix ; à Rome la vieille superstition ne restait plus attachée qu'à des formes vaines , à des habitudes de langage indélébiles , à des traditions épuisées, qui le traînaient encore languissamment , et que non-seulement on n'essayait pas de détruire, mais qu'on assimilait soigneusement au christianisme. Le temps devenait facile ; le païen, en adorant le Christ, croyait adorer Apollon. Le culte de la vierge Marie, qui se répandit alors , fut un des principaux moyens employés par la religion conquérante, et l'un des plus efficaces. Aux yeux de tous cette nouvelle idole était

- DUITAU VI^e SIÈCLE. 205

digne de respect Une femme portait son enfant dans ses bras , mère et vierge, symbole attendrissant et plein de charme. Devant la vierge Marie , toute la Sicile idolâtre déposa ses préjugés païens. On retrouve encore en Grèce et en Russie la Panagia plus vénérée qu'à Trinité ; en Espagne et en Italie, la Vierge sans tache est l'objet d'une adoration profonde et presque païenne. L'Apollon du Mont-Cassin ne fut renversé de son autel qu'en 529 par saint Benoît. Le culte de Diane se maintint obstinément dans les environs de Trèves jusqu'au septième siècle. Quant aux divinités païennes du Nord , elles allèrent de même se perdre dans la foi chrétienne. L'époque précise de leur disparition définitive est obscure : car les historiens confondent aisément Thor avec Jupiter, et Woden avec Mercure ; la plupart des vieux documents poétiques de la Germanie portent l'empreinte d'un paganisme septentrional et primitif mêlé au christianisme nouveau.

La beauté morale et la fécondité civilisatrice du dogme chrétien devaient conquérir le monde et remplacer à jamais la quérèle usée et la moralité incomplète du polythéisme. D'autres diront comment les arts, sous l'influence chrétienne, prirent une forme divine qui renouvela leur épuisée. Qu'il nous suffise d'avoir retracé quelques détails curieux d'un immense mouvement auquel l'histoire du monde ne peut rien opposer d'analogue. Quoi de plus digne d'attention dans l'histoire des peuples que ces éléments antiques et modernes, en fusion depuis le iv^e siècle jusqu'au vi^e, et aboutissant à la fondation définitive de l'Europe chrétienne et civilisée !

is

DES CRÉATIONS INDUSTRIELLES

sous LE BIS-EMPIRE ET AU MOYEN-ÂGE.

De quelques préjugés défectueux au Moyen-Âge et au Bas-Empire.

Au fond des institutions antiques on trouve une grande injustice : elles avaient pour base le mépris et l'esclavage du genre humain. Le monde payait bien cher la liberté d'une ou deux républiques. Les trésors de la Grèce nourrissaient le luxe et la splendeur d'Athènes ; Sparte avait des ilotes et rendait ses alliés tributaires ; Rome devint magnifique à force de rançonner les peuples.

Il est ridicule d'adorer encore l'ombre d'une tyrannie qui a écrasé le monde. Admirez la fierté des courages et l'élévation des âmes, qui distinguaient les anciens, mais que l'histoire et la postérité cessent enfin de flatter Rome autrefois puissante, et de brûler leur encens devant cette férocité inflexible et cette politique inhumaine, souveraines de la terre pendant si longtemps.

Us avaient établi l'esclavage : pour eux le sang barbare était comme une onde impure que Ton Jouvait répandre à sou gré. Ils traitaient de barbares le resle des hommes ; et les prisonniers^ devenus leurs esclaves, étaient achetés,

CRÉATIONS INDUSTRIELLES

vendus, mutilés, massacrés au gré des maîtres. IXNraque le grand Caton sortait du sénat où il avait parlé de la vertu, il allait, dit Plutarque, battre ses ouvriers; et ce vertueux citoyen, avant de se donner la mort, eût essayé son glaive dans le sein du malheureux (jtî venait d'allumer sa lampCi si ses amis accourus n'eussent retenu son bras (1).

Ces épouvantables maximes dirigeaient toute leur politique. Ils se croyaient une race privilégiée parmi les hommes. Aussi n'exerçaient-ils aucune industrie, fies travaux mécaniques qui eussent avili leur majesté romaine, ils les abandonnaient aux esclaves. Un commerçant ne valait pas le dernier goujat de l'armée ; les vêtements, les aliments, tout sortait des mains des esclaves.

Comparez à l'industrie antique exploitée par ces malheureux l'industrie moderne que des mains libres cultivent. Les Romains manquaient de presque toutes les nécessités de la vie. A un luxe immense, aux voluptés et aux inutilités de l'opulence, ils joignaient l'indigence des ob« jets qui passent aujourd'hui pour communs et indispensables. Leurs villas manquaient de cheminées, quoiqu'elles fussent ornées de statues ; si vous étiez entré daos le palais d'Auguste, vous y eussiez vu de Tor et du marbre, point de vitres ; le roi de l'univers vêtu de pourpre, n'ayant pas de linge, et buvant dans les coupes d'or, sans pouvoir chasser la fièvre dont le remède était ignoré.

Notre supériorité industrielle est incontestable : on peut ajouter que nos maximes sur l'homme, sur Dieu, sur le monde, sur la liberté, sur la nature, sont plus étendues et plus saines ; que nos connaissances sont infiniment plus vastes et plus vraies ; que nos systèmes politiques sont

(1) Plutarque. VkdeCafon.

iliis é^pitaUes. la civilisation antique avait peut-être plus d'héroïsme, nous avons beaucoup plus de lumière; elle se montrait plus magnifique et plus éclatante, la nôtre est certauMment plus utile, plus bienfaisante et plus éclairée.

Où est née cette supériorité? Gomment s'est-^lle éta^ blie 7 L'histoire est muette sur ce point : le moment où la société antique expyra, où la nouvelle civilisation naquit; ce moment qui seid pouvait donner des documents sur un diangement si notable, est dédaigné par la plupart des historiens. Us n'approchent du Bas^Empire que pour le ca-< lonnier, jamais pour le peindre. Prodiges d'injures, avaras de preuves , à les entendre le moyen-âge est un gouffre dont il est inutile d'approfondir et d'éclairer l'obscurité. C'était un temps maudit, un chaos social, un aUme ténébreux d'où aucune clarté ne s'échappe, où ne feriUe ancon génie, et qui n'ont été signalés par aucuns I^nfaits. Ignorants et magniûques, également avilis par le Inxe et la barbarie, les hommes du Bas-Empire et des six siècles qui suivent la chute de Rome, unissaient tous les contrastes du crime, sans avoir l'apparence d'une vertu. L'atrocité des mœurs donnait la main à la bassesse, à la lâcheté, la fûblesse à la perfidie. Telles sont les couleurs confuses et les traits indécis, mais hideux, sous lesquels ont été présentés non-seulement le moyen-âge lui-même, mais les douzième, treizième et quatorzième siècles. Les temps de barbarie (ainsi les écrivains nomment cette époque) ne finissent qu'à la dé-

couverte de l'Amérique : l'Europe alors, suivant eux, s'élève tout-à-coup radieuse et brillante du sein d'un océan de ténèbres. Douze siècles, perdus pour l'espèce humaine, une si grande lacune dans l'histoire de la civilisation, l'invraisemblance de ces douze cents ans de

212 DÉGADENCE intellectuelle

néant, ne les embarrassent nullement, et passent sous leur plume comme un trait.

Il serait bon de chercher si on espace de temps aussi vaste n'a pas exercé quelque influence, et n'a pas donné à la société quelque produit utile. Ces douze siècles ont-ils été stériles en industrie, en commerce? Ge-sont les deux pivots de toute la civilisation. Le moyen-âge et le Bas-Empire ont-ils laissé dans une stagnation complète les arts utiles?

Mœurs du Bas-Empire. — Nouvelle situation des femmes — Système d'éducation. — Décadence ultérieure. — Bérilic Athènes et Byzance.

Il est incontestable que depuis les Antonins jusqu'à Charlemagne, il y a eu dans la société européenne confusion et décadence; il faut s'entendre sur ce qu'on appelle décadence. La vie morale d'un peuple peut s'évanouir sans que sa vie matérielle soit attaquée; il est même possible qu'une nation soit industrielle, savante, qu'elle jouisse de tout le bien-être humain; — et qu'elle l'augmente chaque jour.

Étudions sous ce rapport les historiens de Byzance : on y voit un extrême raffinement et une habile recherche des jouissances matérielles, beaucoup d'inventions nouvelles, de découvertes importantes; nulle grandeur dans le présent, et tous les germes de l'avenir.

DU BAS-EMPIRE. 213

Un orientalisme singulier, explicable par la position de Constantinople, prévalait dans les mœurs : les Byzantins sensuels détruisaient le culte de la beauté et de la proportion pour accorder à Tembonpoint cette préférence que toutes les nations de l'Orient ont professée et que le philosophe Aristote signale, lorsqu'il dit : (1) « qu'une des premières qualités chez une femme, c'est la grosseur et la grandeur (me>/io5). » La Byzantine peignait ses yeux comme l'Orientale moderne. Plus d'une homélie de saint Ghrysostôme est dirigée contre cette habitude. « D'où vient, dit-il, que notre siècle est si affaibli, si incapable » de grandes pensées? c'est que nous enfermons les femmes dans leur maison, où la paresse, les bains, les parfums et les lits de plume achèvent de les assoupir et à les réduire à l'imbécillité, n

C'est cependant à Constantinople que la nouvelle indépendance des femmes a commencé à se faire sentir. Le principe chrétien, le souvenir de la dignité romaine, et le goût de la volupté se combinèrent pour assurer aux femmes de Byzance une position spéciale et bizarre, d'où date, en réalité, la situation moderne des femmes. Esclave et enfermée avant le mariage, la jeune fille passait tout son temps après avoir contracté une alliance toujours ténue, d'une prison sévère à la dissipation la plus tumultueuse; l'ordonnée d'esclaves de son sexe qu'elle multipliait dans son intérieur à proportion de sa fortune, elle se faisait maître quand elle sortait d'une armée d'eunuques, autre cour orientale qui exerça une triste influence sur Constantinople. Pour être à la mode, il fallait que les esclaves fussent nombreuses et belles. Mais dans ce grand nombre

U DÉCADENCE INTELLECTUELLE

ne pouvait-il pas s'en trouver de trop jdiest De ft» des cris et des violences inconnus aux mœurs d'Athènes et de Rome (1). « Les passants, dit Chrysostôme, se demandent » quel est ce bruit — C'est la maitreue qui bat sa Jtr* » vante {en doulén tuptei tés autès). » A ce propos le prédicateur se met en grande colère; il se plaint de la violence des femmes, des invectives dont elles acc«« blent leurs suivantes, qui sont, il est vrai, médisantes, bavardes, désordonnées comme leurs maîtresses; et même de la cruauté avec laquelle il leur arrive souvent de lier ooi malheureuses à des colonnes ou à des j^Hastres pour les charger de coups devant leurs fils et leurs filles.

Ce premier essai de l'indépendance féminine ne réussissait guère, comme on le voit; on soutenait contre le mari des luttes domestiques pour obtenir plus de mules à soa char, des harnais plus beaux que ceux du voisin. Quant aux recherches de la parure, à peine la richesse élégante de l'éloquence de Chrysostôme peut-elle reproduire les coquetteries coûteuses de la Byzantine, les soins mis en usage et l'argent dépensé pour faire ressortir la raideur provoquante de la taille, les plis flottons du mammet l'éclat lustré des cheveux. C'est ainsi que les belles de Constantinople se montraient à l'église, après avoir traversé les rues étroites de la ville. A relire on donnait des rendez-vous, on lançait des épigrammes et Ton riait toujours. Ce peuple oisif n'était point changé par le christianisme : l'orateur en vogue se montrait-il dans la chaire sacrée on le saluait par des acclamations, comme au spectacle ; demandait-il la permission de se faire remplacer, on le lui donnait. « Ils veulent abscondre, dit Chrysostôme,

(1) y, dans DOS Études sur l'Antiquité, cf. mteirm

DU BAS-EMPIRE. S

• tendre cette Toix qui les lacerait ; il leur faut cette punition — » tkm » ces tortures, ces objurgations que je leur inflige

• quand je me montre; ils oublient ma mission et le Seigneur » gneur dont je répète les paroles, et ils m'accueillent » comme on Dieu qui descendrait du ciel. »

Un pauvre évêque chrétien, vieillard, exténué, assis devant un peuple au milieu de l'église et entouré d'une foule immense était salué par des cris enthousiastes et écouté avec une profonde vénération. « D'abord, dit Chrysostôme,

• quand on m'applaudit si bruyamment, j'éprouve un sentiment humain de joie et d'orgueil (amhropinon ti pas- 9 cht) , mais ensuite je pense à cette population frivole B qui n'a que les grandes paroles, qui est si peu sérieuse, et je m'afflige. Rentré dans ma chambre solitaire » je pleure. »

La civilisation littéraire était perfectionnée jusqu'à la dépravation ; l'éducation de la jeunesse commençait de bonne heure, se continuait longtemps, créait des grammairiens et des sophistes et

ne faisait pas de citoyens. Les enfants et les jeunes gens en robe de soie flottante, ornés par leur mère de bracelets et de colliers d'or, passaient de l'hippodrome aux écoles» et de ces dernières au théâtre.

Les études de la jeunesse ne se dirigeaient que vers la utilité de l'esprit; rien pour former des hommes. Au lieu de collèges, des théâtres de disputes. Un certain nombre de chaires dont Théodose, après Constantin, avait déterminé les attributions, appartenait à ces jeunes éliminés les grâces et les recherches d'un langage corrompu par son élégance même. Comme il arrivait toujours dans Byzance, la partie matérielle de l'éducation était d'une extrême magnificence: huit portiques aérés, soutenus par des colonnes de marbre conduisaient à de grandes salles, avec une chaire pour le

216 DÉCADE KGB INTELLECTUELLE

professeur et des bancs pour les élèves. Des peintures à fresque ornaient les murailles. Une chaire et une salle par ticulière étaient assignées à chaque professeur. En 625, des professeurs enseignaient la grammaire grecque, la langue latine, la rhétorique, enfin un cinquième la lecture. Il fallait être chrétien pour être admis au nombre des professeurs; les païens de leur côté établissaient des salles d'étude et payaient des professeurs particuliers qui faisaient grand ombrage aux professeurs chrétiens. Théodose augmenta le nombre de ceux-ci qu'il porta à trente-un, il paraît prouvé que le sénat (le sénat de Théodose !) prononçait sur l'admission des candidats. Treize de ces professeurs avaient pour domaine la langue latine et quinze la langue grecque; et telle était la proportion ridicule établie dans les subdivisions du savoir, que les subtilités de la grammaire accaparaient à elles seules, dans ce nombre, vingt chaires pour le latin et dix pour le grec; Tart des sophistes grecs, cinq, et l'éloquence romaine seulement trois. Plus tard on créa une chaire de philosophie et deux chaires de jurisprudence.

Une pareille éducation fendait évidemment à faire régner la frivolité, l'ornement et le mensonge. Les draperies de la rhétorique et les arguties de la grammaire voilaient aux regards toute la partie saine et forte des connaissances humaines. Le sens moral si profond du christianisme put seul combattre ou modérer cette tendance, ce luxe subtil de l'éducation Byzantine. Grégoire de Naziance rapporte que Saint-Basile se fit admirer surtout par la force d'esprit avec laquelle il rejeta quelques-unes des branches d'études que l'on jugeait alors indispensables.

C'était aussi l'époque des résumés et des abrégés, des

DU BAS-EMPIRE. 217

• compendia, » des méthodes faciles mises à la portée de tous. Aristote était intelligible; on regardait, dit Théophraste, le sens de ses œuvres comme retranché dans des fortifications « pins impenetrables que celles d'Ékbatane. » La logique n'était plus qu'une méthode de chicane; et l'on joignait à la déclamation poétique empruntée à Platon, ou plutôt parodiée d'après lui, les subterfuges du barreau. Ainsi se préparaient à l'exercice de leurs facultés ces jeunes gens sans but moral qui devaient être un jour des citoyens sans patrie.

Avec ses trente-un professeurs, Byzance n'était que la métropole du plaisir. Béryte, le Beyrouth du moderne Naplouse, était devenue la capitale des études locales; Rome, celle du monde politique; Athènes, celle du monde littéraire. Sans avoir achevé son éducation dans cette dernière ville, on ne pouvait prétendre à aucune supériorité intellectuelle. Mais Athènes, tout en conservant un goût plus pur et en gardant plus précieusement que Byzance la tradition des anciens chefs-d'œuvre,

subissait la même décadence. £De professait pour les sophistes une passion qui allait jusqu'à la fureur.

L'étranger qui venait finir son éducation dans la ville de Blinerve et qui abordait au Pyrée, avec son porte-manteau, son tapis et ses malles, comme le raconte saint Grégoire, n'y trouvait que vie joyeuse et tumulte; rien qui rappelât la gravité orientale de Byzance; partout une puérile, ingénieuse et voluptueuse agitation. D'abord, les amf et les partisans des professeurs à la mode^ tous rivaux, entouraient le jeune homme et essayaient de le déterminer en faveur de leur patron. Une fois engagé dans les rnes d'Athènes, le nouvel étudiant était assailli de questions. Gelm-d lui inro- posait une énigme^ celui-là un problème;

fil 8 DÉCADENCE INTEUECITUELLE

mille interrogations bizarres aGcueillaient le ooaToaa ViBO. C'était un chaos d'épigrammes, de sophisines, dfi chansoBi, d'arguments et de subtilités; d'autres interloeutoura le joignaient à la mê- lée; et quand rétudiaot avait été biea harcelé par ses hôtes, on finissait par le ponduipe ei| t|>ioi&*

'phe jusqu'à la place publique. Dans cette proeea^ singulière, la joie enfantine des habitudes al- bépientiie^ éclatait librement; les étudiants se rangeaient en deux files, sautant et dansant comme |es cory))hées des baccha-? nales; il ne leur manquait que le thyrses. Le nouveau vepa marchait au milieu de cette bande, couronné de fleurs, et arrivait ainsi jusqu'à la porte des bains publica qu'i) iraoi vait fermée et que l'on frappait à grands coups de pùlla instrun^ents. Enfin les deux battants livraient paaaagaaa jeune homme, ainsi immatriculé parmi les étudiants atbè^ niens. Cette gaité folâtre de la décadence athéoielpaa, cette scène d'une vivacité si jeune contrasteqt vivmnoDt avep le sileqcedes tombeaux et l'in^Pùbilité^ea rainai ex l'on ne peut lire sans un seuiumaDt de roèlaupo- liQ pp(h fonde ce récit, que saint Grégoire a mêlé à l'^iine da Ml homélies, comme un agrément, dit-i), une douCf^Ufi enfii « un bonbon (édusma) de son éloquence sacrée,

C'éuit une vie charmante s^ns doute que cette vie pnèqu'enfantine passée aux pieds de Yénus et de HlinervQ, ao milieu d'aimables amis e|; sans études sévfirea. Il ne s'agit? sait que de grâces ora- toires, de recherches fleurie^ e| papr tieuses; on devait quitter à regret ce centra d'une lumière douce, qui n'avait plus de chaleur. Là le dernier reflet du paganisme conservait l'agrément de la vieille (Qytbologie et éloignait les graves pensées chrétiennes. La vie y était facile; les mœurs hu- maines et sociables; on n'y voyait pas* comme

il fiéryte, les jeu^ 4es gUdi^toqra ^pQQUtumer Ifii àuifii i b

IKT BÂflkEMPIigs, 318

Orn^téi pi. CPMmo à Byzance, la magaficence et rinças* trie toat domina et tout absorber. Vous reveniez d'Athènes, nu pèil eQéininé, un peu païen, prêt d'ailleurs à subir toutes les conditions de la vie d'intrigue et de luxe, de jooiissiices sensuelles et de combats métaphysiques qui r^gaeiit à Coastantinople,

péeadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie. — ÈaioiérptieQ des découvertes indus- trielles qui datent de cette époque^

Certes de telles mœurs ne développaient et ne rendaient iFigooFeuse aucune faculté morale de l'homme; cependant tout ce qui avait trait au perfectionnement matériel s'embellissait et s'accrois- sait. Constantin, par un décret de l'an SSSf demandait qu'on lui envoyât des élèves architectes^ sculpteurs et artisans; il exemptait d'impôts les parents des jeunes gens qu'on lui adressait. Il réus-

sit dans son dessein. En peu de temps, il régna sur la ville la plus riche en beaux monuments qui fût au monde, et la plus stérile en grandes âmes. •

Ce ne fut pas tout; le commerce et l'industrie, alimentés pendant quatre siècles par le luxe colossal de Byzance, s'emparèrent des forces de la nature. Dans cette apathie de la vie morale, dans cette torpeur de la vie intellectuelle, au milieu de la dévastation et du bouleversement in restes de l'Europe, on vit éclore successivement à

220 DÉGOUTÉES DU BAS-EMPIRE

Byzance, à Milan, à Rayonne, à Rome ces découvertes ikmt le monde moderne n'a pas cessé de jouir.

A peine l'institution chrétienne a-t-elle pris racine, les fabriques de soie sont apportées par des moines, en 230 ; la pompe et l'aréomètre, découverts au 7^e siècle; le sable est transformé en verre au 9^e siècle ; les chiffres arabes sont connus, la musique est réduite en un système simple, au 10^e ; les moulins sont inventés, et les foires marchandes établies au 11^e. Je continue mes recherches, et je suis frappé d'étonnement en reconnaissant enfin que la stérile et indolente Byzance, le moyen-âge et cette vaste période, si dédaigneusement traitée, ont donné au monde toutes les découvertes qui constituent la supériorité de la civilisation moderne ; les aces, la boussole, les cheminées, le papier, le café, le verre, la soie, le télescope, les lunettes, les postes, les cartes marines, la poudre à canon, Teau-forte, la gravure, les tapis, les orgues, les lettres de change, les liqueurs spiritueuses, la peinture à l'huile, la fresque, la détrempe, la connaissance des Antipodes, l'alambic, l'imprimerie : sont-ce là des bienfaits? Et si Ton calomnie nie l'ère qui donna de tels fruits, que faire pour empêcher les hommes d'être ingrats?

Dès les premières années du moyen-âge, on voit s'élever des hôpitaux, des asiles pour les enfants-trouvés et les vieillards, des maisons de retraite pour les pauvres, établissements qui, sous l'influence du christianisme, devinrent bientôt communs à tous les peuples civilisés. Quelques coutumes des barbares, adoptées par les vaincus, ajoutent aux jouissances de la vie. Tel est l'usage des pelletteries et des fourrures que les Romains ignoraient Les anciens montaient à cheval sans étriers et sans selle; cet usage date du 7^e siècle. On n'avait employé jusqu'au 9^e siècle,

FIN DU MOYEN-ÂGE. 221

que le parchemin, le papyrus et les tablettes enduites de cire, pour y inscrire ses pensées. Un nommé Amrou, de la Mecque imagine, vers l'année 706 de notre ère, de piler le linge pour en faire du papier. Le papier de chiffons est inventé vers 1250. L'érudit Montfaucon a vainement essayé de remonter à la véritable origine de cette invention si précieuse.

Pendant le cours du 10^e siècle, des moines oisifs inventaient les horloges. Auparavant on se servait de clepsydres, de sabliers et de gnomons. Vers le 11^e siècle, les bénédictins élèvent les premiers moulins à vent dans leurs domaines. Un bourgeois de Middlebourg invente les lunettes, et fournit à Copernic et à Newton les instruments de leurs conquêtes. L'invention de la boussole ou plutôt la découverte de la polarité de l'aimant se perd dans les ténèbres du 12^e siècle. Les Arabes, cent ans plus tard, nous donnent Valon, le sa ammoniac et Veau-forte substances dont remploi a créé tant de nouvelles industries. Les Juifs établissent en Orient de vastes fabriques de teinture. L'industrie enrichit Venise, les villes libres des Pays-Bas, et prépare la grandeur de Florence. Linné affirme que la plupart des végétaux qui «n'ont à notre nourriture ont été apportés par les Goths en Europe et cultivés par des moines : il cite le houblon les épinards, l'artichaut, parmi ces nouveaux aliments.

Les signaux employés dans la tactique navale datent de l'empire grec ; V éclairage et le pavage des rues renaissent à la même origine. Les premières cheminées furent construites à Venise, ou, selon Villani, à Florence, au XIII^e siècle ; la poudre à canon, dont les Indiens connaissaient le secret, fut communiquée aux Arabes par ces derniers, et aux Européens par les Arabes vers le commencement du XIV^e siècle. L'imprimerie et la grammaire qui ont

222 DÉCOUVERTES DU BAS-EMPIRE

« ne commune origine, et dont la découverte fut préparée de longue main par l'habitude de graver sur bois des légendes et des images, appartiennent à la même époque » que.

L'invention de la peinture à l'huile, faussement attribuée à Van-Eyck, remonte un siècle plus loin ; un tableau de Jean de Mutine, peint à Thiviers sur bois, porte la date de 1280. L'art de fabriquer des miroirs de verre en interceptant les rayons solaires au moyen du vif-argent, n'était point connu avant le XIV^e siècle. A la même époque on commença à soumettre le commerce à un code spécial ; les lettres de change furent inventées. Barcelone eut son code maritime, qui servit de modèle à toutes les lois commerciales formulées dans la suite sur le même sujet. Le tricot et la dentelle furent inventés en Italie. Si nous voulions descendre jusqu'aux plus vulgaires détails, nous ne craindrions pas de citer plusieurs usages domestiques, regardés aujourd'hui comme indispensables, et qui furent mis en vogue par les Italiens du moyen âge : tel est l'usage des fourchettes et celui du tourne-broche. Je ne parle pas des résultats si nombreux de la grande découverte de Colomb ; le diable cochenille, la canne à sucre, une multitude de substances utiles et nouvelles sont dues à la même cause, qui se rapporte elle-même à l'invention de la boussole.

Dans cette Byzance énervée que nous avons décrite tout-à-l'heure, le mouvement intellectuel s'était ralenti, le mouvement moral s'éteignait ; mais de ses mœurs date une nouvelle phase de luxe et de bien-être. On retrouve ce luxe dans la Gaule-Méridionale au temps de l'empereur (1) «

(1) y^e plus haut, SiMoria Ai^eott.tiiiiHt.

Wt m MOYEH-AGfi^e Sl2â.

L'affaiblissement intellectuel de Byzance, d'Athènes, de Rome, entre les IV^e et II^e siècles, puis entre le IX^e et le XI^e ont permis à l'humanité d'appliquer son énergie à la création de nouvelles ressources matérielles. Quel espace de temps a jeté, dans une durée égale, autant de jouissances, d'industries et de richesses au sein de la civilisation ? On ne suppose le nombre d'êtres humains, MtdAgéti, égayée, de l'alimentation par ces découvertes ; que l'Oni cède les heures et les jours de bonheur et de plaisir préparée par elles seules ; que Ton cherche à en apprécier l'influence éloignée ; et, sans parler de la boussole qui a créé la navigation, et de la poudre (secret de tuer beaucoup et vite, fruit des moments de récréation d'un moine, celui qui a changé l'art militaire), que l'on juge l'imprimerie, non-seulement comme art de fixer les paroles, mais comme un lien magique du passé et de l'avenir ; une barrière opposée aux invasions de la force ; une chaîne électrique qu'il suffit de frapper pour soulever le monde contre l'injustice ! Au sein de ce Bas-Empire, méprisable à plus d'un titre, l'industrie et le commerce prirent leur essor. La chute de l'aristocratie romaine avait préparé le triomphe des arts mécaniques. Il n'y avait plus qu'un moyen de se ménager une vie heureuse et opulente ; c'était de faire le commerce et de se livrer à l'industrie. Les Arabes, les Byzantins et les Génois couvraient les mers et opposaient à l'orgueil des chefs féodaux, à la puissance usurpée par les laïques, leurs manufactures, leurs produits, euGn leurs trésors : la classe industrielle prenait sa place entre des grands qui n'avaient que leurs tours, et des prêtres qui n'avaient que leurs ab-

bayes. « Pou- » voir tombait, gauserie cessait (dit Rabelais) à l'aspect d'ob- » jet tant vénérable comme est argent » Les petits magistrats d'Italie et des Fkodref^lea aldermen et le statboudérat pe*

224 DÈGOUTERTES DU BAS-ElfPIRE

saient déjà daas la balance politique; le monopole, arraché aux mains nobles, avait livré depuis longtemps k des mains roturières l'exploitation de Tindustrie. Une puissance noovelle préparait, an sein d'un âge affaibli, son énergie bienfrisante.

Il est encore d'autres bienfaits de la même époque. Avant de les indiquer^ remontons aux premières causes de tons les grands changements qui la signalent Voyons qud héritage Rome expirante avait laissé au Bas-Empire naissant. La baine du monde entier, un peuple dégénéré, un fantôme d'autorité, des tribunaux sans lois, un empire sans patrie, les lettres avilies par les rhéteurs, le commerce étouffé sous le monopole, le sceptre pourri dans la main des monarques : voilà quel fut cet héritage. La louve des exactions (comme le Dante la nomme) (1) avait épuisé la substance des peuples. Depuis longtemps les derniers cris, les derniers soupirs du génie républicain s'étaient exhalés dans les belles pages de Tacite. L'éloquence avait fui avec la vertu; la liberté, dans son exil, avait entraîné le talent et le génie; des mercenaires barbares tenaient le peuple à genoux et tremblant sous la pointe de leurs lances. Sons ces auspices, le Bas-Empire commence : il porte le poids de tous les forfaits que Rome a commis. C'est Rome que l'on encense; c'est le moyen-âge que l'on calomnie; an succès on ne trouve que des vertus; au malheur on n'attribue que des crimes.

(i) c Ed una lupa cke di tutte brame

» Sembrava carca con la sua magretza 9 E moite genti fa già viver ferame. i

ET DU MoTEN-A6E

Cependant le genre humain se trempe au foyer de tant de discordes et de malheurs. Le premier fruit de l'enfantement coniuksif est la servitude abolie.

Constantin , en appelant les esclaves à la liberté et au christianisme, avait préparé cette révolution : elle s'accomplit par la seule force des choses. Les Huns, du pied de la muraille de la Chine, s'élançant ; et à peine ont-ils passé le désert, que TÈmpire croule, les palais sont en flammes, et l'irs mattres, jadis opulents, errent sur un territoire cou- Tert de ruines. Les fortunes sont incertaines; les propriétés se divisent Ces meutes d'esclaves qui remplissaient les maisons et les terres des nobles deviennent inutiles. On n'a plus à exécuter aucun de ces grands travaux par masses,' auxquels on les employait. Au lieu de nourrir un homme , on paie les heures d'un journalier. Le serf lui-même a sa pauvre cabane. L'afflux des races nomades achève de jeter un esprit de liberté dans la société en décadence : cette sève vigoureuse circule avec leur barbarie comme un nouveau sang dans des membres paralysés. On Toit, dans les rues de Byzance , parmi ces eunuques et ces moines qui se traitent magnifiquement d'illustrissime et d'honoratissime^ des sauvages sortis des marais de la Frise, qui se saluent en ces termes : « Salut, toi qui étant libres es noble (1) I »

Enfin toutes nos institutions bienfaisantes datent de cette même époque. Les ambassades auprès des hauts-ba^ rons jettent les fondements des états-généraux. Le jury nous vient des bois de la Germanie. Le Wittenagennot de ces barbares est le type véritaUe de nos assemblées re-

(1) Voy. Neueste Ostfriesische Geschichte von Titelman Mathias Wulfs, Berlin, 1618.

220 DÉCOUTEBTE» DU BAS-EMPIRE

présentatives. HallaniM Tarner (1), Temple (2)t WV- 1er (3), Montesquieu, tous les écrivains qui M tout ooc«« pès de ces matières témoignent de l'influence exercée sur les institutions de ces peuples sur les inslitiilioiii de l'Europe.

Industrie, politique, législation, nous tenons tout de cette époque si méprisée. Je ne sais si elle fut barbare; certes» à la juger par ses fruits, elle a été grande et digne d'estime. Quant au génie, on ne trouve dans les pages de ses écrivains ni la pureté ni la sévérité de Virgile, de Xénophon, de Tit-Live. Les arts languirent pendant six siècles; quelques théologiens discutèrent des questions à peu près aussi utiles que celles-ci: « Savoir si une chimère, bombinant dans le » vide^ peut manger les intentions secondes {utrum chi^ » mœra^ bombinam in vacuo, possit comedere secundas intentiones).)) Mais n'est-ce que dans un discours ou dans un poème que le génie laisse des traces? Les facultés humaines perdent-elles toute espèce de droit à la gloire, quand elles s'occupent d'autres objets; et si l'époque où Isocrate, au rapport d'Athénée, consacrait un mois à tourner et polir une phrase, mérite votre admiration, ne pouvez-vous réserver quelque estime au temps qui produisit le moulin à moudre et le moulin à papier?

Il serait injuste, d'ailleurs, de refuser le génie à l'époque de Julien, de Bélisaire^ d'Hildebrand, de Zénonie,

(1) Voy. Anglo-Saxon History^ etc.

(2) Observations on the United-Provinces.

(3) Researches on the principles of the Constitution, etc. — V* surtout Palgrave Cf Hallam et Wiarda,

SE m mOl&hAQEi 227

d'Alfred et de Charlemagne« Les couronnes alors étaient pesantes; Ton trouverait dans l'histoire peu de têtes capables de les supporter dignement Quoique les dialectes teutons eussent corrompu la langue latine et grecque (1), et que le mélange de tant de patois divers ne permit plus aucune pureté de style, Quinte-Curce et Longus se placèrent, sous ce rapport même, à côté des écrivains les plus distingués. Ouvrez Bazile, Chrysostôme, Augustin, Am* braise, Grégoire de Nazianze: lisez l'Africain Terullien, Lactance et quelques autres, ils vous offriront un étrange spectacle d'une lutte violente entre des génies puissants et des siècles confus. Alcuin, Gerbert, Avicenne, le grand Roger Bacon, l'Ubeillard, Boèce et Bède méritent mention.

Le malheur même entretenait cette force de résistance qui fit éclore, entre autres fruits, les républiques italiennes. Les caractères énergiques et quelquefois atroces, dont leur histoire est remplie, n'appartiennent qu'au moyen-âge; on retrouve des vestiges du même génie chez Michel-Ange et Dante.

Entrez dans une des cathédrales semées sur l'Europe par ces générations. Vous y reconnaîtrez tous les vestiges et comme l'emblème de leurs mœurs. Ces proportions démesurées, ces voûtes suspendues au loin sur d'immenses colonnades, glacent le cœur le plus ferme. Un involontaire effroi vous saisit. C'est l'infini rendu palpable. Vous écoutez. Il j^semble que cette majesté lugubre recèle des oracles et des mystères.

Oue votre pensée rassemble un moment, dans cette ob-

(I) Je plot bas, HMiſvīTAd

DÊGOUYERTES DU BAS-EMPIRE

setire enceinte^ toas les écrivains qui ont traité si lég^ment le moyen-âge. Qu'au milieu d'eux, éveillé par ks cris calomniateurs de Thistoire, un génie de cette époque, un Dante, par exemple, se lève et dise :

« Tout ce que vous êtes, vous le devez à notre âge. » Votre oubli serait odieux : que dire de votre calom- » nie?

9 Nos erreurs même vous ont donné des fruits. Nos ri- " » diculesont été pour vous des bienfaits. Vous devez votre » chimie à notre alchimie ; nos astrologues ont précédé vos » astronomes.

9 Jouissez en paix d'un si grand héritage. Mais pourquoi » troubler les cendres, froides depuis longtemps, des hom- » mes qui vous l'ont légué? D'eux seuls viennent vos » institutions, vos industries et vos plaisirs. Nos savants » vous ont conservé les trésors du génie antique. Nos ou- » vriers en combinant les éléments , ont continué cêitte » conquête de la nature, à peine ébauchée par les an- » ciens , qui vous prodigue aujourd'hui tant de jouis- » sauces et de richesses et que vous pour- suivez avec ori> gueiL

» Chaque heure de votre existence prouve que vous êtes

» ingrats. Il n'en est pas une qui ne soit aujourd'hui em-

9 bellie par quelque découverte utile, dont la source ou le

• perfectionnement appartient au moyen-âge. Les fem-

» mes même nous doivent leur nouvelle puissance. Escla-

» ves des anciens, reines aujourd'hui, elles sont devenues

» les compagnes des générations, dont elles n'étaient que

» lés conservatrices ignorées et souvent avilies. C'est aux

)) mœurs de ces barbares que vous ravalez, c'est à notre

» chevalerie chrétienne, à nos peuplades germaniques,

* qu'elles doivent cette volupté de Tâme, cette dâica-

ET DU MOTEN-AGE

» tesse dé sentiment, ces passions inconnues de l'antiquité, » ce nouvel amour enfin (1), et cet empire qu'elles ont » conquis.

» Tels sont nos bienfaits ; telle est votre reconnaissance. » Vous payez, par des outrages , les hommes qgi, en des » temps malheureux, ont forgé les armes de votre pou- » voir et les instruments de vos plaisirs ? »

Pourquoi les bienfaits de cette époque ont-ils été appréciés avec tant de légèreté ? Parce que Ton veut être lu, et non être utile; qu'il est aisé de juger vite et de prononcer hautement ; que Ton trouve plus beau d'être éloquent que d'être vraL Ce que nous oublions le plus souvent , c'est d'être justes.

(i) V. nos Êtndeff sur PAntiquité, db la Situation dbs femibs Gbbes, etc.

rf-v

D'ARKTOTE ET DE M IWLCECE.

ODELOOES HOTH SUR LA RHÉTORIQUE

D'ARISTOTE

ïM^MM^% ^MA%VMA«« ^M^ ^«%M'VM«M^r%M<VVV%VVV*
<VVV%\\'V«a%V«(VVV« ^ ^VV% ^« ^ ^<V% %

a Je vais tous apprendre à persuader , c'est-à-dire à » avoir raison quand vous aurez tort. Vous parlerez pour » ou contre, également bien« Les grandes choses , vous les » rabaisserez; les petites, vous les ferez grandes. Je vous)) fournirai des preuves, des arguments et des répliques. » Vos auditeurs ont des passions, je vous dirai lesquelles; » vos juges ont des faiblesses, vous en saurez la carte. » Dans ces tiroirs, que je nomme chapitres, vous trouve- » rez numérotées, étiquetées et classées, des solutions » pour tous les cas possibles ; ici de la morale, plus loin » de la colère^ ailleurs de la pitié. Quand il faudra vous » frapper la cuisse (fémur fer ire... indignatos decet et 9 excitât auditoire, dit Quintilien) ou frapper du pied » {pedù supplisio, ait Gicéron), j'aurai soin de noter cette » mimique de l'éloquence. Or, écoutez-moi. »

Ainsi parlaient, je ne dis pas Aristote à ses disciples, mais tous les rhéteurs anciens. Ils nous ont élevés ; nous leur devons ce que nous sommes ; cependant l'exposition fidèle de leurs systèmes nous semble une parodie, tant nous nous trouvons éloignés du monde antique^ tant l'idée de l'utile a prévalu sur Tidée du beau, tant la civilisation a vieilli l'Europe^ tant la moralité chrétienne est de? eniie rdne et maîtresse de cette Europe disciplinée ja«

23& DE l'influence

dis par les arts helléniques. Nous sommes arriyés k ce point de IM (lluë ë6mt)rèndr# l'inliiM&M stifeliitt de fart grec, subtilité naïve, finesse ingénue, artifice presque puéril dans sa profondeur L'ironie éclot sur nos lèvres quand le sévère Arlstote reprend la parole, et compte grain par grain les genres de bonheur et d'avantages que Toratenr doit promettre à son crédule auditeur. Il y en a de cent sept espèces, ni plus ni moins :

Treize bonheurs positifs, ci 13

Ôttinze bonheurs dé pféférëftcë. . • . IS

VlAgt-quatté atvanbges (*mâin^ SA

Citiq avantages Mollis ôéftaln l . • i » S

GiùquAtitè Avantages dompafail&. i . . HO

Total. 407

Nous ne voyons Hbrien de sérieux; Aristote o'effl pas de oet aviSi Après avoir dénombré les preuves artificidks et les preuves non artificielles « il touche au chapitre des passions, et c'est là qu'il triomphe. Le chiffre et l'observatHHi le servent à l'envi. Il donne l'algèbre complète 4tt eœlur humain t « Vous exciterez la colèl-e de dit^sept ia^wis; » vous l'apaiserez de dix-sept maüièi^ . Il y a vingl-flept » motifs différents pour aimer ou pour hidl'. Les lâobiks » de crainte sont au nombre dé onze ; on pèil l'accrdlre n de sept manières et la diminuer de sept autre » DoiHe » motifé de honte peuvent agir sur huit genres d'hommesi » et il faut les distinguer soigneusement; Oli a pitié pont ê huit espèces de maux ; on est Indigné sous quatre points 9 de vue. L'envie se divise en six espèces. OU doit fiarler » aux hommes sept langages^ suivant qtie l'aodilemr est D joanoi vieui bo-Hunt mir » iK^Ue d# raot » yrtiaiMUi ih

d'aristote. 285

» cbe ou pauvre, malheureux ou heureux. Ce n'est pas » tout, la diction passe par ces nuances, et je vais » énumérer cent quatre-vingts élémens ou parties dont se » compose la bonne diction oratoire, appropriée aux temps^ » aux lieux, aux hommes, aux professions, aux circon-* » stances. Nous descendrons jusqu'à l'étude de la meta-' » pbore et jusqu'à l'emploi de l'épithète. Nous n'oublie- » FOUS pas le proverbe, la sentence, l'allitération ^ la rimei » la plaisanterie, le jeu de mots. Soyez persuadés que mes » divisions renfermeront tous les résultats de cette sciencOi » Puisez ensuite dans ce magasin complet; le blanc parat- » tra noir et le juste injuste. Vous pourrez, comme cet » ai^len sophiste , dire à vos auditeurs : Aujourd* kui je » vous ai fait L'éloge de la justice, à demain celui de » l'injustice. »

Cette voix grave et perçante d'Aristote nous étonne un peu, malgré ses vingt siècles d'empire. L'Européen du Nord n'a jamais adopté d'une manière complète l'idée du beau, le culte de la forme, la théorie de l'art, ainsi que l'entendaient les Grecs (1). Non-seulement cette domination de Tart offense la moralité chrétienne; mais une hostilité plus profonde sépare la Grèce des mœurs septentrionales, et d'une certaine probité sincère, austère et dure, filles des climats sévères et des cieux attristés. Réduire en formules le bien et le mal, la vertu et le vice, la haine et l'amour; est-ce un jeu permis, n'est-ce pas un blasphème et un crime î Nous voilà tout armés de colère contre ces subdivisions et ces finesses, dont les esprits délicats d'Athènes, de Syracuse et d'Alexandrie ne se lassaient pas d'admirer

(i) V. la Préface de notre premier voliuene , Étoobbs lea l'Amti*-

QlilÉy fi VI.

236 DE l'influence

la beauté. Nous aimons mieux admettre , avec Quintilien et Cicéron, la nécessité de la probité pour Torateur. Vir bonus dicendi peritus. Je souhaite que l'adoption de cette morale nous ait beaucoup profité; je ne doute pas que nos orateurs politiques ne soient toujours dans le vrai, j'admets que nos avocats craignent d'embellir une mauvaise cause. Sans nous perdre au fond de toutes les questions^ sans nous demander trop curieusement quelle est la vraie supériorité morale des avocats modernes sur les sophistes anciens, il reste évident que Tart de l'éloquence s'est transformé,

que la civilisation , en s'étendant vers le nord, a essayé de rapprocher la probité de la rhétorique, et que personne n'oserait plus, dans nos sociétés actuelles, professer l'art de tromper les hommes selon les cat^ories d'Aristote.

Une fois cette indignation moderne calmée, si l'on suit avec attention la trace du philosophe grec, pinson avance, plus on s'étonne. Il s'empare de tout, il analyse tout, il embrasse tout. Des abîmes de la métaphysique, il passe aux délicatesses de la phrase. Comme l'art de persuader les hommes touche à leurs intérêts et à leurs passions, il n'y a pas de profondeurs dans lesquelles le Stagyrte ne lance, si on ose le dire^ la sonde de son intelligence merveilleuse. Rien n'est plus vaste, rien n'est plus subtil ; c'est une classification à perte de vue, d'une justesse extraordinaire et d'une étendue qui effraie. Tous les grains sont pesés, toutes les formes mesurées, tous les nombres supputés. Dans cette encyclopédie analytique, vous retrouvez les mœurs des peuples, celles des hommes, l'étude des gouvernements, la physique, la logique, l'histoire naturelle, la science du langage. Vous restez en adoration devant cette puissance de l'esprit le plus aiguisé qui fût jamais; devant

D*ABISTOTE. 237

cette sagacité qui a tout vu, tout exploré, tout classé : tous n'êtes plus surpris que l'Europe renouvelée , quand elle voulut retrouver les arts et l'éloquence , se soit précipitée à genoux aux pieds d'Aristote, et que les peuples chrétiens aient dit à ce païen : « Soyez l'instituteur nouveau du numde qui veut renaître! »

Il faut que cet homme ait été bien puissant. Aujourd'hui même, après tant de commentateurs et d'imitateurs, Témdition se propose, comme le but de ses efforts les plus élevés, l'explication du système d'Aristote. M. Cuvier a rendu récemment leur lustre aux travaux du Stagyrte sur l'histoire naturelle. On rebâtit de toutes pièces le monument de cet esprit encyclopédique ; l'anatomiste de la pensée n'a pas perdu son autorité ; le père de la scolastique fixe l'attention d'une époque livrée à la pratique et à l'expérience.

Tous ces efforts sont bons et louables ; cependant ils ont leur péril. Aristote, l'encyclopédisle des temps anciens, ne peut être jugé partiellement ; on ne le connaîtra qu'en réunissant en un faisceau l'ensemble de sa doctrine; la même méthode d'analyse et de classification a présidé à tous ses travaux. Chacun d'eux, isolé, est loin d'avoir sa signification pn^e. Dans sa Rhétorique, par exemple^ Aristote n'est que l'organe et non le créateur de la science de persuasion et de déception qu'il développe avec tant de soin. Il ne Dût, comme le dit Gicéron, que recueillir les anciens préceptes et les classer avec plus d'ordre. Fidèle à son système, il dresse l'inventaire des acquisitions de l'esprit huwmA^ et il y (^ce l'art du rhéteur. Qu'il y ait des doutes gnrrés à aorievor sur la valeur intrinsèque de cet art , peu lui importe ; son affaire n'est pas de juger, mais de classer. Son génie dénombre , divise, subdivise » range , ordonne,

IIS Dft L'iIFLUBLIICE

Bumépotei il est dasiificateir. Le type idéal èè Mitm m birille pas, à ses yeui , dans une perspective loiotaiii« , vapereuse et divine. S'agit-il des faits, il les observe i des idées, il les range par nna-neei et les représente par des fâgaen algébriques. Il a des cases poqr tous les ol^ets matérlds; il en a pour toutes les qualités , toutes les entités, loates les puissances, toutes les modifications de l'esl-Hit o)>servatenr, il marche à la tête des expérimentalistes modernes; Limié, Quvier le reconnaissent pour précurseur. Métaphysicien, il établit toutes ces divisions analytiques, que la scc^sti-

que a développées et subdivisées. Raymond Lulle, avec sa machine dialectique, n'est que le fils naturel d'Aristote II érée les classifications de l'histoire naturelle et celle du syllogisme et il distingue les ovipares des vivipares, et découvre qu'on ne peut raisonner juste que de dix-neuf façons.

Déjà, dans Gieéron (i), l'idée de l'art grec, la science de persuasion, isolée de la moralité, commence à faiblir. Si ses Topitjues et son De Inventionne appartiennent à la vieille rhétorique, son De Oratore annonce une nouvelle ère. Là, née du juste, pour laquelle Socrate est mort, commence à envahir l'áoquence. Gieéron se détache, avec un peu d'embarras, il est vrai, et sans une décision prononcée, par instinct plutôt que par système, de l'idée de l'art, de l'habileté pure, de l'artifice, de ce techné adoré de l'Ionie, et qui domina toute rinstitution grecque.

Rome, amoureuse de l'utile et du succès, recueillit pour le transformer rhéritage de la rhétorique grecque. Vient le christianisme qui confond la philosophie et l'éloquence. Sous les coups des Barbares, l'intelligence expire,

(i) V* nos ÉtOdbS 8UB L*ANTiQuiTi, Quelque» mots \$ur Oicéron»

D*ARISTOTE

OU pintôt s*eDdort. L'Europe, à son réveil, étend la main dans ses premiers tâtonnements, et veut un guide qui la relève et la dirige ; elle choisit ce grand Aristote, qui avait inventorié toute la science de la Grèce : l'Europe Técoutte et se prosterne. Les derniers raffinements de Tart grec gont les leçons qu'elle bégaie.

Aussi la fraîcheur ravissante et le premier souffle virginal qui embellissent Taurore des nations manquent-ils à TEurope du moyen-âge. A côté d* Aristote, elle place la Bible, essaie de les unir, fait Aristote juif, commente la Bible par les catégories, et s'embrouille dans ses respectables et naïfs efforts de conciliation impuissante. Aujourd'hui, si Ton veut connaître les grandes sources qui ont modifié le plus vivement tout le cours de la civilisation intellectuelle et morale en Europe, il faut étudier Aristote -et la Bible.

HROSVITA.

^mm m mu mtm ad r siêclck.

QUELQUES DOGDIEm SUR BROSYRi ET SON ÉPOQUE.

Consulter ^ M. Saint-Marc Girardin, — Essais littéraires.

— M. ViOemain, — Littérature du Moyen-Age.

— M. Magnin, — TfaducOop in Tii|âtre de Hrosyita.

— Conrad Celles, — Êdit de Hrosvita (lat.).

— Pirkenhammer, -- Vie de Hrosyita.

— Warton and Priée. ^ History ofEnglIsh Poetry.

HROSVITA,

RELIGIEUSE DE GANDERSHEIM.

VVVVVVWWVVVVWWVW VV%V W W \VW VWV WW VI \V WW WW «-X VV WW VI^/VV*\ V
vwv*^ vv

Le drame à Gandenheiro. — Mise en scène. •— Les actricea» —

Les spectateurs»

Une reUgiease saxonne du x** siècle avait lu Térence , avec quelles délices et quel enchantement ! Dieu seul peut le savoir. Imaginez les délicatesses de VAndrienne, les tendresses de VHeCYre , le souffle amoureux de Ménandre, et les murmures voluptueux des jeunes Athéniens sous les portiques de leurs Hétaïres, étudiés dévotement par la nonne allemande , qui pouvait avoir vingt-cinq ans , et vivait sounl le règne des Othons. Pour moi , je me plais à me représen^ ter cette lecture , commencée, Interrompue, reprise et con*^ tinuée quelque soir d'été , sous Tombre transparente et chaude des grands chênes , an bord du fleuve Ganda ; elle a àù coûter bien des soupirs , bien des larmes et de dou* loureux^tHomphes à la nonne de vingt-cinq ans. « Que ce Térence est profane I a-t-elle dû se dire; qu'il est charmant et dangereux I Si Ton appliquait à la légende, c'est-* k-dire k des histoires utiles et sacrées, son art poétique « MliiMbto dialofue f oelte sueceMic»! Tarife de personaa*

ges empruntés à toutes les conditions et pariant le langage de leurs caractères et de leurs mœurs , ne pourrait-on pas édifier vivement les âmes , et ne serait-ce pas on heureux accommodement entre la volupté et la vertu , la piété et le plaisir 7 Parler d'amour, en parler ardemment et sans crainte, pour le plus grand honneur de Dieu et la glorification de la chasteté I »

Hrosvita se mit au travail de grand cœur et d*ane pensée si puiic, que son œuvre demeura chaste et limpide, malgré les plus vives hardiesses. De la prosodie de Térence, elle ne savait pas un mot; elle ne voulait pas gâter, en l'amplifiant 9 la légende, qu'elle respectait trop pour l'altérer. Elle se contenta de diviser chaque récit en scènes dramatiques, et de prêter à ses personnages un langage latin germanisé, un dialogue vif et net , partagé en assonances irrégulières, à la mode germanique du x* siècle, mode sententieuse qui avait envahi les sermons latins comme les poèmes tudesc^ues. Bientôt sept légendes , toutes en l'hoonneur de la vertu féminine triomphant,» avec sa fragilité, de la vigueur mâle {virile i-obur), » furent achevées; elle les soumit humblement à quelques savants personnages , sans doute à ces Grecs-Latins qui venaient de Constantinople, appelés en Allemagne par les Othons. On doit rendre hommage à ces derniers; malgré l'énergie peu commune -de la nonne et la nouveauté d'un essai très-éloigné des énervements du style byzantin , ils comprirent le mérite de cette femme , « qui s'inclinait devant eux comme un roseão • {arundineo mare inclinata), dit-elle en sa préface.

Ce dut être un mouvement inaccoutumé dans le couvent de Gandersheim , lorsque les savants hommes consultés par la religieuse eurent approuvé son travail, et qu'il fut qestion de jouer sa première pièce. Saint-Gyr n'était pas |das

vivement préoccupé des chôens d*Esther et des destinées de l'altière Yasthi. Que de choses à faire , et que de soins pour b mise en scène I

n fallait se procurer le manteau impérial de Constantin, la cotte de mailles et la forte épée de Gallicanus, les ajustements barbares du roi des Scythes , les flèches et les peaux de bêtes de son armée , et le costume de cour des primiders Paul et Jean; les jeunes nonnes avaient des frères et des pères

bien placés dans le monde , et auxquels on avait recours; ces affaires arrangées, il fallait encore distribuer les rôles; la coquetterie revenait prendre sa place dans les divertissements sacrés. Quelque jeune fille, la plus belle entre toutes, bien modeste, préférée de l'abbessee pour sa candeur et sa pureté, devait représenter l'héroïne, sans cesse exposée aux attaques de ramoui* charnd et toujours victorieuse. On la pare, et Ton sème sa tête yii^ale de perles byzantines; plus elle sera belle, plus éclatera divinement la puissance de la chasteté. Quelles religieuses prendront les rôles d'hommes? quelle est celle surtout qui se chargera de répéter les brûlantes paroles {inlicita suaviola) que prononcent les amants? N'est-ce pas une mission dangereuse. L'auteur elle-même prendra ce soin , Hrosvita , dont il est triste que nul portrait ne nous soit parvenu, et qui, belle ou laide , ne pouvait manquer d'être d'une figure spirituelle et expressive. Venait ensuite l'arrangement solennel du chœur tendu de ces tapis-^ séries qui étalent d'un usage général^ et qui faisaient flotter autour des pilastres leurs empereurs romains, leurs scènes pieuses et leurs martyres, précisément les décorations dont on avait le plus grand besoin. La belle église de style primitif, aux rares ornements, aux fenêtres hantes, devait être fière et parée, le jour (sans doute celui même indiqué par

2&o NAISSAUGB DU DRAME

U l^nde) où les portes s'ouvraient à d^n battant» , o& les cloches sonnaient à pleines volées, où rêrêque diocésain d'Hildesheim venait officier an gruid autd, et, la messe dite, s'asseyait sur sa chaise dmrée {sella aurea)^ en face de Fautel même , pour assister , chose étrange , au premier baptême de Fart dramatique moderne I

Ne détruisons pas l'intérêt grave de l'histmre littéraire par la frivolité des inventions. La grâce libre du roman se meurt dans le pédantisme , et cette alliance de la fausse imagination avec l'érudition fausse est une des plaies vives de la littérature récente. Mais la sobriété même de l'éniditiOQ la plus austère ne peut se défendre d'un enthousiasme secret lorsqu'elle soulève un coin du voile que le temps a fait tomber sur les siècles. Qui ne serait tenté de recemstriire par la pensée le théâtre sacré des trion\phes de Hrosvka 7 l'é* glise , non pas gothique-fleurie du xii*" ou du xiii*" siècleSt mais saxonne et d'un caractère beaucoup {dus grave : la longue rangée des moines d'Hildesheim debout dans la ntf, avec leurs robes noires, leurs têtes rasées et leurs cocoUes: les grandes dames aux diadèmes emperlés, aux lourdes nh bes, aux manteaux ornés de grecques massives brodées ea or ; les princes de la cour impériale assis dans le dKeor même , peut-être aussi quelque envoyé de Byzsmce , à la figure fine , à la longue barbe blanche , aux ornements efféminés , mêlé à la sévère assemblée ; enfin , sons le por-« che , qui laisse voir le ciel , la foule pressée des manants » des bourgeois, des artisans, et quelques serfs ou gens mainmortables de la puissante abbaye?

CHrTMW. Sà7

SU

Naissance de Part dramatique dans les églises* — Fête de l*âiie^ «^ SitaaUoQ littéraire de rAllemagne» au x* siècle. — Femmet iaTailh> tes du moyen-âge.

M. MagniQ a <kmné mie excellente tradaction àe ce théâtre de Hramia ; c'est un des plos aimables et des plos saTanti lifres poUiés dans ces derniers temps. L'nn des caractè-* re» da tradnc-teor, esprit rare et délié , c'est la pmdenc6\$ ansri n'oo6-t-il pas avancer, et je me garderai bien d'afiOr-» mer ^ mon tonr, qoe la mlsignifique église de Gandersfadm lit serri de théâtre aux

nonnes actrices ; je pencherais se^-l' crèteroent , comme on Ta ?n , Ters cette dernière opinion, que je sois loin de soutenir comme indubitable et certaine^ OÙ Hrosfha aurait-elle trouvé place pour ses processions triomphales , ses cérémonies de mariage , de baptême et de fdnérailles, ses combats simulés, et tous les groupes de compas'ses qu'elle aime à faire mouvoir ? Mille détails, ceux* H entre autres, confirment l'assertion de M. Magnin , qui estime que ces ceuTres ont été faites pour être représentées et non lues. Des gloires descendent, les cercueils s'ouvrent | nu ermite monte à cheval, traverse la forêt, et arrive à une place publique. Voici une hôtellerie, que l'on pourrait appeler d'un nom moins honnête ; ceci est un cimetière ; une âme béatifiée di^raît et monte au ciel. Pour ces divers jeux de scène assez compliqués , l'église était mieux dispo* flée que l'intérieur du couvent et même que la salle du chapitre. L'élise , d*aiUeurs , la nef et l'autel furent , pendant

le moyen^âge, habités à se prêter à ces jeux scâiinef , et c'est un fait que notre contemporain a le premier échird HTec une savante et spirituelle lucidité , que l'édosion du théâtre moderne, se développant du sein même des cérémonies cathdiques.

Objectera-t-on que les l^endes tournées en drames par Hrosvita étaient peuplées de personnages qui n'appartenaient point aux livres saints , et que c'eût été une profanation intolérable? Cette profanation prétendue s'accordait avec le génie du moyen-âge. A Gonstantinople et dès le VU" siècle» on avait vu des représentations pompeuses s'emparer des saints lieux, au point de scandaliser quelques esprits timides; les années, en s'écoulant, ne firent que servir ce développement de Tesprit chrétien , essentiellement populaire et sympathique. Je ne crois pas qu'il y ait en de délimitation tranchée et complète entre le drame sacerdotal pur, le drame populaire des églises et le dranie profane; la transition a dû s'acc(miplier, comme tout se fait en ce monde, par une succession de mouvements inaperçus , quelquefois contradictoires, dont le résultat général était identique, et concourait à l'évolution nécessaire. On vit peu à peu les représentations de la passion , de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises , se remplir de personnages profanes ; c'était entrer dans le sens des populations chrétiennes que de permettre à Barrabas, à Marie-Madeleine, au Juif errant, cordonnier de son état, et même à Tânesse de Balaam , de se montrer à l'église.

L'école entière du xvur siècle , Robertson , Voltaire , sans compter les controversistes protestants , ont grossièrement erré quand les paroles naïves et les attitudes burlesques de ces personnages leur ont offert une profanation des choses sacrées ; ils n'ont pas com ris cette te&tative se-

CHRÉTIEN. 2/19

rieuse, pardcmnable ou non, pour atteindre la réalité de Tesprit et de l'art chrétiens, en montrant les choses humaines, triviales et sublimes , gravitant autour du trône de Dieo. Dolaure a grand tort de faire tant de bruit à propos de la fête de l'âne et de son cantique chanté dans la cathédrale de Rouen :

Eh ! sire âne ! et chantez I Belle bouche rechignez , Vous aurez du foin assez , etc.

Il ne sait pas qu'il parle d'un vrai vaudeville, d'une farce dramatique et ecclésiastique , et que cet âne était Fânesse de Balaam. Dans cette représentation bouffonne , telle que Ducange l'a décrite d'après une vieille rubrique , on voyait (KO^tre Virgile couronné de lauriers, Nabuchodonosordans sa pompe avant de manger du foin , Balaam chevauchant sur cette monture {Balaam ornatiis , sedens super asinam {hinefesto nomen) habens catcaria, retineat lora (1), etc.), et une multitude de comparses dont les groupes divers 8ymb(disaient les temps anciens et les temps modernes. La

fournaise s'allumait au milieu de la nef, le farouche tyran livrait à ses bourreaux les trois victimes que l'on précipitait dans les flammes. Cette partie de la représentation semblerait avoir dû absorber l'attention populaire; pas du tout : Fânese était le personnage préféré ; ce fut elle qui donna son nom à la fête , les autres acteurs s'éclipsèrent devant elle. De là cette obstination de la plupart des écrivains modernes , et ce lieu commun anecdotique , répété cent fois

(i) DacBUGeb Glosiar. voce tumuê.

par les gens frivoles , que le clergé catholique institua au moyen-âge une fête ridicule dont l'âne était le héros.

Tous les érudits ne s'accordent pas sur la date exacte de ces représentations, où l'ânesse avait tant de succès; War* ton (1) en cite une du x^e siècle, dont il attribue la suppression à Grosteste , évêque de Lincoln. Malheureusement ce Grosteste ne vivait qu'au xii^e siècle, et Warton, qui prétendait à l'érudition et à la poésie, était aussi l'homme comme érudit qu'il était pesant comme poète. Le progrès de l'ornementation théâtrale, qui s'introduisit dans les églises et finit par y régner , doit avoir été assez lent ; il est probable que la mai che en aura été parallèle à celle de l'architecture catholique ; la grande vogue des mystères a dû coïncider à peu près avec cette efflorescence brillante et bizarre qui , du x^e au xiv^e siècle , sema les cathédrales de tant d'images bouffonnes et tragiques, sculptées avec profusion dans le marbre et dans la pierre.

Ici une importante question se présente. La sévérité antique des mœurs chrétiennes , surtout en Allemagne , permet-elle de supposer que les drames de notre religieuse aient été représentés? M. Magnin résout le problème affirmativement. M. Price , éditeur de Warton , dont il a souvent corrigé les erreurs , est d'un avis contraire. On peut alléguer plusieurs motifs en faveur de cette dernière opinion. La Basse-Saxe , à laquelle appartenait Hrosvita , était alors moins civilisée et plus voisine que l'Allemagne méridionale de cet état de mœurs que Tacite a décrit : vastes métairies , immenses forêts semées de quelques villes rares et peu habitées, le grand empire de Charlemagne affaibli en se divisant, enfin une demi- barbarie qui laisse plus fa-

(1) Uhtory of Poëry, m.4*» U U, j^e aOd,

CHBÉTIBM. I 251

dlement exister le travail isolé d'une imagination émaillée, se complaisant à dramatiser la légende , que les pompes publiques d'une représentation ecclésiastique. A ces motifs f^e kiennx et tirés de la situation même du pays, on peut ajouter des observations plus précises ; les indications de scènes ou didascalies sont très-peu nombreuses dans le manuscrit de la nonne, et l'une de ces notes a été détachée du texte même par Ck>nrad Celtes , le premier éditeur.

Des raisons fort graves me semblent militer contre l'opinion de M. Price, que M. Magnin n'adopte pas, comme nous l'avons dit L'Allemagne du nord, toute barbare qu'elle fût , se trouvait soumise à un mouvement de civilisation ecclésiastique , nécessairement latine , qui n'a pas été bien approfondi ; l'impulsion donnée par Charlemagne était amortie, mais n'était pas éteinte. La poésie primitive des races teutones se taisait sous l'impression vive, fraîche et puissante, de la foi nouvelle qui s'emparait de la Germanie , et qui , éloignant ces peuples neufs de leurs propres dialectes , leur faisait oublier leurs chants sauvages. Du viii^e au x^e siècle , l'éducation ecclésiastique et romaine produisait en Allemagne et en Angleterre une foule de glossaires , de versions interlinéaires et de paraphrases bibliques; Beda, Gudbert ou Guthbert, Aldhelm , homme de race teutone , essayaient des poésies ecclésiastiques latines d'un mérite remarquable. Au commencement du x^e siècle, Ingulf

allait à Westminster et à Oxford apprendre le latin, la rhétorique et la philosophie aristotélique. Les moins civilisées entre ces races subissaient l'éducation monacale avec une ingénuité énergique et vive, dont la trace se trouve dans *ĪHeliand*, poème composé par un moine anonyme de la Basse-Saxe. Enfin, le partage de l'em-

pire après Gharlemagne précipita encore ce mouvementsiuh gulier.

Cette époque germanique de Hrosvita, époque. (Ascne et peu connue des savants français, italiens et espagnols) médiocrement éclairée par les Allemands eux-mêmes, est aussi bizarre qu'intéressante. J'admettrais difficilement que « le couvent de Gandersheim fut en Allemagne une sorte d'oasis intellectuelle jetée au milieu des steppes de la barbarie. » Les monastères de Saint-Gall en Suisse, de Lorsch auprès de Worms, d'Hirschau dans la Forêt-Noire, de Wessobrun en Bavière, et plusieurs autres, contenaient des bibliothèques et des écoles, des moines avides d'acquérir et de propager la science. Plus d'un catalogue de ces bibliothèques nous est parvenu ; si l'on n'y compte pas beaucoup de volumes, le choix des livres est bon, et le soin avec lequel les vieux moines protégeaient leurs trésors pourrait nous servir d'exemple et de leçon. Ces bibliothécaires anciens mettaient leurs livres dans des boîtes d'or {capsœ, caveœ aureœ}^ souvent enrichies de diamants {ex auro purissinio gemmario opère ctolatas}. Quand ils s'en servaient, ils les recouvraient d'une enveloppe de cuir ou chemise (camūalibrorum). Rien ne coûtait aux prélats pour donner aux Ecritures saintes, par exemple, une enveloppe digne d'elles. Un poète du ix^e siècle, Godwin, dans son œuvre *De Prasulibus*, raconte que l'archevêque Wilfrid, après avoir dédié solennellement l'église de Ripon, ordonna que quatre copies de l'Evangile fussent écrites en lettres d'or et closes dans une boîte d'or :

Quatuor anro Scribi Evangelii praecepit in ordine libros Ac thecam e rutilo bis condignam condidit auro (?• MU)

CHBÉTIF.N. 253

Une religieuse savante n'était même pas chose aussi rare {rara avis, comme le dit Henricus Bodo} qu'on pourrait l'imaginer. Je citerai parmi ces dames savantes du moyenâge, trois seulement qui n'ont pas laissé de traces de génie et de sensibilité comme Hrosvita, mais qui méritent une mention. : — Herluca, religieuse d'Éppach ; — l'abbesse Amrea, dont on peut lire l'histoire dans la légende intéressante de l'orfèvre saint Eloi ou Éligius, — et Hedwige de Bavière. Les discours de l'abbesse prouvent une instruction théologique fort avancée ; Hedwige, mariée au duc Burckhart II de Souabe, lisait le grec et le latin, ce qui la placerait, en fait d'érudition, au-dessus de notre nonne de Gandersheim, dont les drames ne semblent pas prouver qu'elle ait su le grec.

S ni.

Beaux-esprits des couvents allemands. -^ Anecdote de Meinwerck

Latin rimé.

Ce ne sont pas là des exemples partiels et isolés, mais les corollaires de ce grand ensemble de faits que j'ai signalés (dus haut Les couvents de Gharlemagne étaient restés debout ; sous les Othons, Cologne, Utrecht, Mayence, Bonn, Gorvey, Trier, Paderborn, Hildesheim, Fulda, virent se former d'autres pépinières latines et grecques. Les empereurs, qui avaient la prétention d'hériter des Césars, protégeaient ce genre d'études ; le même désir avait porté Clovis à se créer une petite cour romaine, à

changer ses Icudes germains, en sujets de l'empire « et à donner de Tauriorilé à TEglise , qui , représentant Ift dvUi* sation latine et despotique, plaisait fort à ces rois barbares longtemps chefs de leurs égaux. Plus leur pouYoir s'i<^ crut, plus ils s'efforcèrent d*accaparer la force dont la civilisation latine avait armé ses empereurs. Au x* siMe, les Othons accordèrent non-seulement aux études latiDea,niail aux études grecques une faveur particulière. Le frère d'Othon I", Bruno, archevêque de Cologne , fit venir des professeurs et des artistes de Constantinople ; Othon II épousa une Grecque et s*entoura de Grecs ; Othon III ap^ prit dès sa première jeunesse la langue d'Homère qu'il ta* vait fort bien.

Cette tentative était un peu violente et exagérée , et comme elle ressortait de l'ambition politique , elle ne s'opérait pas avec l'aisance de développement et la souplesse féconde qui caractérisent la marche naturelle des civilisations. Des évêchés étaient accordés à certains guerriers plus braves que savants, plus fidèles à rompreflu* que propres au service des autels; tel était co Meinwerck ou Meinwerk , évêque de Paderborn , contemporain de Hrosvita, en faveur duquel on me permettra une courte digression, qui rentre d'ailleurs dans notre sujet. Il ne faut pas s'arrêter au grotesque et à la bizarrerie de ces traites de mœurs, mais les consulter comme témoignages uniques de l'esprit des époques. Rien ne reproduit plus naïvement ce mélange de barbarie germanique, de savoir latin, de dévo^ tion vive et d'ingénuité grossière dont j'ai parlé » que la vie de cet évêque, recueillie par Leibnitz (1), vie aussi diver-

(1) Leibnitz, *Scriptores rerum Bivinsiensium illustratio* tutei^ientes t I | p. 555.

CHTtËTIEBr. 25\$

tissante qu'elle est précieuse pour la connaissance du X* siècle en Allemagne.

L'empereur, son cousin et son compagnon d'armes, l'a* Tait investi malgré lui de l'évêché de Paderborn , que la négligence de l'évêque précédent , Rhetarius , avait laissé tomber en ruines. Meinwerck était riche ; il ne se souciait point d'un évêché qui devait lui coûter beaucoup et lui rapporter peu ; cependant il se dévoua , se réservant le droit de représailles , qu'il exerça d'une façon originale, t Un jour, par exemple, que l'empereur devait aller entendre la messe à la cathédrale , ce dernier fit placer sur l'autel ses plus riches étoffes de cérémonie, et recommanda bien à ses hommes d'armes et à ses suivants de rester près de ces objets précieux, dont l'évêque, fort sujet à caution, pourrait vouloir faire sa proie. Meinwerck dit la messe lui-même, et, après l'Agnus Dei, monta en chaire , traita de la différence qui se trouve entre la dignité impériale et la dignité sacerdotale, prouva la supériorité de celle-ci sur l'autre , et démontra , d'après les canons, que tout objet, une fois consacré au service des autels, demeurait à jamais soumis à la juridiction de l'évêque ; après quoi il retint comme propriété inviolable de son église les ornements dont on venait de faire usage, et frappa d'excommunication quiconque « serait assez osé pour les reprendre. » L'empereur, mécontent de ce tour épiscopal (dit la légende écrite par un contemporain), fut forcé de se soumettre; il fit ensuite à Meinwerck et à son évêché beaucoup d'autres dons non moins involontaires : celui d'une coupe d'or, d'une patène et d'un manteau du plus haut prix , que Meinwerck, après le lui avoir longtemps et vainement demandé pour le maître-autel , finit par enlever des épaules impériales. — « Tu es un voleur !. cria l'empereur à l'é-

256 NAISSANCE DU DBAME

l'évêque qui se sauvait, et tu me le paieras de manière on d'aulre ! — Il est plus comenable, répondit Meinwerck, que ce manteau soit dans le temple de Dieu que sur tes mortelles épaules ! »

Cependant l'empereur, qui était à bout, avait résolu de 'se venger; il appela donc son chapelain, et, se faisant apporter le rituel du service pour les morts, où se trouvent ces mots : Benedxc, Domine, regibus et reginis, famulis et famulabus tuis, il lui ordonna d'*eiTacer la syllabe fa des deux mots où elle se trouve. Le lendemain, Meinwerc, ayant à célébrer le service funèbre du père et de la mère de l'empereur, lut couramment ces mots à haute voix, mulis et mulabus, puis, s'apercevant du tour qu'on lui jouait, il se reprit et pronoiica correctement famulis et famulabus, — « Ah I dit l'empereur à l'évêque, qu'il fit venir après la messe, je te demande de prier pour mon père et ma mère,, et tu pries pour mes mulets et mes mules ! Voilà un bel évêque ! — Par la mère de notre Seigneur ! répliqua Tévêque, te voilà encore avec tes vieux tours! tu te moques donc de Dieu comme de moi ? Gela ne restera pas impuni I » Le chapitre fut assemblé, le chapelain condamné aux verges, fouetté vigoureusement à la place de l'empereur et renvoyé chez son maître et son compUce dans un piteux état.

L'ignorance des couvents allemands du x* siècle ne ressort pas de cette anecdote, mais au contraire l'alliance étrange d'une grossièreté rustique et d'un savoir ébauché. Brucker, dans son Histoire de la Philosophie (1), altère les faits d'une manière impardonnable, lorsque, voulant présenter le x* siècle en Allemagne comme dépourvu de

(i) Histoire de la Philosophie^ x« siècle, t. III, p. 632.

GHÉTIEN. 257

toute connaissance des lettres, il allègue en preuve de son assertion Fanecdote de Meinwerc^, et montre cet évêque ((accoutumé à prononcer, en récitant des psaumes, les mots mulù et mulabus pour famulis et famuiabus, tant il savait peu le latin. » La plupart des critiques ont reproduit ce mensonge. Meinwerc n'était pas ignorant; c'était le barbare germanique se faisant Romain et ecclésiastique malgré ses antécédents, et n'y réussissant pas trop mal, puisque le chapelain de l'empereur ne le dupa qu'à demi, et qu'il sut se reprendre assez à temps pour prononcer les mots sacramentels et restituer le vrai texte. Cette mauvaise plaisanterie prouve que, chez les empereurs, l'on s'occupait beaucoup de latin, et que l'on attachait une haute importance à la connaissance de cette langue.

Il faut lire ensuite avec quel orgueil le même biographe teuton décrit les triomphes scholastiques du monastère de Paderborn sous le successeur immédiat de Meinwerc, Imadius. — « Là (dit-il dans ce latin germanique rimé, auquel Hrosvita sut prêter un caractère plus doux, plus grave et sur lequel nous reviendrons) habitèrent musiciens et dialecticiens; là brillèrent des rhétorixens et d'illustres grammairiens; là les maîtres des arts qui exerçaient le trivium s'étaient dévoués au quadrivium; là s'élevèrent astronomes et physiciens^ géomètres et mathémaciens; là fleurit Horatius et le grand Virgilius, et Crispus Salustinus y avec Ur bonus Statius; enfin, ce fut plaisir pour tous *-de composer des vers très-doux, — et des récits délicieux, — et des chants harmonieux! »

Ludasque fuit omnibus, Insudare versibus Et dictaminibus, Jocundisque cantibost

Oa ne reconnaît pas là le tableau â*ane réunion d'hommes voués à l'ignorance, mais Taffected-tion des Philaminte et des Yadius, et la preuve que le pédantisme était à la mode. L'auteur continue, avec la même recherche ridicule, dont son latin peut seul donner l'idée, et qui ne se traduirait pas :

Quorum in scriptura

E pictura Ju^s instautia Claret roultipliciter hodierna experientia ; Dum stttdium nobilium ele-
ricorum, Usu perpenditur utilium llbrorum.

Mots qui apparemment doivent signiGer : « On s'y livre tous les jours et sans ce^sse , de toute
manière , à la pein* ture et à l'écriture avec un succès splendide , et les nobles clercs prouvent leur
amour de l'étude par l'usage quotidien des livres utiles. »

On voit combien ces couvents de l'Allemagne , auxquels M. Price , Robertson , Voltaire , Dulaure
, Brucker , voudraient refuser la culture intelletuelle et la possibilité de jouer un drame latin , ren-
fermaient de prétentions émdites et de barbarie pédante. Cette sauvage coquetterie de latinisme
éclale à l'époque même de notre religieuse , on peu de temps après elle ; l'église et le palais se
confondent ; les cathédrales se parent comme des théâtres ; empereurs et évêques concourent de
gré ou de force à la splendeur des cérémonies latines ; religion, grammaire et politique se donnent
la main. En de telles circonstances , au milieu de telles mœurs, il est aisé d'imaginer quelque lé-
gende latine

et sacrée mise en dialogue par une femme d'imagination et d'esprit, représentée avec pompe ,
dans l'église du monastère , pour l'édification des fidèles , en présence des plus illustres seigneurs.
Les preuves tirées du petit nombre ou même de l'absence des didascalies ou indications de mise en
scène ne me semblent pas conclure contre la représentation des œuvres de Hrosvita ; rien de plus
commun que cette absence dans les manuscrits. Enfm un trait qui a décidé M. Magnte nous décide-
rait comme lui. La religieuse, qui a besoin de ressusciter une de ses héroïnes, fait paraître Dieu in-
visible ; la fonne visible qu'elle choisit est celle « d'un très-beau jeune homme, o Deux interlocu-
teurs sont en scène, Jean et Andronic; au moment où Dieu apparaît, Jean s'écrie : Expavete! A qui
parle-t-il? A Andronic? mais pourquoi cette forme et ce pluriel? iM. iMagnin pense que ces mots
sont une allocution directe aux spectateurs, vers lesquels le personnage se retourne pour les avertir,
en leur criant : « Tremblez I » I/explication est fort vraisemblable. On ne comprenait guère que la
religieuse emj^oyât ici et ne reproduisit nulle part ailleurs dans ses œuvres la fonne de basse latini-
té vous pour tu , la seconde pononne du pluriel au lieu de celle du singulier. Certaines dictions sin-
gulières et barbares se présentent dans son style, par exemple si au lieu de num , dans h sens inter-
rogatif; mais ces formes mêmes sont chez elle systématiques , elles font corps avec la latinité qui lui
est particulière , et dont die ne s'écarte jamais.

S IV

Ère de cmlisation roroaiDe-teutonique. — Ses produits. — Gaultier d^ Aquitaine. — Le Ruod-
lieb. — Hrosvita.

Que Hrosvita ait choisi l'église oa la salle câpitulaire pour y faire joner ses pièces , que méuae
elle ne les ait pas destinées à la représentation , peu importe ; le recueil de ces drames nus et ingé-
nus , graves et touchants , n'en a pas moins d'importance pour l'histoire de la civilisation moderne
dans la communauté chrétienne du moyen-âge. Us attestent l'eTort du génie teutonique , aidé au
x* siècle par la culture latine qui se développait au sein des monastères allemands, et que n'ont pas
signalé nos bénédictins, enfermés par devoir dans la seule histoire littéraire de la France. Ce fut
une ère de civilisation passagère et curieuse , dont il reste peu de traces, et pendant laquelle le gé-
nie allemand céda le pas au latin et au grec , fav(»isés des souverains et enseignés par le clergé aux
classes supérieures de la Germanie. Le Chant de guerre contre les Normands , puUié par Fischer
(1), appartient encore à l'anaïence poésie allemande à demi -étouffée ; mais le Ruodlieb, poème la-
tin à rimes intérieures ou léonines d'un moine de Tegernse, et le poème latin non rimé de Gautier

d'Aquitaine[^] se rapportent (ainsi que la paraphrase d'Otfried[^] la vie de Meinwerc et plusieurs légendes et biographies en prose cadencée) au mouvement littéraire qui prépara et suivit

(i) Ldpzig, 1750,

l'apparition de Hrosvita, « la onzième muse, la Sapho allemande, » comme rappelle Pirkheimer ou Birkhammer.

Pour sentir le mérite de la religieuse , pour apprécier la délicatesse de son talent, Féléalion passionnée de son âme, il faut opposer à ses œuvres les essais contemporains. Ouvrez Gautier d'Aquitaine (1), application du rythme de Virgile au germanisme pur et à la barbarie des forêts. Là, les plaisanteries sont d'un goût plus fruste encore que les facéties de Meinwerc et de son parent l'empereur. Deux héros, pour s'amuser[^] s'arrachent, qui un œil, qui une main, et trouvent la plaisanterie fort^{_}bonne. Nous ne citerons que le début de cette petite conversation d'un guerrier frank et de son ami le Provençal ou l'Aquitain pour mettre en relief toute la valeur de Hrosvita.

« Après beaucoup de bruit et de grands coups de poing, les héros commencèrent à se jouer dans une dispute plaisante , dit le poète. » — « Ah ! dit le Frank à l'Aquitain, tu » auras besoin dorénavant de chasser le cerf , mon bon » ami ; car il te faudra un (2) gant {il lui coupe la main}[^]

(i) Poème latin du x^{*} siècle, sans doute traduit des vieilles chansons allemandes. — Fischer, Leipzig, 1780.

(2) Wantisf gants. — a II te faudra des gants de cuir, dont tu jouiras sans fin pour la vie. » — Les allemands disent aujourd'hui yqnd-schuh, soulier de la main, pour ganU Nous signalons aux étymologistes français cette vieille acception perdue du mot germanique want, gant (abri, paroi, muraille, couverture), de voinden (tourner, entourer), analogue à wand (tourner, virer) , d*où anwenden (appliquer, adapter) , et verwinden (enlacer, entrelacer) ; la racine commune est le gothique vandia. Les Anglais ont encore winding, bien qu'ils aient emprunté à un autre racine {gleiten, to, glide, glisser, fourrer} leur moi glove pour gant. Les étymologies françaises n'oot jamais été suffisamment éclairées t faute d'une connaissance

362 NAISSANCE DU DBAUE

» et je conseille d'y mettre du coton pour que l'on ne s'[^] «doute pas. Wah! {cri germanique}, qu'en dis -tu? te » voilà forcé d'attacher ton épée sur la cuisse droite, et tu » ne \$eras plus à la mode. Si l'idée te vient d'embrasser ta » femme , il faudra donc (quel dommage !) passer la main » gauche autour de sa taille au lieu de la droite. Après » tout , tu feras ces choses-là de la main gauche ! »

« Gautier lui répondit : — & Sicambre , je ne sais pas » pourquoi tu fais tant de bruit Si je chasse les cerfe, toi, » tu ne chasseras plus le sanglier. Dorénavant {il lui crève » un œil} tu ne donneras plus d'ordre à tes domestiques 9 que d'un œil ; les héros qui viendront te voir, tu les sa- » lueras eu les regardant de travers. Je te conseille de te » faire préparer, pour ton retour, un cataplasme de farine » et de lard : cela te servira d'emplâtre et de potage. » Ces plaisanteries gracieuses qui soulèvent le cœur dans la traduction sont, non pas corrigées, mais rendues plus atroces dans l'original par l'élégance affectée des expressions virgiliennes et la politesse des tournures mêlées à des fautes de quantité grossières ; on voit que l'écrivain a étudié son Virgile avec quelque fruit : — Si quando cura subintrat,, ut causw ignoras palma sub imagine (allas... tétéeralanugine compte !

, Post varios pugoae strepitus ictusque tremendos» Inter pocula scurrili certamine ludunt.

Francus ait : — Jam dehiac cervos agitabis, amice I Quorum de corio wantis sine fine fruaris.

Âc dextram moneo tenerâ lanugiae comple.

Ut causai ignaros palms sub imagine fallas.

comparative et d'une étude parallèle des idiomes leuloniques et latiu&

GHBËTUN. 2ÔS

W«h I Bed quid dicis, quod rltam iofringere gentis Ac dextro femori gladium agglomerare videri?, etc. (i).

Ce» plaisanteries de haut goût s'écrivaient dans un autre canton germanique et lettré, à Saint-Gall, et le fond de ces belles choses, traduites par Eckehard P% au x^e siècle, peu(-)re corrigées par Eckehard IV, pour l'instruction des latinistes de son monastère (qui devaient y apprendre médiocrement la prosodie), remonte à une époque très-ancienne. Quant à la forme du poème, tel que nous le possédons, c'est une des manifestations de la phase latine et élégante que nous avons signalée, et dont les drames de la religieuse de Gaudēi^hheim offrent le couronnement et l'expression la plus complète; mais combien de délicatesse féminine, de grâce et de pureté chez elle! et quel contraste avec les tableaux* grossiers et les scènes sauvages versifiés par le moine de Saint-Gall!

Que cette personne d'un si vrai talent fût quelque 'fille noble oo de sang royal, et que Hrosvita fût un surnom, nous ne nous en étonnerions pas à la manière simple et hante dont elle fait parler ses gens de cour et ses rois. A peine eat-dle ouvert et étudié Térence, le désir de trans*fcMrmer en drame ses lectures habituelles dut naître chez elle. Elle trouvait là plusieurs plaisirs à la fois: suivre la mode, satisfaire sa dévotion, inculquer de bons préceptes, cultiver un art nouveau pour lequel elle était faite, donner l'essor aux sentiments qui bouillonnaient dans cette âme vive et tendre, enfin s'occuper beaucoup des passions tout en les blâmant*

C'est là en effet un des charmes de ce livre; une flamuie

. (i) Vsfii4ia.

ardente fait éruption, sort de la tombe monacale, et montre par intervalles le cœur de la femn^e, naïf et comprimé, dévoré d'ardeurs étouffées. Dans la préface, la religieuse ne peut s'empêcher déjà de parler des « caresses des amants si propres à séduire » {blanditœ amantium ad inlicitum promptiores) et de « la fragilité féminine qui gagne tant de gloire à vaincre la vigueur de l'homme » {virile robur fendneâ fragilitati subjacens). Partout, dans ces es(|uisses aussi nettes qu'elles sont puissantes, se mêle à un parfum de conviction chrétienne, à une foi ardente, l'instinct merveilleux des passions inconnues peut-être, à coup sûr pressenties. Lorsque Gallicanus, épris de la beauté de Constantia, embrasse le christianisme, et fait comme elle et à son exemple, vœu de chasteté, la préférence qu'elle ressent pour lui se révèle par un mot admirable: a Je serai plus forte si vous êtes fort avec moi » {Eo iiberius servabi^h mus, quo te non contra luctari sentimus). Dans le drame intitulé CaUimaque, le jeune homme déclare son amour à Drusiana, qui repousse ses propositions avec mépris; restée seule, elle pense à lui; Tamour va l'atteindre^h elle demande à Dieu de mourir « plutôt que d'être la raine de cet aimable jeune homme. » Cet unique mot trahit la vivacité du sentiment secret que la résistance accroît et enflamme; la lutte chrétienne contre les passions s'annonce. Les traits de ce genre sont fort nombreux chez Hrosvita; premiers éclairs de ces sentiments contenus et de ces combats intimes qui ont défrayé le drame et le roman modernes.

Les situations les plus scabreuses n'effraient pas la nonne, ou plutôt elles l'attirent ; on dirait qu'elle veut mesurer sa force contre cette puissance attrayante et redoutée. Ici un amant , semblable au Roméo de Shakespeare, soulève la

CHRÉTIEN. 265

pierre du cercueil , contemple cette femme adorée , cette beauté morte et non encore flétrie, et se jetant sur la terre humide éclate en sanglots passionnés : « Te voilà donc, toi » si belle encore , et qui m'as repoussé si durement ! » Ailleurs, le lieu de débauche s'ouvre et la jeune courtisane donne accès à Termite qui , sous l'habit d'un cavalier , la pénètre de honte, la convertit et la ramène à la triste cellule de la pénitence. Deux fois la religieuse a traité ce sujet qu'elle a emprunté à deux légendes; la simplicité, la variété de cette double esquisse, prouvent la fécondité de ses ressources et l'attrait qu'avaient pour elles de telles victoires et aussi de tels combats.

L'accent de la prière et de l'exaltation chez notre religieuse est aussi solennel et aussi brûlant que l'accent de l'amour ; des traits de philosophie admirables par le sentiment et la profondeur lui échappent. Telle est cette apologie de la science prononcée par l'ermite Paphnuce : — « Mieux l'homme comprend avec quelle habileté merveilleuse Dieu a réglé le nombre et le poids des mondes, plus il brûle d'amour pour lui, et c'est justice (nec injuria), » qui rend mieux le sentiment de l'auteur. La simple nonne allemande du XVIII^e siècle avait deviné l'accord de la philosophie et de la pensée religieuse , et résolu le problème qui inquiète les philosophes. On ne doit pas s'étonner de l'hommage que lui ont rendu quelques-uns des esprits les plus délicats de ce temps (1).

(1) V, plus haut. Documents sub Hrosvita*

266 NAISSANCES DU DBAME

Du style latin de Hrosvita. - De la rime et de l'alliteration

La contemporaine des Othoos n'échappe pas « tant à l'obscurité et à la grossièreté et de pédantisme , de raffinement et de barbarie, dont nous avons cité des traits. Elle étale avec la complaisance d'un heureux enfant les nouveaux bijoux de sa science ; elle a des dissertations sans fin sur la géométrie, l'algèbre, la musique des sphères et des subtilités aristotéliques qu'elle prête à ses amants ; à côté de cela, elle se permet des bouffonneries très-lourdes, dans le style même de M. de Pourceaugnac. C'est un amoureux trop empressé, qui pendant l'obscurité de la nuit croit enlacer de ses bras une belle proie et, n'embrasse que des marmites. Il s'échappe ensuite tout noir ; ses beaux vêtements de conquête, souillés par les instruments de cuisine, se pavanent devant le monde ; alors des cris de joie et des éclats de rire de jeunes filles, de religieuses et de seigneurs, semblent traverser le XVIII^e siècle, le saint monastère, et tous les temps qui suivirent, pour arriver à nos oreilles.

Le style latin dans lequel ces essais dramatiques sont écrits mérite une étude , et ne ressemble guère à celui de Térrence, quoi qu'en dise la bonne religieuse ; peut-être, si nous l'examinons de bien près, y découvrons-nous quelques caractères qui signalent le passage du monde ancien au monde moderne. La vie de M^{me} Hrosvita nous en a offert des échantillons ridicules. Hrosvita en est le modèle achevé et comme le perfectionnement définitif!

À premier aspect, vous croyez lire de la prose, et tous les éditeurs ont reproduit de cette manière, sans indiquer une forme rythmique ou rimée, les drames de Hrosvita » à vous les relises avec plus d'attention, vous êtes frappé du retour constant des assonances ou rimes incomplètes, qui

coapeat la phrase, tantôt en deux, tantôt en trois parties inhales. Les variétés et accidents du dialogue suspendent en vain cette marche symétrique; dès que le discours prend un peu d'étendue, la rime reparaît avec acharnement:

ABRAHAV.

Hei mihi I bone Jesu I quid hoc monstri Est quod hanc quam tibi sponsa iiii nutriTi Alienos amatores audio sequi i

AMICUS

Hoc roerétricibus antiquitus fuit in more Ut alieno delectarentur in amore.

ABBAHAM.

Affer mihi sonipедера delicatum

Et militarem habitum, Quo deposito tegmine religionis' Ipsam adeam sub specie amatoris.

« Hélas ! doux Jésus, quelle affreuse nouvelle, que celle que j'avais élevée pour devenir votre épouse suive d'autres amants!

9 C'est la vieille méthode des courtisanes, de se complaire k l'amoui* des étrangers.

» Amenez-moi mi coursier rapide et on habit de soldat, afin que, déposant les^ vêtements religieux, j'aie la trouver sous le costume d'un amant »

Il ne s'agit pas d'une ou deux rimes jetées par hasard dans le texte d'un système entier d'assonances, aussi fidèlement suivi que chez les dramaturges espagnols; en réalité Hrosvita écrit des vers libres, de toute espèce de pieds; elle subit cette loi, même dans des {Arases très-brèves, comme celle-ci :

CONSTANTUFUS.

Si aliud expetas, Oportet proferas.

Et encore :

MILITES

Non terremur, Sed nitimur.

Ce grand amour des mêmes sons offre une singula-

rite curieuse et nous rejette dans une question importante et mal éclaircie, celle de la naissance et de Torigine de la rime chez les modernes.

Il ne tiendrait qu'à nous de tailler librement et de puiser à Taise dans une mine d'érudition extraordinaire, V Essai sur la Versification, publié par M. Edelstand Duméril : il y a là de quoi défrayer dix gros volumes d'érudition littéraire. Quelques faits soigneusement vérifiés, empruntés à

ce savant auteur et ramenés à nos propres vues , nous serviront de guides dans une recherche assez difficile. Si Ton consulte le peu de monuments tudesques, anglosaxons^ frisons, islandais, qui nous restent de cette époque, on reconnaîtra que Hrosvita n'a fait qu'être fidèle au génie gothique de son temps. Deux principes de versification le dominaient; — l'un plus rude, plus antique et plus général, l'allitération, qui répète durement la première ou la seconde consonne, c'est-à-dire la racine des mots: elle constitue l'essence même de la versification allemande et anglaise» comme le dit Grimm (1) ; — l'autre, la rime, forme plus élégante et plus polie. Le martèlement^ cyclopéen des vers Scandinaves primitifs^ tels que :

Sofe Snél Snéllemo, etc.

n'était pas plus étranger que l'assonance des finales aux poètes grecs et latins. Ænnius dit :

Salmadda Spolia Sine Sanguine et Sudore ;

(1) • Ich glaube dass die Alliteration ursprünglich ihren sitz in der ganzen poesie des deutschen Sprache Stammes gehabt bat » (Ueber ém aUikuiHiun Meigtergeëang , p. 166.)

270 NAISSANGB PU DRAME

Il y a quelques rimes volontaires dans TIUade et l'Enéidii. Cependant les langues anciennes n'adoptaient pour base et pour loi fondamentale de leur poésie ni l'allitération ni la rime, plaisirs de Toreille, Tun plus stimulant et qui exerce une action plus âpre, Tautre plus reposé et plus doux, ressortant Tun et Tautre de ce besoin d'ordre harmonique, source des arts comme des passions, mais sans rapport avec la nature rythmique de ces idiomes.

Le rappel du même bruit, le parallélisme des sons, constituent donc un principe de versification spécial, nouveauté sans analogie avec la délicate mesure des Grecs» succession mélodieuse de brèves et de longues. Des organes durs et des populations sauvages ont créé une symétrie grossière et forte, d'accord avec la rudesse du langage qu'ils parlaient : c'est l'allitération ; cette symétrie , tombant sur la racine, c'est-à-dire sur le sens des mots , aidait la mémoire et y faisait pénétrer la poésie et les lois du pays. Les antiquaires et le peuple anglais sont restés fidèles à l'allitération: l'écaillère de Londres ne manque pas de dire^ Wine and winegar^ et les titres des livres populaires en Angleterre reproduisent avec complaisance cette antique forme ; WiM and Watnuts, — Peter Priggim, — Paul Pry,

Je regarderais volontiers ces deux éléments comme nouveaux en Europe , appartenant aux races barbares et illétrées ; risticus sermo^ rusdcUas , indiquent , ainsi que le prouve un passage de don Bouquet , les chants popahdres rimes (1). Toutefois, on doit noter un fait digne de remarque, c'est l'affinité constante de Tune de ces deux formes, la rime, avec le Midi, — et de l'autre, de l'allitération, avec le Nord. Saint Augustin, Africain, écrit un

(1) Tom. III, p. 505.

CHRÉTIEN. 27i

sermon en assonances pour micnic graver sous cette forme sentencieuse sa doctrine sacrée dans l'esprit des auditeurs. On trouve, dit William Jones, la rime établie en Orient dès l'origine de la poésie arabe. Lorsque les Scandinaves apportent leur allitération dans le monde romain , ce sont les Romains qui prennent la rime. Bientôt elle devient la forme favorite des chrétiens, forme proverbiale, gnomi^ que, on ne peut plus favorable à la mémoire.

Au ix^{ème} siècle, parmi les Germains, ce sont les septentrionaux qui allitèrent, et les méridionaux qui riment. La plus vieille poésie chrétienne germanique est celle d'Otfried, moine de Weissenburg, en haut allemand, et celle de VHeliant, par un Bas-Saxon qui écrivait peu de temps avant Hrosvita. Otfried, qui représente le sud plus civilisé, mêlé de latinisme et de keltisme, possède déjà la rime. L'auteur de VHeliant garde encore l'allitération, ornement et fondement de la vieille poésie nationale. L'Allemand du nord suit de près la Bible; celui du sud a ses idées; il change, il amplifie, il fait de la critique. Le septentrional est naïf, le méridional policé. Ce dernier s'étonne sans cesse de pouvoir exprimer de si saintes choses en langue tudesque rimée, ce qui est une nouveauté pour lui. La rime a eu beaucoup de peine à s'acclimater au nord de l'Angleterre, où la forme allitative s'est conservée longtemps. Ghaucer dit qu'il est un Breton du midi, et qu'il « ne sait pas se jouer dans ses vers avec les conacmnea, ni dire : Rem, ram, ruf., »

„••. I am a sotherne man I camiot geste rem, ram^ ruf*„

Mais comme c'est un homme d'esprit^ et d'une oreille déli-

272 NAISSANCE DU DBAME

cate, il ajoute: « Après tout, la rime ne vaut guère mieux :

And, god wote, rime hold i but litel better I »

Et il a parfaitement raison : la rime est la sœur cadette de l'assonance barbare, qui elle-même est une cousine méridionale de l'allitération du nord.

Je ne pense donc point que la rime se rattache à la civilisation et à la poésie païennes; c'est un démenti nouveau et barbare, bien que méridional et surtout chrétien. Les derniers poètes romains ne connaissent point la rime; Sidoine Apollinaire, qui se plaît aux recherches les plus dépravées et les plus bizarres, écrit de mauvais vers qui ne riment pas. On trouve dans les orateurs chrétiens du V^e siècle quelques assonances destinées à frapper le peuple (1). Mais Ausone s'amuse seulement à bâtir des pièces en croix et en cenions, coquetteries ix^e uécadence, étrangères à la dureté rocailleuse de l'allitération et à l'écho de la rime. Ces dernières formes n'apparaissent qu'avec les invasions des peuples du Midi et Nord, surtout avec l'invasion plus puissante du christianisme; la sentence, le dogme et la doctrine, s'impriment bien mieux dans les esprits par le retour parallèle des désinences. La prédication chrétienne, c'est-à-dire toute la civilisation du Midi, s'empara de ce moyen; les lettrés ne se servirent plus que de l'assonance ou de la rime; elle retentit dans les séquences et les proses d'église, puis elle fit son nid dans la poésie et même dans la prose teutonique. Le grand Gerbert est à peu près le seul homme de son temps qui ait méprisé cette forme nouvelle. De la poésie ou prose gallo-

(i) V. plus haut | Saltibn,

romaine et latino-tudisque (à rimes intérieures) dont Hrosvita offre un échantillon précieux, la rime est descendue directement chez nous. Les langues vraiment musicales s'en passent, les idiomes plus durs s'en arrangent : je ne connais rien de moins mélodieux que les rimes suivantes, que cite M. Duméril, rimes dont la richesse est incontestable et qui appartiennent à un poème islandais du IX^e siècle :

HaU,

— Kraki,

- Hoddum
- Broddum,
- Saerdi
- Naerdi
- Seggi
- Leggi,etc (1).

Voilà de belles rimes. Le skalde Égil Skallagrimmson, auquel nous ne ferons compliment ni sur l'harmonie de son ^nom, ni sur la délicatesse de son oreille, rimait ainsi avant Hrosvita et Otfrid ; il nous semble donc difficile de croire que la rime fût aussi hostile que le pense M. Duméril aux idiomes gothiques en général, puisqu'ils en abusaient si durement

Pendant que la rime méridionale et ecclésiastique envahissait les idiomes du Nord , l'allitération païenne et septentrionale essayait d'entrer de force dans les idiomes du Midi, où elle ne pouvait pas se maintenir. Le plus curieux exemple de cet effort perdu est le poème allitéré

fī] StephanittS^ Notæ ad Saxonem , p. 76.

974 NÂISSAMOK DU DRAME

d'an Contemporain de Hrosvita, qui se nommait Ha^ gaes-U'^Cheuive (Hucbald (1)), qui virait sous Charier-^t» Chauve, et qui se crut prédestiné à écrire un poème hexamètre latin « sur les gens chauves; poème qai 8q1>- (liste , ' et dont tous les mots commencent par la lettre G ouK.

Karmkia, Klrisonaa {clarisonœ?) Kalvis Kantate , KtMtùtsl

Nos savants bénédictins, peu versés dans les langues dn Nord, n'ont pas donné, sur Torigine de cette fantaisie qui nous semble grotesque , les éclaircissements nécessaires; ils n'ont fait entrer en ligne de compte ni le nom du chauve Hugues, ni l'habitude septentrionale de l'allitération.

Du temps de Hrosvita, la poésie tudesque , sans renoncer à ses vieilles lois, était fort entamée par la rime et l'assonance ; il y avait longtemps que la poésie latine en vivait et que la prose romaine ne pouvait s'en passer : la biographe de Meinwerc nous a montré tout-à l'heure l'amour de la rime poussé au point de rendre le sens de l'auteur indéchiffrable. A force de se reposer sur l'assonance symétrique des finales, l'oreille en devenait amoureuse jusqu'à préférer ce vain écho à tout sentiment et à toute idée. Les gens civilisés n'écrivaient plus en latin, en saxon , en basallemand, en anglo-saxon, en irlandais, que des parallélismes rimes , soit en vers, soit en prose ; et si la rime ne détronait pas l'allitération, du moins elles partageaient comme sœurs le trône barbare. Hrosvita trouva dans cette

(i) De boleUf a tanner, dépouiller, » et non de bold^ bardl, comme on Ta cru. Les Anglais^bnt conservé bald , chauTCé

c«»ÊtiKî!f. 875

ntoatioD la littérature de son pays. Elle OG châtiega rien à cette mode; elle en effaça seulement la prétention, Tobscurité, Tentortillage, le jeu de mots, les défauts des esprits médiocres; elle imprima à cette prose cadencée et rimée nn caractère de gravité sentencieuse et tendre ; elle écrivit,

en latin de sou époque i des vers libres et ingénus , rimes et harmonieux, toul-à-fait dans le goût de La Fontaine ou de Chaulieu. Qu*on lise, d*après cette donnée , le commencement de la charmante scène entre l'ermite et la courtisane, et Ton reconnaîtra chez la reduie saxonne du x^e siècle . (par conséquent antérieure aux poètes provençaux) la divination merveilleuse de toute la poésie moderne.

BtA«uliiRtvS«

Fortunata Maria , Lstare, quia Non solum, ut hactenus, tui cocevi Sêd etiam Senio jam confecti
Te adeunt.

Te ad amandum confluant.

MÀBIA*

Quicumqae lûe diligunt Aqbalem amoris vicem In me recipitint*

ABBAHAM.

Accède, Maria, et da mihi osculum.

MARIA

Non solatn Duldd osetlla libabo

Sed etiam crebris senile collum Amplexibus mulcebo.

ABRAHAV.

Hoc volo.

VABIA.

Quid sentio ?

Quid stupendae novitatis gustando haurio?

Ecce , odor istius fragrantis Pnetendit fragrantiam

Mihi quondam Usitat» abstineotisi

Les oreilles délicates sentiront le balancement et la molle cadence de ces vers ; ce sont en effet des vers modernes. On n*a , pour s'en convaincre , qu*à suivre pas à pas le latin de Hrosvita et à calquer, vers pour vers, des lignes françaises d'un nombre égal de pieds et de rimes sous ses lignes latines : vu la difficulté du tour de force, on n'obtiendra ainsi que de la poésie d'opéra-comique de la pire espèce; mais que l'on s'en souviennne, il n'est question que de la coupe des vers, et nous voulons seulement prouver l'identité absolue de la prose cadencée et à rimes croisées de la religieuse avec ce que nous appelons vers libres. Voici le calque exact, mesure pour mesure» de cette préten-due prose :

L^HÔTBLIER.

Réjouis-toi, Marie I Ta charmante vie Bientôt va s'entourer, non plus déjeunes gens, Mais de vieillards prodigues et galants,

GHbÊTIBif* 277

Dont la tendresse A tes pieds mettra sa richesse.

MABIB.

Mon àme est toute à l'amour,

Bien suprême I Que celui qui m'aime Espère un doux retour.

ABBAHAM.

Un étrangler, Marie,

Te prie.

Ahl veuille m'accorder

Un baiser I

HABIB

Mes bras, de leur douce caresse , Enlaceront ta tremblante vieillesse ; Je baiserais tes cheveux blancs.

Peut-on nommer cela de la prose ? Évidemment la religieuse a écrit en vers sans le savoir. Tons ses drames sont faits de cette manière. Lorsque Termite se révèle à Marie, et lui reproche ses déportements , le mètre , que nous venons de voir inégal et ondoyant comme la volupté, devient grave, régulier et alterné comme les sentencieuses leçons du dogme. Ainsi la religieuse, imitatrice à la fois et créatrice, tel est le propre des esprits supérieurs, a reçu les impressions de son temps, et les a transmises en les épurant; si elle tient à l'antiquité par ses études , au moyenâge par la forme du style et le fond des idées , elle touche

à 79 NAISSANCE M bRAMB

par des points essentiels au développement de la poésie chez les peuples nouveaux. Cette place est assurée à Hrosyita dans les littératures modernes. Les nuances dans la peinture des sentiments du cœur , l'union de la chasteté volontaire et de l'ardent, l'absence de passions fortes , la métaphysique dans l'émotion , tous ces caractères essentiels de la civilisation moderne se trouvent, chez Hrosvita (1), à l'état de premiers linéaments et dans leur forme pour ainsi dire virginal.

Le fonds de ses drames est germanique ; elle tend au w*ai plutôt qu'au beau, qui est le but spécial de l'hellénisme; elle admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité , scènes comiques et hideuses, violentes et même impudiques; une sincérité passionnée les relève. Ce fonds de vérité sévère s'échauffe d'une inspiration chrétienne, sans subtilité, sans raffinement , sans arrière-pensée , sans langueur molle et fade; point d'hypocrisie ou de réticence. Les sujets s'offraient d'eux-mêmes ; c'étaient les vies des saints et les pathétiques ou merveilleuses légendes dont l'histoire chrétienne

se compose. Elle a respecté le plus possible le récit sacré, qu'elle ne lisait qu'en tremblant; et quant au style, trouvant un instrument demi-latin et demi-barbare, elle l'assouplit, le perfectionna, le simplifia et en fit ce que nous avons vu.

(i) L'étymologie réelle du mot Hrosvita, qu'elle tradait elle-même Clamor vatus (à peu près comme De Thou traduit Bassompierre par Levis sonus a rupe), nous semble devoir être Rauêchen (bruit, murmure), et schwind (rapide, violent) ; le nom véritable de la relieuse aurait donc été Rauschwindy latinisé par le mot Hroswitha ou Hrotswitha, orthographe inexacte, mais que M. Magnin a d'ailleurs très-bien fait de conserver d*après le manuscrit

GHRÉTIBN. 279

Les esprits d*élite étudieront désormais dans Tédition donnée par notre savant contemporain la religieuse du x^e siècle, — âme passionnée et esprit supérieur, qui croyait imiter Térence et qui annonçait Racine.

SUR DANTE ALIGHIERI

ET

ÉTUDES SUR DANTE ALIGHIERI

ET

LES PLAIOMCENS D'ITALIE.

v\\ \\ %\ ^vv\ v^ vv%*rt/\ /vvvM(Vvvv\ v\ **vvvvvvvvv\ \ vv\ v% wvw\ \ wvvv%w%ww •xvy

Esprit de la divine comédie. — Matériaux et éléments qui ont servi à la construire. — Vision d'Albéric. — Le Tesoretto,

De tous les poèmes épiques, la Divine Comédie est celui dans lequel le plus de faits inconnus et oubliés se trouvent rappelés vaguement, ou plutôt indiqués en passant Tout ce que son siècle savait , Dante Ta mis dans son ouvrage. Encyclopédie du xiv^e siècle , c'est le résumé des mœurs » des idées, des passions, des souvenirs du moyen-âge. Physique, métaphysique, scolastique; inventions nouvelles ; explications alors à la mode des phénomènes natu* rels ; mention des hommes célèbres de son temps et des siècles antérieurs; il n*a rien passé sous silence. On le voit même devancer ses contemporains ; indiquer avec justesse réalité de l'angle d^cidence avec l'angle de réflexion ; prophétiser quelques-unes des grandes découvertes qui

devaient hâter la civilisation de TEurope ; signaler dans no vers l'attraction universelle,

II punto Al quai d'ogni parte si tirano pesi :

nommer le soleil « premier ministre de la nature, qui pénètre le monde de la vertu céleste et dont la lumière[faitle mesure du temps (1) ; » pressentir la véritable nature de la voie lactée (2) ; et même deviner les quatre étoiles du pôle antarctique qu'Amène Vespuce devait apercevoir le premier (3). A ces singulières prophéties mêlées de beaucoup d'erreurs, joignez une immense quantité d'anecd(40s contemporaines que le devoir du critique est d'élalrcir. Cette tâche immense , rendue plus difficile encore par le vieux langage du poète , par l'obscurité de sa diction concise, par le

grand nombre d'anecdotes obscures, auxquelles se rapportent les noms dont cette grande composition est semée, a ouvert à ses commentateurs une vaste carrière, dans laquelle ils se sont précipités avec joie. Leurs travaux sur la Grande comédie du poète florentin coopteraient une vaste et inutile bibliothèque.

Les uns ont cherché dans les vieux fabliaux, les autres dans les mystères, essais informes de l'art dramatique mo-

(i) Lo ministro roaggior délia natura

Che del valor del cielo il mondo imprenta

E col suo lume il tempo ne misura* (2) Corne distinta da minori i maggi

Lumî biancheggia tra i poli del mondo

Galassia si, che fa dubitar ben saggi* (3) E vidi quattro stelle

Non visite mal, fuor ch'alla prima gente»

derae, les sources premières où ce grand homme a puisé l'idée et le plan de sa triple vision. De-nina prétend qu'il a emprunté cette donnée à un mauvais drame, joué en 1304, à Florence, sur le pont de l'Arno. Ce pont de bois s'étant rompu à la fin de la représentation, tous les acteurs de la pièce (intitulée les Ames Damnées) périrent dans le fleuve; dénoûment tragique que Mathieu Villani a consigné dans ses annales. Malheureusement pour les auteurs de l'hypothèse, Dante avait terminé, deux années auparavant, les sept premiers chants de son Enfer; et lorsque, condamné à l'exil, il vit sa maison pillée par les Guelfes, ses ennemis politiques, sa femme parvint à sauver le manuscrit précieux qui allait être la proie des flammes. Dès l'année 1295, Dante, qui écrivait alors sa *Viia Nuova*, y consignait l'esquisse de son poème, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie. Il est donc probable que, loin d'avoir imité le drame joué à Florence, Dante, en communiquant à ses amis le commencement d'un ouvrage médité depuis sa jeunesse, leur aura donné la première idée de la représentation théâtrale jouée sur le pont de l'Arno, deux années après son départ.

Toutes les visions infernales auxquelles le moyen-âge a domié naissance ont été citées tour-à-tour comme modèles de la Divine Comédie. On a voulu que le poète ait cherché ses inspirations dans le Roman de Guerin; dans la Légende de Saint-Patrick; dans le conte du Trouvère qui descend aux enfers; dans le Rêve d'Enfer; dans la Route d'Enfer ^ récits dévots et merveilleux qui appartiennent aux XII^e et XIII^e siècles. Une Vision d'Albéric ^ moine du mont Cassin (1), a surtout attiré l'attention des savants. Cet Al-

(1) *Obervazioni intorno alla questione sopra la originalità del Dante* di F. Ganoellieri. Roma, ISIÀ.

286 ÉTUDE

béric n'avait que neuf ans quand il fut enlevé par une co^e lombe, qui lui fit voir Tenfer, le paradis et le purgatoire,

La vision d'Albéric n'est pas un fait isolé, dont on puisse tirer une induction particulière. Depuis rétablissement du christianisme, les visions abondèrent: saint Gyprien, sainte Perpétue eurent les leurs. Le génie mystique et idéal de la croyance nouvelle favorisait ce genre à^e compositions: toutes les archives de couvents et de monastères sont remplies de ces fictions sacrées, de ces révéla-

tions extatiques, dont le but est ordinairement de sanctionner quelque point de doctrine, spécialement professé par les membres de chaque corporation. Saint Grégoire Thanmaturge écrit, sous la dictée de saint Jean l'Évangéliste, la vision dans laquelle il développe longuement ses dogmes particuliers : plusieurs siècles après, c'était encore par des visions que la célèbre M^{me} Guyon défendait son église ; et Ton trouve dans les ouvrages de Bossuet une autre vision de religieuse (1), en contradiction manifeste avec le quietisme soutenu par l'adversaire de l'aigle de Meaux.

La vision d'Albéric est évidemment destinée à établir le dogme du purgatoire, à persuader aux fidèles que les âmes mortes faites à l'église abrègeront le temps de leurs peines, et à jeter ainsi les bases de l'importante doctrine des indulgences. Notre moine n'aperçoit l'enfer qu'en passant; il entrevoit le paradis ; c'est dans le purgatoire qu'il s'arrête. En Espagne, en Angleterre, on s'occupait à la même époque d'autres visions tendant au même but; Mathieu PI-

(1) Madame Cornuau écrivait élégance et quelquefois avec éloquence. Bossuet correspondait avec elle : et le ton mystique de ses lettres est de nature à surprendre ceux qui connaissent les détails de sa querelle avec Fénelon. Voy, l'édit. de M. de la Harpe.

Les notes de celle d'un prêtre anglais (1), comme la Canticum de Dante, qui offre une échelle de punitions divines correspondant à une autre échelle de crimes humains.

Une dernière supposition admise par Ginguené comme une vérité presque incontestable, c'est que le Tesoretto, poème de Bionetto Latini, précepteur du Dante, a fourni à ce dernier le plan et la texture de son ouvrage. En effet Bionetto s'égare dans une forêt et Dante se perd dans un bois. Le premier rencontre un guide qui lui sert de guide : c'est Virgile qui se charge de conduire le second. Déjà Federico Ubaldini, qui publia le Tesoretto, en 1622 affirme que Dante a imité Latini. M. Fontanini et Cancellieri ont répété cette assertion. Pour nous, qui avons eu le courage de lire le vieux poème en question, nous ne pouvons y voir qu'une triste et froide série de leçons morales, ennuyées et enchaînées dans une allégorie sans but et sans charme. Imagination, sensibilité, invention, énergie, art de versifier, tout y fait défaut; c'est un essai barbare et monacal, vraie poésie de carrefour, poésie à la brosse, comme le dit très-bien l'académie delia Grusca (2) ; les obscurités, les barbarismes et les trivialités y abondent. De quelle utilité ce long sermon en petits vers a-t-il pu être à notre poète?

HaUam, dans son Histoire du moyen-âge, reproduit l'opinion de Ginguené et la confirme par les paroles suivantes : « On est étonné de la ressemblance du plan de Latini et de celui de Dante. » Il faut que cet écrivain n'ait jamais lu le Tesoretto qui ne se rapproche du

(1) *Hisi* Ang., an. 1196.

(2) *Poesia a foggia di frottola*.

le triple poème de Dante que sous un seul rapport; les deux ouvrages, comme la plupart des produits de l'imagination au moyen-âge, affectent la forme d'une vision. D'ailleurs l'idée première, la conception, les détails, tout diffère. Voilà les erreurs grossières auxquelles on se trouve exposé lorsque Ton parle d'étourdissement des littératures étrangères, et surtout d'une littérature aussi complexe, aussi variée, aussi vaste, que la littérature italienne. La diversité des goûts et des localités ; les nombreux et bizarres systèmes adoptés par des académies opposées; les rivalités, les intérêts politiques, les croyances religieuses, la superstition, la crainte, la vanité, ont jeté sur l'histoire littéraire d'Italie un voile obscur qu'il est difficile de soulever. Comment Tiraboschi, défenseur des papes, n'aurait-il rendu justice à Dante leur ennemi? Son devoir était de le décrier, et il n'a pas man-

qué de citer le détestable Tevretto de Latini[^] comme le modèle de la Divine Comédie : M. Ginguené, qui copie presque toujours Tiraboschi en épurant son style, a répété cette fausseté, qui s'est accréditée et que M. Hallam nous a transmise.

Pendant le moyen-âge, nous l'avons prouvé, rien de plus commun que les visions : une habitude établie, résultant des mœurs et des idées chrétiennes, une sorte de lieu-commun poétique et dévot, une espèce de mythologie populaire qui consacrait les fantasmagories infernales et célestes, les offraient à l'admiration du vulgaire. Dante a-t-il consulté les visions monacales qui pullulaient autour de lui ? A-t-il pensé à les imiter ? Je ne le crois pas. Soumis, comme tous les hommes de génie, à l'influence de son siècle (1), il s'est emparé de la pensée la plus universelle,

(1) V. nos Études sur l'Antiquité, de C. Originalité dans l'histoire, etc.

firUDBS SUR DANTE. 289

la phrase accréditée, la plus commune. Il s'en est servi, comme Homère a fait usage du polythéisme hellénique. Le chef-d'œuvre du génie, la plus haute preuve de sa puissance, consistent à saisir ainsi l'âme même et la pensée intime d'une époque, pour les idéaliser, les agrandir et les transmettre sous une forme impérissable, à l'étonnement des âges suivants. Créer n'appartient pas à la faiblesse humaine (1); c'est assez pour le génie de vaincre le temps, de perpétuer des souvenirs fugitifs, de représenter à jamais son siècle, et de prêter une réalité immortelle à ces idées variables, que la marche des événements et des révolutions du monde moral ne cessent d'entraîner et de métamorphoser dans leur cours.

Que le poète italien ait appelé le diable le grand ver (2), et que cette singulière expression se retrouve dans Albéric ; que Dante se fasse enlever par un aigle, et Albéric par une colombe : ce ne sont pas là des preuves concluantes, des indices manifestes, que l'auteur de la Divine Comédie ait consulté, imité, copié le moine du mont Cassin. Dans le vieux langage italien comme dans l'ancien idiome allemand {worm}, ver et serpent sont synonymes; et il n'est pas étonnant que le poète et le moine aient choisi, pour visiter le purgatoire, la même route et le même guide, dont Ezéchiel (3) et Habbakuk (Zi) se sont servis. Une question plus importante se présente, il s'agit d'examiner si Albéric et Dante ont employé les mêmes moyens pour atteindre le même but; si le poète, en em-

(i) V. nos études sur l'Antiquité.

(2) Il gran verme. Inferno, c. 31

là) Daniel, c. 8.

9M truMft

prnntait cette mythologie alors en Israël, JBf% voda qw oompoeer à scm toar un rédt menretleix, terrible et dé«

fOt

Dante homme politique ^ L^Europe aii »?• tildes -* Qtafrt 4l <>régoire VII, — * BienAdU et omnipotencie du

Ici se révèle la sublime originalité de Dante, Ne voyez plus en lui un conteur de miracles, mais un homme politique, le Barde mystique d'une conspiration gigantesque;^ le réformateur, le vengeur de son siècle, le fléau des criminels, le messager de colère et de pardon. Ce grand théâtre où Tenfer,

le ciel et le purgatoire[^] se pressent, cet ouvrage sacré « auquel ont coopéré le ciel et la terre (1) ; » c'est de rhétorique et de la satire, une Ode et un Sermon ; c'est une forte leçon pour les hommes. Tous les maux et les Infortunes de l'Italie, toutes ses plaies invétérées s'y trouvent à nu. La voix de Dieu même vient avertir la puissance, menacer les trônes, annoncer l'inévitable foudre de sa vengeance. Pontifes, votre grandeur chancelle, si vous trahissez vos devoirs ; la malédiction des siècles vous attend. Les Hommes politiques, votre nom, livré à une ignominie séculaire, rappellera éternellement vos lâchetés ! Italiens, qui

(1) Il poema sacro

Al quai han posto mano e cielo e terra.

Paradis[^] c. 18»

MVFM v4t porl6B aui bataillons étranger, la senectude en ce monde et la douleur dans l'autre, tel est votre partage ! Qui que vous soyez, si vous préférez à l'exercice de Terribilité les jouissances temporelles[^] si la vertu vous est moins chère que le plaisir, tremblez ! Tel est le caractère de cette œuvre ; drame, sermon, satire, épopée, hymne tout à la fois ; tel est le but que voulut atteindre cet homme extraordinaire, créateur de la poésie en l'idiome italien.

Poof accomplir son dessein, Dante se servit des seules raisons que lui offrit son époque. Il ne parla pas à ses contemporains le langage inutile de cette philosophie morale qu'ils n'eussent pas écoutée ou qu'ils n'eussent pas comprise. Il employa, pour les frapper, leurs propres arguments, et ne mit en œuvre que les matériaux[^] qui lui étaient/ fournis par les idées et les mœurs contemporaines. Il leur montra le ciel et l'enfer. La théologie fut sa muse[^] : l'intérêt de son drame fut l'éternité

Jetons un coup-d'œil sur la situation de l'Europe à cette époque : le tableau de la politique et des mœurs italiennes, en X^e au XIV^e siècle, est le seul commentaire qui puisse répandre de la clarté sur le Dante.

Esclaves attachés à la glèbe, les serfs osaient à peine lever la tête : les seigneurs féodaux ne connaissaient qu'un Dieu, la terreur inspirée par les foudres célestes était le seul contre-poids de leur tyrannie. La force régnait ; la puissance était le droit. Des ombres de monarques s'assayaient sur des trônes incertains ; pressés de tous côtés par leurs grands vassaux, ils obéissaient au lieu de commander. Cette organisation, qui n'était après tout qu'une aristocratie armée, reconnaissait une souveraineté, celle de la religion. Le clergé, dépositaire de la loi canonique, sentit qu'il était le maître, et que ces rois, ces vassaux, ces

902 feruDBS

chefs, ces bourgeois, ces esclaves, tremblants devant le Bon de Christ et de sa Mère céleste, ne composaient qu'un seul peuple chrétien, dont les ministres du Très-Haut pouvaient à leur gré diriger les mouvements. De là naquit l'omnipotence des papes ; on aurait tort de la signaler comme funeste. Les pontifes secondèrent les progrès de la civilisation. Un violent désir de liberté, d'équité, d'indépendance, couvait dans les villes d'Italie ; ce fut le clergé qui aida leurs efforts et satisfait leurs besoins. Les deux siècles qui s'écoulèrent depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à l'époque où Dante vécut, furent témoins de la grande révolution suscitée par ce pape, l'un des géants de l'histoire moderne.

Ce vieillard, pour changer le monde, n'a prononcé qu'une parole : J'excommunie. Ce talisman a forcé les princes à céder au pape les domaines attribués à la subsistance du clergé et à son entre-

tion. Bientôt la milice romaine se trouva répartie sur tous les points de la chrétienté. Toutes les propriétés des moines, propriétés aussi étendues qu'on bien cultivées, relevèrent du souverain pontife. Les prêtres, en quelque lieu qu'ils fussent, devinrent sujets du pape; Grégoire, monarque universel, eut un pied dans tous les royaumes chrétiens.

Après avoir enlevé aux rois une portion de leur héritage, et élevé la puissance morale au-dessus de la puissance brutale, Grégoire voulut affermir sa puissance sur ses propres troupes. En empêchant les prêtres de se marier, il fit du clergé une armée sainte, isolée de la terre, étrangère aux affections et aux sentiments vulgaires; ne vivant que pour elle-même et pour son propre pouvoir. On résista: le clergé italien eut de la peine à se plier à cette loi de chasteté nouvelle; une fois l'obstacle vaincu, la

conquête opérée par cette institution fut immense, et d'une fécondité dont il est difficile de calculer les résultats. Le clergé la papauté, l'Italie devinrent le point central de l'Europe chrétienne. Rome fut désormais la patrie commune du sacerdoce; cette vaste confraternité ecclésiastique, recevant directement du Vatican son pouvoir, son éclat, sa fortune, n'appartint plus qu'à elle-même» Rome fit la loi au monde.

Le dernier projet de Grégoire, projet qui devait mettre le sceau à cette immense entreprise et qu'il ne put accomplir (dir de son vivant, fut celui des croisades. Deux de ses lettrés très prouvés (1) qu'il en avait déjà mûri le plan et disposé les préparatifs, lorsque la mort l'enleva. Par ce moyen, dont ses successeurs ne manquèrent pas de se prévaloir, les rois devinrent de simples généraux, obéissant à Rome; pendant un demi-siècle les ordres du Vatican dirigèrent la marche des armées; et, à la voix du pontife, recédèrent, s'ébranlant comme un seul homme, se précipitèrent sur l'Orient.

Ainsi l'Italie s'éleva jusqu'à un degré de puissance morale et politique, aussi subit que merveilleux. Déjà l'anathème de Grégoire, lancé contre le roi des Romains, avait dégagé l'Italie de ces liens de vasselage qui l'enchaînaient à l'Empire. Bientôt la population augmenta avec la richesse et le crédit. Là où se trouvaient éparses quelques cabanes habitées par des pâtres, on bâtit des palais, résidences de magistrats indépendants. Des republiques naissent comme par magie. Le laboureur, affranchi par les Indulgences attachées aux croisades, cultive sa propre terre et en recueille les fruits. On ne tremble plus

(i) Voyez le recueil de Labbe,

29h fTUDBS

sons le glaive des seigneurs, qui se battent en Asie pour conquérir le tombeau du Sauveur. La prépondérance féodale est affaiblie. Les navires nécessaires aux expéditions saintes sont construits dans les chantiers des villes italiennes. Toutes les classes de citoyens prennent part au mouvement: tout s'anime, tout s'exalte; la navigation ouvre un débouché aux produits des manufactures; accroît l'indus trie, la richesse et le savoir. L'Italie remplit les ports de ses vaisseaux, les magasins de ses marchandises. Les draps de Florence et les armes fabriquées à Milan fournissent aux besoins de tous les peuples et à l'équipement de toutes les armées d'Europe. L'argent et l'or, que le commerce répand en Italie, se divisent à l'infini, se répandent dans les derniers rangs de la société et augmentant le nombre des citoyens utiles, intéressés à son bien-être. L'inégalité des fortunes devient moins sensible: la prépondérance des nobles est contrebalancée par l'influence des capitalistes. Époque glorieuse, où l'on voit les îles Baléares, et découvrir les Gantret. Gènes s'entourer, en moins de deux mois, d'une ceinture de murailles et de fortifications;

tes Milanàllh chiMsé» da leur ville réduite en cendres, passer deux SttinéeÉ fins asile» au milieu des champs, puis repriBndrè tes srtnes» tailler en pièces les troupes de Frédéric BatiMttMiast, Irt h forcer à reconnaître leur indépendance^

8U1 OâltE. ÎM

|«eilih*«Ariitocntle t^bUwUiie» «^ Positloi du Daim.' SoagiiibeUkiifBit»

SowriBt (Mi républigoes italiennes te foisiient ta goerre mais l'eimetfli «commun ▼ tnaît-il k se présenter» leurs ar* i&ei se toUTMieiC contre l'en?afaisseur, et le pape se mettait à leur l)èle»

Un long oonbat s*âle?a donc entre les papes, défenseurs do Tittdéptndânoe italienne^ et les empereurs germains. Le pope oc k elergé se trouvèrent k la tête d'une espèce do oroiside en imur do la liberté; Tltalie reconnaissante s'at* tadu do plus on plus i ses ponliffBB. Gomme il arrive prasiitto toujours, la protection dégénéra en tyrannie; et» dans ces pontifes si chéris et si justement admirés» Tltalie crtuignit do Toir des oppre^em^ Le Vatican Toulut lancer IVmÉtbéoM pour assors son pouvoir ; employées lotir<4^ tour oontre dos amis ot dea| eimemis> les excommunications perdirent leurforce. Les papes, étonnés de leur déchéance>8o viratttliroésd'oToir recours aux armes étrangères. LoSaint^ Siégo ot k oour do France formèrent une aUknce éoroito : lus cfaevolfors Drançais inonderont l'Italie ; H usurpant an noua du ouyerain pontife l'autorité suprême, promettant k tibartéi oemmandait k concorde, ils apportèraat, avec cas parafes âattemes et ces brillknta deiiors , l'oaclafago, la MÉkon et k diaoordo» Le parti popukira et démocra«* tique, redoutant la domination de l'empire, s'attachait à la Franco U sorraii ks inAirèm du Saint^^ J<as ckssas

296 ÊTUDB8

supérieures préféraient la suzeraineté germanique du nA des Romains. Les uns, sous le nom de Guelfes^ iavorisaient une démocratie soumise au Vatican et protégée par le roi de France ; les autres, sous le nom de Ghibellins, voulaient que le gouvernement fût confié aux citoyens les plus riches et assujetti au vasselage impérial.

Par son caractère personnel et par ses liaisons, Dante était ghibellin. Il craignait moins la suzeraineté lointaine et peu vigoureuse de Tempire que le joug théocratique de Rome et les extorsions de la France. Il avait de l'éloignement pour la démocratie. Cette âme fière et hautaine, cet esprit exalté et platonicien se révoltaient à la fois contre le gouvernement populaire, contre les prétentions de R(»ne et contre l'ambition des rois' de France. Quand fionlance YIII voulut ouvrir à un prince du sang français les portes de Florence, Dante refusa de Tadmettre : telle fut la causede-TeXildu Dante. Vers Tan 1316,lesamisdu poète obtinrent du gouvernement florentin son rappel et sa réintégration , sous condition qu'il ferait amende honorable dans réglise cathédrale de Florence , et demanderait pardon à la république, après avoir payé une certaine somme d'argent Yoid ce qu'il répondit à un de ses parents , ecclésiastique (1) :

« Votre lettre , que j'ai reçue avec le respect et l'affection qui vous sont dus, m'apprend combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie : je vous suis d'autant plus reconnaissant qu'il est plus rare qu'un exilé trouve des amis. Après y avoir mûrement réfléchi, je vais vous répondre : peut-être ma résolution ne sera-t-elle pas conforme aux désirs de certains esprits pusillanimes; je m'en remets

(i) Pluteum 89» Codex 8, Pt i23, Bibl. Laurentiana. BIS.

affectueusement au jugement que portera votre prudence. Votre neveu et le mien m'ont mandé ce que plusieurs autres amis m'avaient déjà fait savoir ; c'est-à-dire que « d'après une ordonnance rendue récemment à Florence concernant les bannis, je puis rentrer dans ma patrie, sous condition de payer une certaine amende et de me soumettre à l'humiliation de demander mon pardon et de le recevoir : » en quoi, mon père, je remarque deux choses risibles et impertinentes, je le dis, mon père, non pour vous qui, dans vos lettres, dictées par la discrétion et la sagesse, n'avez fait mention de rien de tel, mais pour ceux qui m'ont adressé ces propositions. Est-ce par cette glorieuse voie que Dante, après quinze années d'exil, doit rentrer dans sa patrie ? Est-ce ainsi que l'on récompense cette conscience pure, que tout le monde connaît ; est-ce là ce qu'ont mérité les sueurs et les fatigues de ses études ? Loin de moi, loin d'un homme que la philosophie console et anime, cette bassesse intéressée, cette abjection de l'âme, qui s'offre pieds et poings liés à la honte et à l'infamie ! Loin de moi, qui toute ma vie ai prêché la justice, la pensée d'acheter à prix d'argent mon pardon, et de payer mes persécuteurs comme s'ils étaient mes bienfaiteurs ! Non, mon père, ce n'est pas par ce chemin que je reverrai ma patrie ! Trouvez-moi, ou que d'autres sachent m'indiquer une route honorable, un moyen qui ne porte pas atteinte à la gloire de Dante, je me hâterai, je revolerai dans vos bras ; mais si, pour rentrer à Florence, il n'est pas de route pareille, jamais je ne rentrerai à Florence. Eh quoi ! ne jouirai-je pas dans tous les pays de la vue des astres du ciel ? Ne pourrai-je pas, dans tous les lieux de la terre, contempler avec délices l'image de l'éternelle vérité ? Et faut-il que je commence par m'avilir,

un*

par me rendre infâme aux yeux de mes concitoyens, aux yeux de ma patrie ? Au surplus, le pain ne me manquera pas ! »

' In licteris veslris et reverentia debita et affectione receptis, quam repatriatio mea cure sit vobis ex animo (1). Grata mente ac diligenter! animadversione concepti, etenim tanto districtius me obligastis, quanto rarius cernere invenire amicos contingit. Ad illam vero s'firmata respondeo : et si non eatenus qualiter forsan pusillanimitas appeteret aliquorum, ut sub examine vestri consilii ante judicium, affectuose deposco. Ecce igitur quod per licteras vestri meique nepotis, necnon quamplurimum amicorum significatum est mihi. Per ordinamentum nuper factum Florentie super absolutione bannitorum. Quod si solvere vellem certam pectinie quantitatem, utrumque pati notam oblationis et absolvi possem et redire at (2) presens. la quo quidem duo ridenda et mihi perconciliata per illos quibus tali (3) expresserunt : nam vestre lictere discretius et consultius clausulate nidi de talibus continebant. Est ne illa revocatio gloriosa qua D* Ail. (4) revocatur in patriam per trilustrum fere perpassus exilium? Hecne meruit conscientia manifesta quibuslibet? Hec sudor et hinc Gontinuatus in studiis ? absit a viro philosophie domestico temere a ria terreni cordis humilitas, ut more cujusdam doli et aUorum infortium quasi vinculus ipse se patiatur efferri. Absit a viro predicante justitiam, ut perpassus injuriam inferentibus (5). Velud benehabimentibus, pecuniam suam solvat. Non est hec via redeundi ad patriam, pater mi, sed si alia per vos, aut deinde per alios invenietur, que famé D. (6) que onori non deroget, illam non lentis passiboi acceptabo. Quod si per nullam talem Florentia introitur, ninctaa in

(1) n y a dans le manuscrit une faute de ponctuation. On doit lire : Qwm repatriatio mea cure sit vobis, ex animo, gratâ mente ac, etc. etc. ÇS)Ad.

(3) Talia*

(4) Dantes Aligherius.

(5) Faute de ponctuation. Il faut supprimer le point. {S} nantis.

80B HàKtt. , 299

fliftMIHB iMMItfii* tHiMI Motte lédHi wAi'Mtiul(|uè l'pêctltt vM^ qm w^trii* ? Hmm» doIc-
MiiM T«rîtat«i ptlera «pendaii nié* qm Mvh caàu^ ai |uiiii inglonani , kne igaouinioflam populo f
to> rentineqae civitati me reddam ? qaippe paois non deficieU

Ce subUme élan de Fâme de Dante , témoignage de Tindomptable force qui caractérisait le
vieillard ghibellin, jette plus de jour sur son caractère que vingt volumes de notes.

Fidèle à ses dogmes politiques, il essaya ensuite de prouver, ént «Ht tnâté Ut MmatcMâ, que
l'tsoaiâait éég papes «« lew <)fcoâwHi«i |i slmmiscet h)^ porellesde l'Italie avaient causé jusqu'a-
lors toutes les cala-* mités de son pays. Puis, lorsque la translation du Saint- Siège dans fe comté
à'kvigiÊm et la nomination snccesrive depknîesrs iMpes frmçais eurent assuré l'avantage au parti
gaAk, h poète cfxilé adb*essa dm cardinaux (1) une lon<gw lettre pour les conjurer, an nom de Tin-
dépendance na^ tiemile^ dt «eprémanîr contre les {déductions de l'influence française, et lie
n'élire dorénavant qoe des pontifes italiens, d^est an mtlea de des moovemeils politiques, l'âme
nioérfe f» les mnffirafices de l'exil, obsé<i^ par de tristes p ré sa ge a ti, voyant son parti abattu ,
que Dante écrivit son p a èii. Avant l'époque de son bannissement et lorsqu*! FMipîisiait nne ma-
gistrature i Florence^ on le vit, éqnitâ* ble et aéfère pour les deux factions qui déchiraient sa pa^
trfe, infliger le même bâtiment aux chefe gfaibeltîns et gneîfes. Mais quand ses concitoyens
l'eurent frappé d'exil et4efx)litique; lorsqu'il fut oUigé de traîner de ville en \île one vie ^uvre «t
fière^ Bn nom flétri par une senti) V, \manî, 1, rt, c h.

tence injuste, et en butte à la haine des vainqneurs, tout son courroux s'éveilla; les fautes, les
crimes qui l'entouraient, consignés dans son poème, retentirent jusqu'à nous.

S IV

Esprit de Tépoque. --Les Pénitents blancs. — Naissance de Vépopee dantesque. — Génie de
Dante. — Des poètes synthétiques*

Cette satire politique eût manqué son but et n'eût fait aucune impression sur les esprits, si les
idéales religieuses ne s'y fussent lâelées. Le clergé régnait. On attendait la fin du inonde. Il faut lire,
pour se faire une idée de Tétat moral de l'Europe, les pages dans lesquelles Léonard Arétin^ ra-
conte le bizarre événement dont il fut témoin, en l'an 1/^00.

« Au milieu des alarmes et des troubles de la guerre civile on vit quelque chose d'extraordinaire.
Tons les habitants de chaque cité s'habillèrent en blanc, se réunirent par troupes et s'acheminèrent
à travers le pays, récitant des psaumes, chantant des cantiques, ne vivant que de pain et d'eau. Ils
invoquaient la clémence du Très-Haut, et lui demandaient d'oublier les crimes des hommes , et
d'accorder la paix à l'Italie. Bientôt tous les Italiens, sans distinction, revêtirent cette livrée de la
sainteté et de l'innocence. Toute guerre cessa; plus d'inimitiés, plus de querelles. Les villes enne-
mies qui, peu de semaines auparavant, se faisaient une guerre à mort, posèrent les armes.

SUR dâhte. 301

On ne cite pas nne seule offense, une seule trahison commise pendant cette trèTe, qui dura deux
mois entiers : on ne pensait qu'à honorer Diea et à pardonner. L'origine de cet événement n'est
pas bien connue. On dit que les premiers pâerins blancs descendirent des Alpes dans la Lombardie,

et que, dans leur marche ^ entraînant toute la population qui suivait leur exemple» ils pénétrèrent jusqu'à Tenise. Les habitants de Lucques furent les premiers qui adoptèrent le vêtement blanc et se rendirent à Florence; leur présence y excita une ferveur de dévotion si ardente, que ceux qui les avaient d'abord raillés et blâmés, n^e tardèrent pas à prendre le même costume et à se joindre aux processions, comme si une subite inspiration les eût saisis. Le peuple florentin se divisa en quatre troupes, qui suivirent différentes directions, furent partout accueillies comme les Lucquois l'avaient été à Florence, et parcoururent l'Italie. Cependant cette grande dévotion s'apaisa et l'on courut de nouveau aux armes (1). »

Des sectes manichéennes, prétendant à la pureté et à la sainteté, se livraient, s'il faut en croire les chroniqueurs du temps, à tout ce que la débauche a de plus infâme. Saint Dominique fonda l'inquisition. Les milices errantes de saint François et de saint Dominique prêtaient aux papes leur secours de la ruse, de l'hypocrisie et de l'espionnage. Démocratiquement constitués, ces moines ne ressemblaient nullement aux Bernardins, aux Bénédictins, qui avaient vécu comme de saints patriarches, de sévères ascètes ou des seigneurs féodaux. Ils s'introduisaient dans les familles, se montraient dans tous les lieux à la fois, couvraient le pays entier, se faisaient vénérer, haïr et craindre, et don- Ci) HUU Flor., t. XII, ç. 1.

BMenC tu peftpkè le tpecuoie «i km tauriM de k ors haïUons et de ieni •MutérkéŠk

Cies Mrèi menéiAMB (t ^vii)^ <pie ite M dift pttti> fondre laivec lei m^enci (jmmMm^e ^ ^ tanmX kÊfâÊÊÊÊ pMt sevtetok* le 4miYoir de flMe^e ^ht b |W<(l|ilililHi 1^eilM|Hi eâtrevos^eit keâ ftr-mef de m déoadiNMe. m laaiK riblW v«es, «le polkkie analQ|^> prâsîdèMntt <kw«MR«ik» quaMe «is pin tend, à ItosiitaiiiiMi eèè M m itH ^ ¥6rfUK Mes lirèrèi ÊitvdMniis di fteirtltte <t te dh:«M|MMttè4lèclbft Gotniie ieira fii^eédécçsBcws, *oès dtmiCDnt fîieilt fMAMflft d'humilité, de pzvnt«é, de dmstçfté, d'afam^Mimi Iffttate t Tépoqve pl«s «viacé«e où ils vécmnik lcfwr iMpiti te •dMr d'appHquer m soccès de teiro detiaeli» tes «ei iww pe ii « l<i arts, que les c«p«efas et ks iran-ciofeiiiift «rsient dédèigMik £a chmgeait de tactique, c'était «ft réraHaft àcmMime qu'ils voulaient obtenir. Les mêmes clittèors q«i tes MMA» lèrent, s'étaient élevées deux tait ansMiqpmiv«Me«iilis tel sectateurs, de saint DominffM«tde saint FitinçoiSw o«ivm les annales de l'anglais Mathieu Paris) ipnm oreèrefi q«e ce sont les jéswtes modernes qfii désigne d>vtTK>e, lDMpi'9 parle des frères mendiants. « Le peuple les nomme, dft^îK hypocrites, fourbes, traîtres, flatteurs des rois, o oMJC flte is intéressés des princes et des grands, sttccessèfars de Vm* techrist, faux apôtres, ennemis de la vraie religion, piévaricateurs, thésauriseurs, violateurs du secret de là tUMt^ fession, usurpateurs de provinces, ambitieux ipn «ai c h cnt leurs vices sous le voile de la piété (I). »

En vain le cri public attaqua cette armée errMUe ieft me* ndiante; ses membres jouissaient d'on pouvoir inamense. Les dominicains multiplièrent lesanto-da4è ài tel pekit que Benoit XI, quoique dominicain lui même, fut obligé de

(1) An. 1256, p. 939. Ed. 1640.

SUR DÂNli. 303

l'éprimer, au moyen d'un bref conuninatoife, leur zèle et leur empressement à brûler les hérétiques (1). Un franciscain» Frà Giovanni de Yicence, changeait les institutions de la Lombardie. On voyait tous les mois quelques astrologues ou sorciers périr dans les flammes. Au milieu de ces cruautés» Pierre d'Ascoli niait l'existence des êtres immatériels; Gnîdo Gavalcanti publiait ses mé-

ditions contre l'existence de Dieu. Ghaos étrange : tourbillon confus cS (irageux dont le pednt central était toujours cette pensée rdSgieuse, si cruellement profanée , objet d'un culte si avenue et si ardent.

Que l'on rassemble dans son esprit tous les éléments dont se composait Tétat politique, religieux et moral de ritalie : on verra naître, de leur fusion spontanée, le chefd'ttuivre qui a immortalisé Dante. La source du pathétique qu^ emploie avec tant de succ^, est la religion : c'est par die , c'est au moyen des terreurs et des espérances pieuses qu'il a remué les passions, touché les cœurs, effrayé les imaginations, exercé la fonction sublime de vengeur €!t de rémunérateur, de distributeur des peines et des récompenses. Pour inculquer, avec plus de force cette leçon solennelle, il a placé l'action de son drame dans cette semaine du jubilé où deux cent mille étrangers par jour se pressaient aux portes de Rome (2), et où l'Europe affluait dans la capitale de la chrétienté pour y obtenir les indulgences promises. iPuis, ouvrant aux regards étonnés de ses contemporains une immense et triple scène , il y a jeté l'histoire entière de son époque; littérature, science, coutumes, théologie, astronomie; personnages connus; crimi-

(i) ii mars IdOÂ.

(2f) Maratori, Annal., an. iSOO.

nds et héros; hommes célèbres par em^ vertus on lean fautes; enfin tout ce que Ton savait « tout ce que l'on supposait, tout ce qui excitait l'intérêt, la crainte, la haine ou l'amour. Aucune des passions humaines n'est oubliée par lui : reUgions, âges, sexes, peuples /sont les acteurs de son drame. Il ne confond rien; il individualise. Gigantesque par l'ensemble de la conception, il surprend le lecteur par la précision des détails. Idées, actions, émotions , sont caractérisées par lui avec une admirable profondeur : il les classe , les divise, les place tour-à-tour an milieu des gloires célestes, des tortures infernales et des espérances du purgatoire. Chacun de ses personnages est pour lui un objet d'études. U répète leur langage, observe leurs traits , reproduit leur physionomie, leur parle, leur répond, les plaint, les blâme ou les maudit : et» par un prodige que Ifiti seul a pu produire, toutes ces allusions, si minutieuses çt si nombreuses, qui jettent une lumière si forte sur les caractères qu'il observe , sont aussi rapides que vives. U lui suffit d'un mot pour adie* ver son analyse, d'un trait pour peindre un homme, d'une couleur pour rappeler un fait; le sublime , chez le Dante, illumine conune l'éclair.

Cette énergique concentration de sa pensée l'élève audessus de presque tous les écrivains connus. Shakspeareet Tacite , l'un avec une abondance plus poétique et une variété plus brillante , l'autre avec une éloquence plus travaillée et plus oratoire , se rapprochent seuls de cette puissance d'intelligence qui caractérise le Florentin. Mais chez ce dernier il y a plus de passion que dans Shakspeare, plus de grandeur que chez Tacite; pour la simplicité naïve , il surpasse l'un et l'autre.

Veut-il dépeindre ce SordeUo, qui, après de longs et

inutiles efforts pour assurer l'indépendance de l'Italie, après une vie active , remplie d'inutiles sacrifices , mourut naTré de désespoir 7 II place ce citoyen dévoué dans le Purgatoire, où il le montre isolé des autres ombres, taciturne, sombre, immobile. Toutes les âmes , curieuses de savoir des nouvelles de leur patrie , s'attachent aux pas de Dante. Sor* deDo seul reste à sa place :

« Il ne dit pas un mot ; mais il nous laisse aller , fixant sur nous de longs regards , semblable au lion qui veille et repose (1). »

Le poète trouve ainsi moyen de faire connaître[^] en quel* ques paroleis, un grand caractère, non par son activité et le déploiement de sa force [^] mais par son inaction et son silence. Souvent il lui arrive de resserrer en trois vers ou même en un seul, la vie d'un prince, d'un guerrier, d'un pape. Quand il est question de saint Gélestin, qui refusa le pontificat et céda aux suggestions de son successeur Urbain VIII, il ne le nomme pas; il se contente de désigner « l'homme qui, par lâcheté, accomplit le grand refus (2). » S'il rencontre dans le Purgatoire cette infortunée Madonna Fia, que son mari jaloux fit périr d'une mort lente, en la condamnant à rester exposée aux miasmes contagieux qui s'exhalaient des Maremmes, il la fait parler ainsi : « Quand tu reverras le monde où j'ai vécu»

(i) Esso non ne dice[^]a alcuna cosa.

Ma lasciava andar, sempre guardando A guisa di leon quando si posa.

Purgat., c. O, 64*

(2) Colul

Ghe fece per viltade il gran rifiuto.

Jnfem[^]f C Z, 60*

BM tTVOU

rippdle>»loi ihoft iouymrl. I« mt Bommil PILL SIMM fte donna ta vie; les Maretànm mè l'MtMi. Il le Mil bien, celui qui orna mon doigt de TanMlit el y fil hrÛM le diamant des noises (i)% »

Il faut lire dans l'original eet admirable pïMSSige, dont là mélodie tendre et mâncoliqite augmente l'etto. D'abord Madonna Pia Yeut qn*on se souyientte d*elle ; ir[^] de pIttS touchant que le désir qu'elle etprime dé vitre encore dans la mémoire de seS amis. La timidité de sa demande; Il manière dont elle se fait connaître, sans s'excuser ni bll<' mer l'auteur de sa mort ; le souvenir de ee mari qu*tf le ne rappelle qu'eu faisant allusion tmx premiers gages de si foi et non à sa barbarie ; ces doutes idées de bonheur et de joie domestiques, qui se trouvent ramenées dans le der-* nier vers, forment reuséblé le plus pathétique, dans son laconisme et sa simplicité.

Ce don mystérieux, cette puissance qui coueentre en un seul foyer beaucoup de sentiments, d'idées, d'images et de souvenirs, c'est le génie. Le génie ne proeède point par analyse, mais par synthèse. Chefè lésf grands poètes il n'y a pas un seul vers remarquable, qui ne soit (e résultat d'une longue série de pensées, d'émotions, d*in8pirationSr de méditations; la fusion de ces élémentsB s'opère \ l'insu de Fauteur lui-même. Chet lui les impresriours ont plus de force, les mouvements de l'esprit sont plus rapides et plus nombreux; toutes les évolutions de rinteUigeance, si je puis

(i) Ricordati di me : che son ia Pla.

Sienna mi fe. Disfecemmi Maremma ; Stitolui che inanellata pria

IM[^]poflMMlo n[^]vea oui la iaa néknma*

PurgaU, c 5, olL

SUB Jt[^]ANTE. 807

ainsi parler» sont plus puissantes et plus faciles. Il condibod plus aisément le sentiment avec la réflexion et la réflexioA avec les faits. Il est né avec les mêmes facultés que las autres hommes; il ne diffère d*eux que par l'activité, l*w* deur et le mouvement dont ces facultés sont douées.

Si le poète et Thomme éloquent doivent leur force à cette concentration que j'ai essayé d'expliquer et dont le Dante m'a offert de si curieux exemples, le critique suit une route absolument différente. L'un compose» l'autre dé« compose. Ce que le premier a créé par ins{Hration , le se-» cond s'occupe à le défaire , pour ainsi dire , pièce à pièce» Lorsque, dans les temps de civilisation très-avancée, quelques-unes des facultés du critique et du poète viennent à se combiner dans les mêmes intelligences , une nouvelle poésie naît alors,| moins franche, moins naïve, plus brillante mêlée de métaphysique et de connaissance du monde; c'est la poésie des Pope , des Horace et des Voltaire. De tous les poètes primitifs, qui ont chanté , pour obéir à un mouv^ment instinctif, Homère, l'auteur des Niebelungen et Dante sont les premiers et les plus grands. Tout ce qui les entourait s'est reflété dans leurs poèmes.

Sv.

D^on mot de Schlegel contre le Dante. — Caractère personnel et

^Éttvdêfe)^oéli^pre tie te deiniet»

Je ne développerai pas longuement les analogies et les fférences qui se trouvent entre lerhap-sode £rec et le chan-

tre ghibellin. Le premier représente la beauté hellâiïqie dans sa pureté originelle, le second s'offre à nous, symbde terrible du moyen-âge. On lui a reproché (1) une certaine austérité dure et cruelle, un esprit altier et inflexible qui se fait sentir jusque dans ses vers, une aspérité que M. Schlegel nomme ghibelline. Nous regardons cete critique comme injuste et dictée par le désir qu'avait l'écrivain allemand, de venger les pontifes, souvent attaqués par Dante. Indigent, exilé, Dante avait droit de se plaindre : en face des calamités de sa patrie ^ il avait le droit d'en maudire les auteurs; mais l'âme la plus forte et la plus sensible se trahit à chaque instant dans son ouvrage. U l'a semé de comparaisons délicieuses , tirées de la vie champêtre ou qui s'y rapportent ; et sous le voile allégorique qu'il a tissu , la sincérité de son amour pour Béatrix, compagne de sa première enfance , objet de la passion de sa vie entière , nous apparaît constamment pour modérer son courroux et adoucir le sentiment de ses regrets. Il est vrai que le souvenir des injures qu'il a reçues le poursuit dans les régions nv-mes de la lumière éternelle, qu'il dit avec tout son siv.a. :

Un bel honneur s*acquiert, lorsqu^on sait se venger (1).

qu'au milieu d^s anges et des saints , le nom de Florence lui cause une émotion triste, pénible et sombre; mais dans

(1) F. Schlegel. Histoire de la Littérature^ chap. ix.

(2) Che bel onor s'acquista in far vendetta.

Canzoni.

Ce vers ne se trouve pas dans V Enfer de Dante, mais dans une des Canzoni les plus tendres que ce poète ait écrites.

combien de passages se manifestent Tardeur, la délicatesse, la bonté de ce cœur si grand et si passionné !

Usez son Convito; il y parle de sa patrie avec la tendresse la plus ardente. Il nomme l'injustice de ses concitoyens une erreur, et non un crime ; il prie Dieu « que ses ossements puissent reposer un jour dans cette patrie si chère. Ah ! si le maître de T univers avait voulu que Ton n'eût commis envers moi aucune erreur, et qu'un châtement injuste ne m'eût pas été infligé ! si je n'avais pas souffert la pauvreté et Texil! Si les habitants de cette belle et célèbre fille de Rome , Florence , ne m'eussent pas rejeté loin du doux sein de la patrie qui m'a nourri et élevé jusqu'à mon âge mûr ! Et puis-je encore (tout mon cœur le désire I) y reposer mon âme fatiguée, et y finir les jours que le ciel me réserve (1) I <> Cette traduction n ne donne qu'une faible et imparfaite idée de cette éloquente apostrophe.

Il faut se souvenir que de son temps, la vengeance était un devoir et une loi ; laisser une offense impunie, c'était perdre sa dignité d'homme. Quand notre poète parcourt l'enfer, une ombre menaçante fixe sur lui des regards farouches ; Virgile , qui le voit s'arrêter , l'engage à continuer sa route. « Si vous saviez pourquoi je reste immobile , dit le Florentin , vous me pardonneriez : dans

(i) c Ahi I piaduto fosse al dispensatore dell' universo che la ca « gione délia mia scusa non mai fosse stata I Che ne altri contro me avria fallito, ne io sofferto avrei pena ingiustamente ; peha , dico, d'esilio edi povertà, poichè fupiacere dei cittadini délia bellissima e famosissima figlia di Roma, Fiorenza, di gittarmi fuori del suo dolce seno, nel quale nato e nudrito fui fino al colmo délia mia vita ; e nel quale, éon buona pace di quella, desidero con tutto il cuore di riposare Tanimo stanco, e terminare il tempo che mi è dato. >

MO Èvmm

rabtme J'ai cm peconnaltre on de mes parrata. — En effet, reprend Virgile, une ombre vous détatgne du doigt avec un air de menace. •— Oh ! mon mattre , eelui-là flit tué par un ennemi; et sa mort n-a été leigée par aucun de ceux qui partagent son aflhmt t veik pourquoi il me dédaigne (1)1»

Avec Dante oommenoe, de lui seul date la civilisation de la péninsule italique. Sans être versé dans Tétnde de ridiome provençal , sans avoir suivi avec soin le progrès des lumières renaissantes, de Naines à Florence et de Florence à Rome , on ne peut le comprendre. H Irat tirer de la poudre des bibliothèques tout ce qui peut jeter de la clarté sur les treizième et quatorzième siècles, déchiffrer des manuscrits , étudier les mœurs et les omn tûmes de l'Italie , sous le pontificat de Boniface et de prédécesseurs pour connaître Danta La plupart de bi(^raphes, M. Ozanam (2) excepté, confondent Fépoque de Dante avec celle de Boccace et Pétrarque ! rien ne se ressemble moins. Ces deux derniers commencent une iiou« velle ère littéraire; Dante constitue à lui seul tonte une littérature. Dante a vu périr les républiques italiennes; froissé de leur chute, il a consacré dans ses vers le son» venir de son indignation et de sa douleur. Boccace et Pé* trarque, au contraire, ont vécu dans une époque nouvelle, sous un gouvernement nouveau , résultat de la révolution dont le poète de la Divin-Comédie avait été le témoin et la victime.

(1) Inferno, c. 29,

(2) Dante Àlighieri, etc.

tOR BAUn. 8tt

SYI.

Os HPWlitWii i4ataDtqiit flhei le Ikinte. •»• Commentatenra da luâilf^ ^ ûh8CtHt« «yfttiqqf, w»* Jptf rprêlAilon 4« MI Mgm««i dm ta MM i'un covi^ot politique.

L'tD dîi ôlimoiits principaux de ee poème unique, o*«ilCQ pUtoQiflme emprunté aux chanta d'amourdea ProvenCinv» et qui ae répand eomme un voile hiéro* lAypbiqv^i lur toute la poéate italienne, deputia Tan il oo JQ«qa*Û'aii 1300 de l'ère obrétienne. Jm écrivains du Nord eiu<-in£aie\$ ont emprunté du Atidi cette pa^aien idéale qui se retrouve dans iea lonnets élégiaquea de Sbakspeare et dans le roman de Philippe Sidney, prototype de VÂsirê\$ d« O'Urfé.

I^ élana de Tâme qu'une force secrète entraîne vera la beauté étbérée, vers la grandeur suprême, vers la source unique de la beauté et de la grandeur ont été confondus par eux avec Tamour terrestre. Dante, ce poète sculp* teuTi dont toutes les idées se présentent vêtues de fbrme3 viaiblea et palpables, dont la pensée ne se voile jamais de nuagepi Pante, le plus plastique des poêles, le plua auatèro des écrivains, «'environne, non-seulement dans ses sonnetaf mais encore dsns son grand ouvrage, de la mys» tagogie de Plotin et de Jamblique, Un esprit si net, une intelligence si forte et si vigoureuse, qui exprime ton* joura sa pensée par le plus petit nombre de mots possible et de la manière la plus franche et la plus nue, est

d\$?«nu myatique! Pepuia cinq siècles, Iea comment

812 DU PLAIOmSXE POLITIQUE

tateurs ont saccédé aux commentateurs, les bibliothèques se sont remplies de leurs œuvres, et on n'est pas venu à bout de comprendre ce que signifient ses sonnets et sa Vita nuava; les plus consciencieux et les plus babiles ont dû convenir que le fond de la pensée de Dante est encore un mystère, un gouHre inexploré. Il semble que le texte se soit obscurci à mesure que les commientateurs ont commenté.

La seule histoire littéraire des discussions auxquelles le texte de la Divine Comédie a donné lien, occuperait un volume. Ses deux fils furent ses premiers explicateurs, ensuite vinrent les Aristotélites et les scho-1astiques. Boccace monta en chaire pour éclairer le texte de Dante. A Bologne, à Pise, à Plaisance, à Venise, des professeurs ad hoc, semblables au Jupiter assemble-nuages dont parle Homère, parurent rivaliser d'ardeur et d'empressement pour grossir les ténèbres répandues sur la gloire et sur le génie du Florentin. On a conservé les noms de tous ces érudits qui ont vécu comme des insectes pararites sur le tronc d'un chêne, et dont l'existence et les travaux furent consacrés à la seule explication du Dante : Antonio Piovano, Fiiippo Yillani, Benvennto d'Imola, Gristoforo Landino, Alessandro Yelutello, le jésuite Yenturi, le père Lombardi. Après la découverte de l'impression, parurent, en trente ans, vingt éditions de la Divine Comédie, accompagnées de commentaires plus nébuleux que Toriginal. Rome et le catholicisme avaient adopté le poème sacré ; le protestantisme, dès sa naissance, le réclama comme sien. Dante est un réformateur, s'écrierent Calvin, Luther, Mélanchton et leurs prosélytes. Non, répondirent Bellarmin et les jésuites; cet enfant soumis de l'église n'a eu d'autre tort que la ferveur exagérée de ses opinions po^

EN XTAUB. SIS

litipqies. Rome» dcmmant son approbation à tontes les éditions du Dante, laissa ce champ de bataille éternellemrat on* ?ert anx grammairiens et aux scholiastes, aux philole^es et anx théologiens.

Dionisi, après avoir passé sa vie à étudier Dante, s'écrie ; « Le sens mystique de sa grande œuvre. est un trésor cadé, difficile à découvrir. » On ne peut s'empêcher de se rappeler les vers du poète : « Beau tableau placé dans un Ueu ténébreux, dont Fœil ne peut découvrir les contours, dont les couleurs et les formes ne donnent aucun {daisirl »

Gcmie i^tara in tenebrosa parte,

Ghe non si puô mostrare,

Ne dar diletto di color, ne d'arte*

Ugo Foscolo, après dix ans de veilles consacrées au Dante, écrit les lignes suivantes : « Tim-mense forêt de la poésie dantesque, après cinq siècles de fatigues, reste ensevelie dans sa primitive obscurité. Les étrangers qui, sur la foi des commentateurs, croient le comprendre, ressemblent à ceux qui, pour connaître un pays, choisissent un guide aveugle, se laissent diriger par lui et prennent pour {Mffoies d'Évangile toutes les observations de leur cicérone

%norant. »

En 1821, un journal italien fort estimé (1) s'exprimait en ces termes : « L'allégorie de la Divine Comédie n'est pas connue : le voile n'a pas été soulevé. On sait que le symbole était la muse souveraine de l'intelligence à l'épo-

(4) Biblioteca italiana^ p. 47| n° 100.

tik ou PLAXemW 9PUTIQUE

qm fA le poète vivait les «èctoi, en e^écQula!» m fnt qu'èiHiittîr ee voile autrefois (Fapspa-Fept, Ail|qui«A*bpi« tt eit (levenn presque impo^ible (le dire ee que psiifiieim

non-seulement une grande partie des ffiPVfe^ lîil po^te,

mis eBCQpe de eelies de Péirurque et de Bmofift ^ &- ^s encore reioeUept pro^i|(eui: P^iç^ qui, dllP« *)U

ppvriige iptitqi^ i 4cMirtiiQf au Diçtçmam (t\$th Cmt-. fff, M% dire à JDante lui-même : h Je recoiînm qqe h nnôe mystique ik)us laquelle j-avai^ enveloppé m^ bapteî pt «nl^limes pepsées« pe s'écit pa9 diasipée eqçerp ap ^oqffli

de tant d'érudits. n

Cette obscurité se rattache au symbolisme que je viens de signaler.

Toute la poésie italienne, depuis son ofl^ne jusqu'à la fin du15^ siècle, a popr ^lém^ntT^ifiour platonique. Tous ces écrivains ont une dame de leurs pensées, un être idéal, une Laure, une Fiam-metta, une Béatrix, qui meurt avant son adorateur, lui fait un cours de théologie morale, et plato-nise avec une subtile éloquence. C'est dans une église, pendant la semaine sainte, que cette beauté idéale apparaît à Pétrarque,^ à Dante^ à Qoccace. Riai de réel et de vivant ne la distingue. Le poète ne s'adresse à cet féesdel-imagination qu'avec le langage d'une dévotion exaltée : il semble les re-garder comme types de vertu et de bonheur, non comme des femmes vivantes; et quand l'histoire vient éclairer les actions des poètes, elle est pénétrée d'étonnement. Acôtéde cette Laure, de cette Fiammetta et de cette Béatrix, on trouve d'autres femmes qui n'ont rien de symbolique; les unes mégères et insupportables, copiie l'épouse du Dante, Xantippe de cet autre Socrate; les autres sin-

gulièrement fertiles, et qui ont donné à Pétrarque et à Boccace une longue liste d'enfants naturels. Dieu sait par

È9 iTàlittk 3ld

quel effort d'imagination les pétrarquistes ont tenté de concilier Tamour platonique de Pétrarque, les symboles nombreux contenus dans son Afrique[^] et sa vie brillante[^] savante et voluptueuse I

Un italien, Gabriele Rossetti, a cru trouver le secret de ce my\$tere. Selon lui, l'Italie |entière, au moyen-âge, était couverte d'un réseau de conspirations anti-papales, et les obscurités contenues dans le poème dantesque ne sont que les mots d'ordre du parti. Il montre tous les talents des xii^e et xv^e siècles, ligüés secrètement contre la domination de la papauté; tkn jargon convenu leur 'servant' à exprimer leurs désirs et leurs espérances ; ce chiffre bizarre s'intnodnisait dans la poésie et l'éloquence ; les termes consacrés à l'adôratioa amoureuse appliqués aux complots politiques; et ce my^ecisme knétaphysique prenant tout-à-coup un sens positif[^] destructeur, anti-religieux, j'allais dire révolutionnaire. D'après le même système, l'éruption du protestantisme, préparée de longue main, aurait couvé au sein de l'Europe chrétienne bien avant Luther.

Inotis «ommes de cet avis. Regardons ce système comme faux, exclusif et exagéré. Cependant il est Vrai que la folie de l'histoire vulgaire, ison erreur la plus commune, c'est cette vue courte et basse qui s'arrête sur im lèvenement sans lui demander ses causes préétistantes[^] saiu l'interroger sur ses résultats. Il y a dans les choses hmnaitfes une longue chaîne électrique, d'où jaillisseBt par intervalle, dans les temps de crise, dés étincelles et deé édaits qu'on appelle révolutions. Les esprits emportés n'ipërçoiveit que ces étincelles ; la grande chaîne leui[^] resté cachée.

316 00 PLATOmSMB POLmQtîB

S XVII

Protestantisme avant Luther. — Double puissance d*aiDOur et de négation chez les peuples. — Attaque du platonisme contre les papes. — Fusion du Ghibellinisme et du platonisme.

A peine le christianisme est-il né, il tend vers l'anitéj c'est-à-dire vers rétablissement de la papauté souveraine; dès que le trône pontifical s'affermit, le germe de la désunion ou du protestantisme se glisse dans la hiérarchie. Le catholicisme central a dû se résigner à une longue et pénible lutte avant de parvenir à la toute-puissance. Montanistes, ariens, iconoclastes, sabelliens, se sont groupés autour des fondations du Saint-Siège, et se sont opposés par la ruse, la violence, le prosélytisme, la dialectique, à la construction de l'édifice gigantesque; ce sont U les protestants des premiers âges. Eux aussi, ils réclament la liberté, ils s'arment de critique, ils ne veulent point qu'une autorité unique les domine et pèse sur eux. L'esprit protestant, c'est Fanalyse, c'est la critique; l'esprit catholique, c'est rautorité, c'est le pouvoir. Que l'on jette les yeux sur les annales du monde, on verra que cette distinction n'a jamais cessé d'exister. Partout les deux éléments de l'organisation humaine se sont livré un combat inévitable, et qui ne pouvait anéantir ni l'un ni l'autre. D'une part, la foi et l'amour; de l'autre, l'analyse et la critique. Sous ce point de vue Platon est catholique; Àristote, protestant Se fier, aimer, espérer,

s*as9enrir Tolontairement à une croyance^ c*est se montrer catholique. Discuter, classer, systé-
 matiser, protester contre la foi aveugle, soumettre la foi au jugement et le dévouement à la ré-
 flexion^ c*est se montrer protestant lumiuable subdivision de la pensée humaine, impossible à
 nier, et qui se reproduit chez les individus comme chez les nations. Id, puissance de fonder; 15,
 puissance d'examiner. Et cependant, si Fun des éléments domine à l'exclDsiott de l'autre, vous
 voyez s'établir ou le fanatisme aveu^e, tel qu'il existe dans certaines confréries de moines catho-
 liques; on le chaos hideux des opinions contradic* tmres^ l'analyse minutieuse et dissolvante, la
 négation, le rien^ tel qu'on le peut étudier dans les pays soumis au gouvernement critique par
 excellence.

Le moyen-âge^ morcelé quant au territoire, un quant aux doctrines et aux idées, admettant la
 hiérarchie, divinisant la soumission, profondément chrétien dans ses usages, dans son langage,
 même dans ses mœurs privées, un contre-poids qui devait empêcher cette unité de devenir le tom-
 beau de la pensée. Aussi, pendant que les peuples courbaient la tête devant l'auréole du Vatican,
 une protestation sourde s'armait contre cette puissance. L'analyse et les catégories des scholas-
 tiques n'eurent pas d'autre berceau. Ils furent minutieux, critiques, systématiques jusqu'à la bizar-
 rerie; ils professèrent le culte d'Aristote, sous la loi même du catholicisme^ comme s'ils eussent
 voulu prendre leur revanche et se consoler de la foi aveugle qui les enchaînait aux mystères de la
 religion. Occam, Abailard, Dun Scott, Thomas d'Aquin lui-même, ne sont que les précurseurs du
 protestantisme.

(Test donc folle de regarder la réforme comme une explosion soudaine. Elle fut préparée par ton
 lieux qui

SIS DU PLÂTONISM POLITIQUE

voulurent expliquer, oeHim^ter, éclairar ks égoM du cathdicisme; et par ceux qui se plan-
 geaient dans les ténèbres dii mystère de la Trinité; et par les Albigeois ou Patarins qui se soule-
 vèrent contre l'autorité tenifM>reUe de Rome; et par les Wiclefites et Lollards qm «ornèrent en
 Angleterre et en Allemagne les germes de k baine contre le pontificat. Dès le onzième siècle, on se
 gênait si peu avec la cour de Rome que le pape était désigné ouvertement sous le nom de Loup^ et
 Rome sous celui de Louve. La suprématie papale était, pour ses ennemis, le règne visible de Satan
 sur la teire. A mesure que la puissance des pontifes s'affermissait, des écoles mystérieuses, des
 agrégations symboliques, employant un dictionnaire spécial, ayant des signes de ralliement connus
 d'elles seules, se répandaient en Europe.

Il n'est pas étonnant qu'elles se soient serrées avec prédilection du langage de Plotin et de Jam-
 blique; c'étaient précisément les symboles platoniciens qui, comme nous Tavons dit plus baut (1),
 avaient lutté dès le IV^e et le v^e siècle contre le christianisiue naissant. Le même néo-platisme, re-
 naissant de ses cendres, continuait la lutte.

Les traces de cette opposition sont en effet visibles en Italie, non - seulement du vivant de
 Dante, mais après lui. C'est en Italie que Lélius Socin a élaboré le socinianisme, père de la philoso-
 phie moderne. C'est là que les premières^ expériences de chimie et d'astronomie mit eu lieu. C'est
 la patrie de Galilée. Les études de ses philologues ont réveillé le paganisme. Le Vatican, protégé par
 les chefs-d'œuvre des arts et par la vénération d'un peuple que

(i) Y. plus haut ruiicle dls Mœurs Chrétiennes, elc

t, a^Q triomphe de to'n M (ev* neom. H s'est élevé brillatit Au^essm d*^eas, comme la oovpèie de Smt-Pierre s'élève le. lx»r , IrayonnaiCe de olaité, au ^lessus de la Ville éternelle ; et ttle a été sa pm^ sance, qae l'histoire a presque effacé de ses {Miges le soa** venir de la longue lutte soutenue par Rome chrétienne contre tant d'ennemis.

La plus vive et la plus redoutable de toutes ces attaques a été dirigée par les GhibcUins qui soutenaient les droits de Tempire et frappaient au cœur l'autorité papale; Dante fut le personnage le plus célèbre et le plus influent de la secte ghibelline. Non-seulement la vie du poète lui a été vouée avec une oljpiniâtreté Airieuse qui a mis en danger sa liberté et aoii existence, mais tout son poème de la bivine Camédie est ghibellin. Il a écrit un ouvrage spécial, intitulé De Monar^ chiâf dans lequel il prouve que l'autorité de l'empereur des Romains ne relève pas du pape, mais de Dieu seul; que les pontifes ont usurpé à tcMrt la couronne temporelle, et qu'en s'arrogant le droit de couronner et de découronner les princes, ils ont dépassé les bornes de leur pouvoir. L'expression des mêmes sentiments, des mêmes idées se retrouve consignée en termes allégoriques dans quelques passages de la Divine Comédie.

Les poésies des Ghibellins sont les seules dans lesquelles on trouve l'appareil érotico-platonique. Au contraire, les poètes guelfes ou pontiGaux se servent d'un langage clair, qui n'a rien de symbolique et dans lequel l'amour ne joue aucun rôle, ni comme passion, ni comme principe.

L'Italie était partagée en deux factions qui embrassaient philosophes, guerriers, artisans, toutes les classes, depuis la plus élevée jusqu'à la plus basse. U fallait être Guelfe

S2o DU PLATOmSVB POLITIQUE

(m Ghibellin. Comment se fait-il que le langage symbolique ait été le partage exclusif des uns» et n'ait jamais été adopté par les autres? f^ 'est-ce pas la {Mrenve évidente que le dire d'amour du parti ^libellin se confondait avec ses passions politiques 7

S VIII

La langue et la poésie italiennes naissent platoniques et ghibdlines»-

Explication des énigmes du DantCt

Cette fusion du parti ghibellin et de la doctrine platonique est un fait très-curieux^ dont les conséquences sont nombreuses. M. Rossetti, conune tous les inventeurs, Ta poussé beaucoup trop loin. Ce commentateur ne voit (rfus dans le platonisme qu'un argot politique, ce qui est une erreur; dans cette vaste désignation de Vamour idéal, Dante et ses amis comprenaient le catholicisme épuré, le bien des hommes, la vertu suprême, le courage politique et Tadhérence aux empereurs germaniques* Laissons parler le commentateur sans adopter son point de vue exclusif :

«LesGhibeilins, dit -il, formaient une société secrète dont la langue spéciale n'était connue que de leurs amis. Quand ils voulaient se faire entendre de tous^ ils écrivaient en latin; dans le cas contraire, c'était la langue vulgaire qu'ils employaient, en ayant soin de semer leurs discours de ces

mots all^riques dont eux seuls pouvaient saisir le sens. Beaucoup d'hommes puissants et peu instruits apparte* naient à cette secte. Le peuple, qu'il était bon de s'associer» paraît le langage

vulgaire; Rome, dans ses mandements et dans ses décrets, ne se servait que du latin. Ces divers motifs militèrent en faveur de la langue italienne contre l'adoption de l'idiome antique. »

En effet, c'est avec les Ghibellins que l'on voit poindre les premiers rayons de la littérature italienne. Avant le xi^e siècle il n'y en a pas de traces. Elle éclot tout-à-coup; et ce qui est singulier pour un idiome populaire, elle se montre d'abord métaphysique et mystique. Ses chansons même sont platoniciennes. Toutes les compositions de Pierre Delavigne, de l'empereur Frédéric II, de Giacomo Da Lantino, de Guido Guinizelli, premiers bégaiements de la muse, sont aussi peu intelligibles que la grande œuvre de Dante. Ils chantent un amour pur, idéal, d'agé de toute pensée corporelle l'amour d'une ombre divine, à travers laquelle le poète aperçoit la suprême beauté : un être féminin dont l'existence est à peine prouvée, qui a pour attributs toutes les grâces et les vertus, et qui sert comDBtô d'intermédiaire entre l'homme et Dieu pour atteindre le souverain bien. Nul de ces poètes, n'appartient au parti de Rome et des papes. Ceux qui ont professé cette dernière opinion sont simples et clairs comme Brunetto Latini. Aux Ghibellins seuls appartient l'obscurité du jargon métaphysique.

Leur but était grand et honorable; Ils voyaient l'Italie divisée nonnseulement en Siciliens, Apuliens, Romains, Toscans, Vénitiens,. Lombards, Génois, Piémontais^ mais en Florentins, Siennois, Lucquois, Bressans, Bolonais, Gréetc , etc. Chacune de ces petites républiques, se

232 DU PLATOHTLMIB POLITIQUE

goiiTernant d'après ses profères lols^ Halsimit Beé toi^^ lë§ combattait |à outrance , dépensait ses rithelse» et ttm énergie dans d'inutiles combats, et s'ittiagittait qn'elte défendait sa liberté , tandis qu'elle perpétuait M déblifté misérable et son incurable servitudes. L'atlitiitiie dominatrice des nations, l'Italie était devenue sa propiis proie. La réunir sous un même sceptre, lui donner un corps, reconstruire cette unité, sans laquelle il n'y a ni forcé, ni puissance, ni industrie, tel était le plan conçu par liesGhibelliDs; sans doute l'anàbition, la tyrannie, la cupidité s'y nlèlèrent^ mais-Dante, Machiavel, Pétrarque ne s'y trompèrent pasi Ib touchaient du doigt la plaie saigriante de leur patrie, et nul d'entre eux ne croyait possible d'opérer la guérísim sans violence et sans douleur.

Le platonisme, héritage de la philosophie païenne^ qui s'était perpétué en Provence depuis la domination romaine sous des déguisements singuliers et des formes chrétiennes; donna naissance aux Cours <V Amour ^ etpres^on de la civilisation la plus rafiBnée des ti* et vir siècle». De Provence, ce langage symbolique d'iln amour divin et sensuel, mystique et politique, attrait de l'âme vers mu bot suprême et désirable, paissa en Italie; Lorsque Dante lemploie le mot amour y ce n'est pas V amour qu'il a en vue, td que nous le comprenons; c'est le bien suprême; c'est auari le triomphe du parti ghibellin, la régénération-, l'mùté» le beau idéal. Faire de ce mot un simple terme d'orgfor politique, comme le prétend M. Rossetti, c'est rabaisser la pensée du Dante.

Cette conspiration ghibelline, battue en définitive, était vaste et redoiiitable. Il y avait de libres penseurs à Venise^ à Florence, à Pise, à Milan, même à Romeit bien longtemps avant que Lutiier apparat A la co«r

yp IWm^ 338

des princes, dans les banquets bourgeois et populaires, la verve des poètes tournait en raillerie la pompe des cardinaux, et les cérémonies de l'église. A voir la dissolution des mœurs, réclatanle et générale facilité d'épigr^inipes gui ne ménageait ipême pas l's 4Qgmes; à voir le nombre des écoles et ^e ceux qui les fréquentaient, la tendance universelle vers Tidolâtrie de la forme (1), on

eût cru que les premières étincelles de la réforme jailliraient de l'Italie. Le pouvoir pontifical trôpait daps le vuide; ses domaines étaient bornés; ses finances en mauvais état, ses droits contestés; il triompha, Les intérêts des peuples, de revenir et de rintelligence coïncidaient avec son intérêt et sa grandeur, Les jalousies des populations italiennes la servirent le pontife fut arbitre et juge des différends qui n'issaient de tous pôtés, et grâce à sa souveraineté morale, se fît une force de la faiblesse et d'un pas sions qui l'environnaient, un vieillard, sans autre puissance que la houlette pastorale, braya non-seulement les empereurs d'Allemagne, mais la France, l'Angleterre, la coalition des génies hostiles et des âmes ardentes, qui essayèrent en vain de le renverser.

Là l'innéité de l'acte est donc un monument formidable de ce qu'on peut; le dialecte allégorique dont il se sert se réécrit chez Guido Cavalcanti dont on ne peut comprendre les beautés, si on ne les explique ainsi, chez Lapo Ghiberti, Francesco Barberino, Cino da Pistoia, l'écrit; c'est l'idiome d'un mysticisme mêlé à une co-

(I) V. nos Etudes sur le xvi^e siècle, S. II^e De la Renaissance.

324 DV RUTONISME POUTIQOB

SIX

Exagération du point de vue symbolique.— La réaffirmation

et le symbole»

Il faut bien se garder d'exagérer ce point de vue et de réduire la poésie italienne en une espèce de franc-maçonnerie lyrique et dithyrambique; à entendre les Symbolistes, elle ne traiterait jamais que de visions impalpables, de symboles mystérieux, d'êtres fantasmagoriques. Adieu aux contes de Boccace, aux comédies de Machiavel, aux farces obscènes de l'Arétin. Toutes ces œuvres, dans lesquelles respire cependant une vie si forte, si sensuelle, quelquefois si gaie, souvent si condamnable, ne seraient plus que nuages peuplés de fantômes. La Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante, les nombreuses maîtresses de Jean Boccace disparaîtraient comme des ombres vaines. Il faudrait les regarder désormais comme des mots d'ordre, des points de ralliement, des signaux secrets adoptés par le besoin de cacher des

complots et par l'ingénieuse adresse des conspirateurs.

Il est impossible que l'auteur de la Mandragore et celui de la Divine Comédie, intelligences âpres et subtiles enfermées dans des corps vigoureux, aient échappé aux faiblesses et aux passions terrestres. Leur histoire le prouve; la biographie a recueilli jusqu'aux dates de leurs amours, jusqu'aux détails de leurs erreurs.

Le symbolisme n'est donc pas tout dans leur vie. D'un côté, cet esprit d'opposition, cette longue lutte intellectuelle-

EN ITAUE. S25

Une contre rétablissement et la domination du trône pontifical, ce complot recouvert de voiles poétiques sont également avérés.

Quiconque a examiné de près le tissu des choses humaines , y découvre cette complication permanente du sens vrai et< figuré, de la réalité et du symbole.

Le platonisme, encore debout et plein de force au moyenâge , venait mêler ses ombres aux faits de la vie réelle. Le poète, en chantant ses amours, chantait aussi le platonisme mystique ; par une triple et diverse application du même mot , il indiquait à la fois le but politique de ses efforts, l'idole amoureuse de son cœur , et la beauté morale que le christiapisme avait mise en faveur. Yeut-on une preuve firappante de cet ingénieux et inutile rafiSnement? L'auteur de la Jérusalem Délivrée, après avoir créé ces personnages courageux , ardents, amoureux , pleins de vie et de sève , qui animent son œuvre inunortelle , se crut obligé de leur prêter un sens allégorique ; il écrivit un long traité, pour prouver que cette pensée de symbolisme lui avait toujours été présente. Il mit sa belle imagination au supplice pour démontrer que Renaud et Godefroy, Clorinde et Armide , rqrprésentaient des idées. Les critiques étrangers , faute de connaître le génie italien , qui leur aurait expliqué cette bizarrerie , éclatèrent en cris d'étonnement à l'aspect de ee traité didactique ; ils ne virent là qu'une excuse pour Alphonse d'Esté , et une preuve évidente de l'insanité du grand homme. Comme si le même penchant pour Tallégorie n'avait pas présidé à tous les travaux^ dirigé tous les efforts de Dante, de Pétrarque, de Jordan Bruno, de GampaneUa, même du politique Machiavel, auteur de fort belles satires allégoriques !

C'est précisément ce développement énergétique et triple

826 Do PLATOKIUVE POLITIQUE

de la vie amoureuse , politique , religiftuae , dfli paulooi sensuelles, des désirs de perfection , des regrets de liberté perdue ; c'est cet entrelacement baroque det fiitf et dei idées les plus disparates ; tantôt une Béatrix vifaott» animée, angélique, délicieuse à entendre et à voir, tantôt une Béatrix, symbole qui repréaente le parti ghibdlins ici une Laure pleurée par le poète ; plus loin une Umre sans os et sans chair, sans vie et saof souffle, Tidéal de la po*litique et de la vertu : c'est cette alliance da réel et de rimaginaire , de l'individuel et du général » cette confusion de Tabstraction et de la réalité, qui ont égaré les commenttateurs, qui les ont trompés et déçus , qui ont fait (tair à leurs yeux la trame chatoyante d'une poésie énigmatique et privée de sens. Les uns n'ont aperçu que la réalité , les autres n'ont voulu voir que le symbole : ceux-ci ont cru entendre un amant; ceux-là un conspirateur; d'autres un dévot en extase; tous se sont trompés.

Découdre cette triple suture, séparer ce triple élan politique , idéal et amoureux , c'est méconndtre ,h synthèse du moyen-âge. Gardons-nous surtout de ne voir que des ombres vaines dans les ravissantes figures de Laure, tant aimée de Pétrarque, et de Béatrix Portinari. La moitié de l'intérêt que vous portez à ces hommes célèbres, Intérêt qui reposait en partie sur leurs passions humaines, sur leurs fautes mêmes, s'évanouira. Gardons-nou» de voir dans ces chefs-d'œuvre l'expression de sentiments purement politiques , les monuments d'un jargon passé de mode, un logographe perpétuel dont tous les mots renferment un sens caché et apocalyptique , une littérature d'énigmes et de charades. Reconnaissons aussi la partie symbolique de Dante, de Pétrarque et de leurs émules. Si l'on veut les expliquer à la lettre , jamais on ne parviendra k les com-

preûâte. On ne sanra te qne signifient ces extases , ces ter^eurs, ces salutations, ces exclamations ridicules? La passion de l'amottr, à laquelle ces poésies semblent se rai^rter, a-telle donc changé de nature? Les gens -du xiiw nècle étaient-ils si étrangement ridicules dans leurs empress=numtâ erotiques; comment ne s'est-il pas trouvé quelque esprit satirique qui se soit moqué d^ ces poètes toiyours pâmés» amoureux, non d'une femme seulement, maÎB d'une quantité

de donner auxquelles ils adressent le plus étrange langage? Que de femmes en effet, puissantes, mystérieuses, altières, nébuleuses, toujours enveloppées d'une lueur d'obscurité palpable, dont les unes sont traitées comme des empereurs, les autres comme des moines. C'est à ne pas s'y reconnaître. Les hommes qui passent leurs jours dans ce délire erotique et universel, ce sont des vieillards, des hommes politiques^ des personnages graves. Ils vivent au milieu des orages politiques, les uns exilés, les autres en prison ; la plupart d'entre eux sont des cons^ pirates. Parmi tant de vicissitudes, de tempêtes, de supplices; sans espoir, sans asile, sans repos; persécutés, chassés d'un bout de l'Italie à l'autre, frappés d'anathèmes par les pontifes et le peuple, ils ne s'occupent qu'à chanter leur amoureux martyre. Quoi ! l'incendie et la guerre civile dévorent leur misérable pays : et sur des ruines fumantes, ces gens qui vont mendiant leur pain et cachant leurs haillons, de village en village, de forêt en forêt, n'ont rien de mieux à faire que de soupirer pour leurs belles, de coudre des rimes et d'arranger des paroles élégiaques? Ils s'écrivent , ils se répondent; et ne sortent jamais de leurs visions amoureuses. Celui-ci se meurt d'amour, cet autre est prêt à mourir; un troisième qui, dit-il, est mort deux ou trois fois, revient à l'amour tout à la fois.

Sennuccio, qui était exilé et qui avait [soixante-dix ans, écrit un sonnet dans lequel il dit :

c Je suis un pauvre vieillard que le peu[de persécute à cause de son amour, et s'il ne me vient pas en aide, je vais être forcé de mourir. »

Pris dans le sens littéral , tout cela est fort ridicule; Y amour signifie le parti ghibellin, et le mot mourir indique l'abandonner ce parti pour le parti contraire ; toute l'énigme s'éclaircit : le vieillard exilé a raison de dire que son attachement à la cause ghibelline (son amour) l'expose à la haine populaire, et que si l'on ne vient à son secours, il sera bientôt forcé de mourir^ c'est-à-dire de redevenir Guelfe.

Un autre vieillard meurt à quatre-vingt-cinq ans, un poète ghibellin entonne le chant funèbre et s'écrie :

« Pleurez, ô dames ! pleurez, Amour ! amants de tous les pays, versez des larmes, V amoureux Messer Gino est mort ! n'était déjà mort trois fois et vient de mourir tout-à-fait »

Sachez pourquoi Y amour doit répandre des larmes sur cet Adonis de quatre-vingt-sept ans décédé trois ou quatre fois. Messer Gino avait la mauvaise habitude de passer du parti guelfe au parti ghibellin, et du parti ghibellin au parti guelfe , toutes les fois qu'il y avait danger pour sa tête; c'est ainsi qu'il mourait et ressuscitait alternativement. Le poète invite les amants, c'est-à-dire ses co-spectateurs, les dames, c'est-à-dire les chefs du parti, et l'amour, c'est-à-dire le parti lui-même , à honorer le tombeau du vieux Messer Gino.

Dante Alighieri, citoyen de Florence, a le malheur de perdre sa maîtresse, fiatrix Portinari. « Aussitôt après cet

événement, dit-il, je restai veuve, dépouillée de toute droiture et de toute grandeur; je parcourus en larmoyant les rues de cette ville désolée, et j'écrivis aux princes de la terre une lettre toute latine commençant par ces paroles de Jérémie : « Gomment est-elle seule et assise en larmes, la cité populaire? etc. »

Yolbi un curieux enchaînement d'idées et de faits. Florence est privée de toute sa dignité parce qu'une jeune fille y meurt, et Dante, ce grand génie qui était son amant, écrit aux princes de la terre /... Heureusement, la lettre elle-même s'est retrouvée; le but en est politique, et prouve que

la mort de Béatrix n'est qu'un symbole, que les princes de la terre sont les cardinaux , et que la pluinieuse crédulité peut seule prendre à la lettre les amoureuses lamentations du poète.

D'explication en explication, de symbole en symbole, à force de soulever les voiles allégoriques dont tous les rimeurs italiens se sont enveloppés, M. Rossetti finit par se demander le sens de ces mots bizarres dont la Divine Comédie est semée et qui ont bravé jusqu'à ce jour les investigations des commentateurs. Ainsi le mot *tu* (un tel) et le mot *l'autre* que nul interprète n'a pu entendre, indiquent Henri de Luxembourg. En effet, les lettres qui composent le mot *tu* sont précisément les lettres initiales de Teutonico Arrigo Lucemburghese (Henri, Allemand Luxembourgeois). Les lettres de *tu*, suivant M. Rossetti, indiquent Arrigo Lucemburghese Teutonico Romano Imperatore (Henri de Luxembourg Teuton , empereur des Romains). Lorsque le Dante, on ne sait pourquoi, s'écrie: « Il me tarde bien que l'autre soit ici I quanto tarda à me che altri qui giunga / » Il exprime le désir de voir arriver le dieu des Gibelins, C autre. Qui ne se souvient d'à-

930 DU PLATONISME; POLITIQUE

Voir entendu les soldats de Napoléon appeler le retour de Poutre et indiquer par cette expression leur aucion gé-> n&ral?

Admettez nos explications, disent les symbolistes, tout ce qu'il y a de plus obscur dans la Divine Comédie s'é-* clarcit, et jusqu'à ce talisman bizarre qu'il &Uait, dit*il| écrire avec du sang de bouc sur la muraille pour chaaier les mauvais esprits:

acquiert une signification toute naturelle. U faut entendre parla

TEUTONICUS HENRICUS AUGUSTUS SEPTIMIUS TITUS.

' Le y placé à Tangle gauche indique les vivants^ c'est-à-* dire les Ghibellins, les deux croix indiquent les mortSt et rx est la date de l'expédition de Henri de Luxembourg. Sans de pareilles explications, des volumes entiers deviennent intelligibles , des romans de Boccace n'oSrent qu'une série ridicule de dénouements sans intérêt et de personnages sans couleur. Il y a plus; quelques-uns des poètes qui parlaient le jaripn conveotioimel dee ftfH""

m ITÂLIB. SSi

s'oublièrent : soit étourderie, soit défaut d'habileté, i\ê laiaèrent entrevoir au vulgaire le véritable sens de leurs paroles mystiques. Ainsi Bracciarone , se trouvant à la fois eo butte à la baine de l'un et de l'autre parti qu'il avait of<-* iensési disait:

t Combien l* amour (la secte ghibelline) m'a fait de mal ! Je suis détesté de la vie (les Ghibellins) et de la mort (les Guelfes.) » — « La vie me hait et la mort me menace (les » deux partis m'en veulent également) ; mais il faut que je » me taise, et je n'en dirai pas davantage. Il me semble » que chacun doit me comprendre à demi-mot »

Que signifieraient ce mystère, cette réticence, cette crainte d'en avoir trop dit, si Fauteur ne voulait parler que de son amour ? Le passage absurde que nous venons de citer ne devient-il pas raisonnable, si Ton convient que le poète a voulu peindre la double haine à laquelle il était en butte.

Dans le poème du Dante, Béatrix, au nom de laquelle il a écrit une si étrange lettre aux princes de la terre, représente la perfection terrestre dans la monarchie impériale. Meretrice est Rome prostituée. Le grand péché que Dante se pardonne à peine , et pour lequel Béatrix dans le paradis lui accorde enfin son absolution , c'est d'avoir été Guel/e , d'avoir cédé pendant quelques années à

la crainte qu'inspiraient les hommes de ce parti. Redevenu Ghibellin, il n'emploie plus d'autre idiome que la langue ghibelline, l'idiome vulgaire ; il répudie la langue latine, celle des Guelfes, l'idiome romain et papal. Il crée cette vulgaire eloquenza qui est devenue la mère de la civilisation italienne.

TdM Mttt les explicatioiw iogénicuses données par

les S3rmbolistes. Un fait considérable et sur lequel l'attention doit se porter tout entière, c'est la naissance simultanée de la Vulgaire Eloquenza, c'est-à-dire de la langue nationale et des conspirations ghibelines, enveloppées de leurs voiles platoniciens. En France, aussi, comme en Angleterre, en Allemagne comme en Bohême et en Hongrie, le développement de l'idiome national a coïncidé avec les premiers efforts de l'indépendance politique. Toute nation qui veut exister, réclame sa parole propre, son verbe.

SX.

Platonisme anti-romain de la Provence et du Languedoc.

On n'ignore pas quels rapports unissent la poésie italienne à la poésie provençale. Le Languedoc, la Provence et l'Italie se trouvèrent, au moyen-âge, confondus dans la même sphère de politique et de préjugés. N'est-ce pas chose curieuse que de voir naître dans cette partie de la France, où l'Italie a puisé tant de richesses, d'exemples et de ressources, le même langage allégorique ? Combien de fois, dans les sirventes provençales, ne retrouvez-vous pas l'église romaine qualifiée de Meretrix apocalyptica, précisément comme la Meretrix de Dante ? Les ministres de

l'aité contre lesquels les troubadours ont aiguisé tant de flèches satiriques, s'appellent dans cette langue (mère de l'idiome vulgaire qu'on parle en Italie depuis sept siècles), faux prophètes, maîtres menteurs, ministres de ténèbres, esprits d'erreur, arbres d'automne morts. Les mêmes paroles se re-présentent sans cesse dans les sonnets, ballades et canzones symboliques. Toulouse, centre de la révolte contre les papes pendant un certain temps, fut personnifiée par les poètes ghibellins ; elle prit la forme d'une dame toulousaine de bonne et noble famille, qui inspirait aux ghibellins une vive passion. Écoutez ce que dit Gavalcanti :

« Mon âme peureuse n'ose pas prononcer le nom de cette beauté qui m'asservit ; c'est une jetirae dame de Toulouse, belle, honnête, toute droite, et contre laquelle cependant les princes de la terre sont ligués. Pour elle, je suis mort de la main de l'Amour, »

L'absurdité naïve de ces paroles devient raisonnable et acquiert un sens naturel quand on pénètre l'hieroglyphe ghibelin. Le mot droite signifie juste, équitable ; mourir de la main de l'amour signifie prendre le masque des guelfes pour servir la cause ghibelline. Ainsi Gavalcanti n'ose pas dire qu'il regarde la cause anti-papale comme équitable ; il fait semblant d'être Guelfe pour servir plus utilement son parti, et tout son cœur se rattache à la secte toulousaine, si crudement persécutée.

Étudiez l'histoire, vous verrez les Albigeois et les Lombards se confondre, la Lombardie et le Languedoc servir de berceau à cette secte qui devança la réforme ; le Saint-Siège et ses adhérents recevoir des Languedociens et des habitants de la Lombardie les mêmes dénominations inju-

rieuses que Dante et Pétrarque leur appliquent à souvenance. Depuis Luther, toutes les églises protestantes ont retenti du nom d'antéchrist appliqué au pape, et de Babylone appliquée à la capi-

taie romaine. C'est en Italie que ces outrageaites épithètes furent inventées. La secte ghibelline, même après avoir cessé de combattre, ne cessa pas de les employer dans son dialecte ordinaire. En 1586 « sous le pontificat de Pie Y, un petit volume ghibellin parut k Monaco sous le titre de : Avis heureux donné à la belle /talie par un jeune gentilhomme. Tout le jargon symbolique dont nous avons parlé s*y retrouve. « Cet abominable antechrist , ce Satan du Dante n*a-t-il pas honte, dit l'auteur, de montrer ses cornes pour effrayer les enfants ? sa Rome, cette courtisane vieillie , ne ferait-elle pas mieux de rester tranquille? Ah ! pourquoi les Othon et les Henri, sages et magnanimes empereurs, n*ont-ils pas réussi à lui faire baisser la tête ? Ne tombera-t-elle pas enfin , cette Babylone la grande^ dont les rois et les princes^ont été forcés de baiser les pieds, comme si elle était Dieu sur la terre? le monde mort ne reviendra-t-il pas à la vie? »

Ce monde mort est évidemment le monde guelfe ^ de même que le monde mon; est le monde ^Ai6e//i?t. Cette tradition s'est conservée , même de nos jours, et il serait curieux de rechercher toutes les invectives relatives aux mêmes croyances , au même argot, qui se retrouvent chez Giordano Bruno, Yanini, etc., depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. « Longtemps le pape, dit François Negri de Bassano, s'était donné pour moitié homme et moitié Dieu; aujourd'hui nous reconnaissons que c'est on demi- Satan et un demi-homme (1). »

(1)' Tragédie latine da Libre Arbitre^ Impriiiiée en 1559, acte m scène à.

EN ITAXJfi* 555

Panaï ces poètes latins modernes qui ont joui de tant de répotation dans leur temps , et qui ^ aujourd'hui, repo* sent dans les bibliothèques , il en est un, particulièrement remarquable par Tâcreté de ses satyres et parle-talent souvent sphrituel qu'il déploie. Je veux parler de Marcellus Palingenius Stellatus, médecin du seizième siècle. Son poème , le Zodiaque de la vie humaine , est semé d'axiomes philosophiques et d*épigrammes mordantes , qui toutes se rapportent à la secte ghibelline. Il est évident que le souvenir du dialecte emblématique ne s'était pas encore perdu. La peinture qu'il fait de Satan et de sa cour convient merveilleusement à la cour de Rome et aux cardinaux; ajoutons qu'elle rappelle quelques-uns des plus étranges tableaux du Dante , avec cette différence que Palingène n'a plus besoin de se servir du parler coperto , mystico , sehietto , sous lequel Dante et ses amis ont voilé leur pensée. Le temps a fait son œnvrre ordinaire; le fleuve des années a miné peu à peu le rocher.

Il faut entendre Manzolii (c'est son vrai nom) rendre compte de ce qu'il a vu dans les enfers , nons peindre « ce roi maudit dont la tête porte trois couronnes resplendissantes de flammes ; enveloppé de vastes ailes comme de draperies ; prince de la luxure et de la gourmandise , nommé par ses sujets Philocreus {ami de Cor;} péchant les âmes avec un hameçon doré et emmiellé , entouré de fantômes qu'il donne pour des divinités, et de démons vêtus de rouge qui lui servent de satellites. »

Quant aux moines et aux prêtres , il ne ks ménage pas davantage : « Ces valets du roi infernal , les yeux toujours baissés vers la terre , astucieux , renards décevants , haïssant la vertu , se parant d'une justice et d'une vertu extérieures, s'arment de fraudes saintes, servent de milice

aox domaines du mauvais démon : 'c'est à eux qu'il doit Tempire de la terre qu'il a conquise. Les ânes à deux pieds qui couvrent le globe se laissent prendre à leurs embûches , obéissent à leurs injonctions , ajoutent foi à leurs discours, et deviennent les jouets serviles de ces hommes; grâce à la superstition, ils s'emparent de toutes les âmes, en font ce qu'ils veulent , leur persuadent qu'il faut

àpai« ser Dieu par des sacrifices, et surtout par des présents; les imbéciles effrayés donnent des trésors à ces ministres de fourberies qui les reçoivent d'un air humble, et qui s'en servent pour engraisser leurs maîtresses et leurs mulets; chastes prêtres en vérité! »

Redimuntque datii sua crimina nunc mis Quos ipsi mox accipiant, quibus et sua saepe sortita (sacerdotes casti 1) mulasque sagmant.

Telle était la véhémence d'opposition que rencontrait au moyen-âge, le clergé romain, même en Italie. Elle a été se briser contre le rocher de saint Pierre; ses vagues, vainement hostiles, n'ont pu ruiner les murs sacrés du Vatican. Tantôt Pétrarque insulte la Babylone romaine, cette mère des erreurs populaires, cet asile des fantômes et des chimères tyranniques (1); tantôt Machiavel coule dans le bronze l'admirable modèle de ce Tartuffe, moins civilisé, moins poli, moins révérencieux, mais plus audacieux encore que le Tartuffe de Molière; tantôt Dante et ses Ghibellins s'arment d'éloquence, de ruse, d'adresse, de violence, de symboles platoniques pour renverser le pape Sa-

li) EpigU% Il lu ep« A«

tan (1) et détruire ranion du pouvoir spirituel et temporel dans les mêmes mains. « Tout fut perdu, s'écrie Dante, lorsque l'épée et la crosse appartenrent au même homme. Il ne convient pas que ces deux armes soient réunies; et depuis que Tégise romaine a usurpé ces deux gouvernements à la fois, elle est tombée dans la fange. »

. • • E giunta la spada Gol pastorale; e Tuna e Païtra insieme Per viya forza mal convlene che vada* Di oggimai che la chiesa di Roma Per confondere i duo reggimenti Gade nel fango i • • • • •

Rien n'a prévalu contre le saint-siège et sa politique » qui, dès le douzième siècle, avait résisté aux tentatives de Cola de Rienzi et d'Amauld de Bresse protégés par les souvenirs de la gloire antique. Non-seulement une vigueur intime, mais l'intérêt même de la civilisation et une force providentielle ont protégé Rome pontificale, souvent assaillie, souvent forcée de plier, jamais détruite, jamais édiée. Soit que la domination romaine ait laissé dans la masse du peuple le besoin vif de l'unité centrale, ou que le prestige de Rome entourât la tiare, ou que les guerres civiles perpétuelles qui déchiraient l'Italie favorisassent la suprématie pontificale, elle a tout bravé, tout conquis, et nous la voyons encore debout, entre la France socinienne, l'Angleterre hérétique, et l'Allemagne, sa vieille ennemie. La sympathie populaire la protège encore. Les doctrines de Socin, les cris ardents et s'éternels du Dante, les complots

(i) Pape SataUf pape Satan ÀleppeJ

SS8 ^[DV platonisme POUTIQUE en ITALIE.

toujours renouTelés des Ghibellins» les railleries de Boceace ont eu du retentissement hors de l'Italie; mais l'Italie elle-même a échappé à leur influence; et, tout en secouant le joug du saint-siège, l'indépendante Venise est restée catholique.

Résumons -nous. Dans cette terrible lutte contre le pouvoir papal, lutte vive, ardente, dont les promoteurs ont choisi pour égide une langue symbolique, Dante se montre en première ligne, double représentant du moyen-âge chrétien et du platonisme opposant.

Ces luttes ont préparé le levain de la philosophie moderne; le cours de la civilisation ne s'est jamais arrêté. Aux époques même où un prêtre distribue aux monarques les continents et les îles, où les consciences croient se laver en donnant de l'or aux églises « la critique subsiste; elle éveille une

opposition cachée, qui sape lentement Tédifice. On n'est pas philo8q>be, on n'est pas bistM-ien, quand on ne jette pas un coop-d'œil ferme sur ce large fleuve des destinées humaines; rien de fdus étroit que cette manière de voir, qui se contente de dénigrer on siècle, et qui, dédaignant d'approfondir les Faits et les hommes, ne les considère qu'isolément et sans rapport avec la vie totale de rhu(nanité).

DU ROMAN MODERNE

mmii wmm reutm a iisioiu n loui

CHEZ LES IODELOnS.

Consulter — * Warton, — Hist. of English Poetry»

— Flogd, — Pasdiii*

— MeoD, — Roman du Renard.

— Huet, — Origine des Romans.

•— Donlop, — HisU of Fiction.

AU NOTEN-AGE.

I^Mf

A(VVVV^r«M*VVV«VVVVIA/VMVVVVVVVVVV«VVV«^MWVVVVVVVVVVVVVV«V«^

Le Roman est chrétien et septentrional— Hugo de Trimberg.

Le roman est le vrai fruit des temps modernes. Ce même art délicat de comprendre , de pénétrer et de reproduire les passions, les mœurs, et les caractères, appartient à la fois aux ascètes catholiques et aux satiriques moder* nés, à saint François de Sales et à Nicole , à Shakspeare et à Tabbé Prévost Le roman est chrétien.

Non-seulement il est chrétien , mais il est septentrional. Les soucres du roman tombent du nord de l'Europe. C'est là que l'analyse des caractères et Texamen détaillé des individus ont constitué une vaste et fine littérature à la tête de laquelle brillent des noms septentrionaux. L'Allemagne seule emploie le mot charak^ teristik dans un sens impossible à méconnaître, et qui forme une classification critique. En Angleterre ^ to be a cAaract^ indique une individualité prononcée, distincte, isolée. En Italie , en Espagne , rien de tel Le Midi , père du symbole , ne produit que des types. La commedia deU* arte, essentiellement italienne , vous offre ses masques , qui sont la réduction de Thumanité à de certains types gé-

3/i2 NAISSANCE DU ROMAN

néranx (1). Arleqqin n'est pas uqlboaime, c*6St te âien symbolique de la malice , de Tétourderie et de la gaité. Cassandre exprime la décrépitude ; Truffaldin, Tayarice; le capitain Spavento, laforfanterie. C'est la même Synthèse qui, chez les anciens fils du Midi, créait Dave, le représentant de la servitude intrigante, et Gnathon^ le symbole du parmitisme. Le Midi tout entier est fidèle à cette tradition. Le beau roman de Cervantes est-il autre chose ? Ces pages étincelantes de verve et de rai-

son offrent-elles les diversités de caractères qui constituent le fond commun du romau septentrional? y trouve-t-on cet emploi de l'analyse , qui de nos jours, se tourne en abus ? Non. L' ^ régnent encore deux êtres symboliques : Sancho, le corps qui se ménage , et Don Quichotte, (2) l'âme qui court à son héroïque daQger«

La môme trace éclate dans toute la litt6rttare espagnole et italienne. Elle ne moralise point par des exemples individuels, mais par des axiomes généraux. Elle ne peint jamais des individus isolés, mais des êtres qui représentent des espèces. Dans les drames de Galderon, qod est h père qui ne ressemble pas à tous les pères» le vieJQ (vieux) qui ne ressemble pas à tous les vieux, le fi^dan (amoureux) qui n'est pas jeté dans le moule de tous les amoureux» la danuB qui s'écarte de son rôle de dame! Le théâtre espagnol a cherché la variété dans les chances de la fortune et de k passion {lances de fortuna ed amwr)^ non dans tes diversités des caractères.

Ouvrez Shakspeare; vous y trouverez pins de trente variétés de la vieillesse ; le vieux Lear, su-blime, tendre et foo; le vieux Polonius, sage, axiomatique et stupide; le vienx

(i) y. DOS Etudes Espagnoles et Italiemieie, CSbasum GiMn* (S) V. iio«fititidet8urlexvi*iMbt

▲ U MOTEN-lâB. 3{ia

Hoiofeme, pédant, concis et moquable ; le fieux Gapulet» ardent» altier et querelleur i ainsi de suile jusqu'au bout du monde dea vieillards^ monde inépuisable comme le aont les combinaisons des caractères et des idées. Au midi» rioe de tel. Si Dante s'avise de représenter ses conten^iorains sous leurs plus hideuses couleurs, il les groupe par classes de vices dans ses MaUbolge , com*" partiments symboliques. Jamais les peuples du Nord ne se sont accommodés des types généraux; jamais ceux du Midi n'ont accepté la finesse subtile de l'analyse détaillée* Le roman de Richardson et de Sterne a vainement passé du Nord au Midi; sous cet ardent soleil, il n'a rien pro-« dnit de complet : les masquos italiens, souvent transférés dans le Nord, ne s'y soi.t jamais acclimatés.

Pourquoi cette manière spéciale de considérer l'humanité appartient-elle aux modernes et aux gens do Nord? Pourquoi les anciens n'ont-ils rien à opposer à Richardson et à Fielding ? D'où vient que les races du Midi ont pro*" doit le roman d'aventures, qui n'est qu'une épopée abaissée, et non le roman d'observation^ le roman de mœurs, propriété particulière du monde septentrional et chrétien!

En quoi le roman moderne se détache- 1- il des oeuvres de l'antiquité? Narration, invention, pathétique, merveilleux, vous trouvez ces éléments chez Eschyle ou chez Homère. Comment donc Fielding ou De Foë diffèrent-ils des anciens! En un seul point ; par l'attention et le respect ac* cordés à chaque homme, à chaque caractère, à toute condition, à toute douleur, quelles qu-<) soient leur obscurité oa leur modestie ; par l'analyse, et l'analyse calme; par le génie de l'observation impi-toyable : — ces élémens viennent du Nord.

EiMor^ n'ont-ils apparu dans le Nord que tardivement

et à ane époque postérieure à l'ère des troobadoors. . L'analyse éclot toujours la dernière. Sons les empereurs souabes, le germe de l'examoi septentrioQal est étouffé par Tamour et la poésie. Le sombre Barberousse, le terrible Cœur-de-Lion diAntent des surventes; la harpe amoureuse et dé-vote résonne sous les doigts puissants qui tiennent le sceptre et brandissent l'épée. Cette aurore in-tellectuelle couvre les champs de sa rosée poMque; tout est mélodieux et doux, uransparent ^ em-baum& Empereurs, prélats, ouvriers, écoliers, femmes, bourgeoises , religieuses, chevaliers et

écuyers , tous chantent leur amour, leur confiance en Dieu, leur dévotion passionnée, leur dévouement à leur dame; dans le concert amversel>(m ne distingue ni le sifflet de l'ironie, ni la voix de l'examen rigoureux. Sous cette influence, la Germanie, transformée ou plutôt livrée tout entière à l'enthousiasme lyrique et métaphysique, n'avait pas encore creusé sa veine la phis profonde, la veine de l'analyse et de la critique.

A peine, au xii^e siècle, les troubadours de Provence et les tninnesingers de Souabe ont-ils cessé leurs chants d'oithousiasme et d'amour, il se fait, en Allemagne et dans toute l'Europe, une révolution singulière contre l'enthousiaane; on cesse alors d'être poétique, on devient didactique. L'Italie déterre les vieux modèles grecs et les embrasse avec une ardeur savante : l'Espagne se laisse endocriner par l'Italie; la France bégaie ses premiers essais dassiques. La chevalerie commence à décroître et à pâlir; bientôt s'effacent au loin la pompe et la mélodie qui l'avaient brillamment escortée. L'imagination et l'espritud'aventures reploient leurs ailes ; les nations d'Europe s'acheminent vers on phis douloureux pèlerinage. On se met à étudier avec soin la vie pratique, et pour la première fois on comprend

AU MOTEH^AGB. 8&S

que stroir est poissance , et qae poissance ne se compose pas seulement de poésie. Du xiv^e au xv^e siècle, tout marche dans cette voie ; les délices de l'invention poétique, ringënnuité de Fart primitif font place au génie de Tobservation qui se cherche et se tâte. On veut comprendre, Gonnattre et approfondir. Dante lui-même est didactique. Pétrarque scande des vers latins et dédaigne sa gloire italienne. Boccace professe plus d'estime pour son érudition acquise que pour la naïveté de son talent Après Dante et. Pétrarque, la voix de la poésie s'éteint peu à peu, et Tobservation des mœurs éclot en Allemagne.

Yers le commencement du xiv^e siècle, vous pouvez découvrir en Franconie, dans un petit village obscur des bords de la Saale , la première apparition de cette analyse de rhomme, de cette minutieuse et fine appréciation qui n'appartient ni aux méridionaux, ni aux anciennes littératures, et que notre époque, féconde en mots barbares , a barbarement appelée V individualisation. A travers cette longue perspective de cinq siècles, si le coup d'œil plonge jusqu'au petit village de Thurstadt, il rencontrera un certain maître d'école, nommé Hugo de Trimbei^, assis devant son pupitre du xiv^e siècle, endocrinant de petits en- Êints rebelles, au coin d'un feu modeste et d'une table frugale. Cet Hugo mérite d'être salué de loin, comme le bi-' saëul d'Addison, de Sterne et de Swift

C'est une curieuse et antique figure que celle de Hugo ; — poète comme Swift, sans poésie; pédagogue qui fait h leçon aux hommes, et donne de bons points à ceuxci et des férules à ceux-là ; maître de classes qui a pour verge d'assez mauvais vers, contenant d'assez bonnes plaisanteries; industriel collecteur de livres dans un temps où les livres étaient rares et précieux : « Je suis posscs-

8&e NAIfSANOB DU ROMAN

lear» dit-il, d'ane bibliothèque de deux cents Toliiiiiem dont douze écrits par moi-même, cinq en latin* lept enil<leinand. Je me nomme Hugo de Trimberg, et j'ai été qm* rante ans maître d'école à Thurstadt, prèsBabenberg (fiamburg). Mon lirre a été fini treize cents années après la naissance du Christ, etc. « Son allemand est d'ailleun trop naïf pour que nous ne le citations pas textuellement r

Der dies buch gedichtet hat,

Der pflag der Bchulen za ThQrstat

Vierzig jar for Babenberg

Und hiefs Hugo Yon TrymbergA

Es ward foUeobracht, das ût wahr,

Da tausend und dreyhundert jar

Nach Christus geburt yergangen wahren,

Drithatbs jar gleich Tor der jaren

Da die Juden in Franlieii wurden erschlagen.

Bey der teit und in den tagen,

Da bischoff Leupolt bisofaolT was

Zu Babenberg.

Ces douze beaux ouvrages composés par

Maître Hugo de TVimberg Demeurant près de Babenberg

ont laissé peu de traces. Les noms de trois seulement sont venus jusqu'à nous; ils rappellent singulièrement leSpectatateur, le Flâneur, le Babillard, et tous ces recueils d'observations et d'essais qui forment une partie considérable de la littérature du xvii^e siècle : Drr Sammler (le Collecteur), et der Rentier {le Coureur, j'j plutôt le Messenger). Nous ne possédons que le Renner,

▲ o Bionif**M& 147

CoamiQ Addisoi, Bamiid Johnson, Steeto, U mattré d'école, perché au sommetdeao observatoire, qu'il appelle Méd»\$ o»fUoratoria, jette un coup-d'œilaurl le monde» C'est mi bonhomme malin « la (das dangereuse capèce dea hom* nm bona et dea hommea malina. Il a le atyle ferme et aec» ta ooNir Joyeux» Teaprit pénétrant^ l'analyse patiente^ Tob* aervatlod aéirèr e. Il voit et pardonne, ce| qui eat le propre dea obaervateurs» Son llvrei au surplus, imprimé très^ Itietactement, en 15ft9, à Francfort-sur-le-Mein, et mêlé de correectioa modernes, est d'une rareté excessive. OU s'étonnci en le parcourant, de l'analogie qui ae trouve entre cette œuvre décrépite et les essais du Rambler^ du Tatler^ du Spectator, de VidUr, du Citizen of the world, livres qui ont fait lea délices de nos grand' mères. Hugo de Trim* berg, en véritable homme du Nord» ne prétend paa à la synthèse et ne crée paa un seul type. Il divise, subdivise et analyse. Toute l'humanité, pour lui, est dans les indivi* dus.

Il traite successivement des jeunes filles, meyden, qui , de son temps et en Allemagne, ont, dit-il, « la chevelure longue et Tesprit court, » des maîtres, des pages, des prêtres, des moines, des jeunes femmes qui épousent des vieillards. Il court à travers les subdivisions de ces caractères, assez rapidement, a^sez lestement, d'une façon pimpante et sévère, avec un petit sourire doux et sardo* nique. « Allez, mon beau petit livre, dit-il à la fin, vous serez le v(uei mecum du genre humain. » Et il ne s'est pas beaucoup trompé. Le maître d'école du xiir siècle a eu l'honneur d'ouvrir cette route de l'obi^rvation minutieuse, dont la trace se retrouvera plus tard dans l'épopée satirique et européenne, intitulée le Renard, et dans la IVef dn FqU de Sébastien Brandt. Toutes les nations septen-

trioDales d'Europe ont été, depuis Hugo, bien plus avant dans cette voie. Hugo est rinitiateur.

Point d'imagination, de coloris, d'éciaat, de grandeur, de personnification chez Hugo ; ce patriarche de Tobsserration de détail et du roman de mœurs est fin et sérieux, comme Holbein et comme Smollett. Ne demandez au bonhomme ni galanterie ni élégance ; il traite les hommes, les franmes et les filles, comme un naturaliste traite ses insectes. Dans sa bonne humeur inexorable, il pique avec son épingle noire chaque spécimen qui s'offre à lui, n'épargnant pas ce qu'il y a au monde de plus gracieux et de plus doux.

((Mes jeunes filles, dit-il quelque part , vous avez les cheveux bien longs et la judiciaire bien courte... La route qui va de vos yeux à votre cœur est facile, et, sur cette route périlleuse^ Dieu sait que de pensées dangereuses cheminent par bataillons I... »

Kortzyn mut und lange haar

Han die meyde sunderbar,

Dy zu yren jahren kommen syDd ;

Dy wal machen yn.daz hertze blynt

Die audign wysen yn den weg

Von den auchgn get eyn steg

Tzu dem herten nit gar lang;

Uff deme stege ift yyl manning gedang,

Wen sy woln nemem oder nit

Le bonhomme continue ainsi, se murmurant à lui-même une sorte de mélopée monotone d'observations satiriques sur cette grande et éternelle aventure du mariage, et sur les divers caractères qui s'embarquent pour ses terres in-

AU MOTEN-AAI. Sft9

ooniiiM. De temps en temps 3 rencontre de bons traits comiques :

Moralisons oomme de boDs apdfires ; Pas de pitié pour les péchés des autres ; G*e8t pain bénit de blâmer son prochain.

La tftche est bonne, amusante etfiicile, EDe ^Ustrait et soulage la bile.*i A DM péchés nous penserons demain*

La carrière de l*ob8ervati<m est onverte par Hugo de Trimberg. Après lui , mille autres , sermo-naires , poètes^ prosatears, le suivent et 'se précipitent; chose étraiq;e, le Nord seul fournit ces di-servateurs. Pétrarque chante, Boccace raconte. L'observation iMt>prement dite, l'homme considé-ré comme étude, ne leur appartiennent pas. L'Angletere, au contraire, débute comme l'Allemagne, et le premier pas de la Grande-Bretagne dans cette carri^ est vigoureux et puissant Gbaucer paraît

Ghancer emprunte aux Italiens la matière de ses récits. En quoi diffère-t-il|d'eux7 Quel caractè-re le rapproche des poètes originaux du Nord? Le* génie de l'observation. Gbaucer marque de traits indélébiles les professions et les diverses humeurs de son temps. H y a bien plus d'art et de fi-nesse chez lui que chez Hugo ; l'essai de la Grande- Bretagne dans un genre qui devait faire sa gloire, est un <>mp de maître. Depuis le roman-conte de Ghaucer jusqu'au roman-chronique de

Waiter Scott, l'Angleterre ne cessera pas d'exploiter cette mine féconde : la connaissance et l'examen de l'homme, non comme espèce et genre, non comme t[^]-pe et symbole, mais comme objet d'analyse, comme In - Âvidu, souvent videux dans la vertu ou vertueux dans

lé TiC6i offniit IM combiÂftimui <t te nmocêf inSotas du

sort, du caractère, de Tâge, de Thumeur, de Tépoqu» de la circonstance et de la passion ; — monde noiiTeaa en littérature.

Le vonMUï dn R«iiid>

En Ait d*obflenratioli et d*étade Aé mœaro« rAllemagnfi on vient de le voir^ avait la priorité. Non-seulement Hugo de Trimberg lui Apparteiiat» mais elle pteédait et adini*rait depuis longtemps Une épopée d'obsenr ation comique^ tout empreinte de Tanalyse individuelle» propre àa christianisme septentrional. Si la France du nord lui dispute le poème du Renard, il est certain que le nord aUeroând a seul adopté et consacré cette épopée comique, populaire encore aujourd'hui dans la Germanie» et embrasait dans sa vaste enceinte, sous la forme d'animaux divers, tout les caractères et toutes les conditions. D*aà vient celte iable? Où n'en sait rien. Elle est si profondément germaniquie, que Ton en trouve des traces jusqu'au fond du xT et da IV siècle ; elle est si complètement européenne* que chaque peuple du Nord se Test appropriée. L'édition anglaise de Gaxton traduite du Hollandais (l(i8i), ^*édition hollandaise de Delft (i&8/i), — la version saxonne de Lubeck (l/i98), ^'imitation française de Jacquemars Gielée, composée en français wallon vers 1290, ne sont point sem-

AP MOTEN-AM» 951

blables, mais seulement analogues à plusieurs égards. Dans tout le Nord la fortune de ce conte a été immense. On en rencontre des versions diverses, composées en bas allemand, haut allemand, danois, suédois, anglais ; partout ce ne smt que continuations, plagats, imitations; ce livre a eu tous les honneurs.

C'est un monde, c'est la vie. Grossier prototype de Shakspeare et de Richardson, longtemps la Germanie Ta regardé comme son livre de chevet Les professeurs Tout commenté ; les courtisans Tout cité ; les princesses Tout lu à leur toilette ; les artisans l'ont sali et usé. Pourquoi?

G est que ce rude et piquant ouvrage, œuvre de cent mains et qui n'est Tœuvre de personne, émanait spontanément du fond même du nouveau caractère européen. Ce n'était, je le répète^ le fils de personne ni d'aucun temps, mais de tout le monde et de tous les temps nouveaux.

Au XIV siècle, Goethe Ta retravaillé et s'est fait lire, tant' il restait encore de goût et de penchant pour ce genre et cet ouvrage. Qu'est-ce donc que ce livre ? L'analyse de la vie humaine, tracée avec une joviale, rus<< tique et chaude sagacité. C'est le monde en mascarade, avec des moines-loups, des intendants-renards, des coqsgoerrpyaots,' et mille réalités tristes sous de comiques masques. Le contraste des diversités humaines, finement marquées, est le caractère spécial du livre. Au-dessus de toutes ces variétés, et triomphant d'elles, plane la Ruse, maîtresse unique, suzeraine du monde. C'est ce que vous dit l'auteur lui-même dans son épigraphe :

Ut vulpis adulatio Dans mon Uvrs Mt ton aMr«|

352 NAISSAUGE DU BOVALff

Sic kominfê et ratio Ressemble au renard sur la terre (ij«

La comédie à cent acteurs divers àxmt parle La Fontaine se trouve donc ébauchée dans le Roman du Renard; Ce monde des nuances et des caractères, monde qui n'est autre que le roman moderne, y est esquissé pour la première fois. Si le Renard^ sans auteur, sans père, . sine proie creatusy a pénétré dans tout le Nord, en Angleterre, en Flandre, en Hollande, en Suède, en Danemark, il n'a pu entamer ni l'Italie ni l'Espagne ; il a fallu deux siècles pour que Casti, dans ses Animaux parlants, lui em|»amtât quelque chose. En France, il eut assez de succès, sans y devenir ausâ intimement populaire que dans les contrées saxonnes.

Imparfait, grossier, naïf, mais fort, et plein d'une vérité ironique, ce livre est fertile en ombres grotesques, qui dessinent par des silhouettes piquantes les réalités de la vie. Sa majesté Lion, tenant cour plénière, reçoit les plaintes de Hintze le chat, de Lampe le lièvre, d'Isegrim le loup, de Ghanteckiir le coq, plus ou moins victimes de dom Renard, maître fripon qui les a tous lésés. Le chef des gardes. Tours Bruin^ est chaîné d'amener le coupable. Mais Bruin est gourmand ; dom Renard l'engage dans une expédition de picorée qui doit lui rapporter une récolte

(i) ut yulpis adulatio

Nu in de werdlee blikketf

Sic hominis et ratio Getffk dem Fos \$yk shikketr

AU MOTEN-AGE. 353

d'exeeDent miel; dom Bruin introduit bénévolement sa stupide tête dans le tronc feïdu où le miel est déposé; puis, saisi comme dans un écrou par les deux portions de ce tronc qui se referme, Timbécile ne gagne rien qu'une bastxmnade miraculeuse et un jeûne complet ; tel est le premier fait d'armes du diplomate Renard.

Son éloquence, ses ressources, sa finesse, sa dextérité, le soperbe sang-froid avec lequel il exploite tous les caractères et tous les vices, le placent à côté de Panurge, de Figaro et de Gil Mas. Il se tire de tout. Il est politique, dévot, poète, économiste, industriel et statisticien. Il a des trésors cachés qu'il promet à sa majesté lionne, et qu'il obtiendra de b grâce de Dieu, si l'on consent à lui donner pour souliers un peu de la peau de ses ennemis. On les lui accorde; avec ces souliers il va en pèlerinage jusqu'à Rome, où on le fait cardinal. Il prie, il ment, il ruse, il fait Tusure, il pérôre^ il discute, il ravit d'enthousiasme les peo{to qui l'écoutent. Il a des procédés pour tous les succès et des expédients pour tous les cas. Le roi, émerveillé, loi remet la charge entière des affaires de l'état, et l'auteur fiait ainsi son épopée :

Mon livre, écrit en style dair.

Messieurs, ne se vend pas fort cher.

On y voit comme en une glace Le monde et tout ce qui s'y passe.

Achetez-le, je prierai Dieu QuMl vous mette en sa gloire. Adieu.

Il a raison. C'est un vrai miroir que son livre, un peu rustique, mais fidèle, un miroir chrétien et ascétique, représentant la vie terrestre comme livrée à la domination de la ruse, et exilant dans le ciel le triomphe delg

Zid NAISSÂMCB m IOMAN

vertu. • Rien n'est [dus pénétrant, Men que rien ne soit moins satirique, dit quelque part AL Sainte-Brenvo, que le gém chrétien. »

Le Renard porte deux caractères singuliers et contradictoires : chrétien et septentrional, il destitue nombreuses de paganisme antérieur. On y voit la haine contre les prêtres et les moines. L'asden et le nouveau génie se trouvent confondus dans cette bégaiementification terrestre de la ruse ; bible séculière, vedé mecum septentrional au xiii siècle, comme le Hvre de Brucke devient au commencement du xvi*.

L'auteur de ce livre est problématique. Il semble que les masses soient les véritables mères de certaines œuvres. Un nommé Hinrek von Alkmer prétend, dans sa préface, avoir traduit le poème du wallon en bas-allemand. Mais est-ce un homme réel ! Les savants ne le pensent pas. Ils parient d'un certain Nicholas Baumann, professeur à Rostock, et qui aurait représenté dans une allégorisatirique la cour de JolierSt d'où il a été banni ; puis il se serait donné le nom de Henry d'Alkmer. Baumann n'a pas l'air [dus red que Heury. Plus on s'enfonce dans les ténèbres du moyen âge, plus on s'étonne de revoir toujours ce Renard inévitable. Au XIV* siècle, Philippe le Bel le fait pourtraire en tapisserie. Aux temps carlovingiens, il y a déjà trace de lui. Vous diriez qu'une pluie tombée du ciel fait germer de toutes parts cette allégorie transparente, vaste analyse de l'humanité, qui devient bientôt universelle comme la Bible et Cervantes.

Lorsque l'époque didactique, succédant à l'époque lyrique, toucha son apogée, le Renard devint l'Iliade et l'Odyssée de ce temps ; on y puisa des exemples, des allusions, des citations, des apogues ; on le sculpta dans les églises, on

le peignit pour les vitraux. Il s'en fit, dès les premiers moments de l'imprimerie vingt éditions ; il eut l'honneur d'être traduit en latin par ce pauvre Hartmann Schopper, dont la robe destinée et le style cicéronien méritent un souvenir (!) • « Quant j'eus commencé ma traduction » dit-il, on me fit prisonnier à Fribourg, dans le duché de Bade, et Ton me conduisit à Vienne, chargé de fers. Là je tombai malade. Comme on ne voulait pas d'un aussi misérable soldat, on me jeta sur le pavé, sans lit, sans drap, sans pain. Je trouvai asile dans un tonneau où je m'endormis ; mais en m'éveillant je trouvai que mon sabre et mon manteau m'avaient été volés. Heureusement tous les hommes ne sont pas des loups. Maître Josias Hufnagel, qui ne me connaissait que par mes écrits, me reçut sous son toit, et je pus, à demi-guéri, me traîner jusqu'à ma ville natale. » La consécration latine donnée au Renard par le bon Schopper popularisa ce poème parmi les savants ; puis, manufacturé de toutes façons il alla se perdre dans le domaine de ces petits livres du peuple, qui exercent tant d'influence et dont on parle si peu.

Le Renard n'est point un chef-d'œuvre ; mais l'histoire littéraire serait incomplète si elle ne s'occupait que des chefs-d'œuvre. Certains livres d'époque possèdent une vitalité singulière et tout à fait distincte de leur mérite intrinsèque. Tel est le Renard. Une foule de produits secondaires fraient toujours la route aux chefs-d'œuvre, qui en sont le dernier mot. Les chefs-d'œuvre n'arrivent jamais à un seul génie. Ils naissent lentement ; fils des

(1) Opus poeticum de admirabili fallacia VtUpeculæ Reinecke keSf etc.

S56 NAIS&ANGB DU «MfAH

mœurs, créés par les races, puis l'homme, ils acquiescent les civilisations et les résument.

Ni Hugo de Trimberg^ ni ces rédacteurs divers et successifs qui dans le roman du Renard ont écrit le panégyrique de Thabileté, île sont des génies complets; mais il y a de Tayenir et une féomdi-té eitrême dans leurs Uvres.

Nous admirons quelquefois cette fécondité dn monde physique, qui ne laisse pas une parcelle de la matière sans vie et sans puissance ; nous admirons cette énergie de reproduction infinie, triomphant sans cesse dn monstre béant de la mort Si Ton gamine an microsoc^ie sdaire le cuir tanné d'une momie, quelque prêtre d'Egypte ocmtemporain du roi Sésostris, on reconnaît avec stupeur que toutes les particules élémentaires de cette peau séculaire vivent encore, représentées par des animalcules qui se meuvent dans leur petitesse infinie. Ce n'est donc pas la mort qui effraie, c'est la vie. L'immortalité de la pensée et sa force impérissable constituent un phénomène analogue.

A peine ce mode analytique de voir le monde s'est-il éveillé^ à peme le génie ga*manique trouve-t-il une voix, à peine sa langue est-elle déliée, que les écrivains dn Nord se plaisent tous à compter et à mesurer chaque homme, à examiner sa valeur, à peser son caractère, à le soom^tre au scalpel. On ne veut plus d'espèces ; on ne reconnaît que des individus. Sans doute les esprits superficiels nieront cette singulière et antique tendance de la littérature septentrionale ; elle n'en est pas moins évidente. La profondeur n'exclut point la vérité, ni l'étendue, la précision.

AD MOXEN-AGE. 357

S ni.

Le vaisseau des foust ^- Sébastien BrandU — Alexandre Barklay,

Ce roman du Renard, étude de caractères analysés avec une vivacité sagace, avec une rustique et brutale finesse, a?ec une causticité sévère et moqueuse, défraya l'espace entier qui sépare le xiu* siècle du xv». Le Nord vivait encore sor ce livre bizarre, inconnu d'ailleurs des gens du Wäif lorsque, vers la fin du xv* siècle, un savant et grave jurisconsulte de Strasbourg, nommé Sébastien Brandt^ 8*avisa de poursuivre cette voie de l'observation des mœurs.

Rien n'était alors plus rare qu'un livre allemand, si ce n'est un livre allemand original. Brandt, comme les auteurs du Renard et du Renner^ écrivit, sur toutes les folies de son temps, un livre en vers allemands, qui frappait tous les états, toutes les situations et tous les âges, de livre fut accompagné de gravures sur bois eu-' rieuses et énergiques, vraies caricatures de l'époque. Ce qui distingue cette nouvelle expérience, ce qui la détache do Coureur et du Renard^ c'est que notre Alsacien a pour ainsi dire armorié son œuvre du grand blason du moyenâge. Tous les personnages qu'il jette en scène sont des fous : il les coiffe du bonnet à deux cornes et les arme de h marotte à grelots. Selon lui, les variétés de la vie humaine ne sont que folie. Mettant à contribution son invention et son esprit, il frète un navire qu'il appelle Nar^ renschiff (le vaisseau des fous) , et sur le pont duquel U entasse ses passagers.

Notre ami Sébastien se contenta d'indiquer rudement ce qu'il n'avait pas la puissance de terminer. Il moralisa, fut pédant et entassa le lieu-commun ; ce qui n'empêcha pas l'Europe du Nord d'adopter son vaisseau, L'Europe du Nord ne fut point imitée par l'Europe du Midi ; ce £sdt bizarre en dit plus qu'une théorie.

Braudt, si grossier qu'il fût, méritait l'honneur d'être trn(-t duit, commenté, cité m^me par Érasme. Une main habile ^t délicate ferait encore aujourd'hui quelque chose de ce vaisseau fantastique que le juriste de Strasbourg créa dans sa gaité. Imaginez une mer des fous, grand chemin ora-

geux, qui doit les conduire au bonheur; les vagues bleues et phosphorescentes offrant dans leurs sillons lumineux tout ce que les ious espèrent : des montagnes d'or brillant aux yeux des avarés, des flots de liqueurs enivrantes promises aux sensuels, des syrènes belles comme le jour aux voluptueux. La carène se balance sur ces vagues folles. Elle est cons[^] truite par des fous, comme des fous doivent construire; la proue occupe la place de la poupe, et le gouvernail est renversé. On a mis le capitaine à fond de cale, et le cuisinier sur le grand mât. Texte digne de Swift que cette description de l'équipage fou , de la carène folle, et de l'anarchie des passagers? Rien n'empêcherait le rénovateur de cette fable antique, de placer sur le pont et dans les vergues les plus charmants ridicules du xix^e siècle : le génie méconnu; Tâme incomprise, la femme libre, le créateur des religions, et ceux qui sont dieux, demi-dieux ou quart de dieux. Cette cargaison de folies diverses aurait assurément piqué l'imagination moqueuse de Swift, de Sterne, ou de Voltaire; Brandt n'a pas osé ou n'a pas pu; il est retombé de tout son poids dans la moralité vulgaire

kv morm[^]àBt. S59

laissant k Sêft eomftittatêiuii le soin de coltiver lé champ de robsenration moderne.

G6 qil*H y a de corienz* c'est que FenfAnt du Nord se préUNid l'étére et rimiutenr da génie méridional. Au comi&êscement du même siècle, un de ces hommes qui eftCamoteiit le succès et qui croient aroir dérobé la gloire[^] Jeiii-BiptlMe Spagnuoli, né à Mantouoi et que ses oom* pitrknes crârtnt plus grand que Vh*gile, a?ait essayé Ta- Ddyse dei vices humains, mais selon la mode italienne et méridionale. Ses vers, qui ne sont que des sermons diffus, Jouirent d'une vogue extraordinaire. Au lieu d'*indiydualiser dei portraits» il les divisé en types en en symboles; GMtrinturyia, Philargyria. Spagnuoli les allégorise et les costume; les peint en détail, comme autant de divinités païennes \$ c'est un Olympe sorti du cerveau d'un casuiste, et où Chaque péché tient lieu d'une idole. Ce Spagnuoli, «epdce d'Ovide manqué, qui avait de l'imagination et de la (iaciUté comme Marini, et qui excellait dans les descriptions comme tons les demi-poètes, eut l'honneur d'une grande édition avec commentaires, les commentaires absorbant le texte et le débordant. L'un de ces commentateurs fut notre mni Sébastien Brandt, le Strasbourgeois, homme savant. Page 25 du volume II', on lit ces roots naïfs : — Hélas! ici \$*ûfrite le commentaire du grammairien Mttrrhon[^] suspendu par la mort fatale, ici commence le travail de fhûnai[^]able Sébastien Brandt. — On commentait Spagnuoli iSoinne on a commenté Ronsard : il y avait si peu de goût au Nord et tant de dépravation au Midi, que l'Europe estimait comparable aux idylles charmantes de Virgile et répétait à Tenvi le grossier début de la première églogue élk Malitonail :

Fauste, precor, gelidà quando peciu omne sub nmbrrt

Ruminât!

Ruminât ! Ce mot seul accuse le siècle. Cependant le piquant Érasme et le savant B[^]t)alde admiraient encore le Mantouan. Shakspeare le premier osa se moquer de lui; il le fait louer ridiculement, par le pédant ridicule Hoiofeme, dans Love's labotir lost. Elevé à cette école dn sermonnaire italien, Brandt crut imiter ses prédications morales et ses beaux symboles ; mais le génie de son pays Fentraîna, il fit autrement et mieux. H fut rude, grossier, bizarre, mais original. Rien de plus amusant que de voir cette poésie allemande couvée par une mère italienne, rester allemande en dépit de la couveuse, Fall[^]orie da Mantouan devenir individualité chez le Strasbourgeois.

Il est vrai que cette individualité est un peu vague encore. Elle moralise avant tout Chez Barklay, le traducteur anglais, la sève de la vie réelle et de l'observation positive se révèle mieux. Brandt a

inspiré Rabelais, qui transforme cette moralité commune en vive et philosophique ironie. Barklay fait du lieu-commun de Brandt une observation spéciale et énergique.

L'Europe était émue. Les couronnes pleuvaient sur Brandt, qui ne manquait pas d'esprit et surtout d'humour. L'abbé Trithème appela son livre un divin livre. Chacun y voyait le portrait de son voisin, de ses parents, pent-être sa femme, — avec de si belles gravures sur bois! On y admirait M. le conseiller et madame la conseillère, et le marchand, et le moine gourmand, et le savant de contrebande, et le fat, et l'escroc, et la femme colère, et le mari complaisant, — caractères devenus lieux-communs; le jeu-commun est une bonne chose qui a trop servi.

AU MOTEN-AGE. 861

Savantes et morales facéties! Une des planches qui les accompagnent montre un carrosse à reours, un fou la tête en bas, les chevaux derrière la voiture, le postillon Tenant à rê la charrette, et portant ses éperons au bout de ses bottes, — puis ailleurs les lollards, les réformateurs, puis les gens qui remettent tout au lendemain; ceulx là tiennent sur leur poing et sur leur tête trois cornilles, criant: cras, crasy cras! — demain^ demain, demain! — Surtout il y a de splendides caricatures, des gloutons, des avares, des usuriers, des femmes, des hommes; — livre oublié, qui a fait l'éducation d'un demi-siècle, et qui a précédé Rabelais, Érasme, Cervantes et Shakespeare.

La France mordit, légèrement, à Thameçon de Brandt, un peu grossier pour elle. L'Angleterre, raffola de la spirituelle et vive imitation donnée par Alexandre Barklay.

Ce Barklay, né à la fin du xv^e siècle, élève d'Oxford, après avoir voyagé sur le continent, ainsi que le faisaient alors tous les hommes de lettres, fut tour-à-tour bénédictin et franciscain; heureux dans sa vie, bien prébende, bien doté, comme Sébastien Brandt et Addison, comme la plupart de ces heureux génies qui, passant leur vie à observer le prochain, se connaissent trop pour heurter brutalement les passions ou les vices; c'était encore un homme naïf et sage qui disait en riant ce qui lui passait par le cerveau. Au lieu de traduire servilement le texte de Brandt, il le refit et y jeta ses ennemis, qu'il classa parmi les fous, et jusqu'à ses imprimeurs, « qui le méritaient bien, » dit-il :

Car ils font leur devoir Trop lestement et avec nonchaloir»

3(2 NÂISSÂl^Cfe BÛ BOAaN

The prynter», in theîr huthiè\$ê Do ail their works speedily and in kاست»

Son livre est pins travaillé que celui de JBrandt. Il charge son vaisseau de tous les fous d'Angleterre, et d'abord il a sois d'y faire entrer ceux de ses confrères les chanoines qui lui déplaisent, o les huit chanoines mineurs de Sainte-Marie* Ottcry. » L'histoire se tait sur les causes des abîmes contre les huit chanoines mineurs; il leur assure^ comme il le dit, une place majeure sur la chionrme :

« xM Alexandre Barklay s'adresse à messieurs les ibos, les prie de faire place aux huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottei7, lesquels y méritent un rang de premier ordre. »

Mes fous très-chers, allez un peu moins vite ! Voici venir huit cliarmants compagnons Qu'il faut classer et suivant leur mérite! Très-ignorants, très-sots et très-gloutonne! Très-malfaisants, très-fats et très-poltrons; Au demeurant ce sont de bons apôtres ! Place pour eux, très-chers! ils sont des nôtres !

Cette traduction, que j'ai soin de calquer sur le texte, doit laisser apercevoir que notre homme ne manquait ni de verve, ni de trait, ni de grâce. Le portrait du faux savant, ou plutôt du faux sage, placé comme pilote sur le navire, et qui, chez Barkiay, a beaucoup* plus de finesse et de verdeur que chez son maître Sébastien Brandt, mérite aussi d'être cité. Ce fou qui ouvre la marche prend la pa^ rôle :

Sur Tocéan de la toUn àamaiiKt Voyei errer notre leste carène l

AU mtm'A&E^ S6S

As goovernail assis paisiblement* Aoi de mes fous, à mon gré je les mène^ Et le vaisseau flotte gaillardement Je suis savant ; des livres par centaine, ~ Comme un seigneur me font considérer ; le ne lis rien et me laisse adorer,

CM mon état de passer pour nn sage, Poor un savant et profond personnage Sur mes rayons, souvent épousseté .

De mes bouquins le pompeux étalage Au grand jamais par moi n'est consulté Mais je les traite avec reconnaissance.

Je les babille avec magnificence.

Je les consulte à grands coups de plumeau t Damas, satin, pour eux rien n'est trop beau.

€eB chers bouquins 1 je les choie et les aime I Dans la splendeur et Tordre accoutumé Je les conserve avec un soin extrême.

En les perdant je me perdrais moi-même.

Tout mon pouvoir en eux est enfermé.

Un ergoteur me rend-il sa visite?

Aux arguments que le pédant débite point ne répons. Pourquoi me fatiguer?

A son loisir il peut épiloguer.

A-t-il fini ? Par la main je le mène Vers mon trésor de la science humaine;

Mes professeurs sont là par balaillotts.

Et c'est là tout ee que je loi répons.

Les portraits inventés par Brandt, perfectionnés par Locher, son traducteur iatin, et fort améliorés par l'Ecoissais Barklay, sont de ce genre ; il s'en faut qu'ils vaillent en général l'esquisse comique que je viens de rapporter. liC siècle n'y regardait pas de si près; dans le Narremchiff^

tout paraissait admirable. Il faut lire ce que Locher, étudiant de dix-huit ans et fanatique partisan de Sébastien Brandt, écrit à Bergmann Von Olpe, archidiacre de Grandval et non pas libraire, comme le disent les biographies : « Je suis un jeune homme né sous un astre rigide, allaité dans les hameaux suèves, nourri de glands..«et j*ose toucher aux sacrés tripodes de Phébus; malgré la stérilité de ma terre barbare, j'ai voulu baigner mon âme dans la rosée de THélicon !» — On aime à voir autour de ce berceau et de ces bégaiemens de l'observation moderne un archidiacre, un écolier, un conseiller aulique, on franciscain, et toute l'Europe du Nord attentive.

Ces traducteurs septentrionaux avaient trouvé l'invention si excellente, qu'ils se mirent à l'agrandir, à l'embellir, à l'accommoder à leur guise, à la vêtir selon la mode de leur nation. Il en fut précisément comme du roman du Renard. Chaque peuple fit son Vaisseau des fous; un Français, nommé Jean Bouchet, eut même le tact de comprendre quel point d'union secrète se trouvait entre le roman du Renard et le Vaisseau des fous. Il les fondit en un seul ouvrage, qui eut pour titre : les Renards traversant les voies périlleuses de la vie humaine. L'œuvre bâtarde dans laquelle les deux sillons de l'observation germanique étaient ainsi mêlés ne fut guère viable. D'autres plus humbles et plus habiles, se contentèrent de traduire en honnête prose, qui trouva une infinité de lecteurs, les vers satiriques de Brandt. C'étaient là autant de pas faits par le Nord vers la fine et sérieuse observation des caractères humains. Quant à l'Espagne et à l'Italie, elles ne touchèrent pas au Vaisseau des fous. Il est curieux de savoir pourquoi elles n'y touchaient pas.

AD MOTEN-AGE. 865

S IV

Observateurs des mœurs en Italie ^ en Espagne.

L'Italie méprisait profondément le Nord et la France. Le Tasse et Madbiavel maltraitaient beaucoup les Français, qui depuis un siècle, avaient irrité et dévasté l'Italie : « Manans illétrés et avilis, dit le Tasse, ou gentilshommes féroces; petits, pauvres et laids, dont les jambes sont devenues cagneuses et le torse énorme à force de monter à cheval pour aller en guerre. « Un Italien, Balthasar Gastiglione, ambassadeur en Angleterre, et son concitoyen Casa, formulaient à la même époque le code du savoir-vivre. L'un, dans son *Homme de cour* l'autre dans son *Galateo* se moquent singulièrement des gens du Nord, et surtout des Français, dont ils parlent à peu près comme on parlerait aujourd'hui des Hurons. Gastiglione ne loue que le duc d'Ângoulême, depuis François I^{er}, qui sans doute lui avait adressé quelque beau cadeau, et qui devait relever un jour, dit Gastiglione, la gloire de la France. Il but voir avec quelle subtile indifférence le courtisan du duc d'Urbin vous apprend, dans son traité, ce qu'il faut faire pour être bien en cour, comment on doit s'y prendre pour y réussir, comment toutes les diversités du caractère se effacent devant le beau titre de *cortegiano*, qui répond à celui d'homme du monde, comme quoi enfin les bonnes manières sont tout. La fin d'une civilisation est toujours signalée par ce désir exorbitant de la bonne grâce et de l'élégance. Si la naïve admiration des choses humaines berce les littératures et les peuples naissants » cette dépravation

866 NAISSANCE DU ROHAN

d'un goût faussé endort leur vieillesse frivole et désespérée. Quand on voit à côté des élégants conseils de Gastiglione les efforts burlesques de Bembo et les froideurs amères de Machiavel, il faut dire : L'Italie s'en va. Aussi s'en allait-elle. Gastiglione considère l'homme comme parfaitement aux de caractère; il détruit les aspérités et les diversités les nuances et les passions humaines; il ne s'occupe qu'à raffiner la morale, qui s'évapore en politesse.

La lecture de la table des matières de Gastiglione suffit à montrer combien un pays qui se meurt juge les questions de la morale.

« Il ne doit pas y avoir, selon Gastiglione, de différence entre les caractères, d'originalité tranchée entre les hommes; tous, effacés et amollis, doivent se formuler d'après un type et un modèle unique, qui est le courtisan. »

À ce courtisan, Gastiglione lui fait la leçon et donne la loi; il lui dit comment il doit se vêtir pour plaire, de quelle façon il doit commencer et achever la révérence, s'il doit foire la cour aux dames, s'il doit préférer une iennie non mariée à une femme mariée, s'il peut mentir', à quel degré il peut mentir, s'il peut flatter le prince, si cette flatterie peut être mêlée de médisance. Puis, dans un chapitre spécial, employant le plus pur langage italien, il se demande si un rival doit calomnier son rival, afin d'atteindre le but qu'il désire.

« La profession du courtisan, dit-il, consiste d'abord dans la grâce de l'extérieur, dans la beauté de sa personne, qu'il doit conserver et réparer, si le cas échet »

La profession principale du courtisan est de se bien battre, oo du moins, dit Gastiglione dans un chapitre suivant, d'avoir l'air de se bien battre. Qui ne se rappelle id les condttl-

4Q MOYELi-AGfi* 367

iwi^ vôtug de cuirasses resplendissantes et Tarme au poing, apus la condition expresse de ne 'pas s'en servir, mais de s'entendre bravement pour que le champ de bataille ne mit pas ensanglanté, pour que la passe d*armes reste vierge de sang humain? Le moraliste italien nous en* peigne que le courtisan doit savoir nagar^ sauter, courir, jouQT du luth et faire tous les jeux et exercices qui plai^ fleilil} que le courtisan ne doit pas sembler affecté lors même qu'il se permet d'inventer et de mentir; qu'il doit .user d'élégance pour parler comme pour écrire, sans jamais laisser paraître l'affectation; que la dame qui habite la cour doit se vêtir pour plaire au prince d'abord, et et ensuite aux courtisans; que le principal orneipent du courtisan, ce sont les lettres; qu'il ne faut pas imiter les Français, qui méprisent les lettres, et qui regardent les gens de lettres comme vils.

Ce dernier passage mérite attention. Il donne une idée fort juste de la situation de l'Europe à l'époque dont je parle, et de la distance qui séparait le Mord et l'Occident des idées méridionales. Castiglione, qui avait beaucoup voyagé, qui se trouvait en Angleterre, et qui venait de France, s'exprimait ainsi : « Les Français ne connaissent que la noblesse des armes, ils estiment comme rien tout le reste, lis abhorrent la culture de l'esprit et tiennent les gens de lettres pour déshonorés; chez eux, appeler un homme clerc, c'est lui dire la plus grande injure de la terre. Il se trouve un prince parmi eux nommé monseigneur d'Angoolême (François I* dans sa jeunesse), monseigneur d'Angouldme, qui doit succéder à la couronne, et qui fera reflurir, à côté de la gloire des armes, celle des lettres^ car il les aime. Je l'ai beaucoup connu, «tt me trouvant k h cour, il m'a parlé de son désir de

faire parvenir la France à des destinées pins lettrées. Je ne saurais trop louer la disposition de sa personne, la beauté de son visage, et une certaine et gracieuse aménité du discours, qui promet beaucoup au royaume de France. Les gentilshommes français et italiens qui connaissent ses coutumes, la grandeur de son âme, sa valeur et sa bonté, disent qu'il est impossible que la France, sous les lois de monseigneur d'Angoulême, ne devienne pas aussi lettrée que l'Italie. •

Égarée au milieu des conseils de morale inmiore qui remplissent le livre de Gastiglione, cette prophétie donne une idée assez juste du mélange de sagacité divinatrice, de profondeur et de dépravation qui caractérisait ce beau pays.

L'observation analytique de l'humanité paraissait à cet Italien folie et barbarie : les diversités même et les nuances humaines ne lui semblaient que des commencements d'insanité; gli umoiH,, sono pazzie. L'Espace, moins avancée n'était pas moins éloignée de l'esprit analytique. Dès que le rayon italien l'a frappée, elle s'éveille et s'émeut, elle est lyrique, épique, mais elle ne touche point

au royaume de rêxamen individuel, qui demeure soumis à la loi du Nord; son livre le plus admirable, don Quichotte^ n'est, je l'ai dit, qu'un symbole, la double personnification du corps et de l'âme, — don Quichotte, Sancho.

Que l'on place à côté l'un de l'autre l'ambassadeur Cas* tiglione et le conseiller aulique Brandt, l'un subtilisant la morale jusqu'à la perdre en politesse, l'autre ourdissant avec une grossière vérité et une rude puissance la trame de son observation analytique; on pourra juger d'un coup d'œil les deux civilisations et les deux races. Ce futplaisiri

AU MOTEN-AGE. 369

pour les gens du Midi, de lire dans Gastiglione combien il est aisé d'être immoral et charmant Ce fat un bonheur pour les gens du Nord que ce coup-d'œil sévère et distinct, jeté par Brandt sur toutes les professions et tontes les humeurs. VÉloge de La folie d'Érasme» charmant petit volume, n'est que la quintessence, piquante et concentrée du grossier essai de Brandt et de Barklay. Les Adages d'Érasme abondent en observations et en portraits écrits dans un latin dont la charmante élégance rappelle Pétrone, et dont le sens moral est emprunté k Sébastien Brandt La généalogie littéraire que nous avons indiquée estsi vraie, que l'on trouve ddius les Adages un mélange fréquent de souvenirs qui rappellent la personnification animale du roman du Renard et les Fous de Brandt Érasme passe en revue les animaux humains, tout-à-fait à la manière du vieil auteur de Reynard the Fox^ et de celui du Narrehschi/f. Son scarabée^ ou calomnia* teur, est un vrai portrait de La Bruyère : « Il y a, dit-il, des petits hommes infimes, malicieux, noirs comme le scarabée, 'sautant mauvais, non moins abjects, mais persévérants, et qui peuvent nuire à de grands hommes, sans jamais être utiles à qui que ce soit Ils terrifient par la noirceur, étourdissent par la clameur, dégouttent par l'odeur; ils voltigent autour de vous, s'attachent à vous, vous restent attachés; les vaincre est une honte, et votre triom*phe vous laisse souillé. » Son Éloge de la folie, adressé à More par un jeu de mots {Encomium Morice), et dont dixhuit cents exemplaires, ce qui équivaut à plus de six mille aujourd'hui, furent vendus en un mois, est une imitation bien plus directe de Brandt; satire de mœurs et d'observation, terrible coup de flèche qui atteignait les moines au cœur.

S70 NAISSANCE Dtl ROMAN

D'Israëli, homme sensé et ingénieux, reconnaît cette antique parenté de Tobobservation allemande et anglaise. Ce sont frères ou cousins que Hugo de Trimberg, maître Renard, et notre Gil Blas, et Panurge.

La majesté des rois n'est pmnt épargnée parles créateurs de ces types; ils ne reconnaissent que la majesté de la ruse. Circonvenir, attendre, ruser, parer les coups, supplanter, intimider, voler, c'est le succès. Un savant juriste, HeinecciuSj affirme que le seul roman du Renard vaut mille commentaires de droit, et qu'il éclaire beaucoup de points controversés. Je le crois bien, le Renard c'est la chicane. Il exprime la toute -puissance de la fourberie dans les affaires humaines. Telle était sa popularité, que, sur le vieil autel de Cantorbéry, on reconnaît encore, très-bien sculptés, maître Renard, maître Ysengrin et maître Lion, canonisés comme de petits saints.

Aucune de ces données ne s'est perdue. Les idées ont des ailes.

Depuis le commencement du xvi*' siècle, cette observation analytique de l'homme s'empare de toute la littérature anglaise et fait des chefs-d'œuvre. A quoi rapporter cette nouveauté? Pourquoi ne trouvez-vous, dans l'antiquité, rien qui rappelle les cent et quelque personnages de Clarisse Harlowe, les deux cents et quelques individus, tous différents, que contiennent les drames de Shaks-

peare, les infinies variétés du caractère humain observées par Fielding, Molière ou Lesage? N'est-il pas évident que l'analyse appliquée à l'homme, ébauchée par les anciens, a été poussée à bout par les romanciers modernes? Il faut voir aujourd'hui les moindres romanciers de l'Angleterre saisir un caractère fibre à fibre. C'est l'excès. Les anciens, au lieu de donner sur cet écueil, ont été se heurter "contre

AIT iioysif-<Aa% ITI

Templiaio, Nos dâcadeâces littérairea exagèrent Tana- Jyie ; li» décadaeoecs antiques exagéraient b synthèse. Oà poiss sommes petits et puêils, ils étaient emphatiques et ridicules. O'où vient cette différence? On ne peut résoudre ce problème que par un examen métaphysique que nous ne tarderons pas d'aborder.

Quant à cet élément métaphysique, si curieusement isolé par nous des autres éléments constitutifs du roman moderne» une fois né, il ne resta pas à Tétat didactique et stérile, que nous avons étudié chez quelques vieux Allemands. Les alliances de cette observation individuelle avec iè platonisme amoureux et le récit épique ont produit le roman de La Galprenède, celui de W^^ de Scudéry, enfin celui de H''' de Lafayette, perfectionnement délicat des romans de chevalerie. Assimilé au récit passionné comme dans Manon Lescaut^ à Térudition archéologique et locale comme dans Jvanhoë et JLenilworih, à la moralité puritaine comme dans Clarûâ et Paméla; sous quelque forme que Ton veuille apprécier le roman moderne, toujours on trouve W iond, et sous les alliages les plus divers, cet élément jHîmitif et neuf, X individualité humaine.

Sv.

Des sources morales du roman moderne.

Le principe de cette individualité appartient aux vieux Germains, et Tacite en fait foi; principe qui attribue à chaque homme sa force et sa valeur. Mais ce premier §/drm n'aurait pas suffi.

373 NAISSANCE DU BOMAN

A Côté de lindépendance germanique, lindîTidnalité chrétienne, Texamen septentrional, Timportance donnée à la vie domestique et aux femmes par les peuples du Nord, ont concouru à faire naître ce génie de l'observation qui 8*est surtout développé en Angleterre. Résumons-nous donc et prenons ces éléments un à un : 1^ principe germanique, chacun attachant aux individus une importance ^le et jouissant d'une indépendance relative ; — 2^ principe chrétien, principe de la confession; chaque vice examiné, sondé, creusé^ chaque vertu pesée, chaque motif approfondi ; rien de tel n'avait lieu chez les païens ; — 3** principe septentrional; chacun exerçant son jugement sur toutes choses, et par conséquent toutes choses jugées de divers points de vue ; — 4° principe domestique ou du ménage ; les tableaux d'intérieur, que les anciens méprisaient ou négligeaient, devenant intéressants, ainsi que les personnages qui s'y trouvent décrits : — voilà les éléments du roman moderne. Gomme vont-ils se combiner, et que vont-ils enfanter ?

Le peuple chez lequel ils ont trouvé leurs proportions les plus favorables à l'art nouveau, c'est le peuple anglais. Il est homme d'affaires, il vit de la vie réelle^ et cette observation lui est indispensable. Aimant l'indépendance de l'individu, l'examen de toutes choses, la moralité chrétienne et la vie domestique, il tire de ces profondeurs une littérature complète de la vie privée et de l'observation humaine; — le drame-roman de Shakspeare, le roman-drame de Richardson, le poème-roman de Byron, le roman-chronique de Walter Scott.

L'introduction et l'action des femmes dans la vie privée et même publique se rangent en première ligne parmi les éléments du roman. Elles possèdent, comme on le sait, le

AU MOTEN-AGE. 37S

don d'obseiration analytique et le discernement des carao tères : dles en ont besoin, étant faibles. Je reconnais donc poor éléments de ce nouvel art le christianisme et le casoitisme, le germanisme et l'individualité, le Nord et Tanalyse, la femme et sa sagacité. Sous le niveau chrétien, le mendiant est digne d'observation comme le roi L'indépendance germanique veut que l'individu soit estimé pour lui ^ en IuL La froideur du Nord adopte l'examen universd.' La femme introduit dans les arts sa finesseactive et ses passions observatrices. Qu'il soit sorti de là toute une littérature à peine entrevue des anciens, ce n'est pas mer- YeiUe; une poésie, une philosophie, une fiction dans lesquels l'homme est considéré comme jouant un rôle spé« dal, comme étant à lui seul un monde I Les romans ont passé en revue les conditions humaines et les vices humains. Le moyen-âge était habitué à cette revue. Il les faisait danser avec la Mort; la danse macabre, c'est la diversité des conditions humaines analysées et nivelées par la mort

On ne sait pas combien les casuistes chrétiens sont proches parents des romanciers, qui, dans leur balance sérieuse et comique, ont spécifié les cas, quintessencié les vices, et cherché les diversités des choses et des caractères. Le principe chrétien, l'examen de soi-même se trouve même chez les romanciers déplorables, casuistes de l'immoralité. N'étaient-ce pas de vrais casuistes que Richardson, Fielding, Smollett, et surtout ce grand Shakspeare, le voyant^ le confident, ou i^lxjMle confesseur de l'humanité entière! Shakspeare tient par un intime lien au moyen-âge que dominent deux royautes, celle du bouffon qui nivelle les rangs sous la plaisanterie de sa marotte, celle de la mort qui nivelle les hommes sous le sérieux de son sceptre.

U y a dans unepiècede l^akspeare un brave maître d'é«

974 NAlfSANGB W IOMAN

cote, qui porte un nom admirable i Hololerne. H re«commande à ses élèves de bien coiyuger,de bien décliner, de ne faire attention qu'aux, mots, jamais aux pensées ; c'est ce que recommandent aussi les esprits fanatiques qui nous permettraient de nous occuper de littérature, sous condition que ce fût une littérature de bouts«riaiés« Ils nous pardonneraient d'être annalistes littéraires» si nous n'examinions rien, si de titre de livre, de date eo date, et de néant en néant, nous mardiiions comme des aveugles dans une caverne.

Il faut pénétrer le sens des époques et non trans» erire des titres et des dates. Quand je jette un regard sur ses vastes répertoires où les cadavres et les débris des di* verses littératures sont étiquetés et rangés, je suis .saisi 4*effrol Je cherche la pensée et ne vois que la mort, Je répète comme Hamlet riant de Polonius ;; Wordsl wordslwards{dQ8 motsi des mots I). Ces livres de classi* fica-Uon sont très-utiles^ et je n'en disconviens pas, aussi utiles que les registres de nos naissances et de nos décès. Les familles littéraires y trouvent leurs annales, leurs gé-» néalogies, leurs affinités. Mais ce qui nous intéresse, c'est la pensée. Gommeit s'est fabriquée la civilisation? Gommeit se sont formées les littératures?

Le rayon lumineux qui part de l'Italie, traverse l'Espagne, se joue sur j^ France, l'Angleterre, l'Allemagne, éclaire, échauffe, féconde le Nord, puis s'efface, s'éteint, s'épuise, laisse le Midi enveloppé d'un voile), et le Nord in-^teileauel saturé de lumière et de chaleur. Cette marche merveilleuse et féconde de la pensée humaine héritant de toutes les richesses, ne perdant rien du passé,

se transformant toujours, comment la connaître? Où l'étudier? Cbe^ Sottterwek, clasiificateur ^ec et diiTns d^ la

AU IfOTEN-AGE. S7S

poéae etpagDcrfe ? chez l'érudit et ingéniéQX Gifiguené, cbimiiqaeor philosophique de la poésie italieime ? chei iàtbé Ooojet» aimaisie scrupuleux de nos richesses Hlté^ rairesT^Lemagoétisme des intelligences ne se trouve pasUu Admirable chose, en Tértité, que cette gnfitaiMMi perpétuelle ; toutes ces nations, les unes barbares et s*éclairant; les autres civilisés, éclairant leurs voisines: d'autres éteintes et reposant jusqu'au moment de la résurrection; quelques-unes suspendues entre la barbarie et la civilisation, entre les ténèbres et la lumière !

Toute histoire littéraire sans philosophie n'est qu'un ossuaire de l'intelligence et me rappelle l'impression que je ressentis, il a quelques années, au cœur de la Suisse, dans le canton républicain et catholique de Zug. En entrant dans une salle obscure, située au bord du plus transparent^ du plus charmant des lacs, je découvris, rangés avec un soin scrupuleux^ sur des rayons, comme des livres dans une bibliothèque, tous les débris de notre mortelle humanité. A chacun de ces débrii? était attaché un petit carton suspendu, et ce carton, fort propre et chargé de caractères lisibles, nous apprenait que tel ossement avait été la propriété de maître Arnold Rudiger^ serrurier, décédé en 1660; que ce fémur avait appartenu à ma^stre Wilhelm Gartner, en son vivant bedeau de la paroisse. « Voilà, me disait le cicérone suisse, la véritable histoire de ce canton. Quelle exacte précision ! Que de dates ! Quelle superbe série de noms propres! »

— « J'aimerais mieux, lui répondis-je, la plus petite chanson populaire que répètent depuis quelques siècles les échos joyeux de votre lac. Ces pauvres refrains seraient plus historiques pour moi, que votre bibllothè^e de petits ossements classifiés et étiquetés. »

NAISSANCE DU BOMAN AU MOYEN-AGE

— Ne tombons pas dans l'erreur de ces bons Suisses, de Eug. Ne demandons à l'histoire littéraire que ce qui a réalité, puissance et influence. La vie est courte et le temps nous emporte. Ne perdons pas nos heures à étiqueter et à classer des débris sans valeur.

L'ATELIER DE GUTENBERG

QDEIQDES SOURCES REUTITES AUX PIEUERS TEIP8 M LWRllERIB.

Consulter — : Beiington. — Erasmi Epistols.

Aldi Manutii Epistolae.

Vindids Schspflinians»

Mailtaire. — Hist. de rimprimerie.

HallaiD* ^ Mojren-ftge, etc»

INTÉRIEUR

DE

L'ATELIER DE GUTENBERG

L'atelier de Gutenberg. — iStat des esprits aa xv* tiède. — Antécédents de rimprimerie*

On a beaucoup écrit sur les origines de rimprlmerie. Sans discuter les opinions de mes deyan-ciers, sans me mêler à la controverse soutenue par plus de cent érudits respectables, souvent spiri-tuels, trop ingénieux quelquefois, et tous d'un avis différent, je m*en tiendrai, avec une modeste simplicité , aux vieux documents que Schoëpflin l'Alsacien publia en 1760, et qui contiennent les procès-verbaux relatifs à la vie de Gutenberg. C'est le dossier des litiges judiciaires soutenus, entre 16/^1 et 1470, par le gentilhomme mayençais Jean Chaird'oie de Bonnemontagne; tel est le nom bizarre qu'il portait : « HansGensfleisch von Gutenberg. «Ce dossier authentique, ce vieux dialecte allemand mêlé de patois d'Alsace, ces dépositions de témoins obscurs, ces bavardages de servantes, ces causeries de bourgeois surannés, rumeurs de faubourg et de place publique, sentences de bourgmestre, réclamations de fournisseurs, promettent peu de chose; grâce à eux cependant la clé de l'atelier primitif est retrouvée. On voit les pressas, les tIs, les formes, les caractères, la petite maison de pierre rosâtre sur les bords du Rhin, la voûte souterrahie de l'inventeur.

Avant de suivre Gutenberg dans sa vie, il est bon d*ela« miner le temps où nous vivrons tont-à-l'heore. An milieu du XV* siècle, une grande chose allait finir. Le monde féodal était mourant U avait représenté la force brutale et sauvage, victorieuse de la discipline romaine énervée; il tombait à son tour^ victime de son principe poussé à l'excès. H avait abusé de sa grandeur, sa hiérarchie formidable s'était, brisée dans l'anarchie des rivalités. Le sang des Armagnacs et des Bourguignons l'étranglait Le comte de Raiz disait la messe noire en l'honneur du démon, en égorgeant des enfants nouveau-nés ; dernier monstre comme il en apparaît toujours quand les institutions finissent, Hé-liogabale de cette société sanglante. En face de lui, comme un symbde contraire, Jeanne d'Arc s'éle-vait sur les débris de la féodalité croulante, dernier type du beau , tel qu'il était conçu dans une époque d'action et de piété.

Unité dans le monde politique, lumière et analyse dans le monde intellectuel, c'étaient les deux aspirations de cette époque. Les grands vassaux s'effacent; les monarchies grandissent, le tiers-état lève la tête ; les rois lui ont donné la main. La chevalerie elle-même est une épée d'ornement, une arme de parade , un souvenir plutôt qu'un fait; à la place des Saint Louis , des Suger et des Bayard, quelques hommes d'un sens net et ironique deviennent les instruments politiques du temps nou-veau. C'est un maître des comptes nommé Jean Bureau , un banquier nommé Jacques Cœur; plus tard un roi plus madré que ces bourgeois, plus futé que ces habiles, Louis XL II achève de tuer la féodalité dont il lègue le cadavre à son successeur. François I" n'y retrouve qu'un fantôme qu'il es-saie en vain de ranimer.

L'esprit d'analyse se débattant violemment, dès le règne de Charles vi, commençait à se dévelop-per; le clergé qui

DB 613TBNBEG. SSI

ifait bvorisé le mouYemeiit intellectuel marchait de pair aYec rhomme de loi; récriture devenait une arme redoatée; c'était un temps de grande fermentation d'esprit Une foreur de lecture que

Louis xi et le duc de Bourgogne ressentait à la fois, une frénésie d'écriture attestée par ks gains énormes et la haute considération des copistes; une ardeur de savoir, de comprendre, de secouer enfin Tarbre de vie et de mort , l'arbre de science, une fièvre générale, avaient saisi toute l'Europe. En Italie, Pétrarque et wa triomphe, Boccace et ses honneurs, Dante et sa gloire classique sollicitaient et exaltaient cette fièvre ardente. Alors le plus beau cadeau est un manuscrit, la plus belle possession, celle d'un volume. On se met à écrire si violemment, que les mots se confondent, les lettres ne font plus qu'un trait , les mots une ligne, et les lignes, comme dit oemengis , une broderie indéchiffrable avec des jours ^ des enchevêtrements plus divers que les tours dentelées de nos cathédrales. Pendant cinquante ans, tous les hommes instruits se plaignent de l'iuisibilité des caractères cursifs ; ou multiplie les abréviations, comme si la pensée, impatiente de son instrument imparfait, l'eût brisé dans sa colère. Cette irrésistible pression que le genre humain exerce sur ses destinées mérite bien plus d'être remarquée que les dates , les documents, les citations et les témoignages. Le genre humain avait besoin d'un instrument nouveau , et il le créa. Pendant tout le commencement du XY* siècle, on sent la véhémence de Télément comprimé qui va reculer ses parois ou les briser. Le Midi possède déjà des génies aimables ou sublimes et jouit des produits de l'intelligence, premiers fruits éclos sous le soleil et à l'aide de l'héritage antique. On est plus inquiet au Nord, on est plus jeune, moins avancé , plus ambitieux. Le peuple s'éveille, la po-

181 INTÊRuB n t'AmiER

puktkMi augmente, les boorgeoû se réonissent, kbiaiêtre suscite de nouveaux besoins. Ce que Ton a, on le perfectionne; ce que Ton n*a pas on l'empruîte. Le clergé, inférieur sert Timpulsion; le haut clergé, vêtu de sa cotte de mailles et tenant la croix pacifique , se croirait déktio* noré s'il renonçait à l'éducation des sociétés; il y travaille, quoique l'on ait dit, tout en faisant des iautes, en créant trois papes et en tuant des hommes]; ce que je n'excuse pas»

C'est dans de telles circonstances et sous ces influences que l'on trouva le moyen de se passer de copistes , de remédier à leurs erreurs ou à leur lenteur , de copier mécaniquement, de copier exactement, de multiplier Texem* plaii% à rinfini, de le perpétuer à jamais, c'est-à-dire d'éterniser ri-dée. L'imprimerie naquit.

D'où vient-elle? quelques-uns disent de Chine et de Tartane. Bernhart de Malinckrot (1) examine la ques* tion de savoir si Saturne fut le premier imprimeur (2). Un autre érudit, Robert Mentel (3), n'est pas éloigné d'attribuer le même honneur au Grec Agésilas, qui, selon Plutarque, fit paraître sur le foie d'une victime immolée, l'empreinte du mot niké^ «victoire», tracée en noir dans le creux de sa main. Ce qui est certain, c'est que depuis l'époque de Marcus Tullius Cicero, on était aux portes de ce miracle, sans dépasser le seuil sur lequel on restait suspendu. Cicéron avait dit : « Prenez toutes les lettres de l'alphabet; séparez-les, jetez-les à terre. Ces caractères composeront-

(i) De ortu ae progressu artis typographicæ, etc., a B. Malinckrot, Decano monasleriensi, etc. (Colonix Agrip. 1640, in-A**).

(2) Saturnus an invenerit typographiam, p. 2.

(3) B. Mentelii de verâ typographiæ origine parcenesis, 1650, in-4*, p. 22.

ib une phrase 7 » ce eoat bien là les indices élémentaires de rilÉ(Nfiineie« On avait été plus loin» on avait séparé et mobilisé les caractères pour apprendre à lire aux enfants , comme le prouvent Quintilien (1) et saint Jérôme (2). Des types mobiles gravés à l'envers servaient k imprimer des ntmn sur 1^ poteries et les terres cuites , qui souvent ot firent quelques lettres retournées

par hasard (8). Cependant, ni Gcéfon, ni les grands hommes du moyen-âge nV Uietit songé à l'extension de cette industrie.

n fatlt que Tesprit humain et les besmns de notr« race iravai&ent des milb'ons de fois sur l'expérience avant de tirer toutes les conséquences d'un fait Cette gradation imperceptible^ perfectionnant sans cesse l'héritage l^é, prouve notre puissance et notre faiblesse, la grandeur de rbomanité» la petitesse de Tbomme. Les anciens connaissaient la force de la vapeur; ils ne rappliquaient pas. Au XYi* sièdet cette force parut si frappante à un homme d'esprit» à l'Italien Manzolli, qu'il bâtit le système da monde avec la vapeur. Il a dit positivement, dans son poème intitulé le Zodiaque de la Vie humaine^ que les astres, les comètes et tous les mondes marchent par la vapeur :

Vidi ego, dùm Rom», decimo régante Leone, Essem, o'pus a figulo factum, juvenisque figuram, nfraniem anglisto validam venttim oris hiata. Quippe cavo infusam retinebat pectore lympham, Qax subjecto igni resoluta exibat ab ore In fadem venii falidi longèque fbrebat.

Btfoetiamveiitasrefolatl emittitar vndâ,

(i) Ebumeas literarum formas. (Institut. Orat, L 2.

(t) Fiant litterœ buxœ (EpisU ad. Paularo].

fs; Wald^s Geschichte der Wissenschaftent etc. Halle, 17S4,

88& INTÉRIEim DE L*ATELIER

Dnm Tapor exhalans iùg^it impeDente caloie; Namque fagare soient sese contraria sempar, etc. (!)•

c Léon X régnaît qnand je vis l'œuvre étrange d'an potier. C'était une figure déjeune homme dcmt la bouche exhalait un souffle violent. Dans sa poitrine, on avait introduit de l'eau qui se transformait en vapeur par l'action du feu au-dessus duquel elle était placée^ et qui sortait avec fureur; c'est ainsi que l'onde vaporisée devient une force irrésistible, eta. etc. » ManzoUi déduit le système du monde de cette puissance qu'il retrouve partout

Le véritable inventeur, c'est le genre humain. H est naturel de fondre un caractère dans un moule, après Pavoir vu gravé en relief; c'est chose natureUe de sculpter une lettre dans le métal après l'avoir déjà gravée sur bois; il est logique de diviser les lettres de l'alphabet quand on a divisé les mots, de séparer les mots après avoir séparé les pages , et, en remontant toujours, de graver des pages après avoir gravé des cartes, de faire des cartes avec des empreintes après avoir fabriqué des cachets ou des sceam en relief, enfin d'essayer le relief après avoir usé du cachet creux : rien de plus simple. Il a fallu cependant, pour descendre tous ces degrés, du caQhet à l'imprimerie, quatre mille ans.

L'imprimerie est née, non pas en dépit de la religion chrétienne et catholique, mais dans son sein même et ber-

(i) Marcelli Palingenii Zodiacui vitœ humanœ* Âqaarios. p. 339, V. 19.

DE GUTBIfBnG* 385

eée pir eDe. Ck>mme premiers momimeDtfy comme atomes â^entaires de cette décoa?erte, on trouve des légendes gnossièrement sculptées, des reproductions de prières sur des blocs de boîB ,

dés fragments bibliques, des fibres d'éducation rédigés par les moines. Gela devait être. Le dergé était seul instituteur des âmes et des esprits. Que Ton explique la naissance de l'imprimerie par les petits Domus de Hdlande (1), ou par les jeux de cartes du x^e siècle (2), on ne peut édiapper à l'influence du dergé. Les l'ihilosophes des derniers temps, assez peu dévots, conmiè chacun sait , ont caché de leur mieux cette source ecclésiastique : que n'ont-ils pas dit contre les moines augustins, dominicains et bénédictins! Ces moines sont les premiers promoteurs de l'imprimerie, ou plutôt les premiers imprimeurs. Ils avaient fait les cathédrales, les avaient ornées, sculptées, festonnées et chargées de vitn^{es} transparents accompagnés de légendes. Tous les arts s'étaient développés sous leur main. Le dergé s'était tout approprié, jusqu'aux jeux; il avait insinué son âme et son esprit dans toutes choses. Il avait pris le drame, la satire, la caricature^ l'ode, la musique, et, rapportant à Dieu et à lui-même toutes les créations, tous les plaisirs , tous les besoins de l'homme, il l'avait cerné et enveloppé de toutes parts. On peut blâmer si l'on veut, on ne peut nier ce caractère populaire et universd du catholicisme qui se lit dans nos caAédrales et dans les mystères qu'il a fait jouer. Le ipoyen-âge, était nécessairement synthétique. Cette synthèse catholique a touché son apogée au xni^e siècle.

(i) Voyez les ingénieuses dissertations de M. Léon Delaborde*

Techener, 1840.

(S) Hc^ewischb» Uebenickt^ etc., 1827. Halle.

8M INTÉimm DE t' ATELIER

Pas de belle é^^ qui ne fût ornée de ses verreries, en* diAssées et briUantes comme des diamants, tachant çà et là le pa^{ré} de pourpre, d'azur, d'orange, et présentant tonte rhisloire de la Bible resplendissante au soleil. C'était la Bible dn pantre. U ne savait pas lire, mais il voyait Ne pouvant empêcher les passions ni le dévoppement des facultés humaines, le clergé, c'est à-dire l'esprit catholique, les avait confisquées à son profit ; ainsi il avait pris les ha* telenrs, il avait bit jouer des jongleurs, il avait écrit et représenté des comédies, il s'était empiaré de la mimique. Quand il vit les caries à jouer courir entre les mains de tout le monde, il essaya d'appliquer les cartes à des usages plus noMes et plus fûeux. On y perdait de l'argent; il voulut qu'on espérât y gagner son salut.

On s'était fort épris du jeu de cartes. De toutes les dynasties, la mdns périssable assurément est celle do roi David, de Salomon et de César, têtes graves qui portent si bénévolement leur diadème innocent, et que Rabelais semble avoir résumées dans la benotte figure de son Pantagruel Un monarque dn jeu de cartes n'est pas à m^eriser; c'est l'idéal d'un roi selon le peuple do moyen-âge , qui voyait en lui son paternel défenseur. Rien de plus historique que ces figurines aux jambes écartées et aux yeux écarquiUés, ce petit éventail que tient la reine Judith, et la pique dn varia on valet notre ami Hector, et son air mutin, et les armoiries des reines, blason si large qu'il couvre la moitié de leurs chastes corps; et les piques symboles des soldats, et les trèfles symboles des paysans, et les carreaux sym^lles des bourgeois, et les cœurs symboles des femmes. Tout enfants, nous cherchons le sens de ces mystères et nous causons quelques heures avec Lancdot

DE GUTENBBBG* 887

C68 beUes images étaient peintes et dorées d'an côté, Manches de Tautre, fortes comme des plaques de bois, Ticernent enluminées, et elles charmaient tout le monde. On aimait ce symbole alors. Les rois et les reines y gagnaient à coup sûr, et les puissants y avaient toujours raison.

Le clergé s'avisa donc de vouloir bannir les cartes, jeu de hasard et d'abomination, et de conseiller aux fabricants la création de feuilles de parchemin séparées, portant, au lieu de ce païen César et de cette payenne Didon, de beaux saints et de belles saintes avec des légendes et quelques-uns leurs noms. L'œuvre n'était pas difficile; il suffisait de faire les vitraux de toutes les églises. On jouait aux cartes avec les fidèles, et quand même ils n'auraient pas su lire, il n'y avait pas moyen de fermer les yeux et d'oublier Moïse, Pharaon, Joseph ou Jacob. Bientôt ces nouvelles cartes, grandes comme la main, furent recherchées; on les rassembla pour en faire des recueils de gravures. Les vitres et les fenêtres des couvents désignèrent sur les petits volumes primitifs. Toutes les verrières du couvent d'Hirschau se retrouvent, dit Lessing (1), dans le vénérable bouquin nommé *Biblia Pauperum*,

Ces cartes étaient gravées sur bois comme les anciennes cartes à jouer. Point de perspective, de proportion, de dégradation de lumière. Cependant l'étude des vitraux perfectionna les gravures sur bois; il se forma deux confréries, celle des tailleurs de bois et celle des peintres de lettres ou ymagiers, toutes deux fort riches. Ainsi le dessin, la gravure, la peinture, l'empreinte imitée du caducée antique, avaient déjà contribué à former cet art, qui n'était encore qu'une ébauche.

(i) *Lessing's Begriŕung* n. S. 857.

388 INTÉRIEUR DE L'ATELIER

Gela se passait au moment où fermentait la singulière exaltation que j'ai décrite, où le roi cherchait des livres, où le pauvre voulait déchiffrer une inscription, où Ton retenait un copiste six mois à l'avance, où Alphonse de Naples faisait la paix avec Médicis, qui lui avait prêté un manuscrit. Puisque Ton gravait déjà des légendes de saints sur des blocs de bois, pourquoi ne pas y graver des mots, des phrases et des paragraphes? Pourquoi ne pas se servir du même moyen pour tirer beaucoup de copies? Le clergé ne pouvait que gagner à cette popularisation des livres et des psaumes. Ces grossières images de saints que Ton voit suspendues au foyer de nos chaumières sont précisément semblables aux informes essais de l'imprimerie. Elle débute par des petits spécimens de l'usage des couvents, des fragments de cantiques qui remplaçaient économiquement les livres imprimés. Je ne chercherai pas ici quand finit l'époque de la gravure en bloc ou xylographie quand et par quelles mains heureuses se mobilisèrent les caractères de l'alphabet auxquels ce fractionnement donna tant de pouvoir; — si ce fut à Harlem en 1482, à Strasbourg en 1483, à Mayence en 1460, à Bamberg en 1461, que le prodige s'opéra. Chaque opinion compte ses autorités; il ne serait pas impossible qu'elles eussent toutes raison, que des essais incomplets, des tentatives avortées, aient précédé la découverte définitive, qui devait remplacer le manuscrit par le livre imprimé.

Un livre était alors chose sacrée; on l'achetait six cents francs. On le déposait chez le notaire, on le mettait dans un coffre d'or; on l'attachait avec une grosse chaîne au pupitre de lecture. Ce fut une joie de pouvoir, au moyen de blocs ou planches de bois, reproduire même grossière-

ment un beau manuscrit. L'ouvrier gravait les lettres à rebours, les enduisait d'encre grasse, et le rouleau passé sur le parchemin ou le papier donnait une empreinte imparfaite de ces caractères mal taillés, inégaux et mal venus. Jamais il n'imprimait que d'un côté; il collait deux pages blanches ensemble, ce qui leur donnait la consistance d'une feuille de carton. C'était quelque chose de fort laid que ces spécimens et ces Donats ravissants pour le bibliophile; ils étaient fort répandus et très-nombreux, surtout en Flandre, où le mouvement religieux se mêlait au mouvement indus-

triel, et sur toute la ligne du Rhin, dont les villes s'élevaient florissantes au milieu de leurs vignerobles riants.

Ici commence un singulier roman, plein de faits sin* guliers. U a trois parties et compte cinq acteurs : un vieil orfèvre rusé, riche et habile ; sa ûlle, blonde Allemande ; un jeune copiste spirituel et hardi, quelque peu clerc; un gentilhomme alchimiste et pauvre, et un bourgeois avide de faire sa fortune ; c'est là son seul caractère. Ce dernier se nomme Andi*é Dryzehn ; l'orfèvre, Hans Faust; sa fille, Christine Faustine ; le clerc, Pierre Schœffer, et le gentilhomme Gutenberg. Quelques-uns des faits que j'alléguerais sembleront peu conformes à ce qu'on lit dans les biographies et les manuels, la plupart de ces livres persistant dans la vénérable habitude de copier l'erreur antérieure. Je me suis plu à lire et à étudier les documents primitifs (1) que l'Alsacien Schœpflin déterra

(4) Fournier, Wetter et Dibdin ont attaqué raulhencité de ces actes. Oberlin, Boehr, et surtout M. Léon Delaborde en ont prouvé rirrécQsable sincérité. Deux autres documents faux, dont nous ne parlerons pas, ont été fabriqués en faveur de Gutenberg par Bodman, archiviste mayençaist

MO INTÉRim DE L'ATELIER

en 1760, lorsque le Pfenningthum^ tour des nrcfams de Strasboorg, cénotaphe de parchemins que l'on n'aonôt jamais lus, vint à couler. Il fallut .entrer dans le sanctuaire, et il y pénétra avec les architectes. Il y trouva des bulles d*or^ la vieille foanière déteinte, des diplômes et des actes en allemand du xv* siècle (1). Là se trouve k vie de Gut^berg, trahie par plusieurs vieux procès minotés en vieux langage et rongés des rats; car Gutenba*g a passé sa vie dans les procès perdus, les espérances déçues, près de son fourneau allumé et des éléments de ses inventions inutiles pour lui, utiles au monde. Vieille et étemelle histoire; une légende de plus dans le martyrologe du génie ; Targent s'empare du talent, l'exploite et le brise. L'histoire de l'esprit a sa moralité tragique : tout premier inventeur est victime ; Prométhée dérobe la foudre et succombe.

A cette époque où l'on s'ingéniait de toutes parts à imiter l'art des copistes au moyen de blocs de bois (dus ou moins mal sculptés, en 1Z|2/», au moment où l'Italie versait sur l'Europe un souffle enivrant, et où la féodalité se mourait dans ses orgies, un chevalier de Mayence, de vieille famille et pauvre, meurt dans cette ville, ne laissant à son (ils, âgé de quinze ans, qu'une petite rente sur la ville, son épée et beaucoup d'orgueil. A peine son père mort, Hans Gensfleisch Gutenberg quitta sa cité natale et partit pour Strasbourg. C'était, comme le prouvera suffisamment son histoire, un caractère allier, entreprenant et singulier. Les rentes du père ne furent pas payées au mineur, qui épuisa sa bourse et réclama vainement le solde

(i) Die ist die warheitf etc. — Voyez Schacpflin, Vindiciaif etc.

Meerman, Origines, etc.

DI 6IITINBEB6. SOI

de o6 qui lui était dû. Soit qu'il eût étadié à Strasbourg ov que d'autres soins aient occupé le jeune homme aNmne semble le prouver le procès que lui fit plus tard ▲ ttù fon Iierin Thur, fille noble, pour une promesse de nuriage qu'il n'avait pas remplie, il est certain qu'à vingtein an il n'avait pas pu se faire payer de la ville de Mayenoe. Le jeune gentilhomme, mécontent et à juste titre, déclare, comme Goriolan, la guerre à sa patrie. Il frit arrêter et emprïonner le greffier may^çais Nicolas, comme responsable de la dette. Mayence essaie de transiger; les deux sénats de Strasbourg et de Mayence négodent Hans Gutenberg relâche son prisonnier sur bonne promesse de paiement:

mais vainqueur sur ce point, il est battu sur un autre. Anna von Iserin gagne son procès contre loi, le force au mariage, et devient Anna Gutenberg. C'est l'avant-scène de cette singulière vie, telle qu'elle résulte des pièces de ces deux procès.

Pendant que la belle Annette faisait son bonheur malgré loi, quelles idées, quelles études, quelles rêveries occupaient le gentilhomme ? Dans cette vie si curieuse, remplie de moyen-fige, demi-allemande, demifrançaise, active et rêveuse, véhémence et réfléchie, qui se mire dans le Rhin et qui regarde les Vosges, comment passa-t-il son temps ? On ne le voit ni marchand, ni banquier, ni homme d'armes, ni homme de loi ; il rêve. Cependant le rêveur qui attaque une ville et qui traite avec elle d'égal à égal, n'est pas un homme sans énergie. Par quels enchantements s'inspire-t-il une vénération si grande de ses nouveaux concitoyens, qu'ils accourent, l'entourent, le supplient de vouloir bien leur communiquer ses secrets, de les leur vendre, de les admettre en société de ses bénéfices* de les faire partager à ses découvertes et à

392 INTÉRIEUR DE L'ATELIER

Ses succès (arts mirables, — Sin kunst und afemlir)? Je n'en sais rien ; ce que peu de sages ont voulu voir, c'est cet étrange ascendant de Gutenberg à vingt-deux ans, pauvre et marié, sur ce qui l'environne. On croit en lui ; on espère en lui ; il a le grand arcane ; il est sénéchal, alchimiste et sorcier. C'est quelque chose de comique, et que le dramaturge anglais Ben Jonson a très-bien peint dans son Alchimiste, que ce flot de bons bourgeois avides de gain, se disputant d'avance pour en faire le possesseur du secret merveilleux.

Nous sommes loin de l'imprimerie, et nous en sommes bien près cependant. Un nommé André Dryzein a un petit patrimoine et ne désire qu'une chose, s'associer avec ce Gutenberg, qui est sorcier. Dryzein avait le fanatisme de Gutenberg ; ce dernier passe à traiter avec lui et lui apprend un secret pour tailler le diamant, un secret pour faire ou perfectionner les miroirs. Dryzein y gagne beaucoup ; mais il soupçonne Gutenberg de lui cacher d'autres arcanes. Il signe un nouveau traité, auquel prennent part un nommé Heilmann et un nommé Rief. A ce traité il sacrifie son patrimoine, met ses meubles en gage, emprunte sur les diamants de sa femme ; et meurt n'ayant pas une obolef étendu tout babillé sur un lit, se confessant au curé de Saint-Martin, nommé Ekhart, mais sans se plaindre de Gutenberg (1).

Cette nouvelle invention, qui a déjà dévoré sa fortune et qui doit en dévorer deux autres, cet art magique, c'est l'imprimerie. En dehors de la ville, près de Saint-Ärbogast, dans une maison isolée, s'était réfugié l'alchimiste, qui travaillait seul, et que ses associés visitaient. Il est facile

Ci ; Voyez les dépositions de Schultheiss de Siedtmeyer et de d'Awil

de se le représenter dans cette antique maison allemande, au fond d'une grande cave de pierre de taille rose comme les pierres du bord du Rhin, la robe de chambre fourrée sur les épaules, le bonnet fourré sur les yeux, assis près de sa forge, et cherchant, non comme le croyait le Toulgair, ou comme Nicolas Flamel ou Angelo Gatto, les figures zodiacales et la sixième maison du zodiaque ; mais bien le grand arcane, l'imprimerie ; — l'infini donné à la pensée de l'homme. Avec l'argent de ses associés il avait inventé beaucoup de choses, comme le prouvent les titres originaux. André Schultheiss, charpentier, lui avait fabriqué un pressoir à vis, et la machine qui fait le vin de-vaient graver les paroles. Il avait des formes contenant quatre pages et composant un in-4° ; il avait des lettres mobiles de plomb, non encore fondues peut-être, mais gravées. Ainsi le gentilhomme de vingt-huit ans a été du connu à l'inconnu, comme Christophe Colomb. Il a beaucoup vaincu, et il a

encore beaucoup à vaincre. Le plomb était trop mou et ne marquait pas. L'acier était trop dur, trop cassant, et coupait le papier. Le bois, trop facile à s'user, donnait des empreintes auxquelles la netteté man* quait Les métaux sans alliage n'avaient aucun moelleux, et la difficulté de la taille était extrême, quand on voulait donner aux caractères cette égalité et cette pureté qui diarment et reposent l'oeil. Les guldens des associés s'en aDaient Ce qui a dû surtout retarder l'invention, et c'est encore là une remarque qui n'a pas été faite par des

Eckhart Celle de la mercière Barbara et sa conversation avec Dry« zehn pendant ane xmiiCuff ein nachtalUrleye) esi aussi fort curieuse. U aurait faUu un volunie pour justifier tous les faits et toutes les iMififimiii du texte.

hommes infiniment plus savants que nous, c'est un défont, Torgucii de Gutenberg.

Croit-on que le gentilhomme industriel qui, le premier^ réalisa la phrase de Cicéron, vainement semée dans le champ de seize cents années, surveillât en personne ses ouvriers, son atelier, son entrejH'ise, comme on gentil^ homme ou un prince le feraient aujourd'hui ? Non pts. Il aurait dérogé. Il était féodal et chevalier de nom et d'armes, Gutenberg Gensfleisch. Il donkiait des idéesL Dry-zehn, qui, d'après ses conversations rapportées par la servante Barbara, n'avait pas la tête très-forte, se chargeait de la partie matérielle; l'atelier était dans sa maifioii à Strasbourg. Gutenberg, homme mystérieux et secret, res^ tait dans sa propre maison du faubourg. Il recevait ses associés et les faisait boire (1). Ceux-ci versaient l'argent à pleines mains, et Gutenberg, engagé à la poursuite de ce nouveau monde, s'endettait horriblement. Ils ne se plaignaient pas du solitaire dévoué à l'entreprise ; ils se ruinaient de compagnie, achetant plomb, étain, matériaux, coupant, essayant, fondant, coulant et ne pouvant obtenir qu'une imitation imparfaite des manuscrits si beaux et si réguliers où la main des scribes, comme dit Janus Dousa, poète latin, « semait des épis de caractères élégants sor des plaines de papier vélin. » On se désespérait et l'argent s'écoulait Riff quitta la partie. André mourut sans prononcer une parole de mauvaise humeur contre Gutenberg, le prince de ce groupe, et qui se montre toujours cihne, rêveur, infatigable et mystérieux. A peine André mort, le gentilhomme se souvient qu'il y a en forme une feuille in-^*,

(i)* «... Kein gelt lugeben^ do usn fur eumi und trinken^ etc. • Déposition de Heilmann.

ra euTERBERe. 395

prête à teoprimer ; il sait la ?aleur de sa découverte : « Allez yite, dit-il à son valet, déJOaites la forme et jetez les parties qtd la composent sur la presse ou sous la presse ; que personne n'en voie rien. » Il ajoute : « Telle est la nature de la chose que, les parties une fois décomposées, on ne sait {diis ce qne c'est. »

Le frère du mort est si persuadé de la réussite, qu'il vent remplacer André dans l'affaire; Gutenberg le déboute de sa demande, au moyen d'un procès. En ilik% son onde Loheymer meurt à Mayence et lui laisse une rente qne Gntenberg, toujours endetté par son œuvre magique, vend au chapitre de Saint-Thomas. Enfin, ruiné sans doute, il quitte Strasbourg, et Ton n*entend plus parler de lui. Pas on volume ne porte sa signature. Le noble ne fera pas métier d'artisan.

TeUe est la première époque de cette misérable vie. Un brave bourgeois est tué déjà par la première explosion de cette autre pondre à canon , et les inventions de Gutenberg, presse, vis, formes, caractères mobiles, essais de gra- Tures en relief, n'ont abouti qu'à des résultats incomplets, . sa raine exceptée , qui est complète.

Jusqn'en 1/150, il disparaît, noyé sans doute dans une de ces obscurités où la misère plonge ceux que cette Némésis choisit. Pendant ce temps, l'Europe avançait, et la France faisait ses affaires ; l'Anglais, chassé de Paris, chassé de Bordeaux, acculé à la mer, qui est son domaine, laissait partout ses morts sur nos parages. L'Espagne marchait à M libération définitive, et l'Italie étincelait des clartés de l'art. Nousrctrouvons tout-à-coupra!chimiste gentilhomme, sans argent, mais sans crainte, à Mayence, en 1450. Il avait quarante-un ans. La plus belle portion de son âge uvait été dévorée par le travail. Il cherchait ce qui manque

306 INTÉRIEUR DE L'ÂTEBIER

souvent an génie, Targent Sans doute il eat qnekipie peine à le trouver ; ne pouvait-on pas dire qu'il avait tnmüllé neuf ans au grand œuvre et n*avait rien produit , que par conséquent il en imposait? Enfin il trouva son homme y et le troisième acte s'ouvrit.

Un vieil orfèvre, usurier, riche et retors, avait une fille nommée Christine, et selon Fusage du temps et de TAllemagne Fttstinn, parce que lui s'appelait Faust II comprit que la fortune lui venait, amenée par le génie ; mais, dans le contrat, il prit ses précautions, n'avança son argent qu'à très-gros intérêts et se réserva les bénéfices. Gntenberg avait donné son dernier guider pour avoir du plomb. L'orfèvre avance huit cents guilders.

Gutenberg continue à lutter contre toutes les difficultés de l'alliage et de la fonte. Il cherche, il projette, il travaille, il dépense. Alors paraît sur la scène un nouvel acteur fort intéressant et qui va décider de la destinée de Gutenberg. C'est un jeune clerc qui a voyagé, qui a vu la belle ville de Paris et qui a exercé dans l'Université le métier de copiste.

Il écrit merveilleusement bien,et on voit dans plusiemi bibliothèques, entre autres dans celle de Strasbourg , des manuscrits signés de lui qui sont des chefo-d'œuvre. n se nomme Pierre Schœffer , il est roturier ; le vieux Faust l'admet chez lui pour l'aider dans ses travaux. On peut croire que la jeune Fustinn partagea l'admiration de son père pour la science du voyageur. Profitant des longs travaux précédents, adresse ou bonheur , l'un et l'autre sans doute, le jeune clerc, qui cherchait aussi le grand œuvre» apporte un jour h l'orfèvre une belle feuille, bien réussie, égale et semblable au manuscrit le plus net. Depuis vingtcinq années, on tendait à ce but. Dryzebn était mort à la

DE GUTENBEG. 397

peine. Gutenbei^ y avait blanchi. C'était vers ^h^k* Quelle joie pour le vieux Faust I II y retrouvera ses avances avec dépens» frais et intérêts, ses métaux qu'il a fondu», et que le creuset de Gutenberg a détruits pour essayer le nouvel alliage! Schœffer est conduit à l'autel, où, couvert de gloire et d'encre d'imprimerie, il épouse Christine Fustinn.

Gutenberg vieillit et ne sert à rien. Gentilhomme et fier, il vit isolé; les huit cents guider \$ ont rapporté des intérêts ; Faust, n'ayant (dus besoin de son associé, lui fait un procès. « Rendez-md deux mille vingt guilders , » intérêt compris. Gutenberg ne pouvait que perdre son procès : il le perdit, fut exproprié, laissa ses matériaux, ses caractères et ses presses à Faust, secoua la poussière de ses pieds, et quitta Mayence, vaincu par l'or, comme il avait quitté Strasbourg, vaincu par la pauvreté. On ne sait, pendant dix . ans, ce qu'il devint (1).

A cinquante-cinq ans, il n'avait pas de pain. Consommée dans une seule œuvre, sa vie s'était perdue. Le prince évêque de Mayence , Adolphe de Nassau, le recueiUit par charité en 1465, et lui ût une pension en l'admettant parmi ses gentilshommes. Il consacra encore son argent à son art fa-

vari et sa fierté à le cacher. Tous les historiens de la typographie ont cherché pour quoi Gutenberg n'a pas réclamé, pourquoi aucun livre ne porte son nom ; la cause en est claire. Il était trop gentil-homme pour avouer son génie-

(i) Je m'écarte de quelques hypothèses, spirituellement déduites, d'après lesquelles Gutenberg, endellé, ruiné, chassé par le vieux Faust, aurait fondé à Mayence un atelier rival. Je m'en liens au texte des documents, à l'absence totale des preuves relatives à ce nouvel atelier, et surtout au train commun des choses humaines.

398 INTÉRIEUR DE L'ATELIER

nie. Ce don Quichotte, use quarante années à doter le monde de son invention et aime mieux être toléré par Sancho que de s'avouer artisan. Du temps de son association avec Faust, on avait commencé l'impression d'un beau psautier, le chef-d'œuvre de l'art naissant, lui eut la douleur de le voir paraître en 1657, lorsque peut-être il était en prison; ce qui semble assez probable. Pendant ce temps, Faust et Schœffer achevaient leur entreprise, et ces beaux livres qu'ils déclaraient écrits sans plume et faits par un procédé magique étonnaient l'Europe, qu'il nous soit permis de nous figurer les souffrances de cet inventeur pendant les douze années de son noviciat et son angoisse, dans la prison peut-être; où peut-il avoir été si ce n'est là? EnGn il meurt à plus de soixante ans, et le syndic Humery, qui s'appelait Homerius par amour de l'antiquité, hérite de ses instruments, sous la condition que l'évêque de Mayence lui impose de ne pas les emporter hors de la ville*

Le beau-père et l'heureux gendre, que Faust, au bas d'un livre, appelle Peter meus, « mon petit Pierre, » achèvent leur édifice sur la cendre de l'inventeur. Ils pensent à faire beaucoup d'argent, à tenir leur art mystérieux, secret, à vendre cher, à fabriquer vite, à faire fortune. Ils établissent leur sanctuaire dans des caves, in tenebris subteraneis; Faust, magicien à barbe blanche, fait jurer sur la bible* à ses ouvriers qu'ils ne diront pas un mot du mystère; il leur fait signer des billets payables, s'il ne gardent le secret, et pour dernière précaution qui équivalait à toutes les autres, il ne les laisse pas sortir. C'étaient de vrais esclaves, dit un auteur, velut in ergastulo habiti. Au bas de ses impressions, il ne s'altère guère l'invention, afin de ne pas exciter la colère de Gutenberg, qui, après tout, peut parler; mais il y place son nom et celui de

DE GUTENBERG 899

son gendre, et parle de l'art magique de l'invention divine qui lui a fourni ce moyen « d'écrire sans plume. » Puis, apprenant que Paris est curieux de telles nouveautés, il part pour cette ville, y vend très-cher ses belles bibles, comme si c'étaient des manuscrits, et y meurt de la peste, au milieu des satisfactions de son avarice, deux années avant Gutenberg.

Schœffer, qui avait été tenu en bride par lui, continuait à exploiter son atelier un peu moins sévèrement, car il avoua la vérité à l'abbé Trithem qui la consigna dans sa chronique (1). Mais une nuit, les cloches sonnent, les tambours battent, la ville est pillée; deux archevêques, Adolphe de Nassau et Dieterich de Mayence, se la disputent Adolphe reste vainqueur. Depuis ce temps, on n'entend plus parler de Schœffer, apparemment tué, dans ces caves souterraines, par quelque soldat ivre. Il faut en effet que ce siège ait été sanglant pour que tous les ouvriers de Schœffer se soient enfuis; il faut bien que Schœffer y ait péri pour que l'on n'entende plus parler de lui désormais. Son fils Jean lui succède et avoue dans la dédicace de son beau Tite-Live, offert à Maximilien, « que l'invention primitive appartient à Gutenberg. »

Aussitôt il part des imprimeurs pour Naples, Paris, Rome, Milan , Flerence.. C'est une graine d'iraprimers qui se répand dans l'air. Excepté l'innocente Fustinn, qui semble n'avoir d'autre rôle que d'aimer Schœffer et de l'épouser, tous nos acteurs meurent tristement et tragiquement : l'avare et fourbe Faust, de la peste ; Gutenberg, réduit à l'aumône; Schœffer, pillé; André Dryzehn, de douleur et ruiné. Légende singulière et pleine de passion, que Walter-Scott n'eût pas dédaignée.

(i) QiiMiig* Chronict

AOO nrrÊRiBHR de l'ateubr

Mythologie de la presse. — Légendes de Harlem, de Bamberg

et d'Oxford.

Mayence est en flammes; un évêque l'assiège, un évêque la défend. Les soldats d'Adolphe de Nassau la mettent au pillage, et, dans les ruines de Tatelier souterrain où le vieux Faust, ce sorcier de Fimprimerie naissante, avait caché ses ouvriers, nous voyons entassés pêle-mêle les presses primitives, les caractères inventés par Gntenberg; et Schœffer lui-même égorgé au milieu des instruments de ce grand art naissant, dont il a hérité et qu'il a perfectionné. Aussitôt se répandent dans toutes les directions les hommes que le vieux Faust avait associés dans cette franc-maçonnerie de la pensée et de l'industrie. Ils ne se croient plus liés par aucun serment ; ils vont exercer*^ eux-mêmes cette science magique , comme ils le disaient au bas de leurs livres primitifs, ce seef et d'écrire sans main et sans plumes^ par une merveilleuse concordance de moules et de types.

C'est bien un art germanique; si les -provinces rhénanes et les Flandres l'ont nourri, c'est l'Allemagne qui l'adopte. Partout les premiers missionnaires de l'imprimerie sont les apôtres sortis du caveau de Faust Mentelin s'établit à Strasbourg en U66, Ulrich Zell à Cologne en U67, Zainer à Augsbourg en 1^68, Sensenschmid à Nuremberg en U70, Richel à Bâle U76, Braendis à Lubeck en 1^75; les trente premiers imprimeurs dont on cite et connaît les

DE GUTBNBERG. /IOI

noms sont Allemands. C'était pourtant le le pays le plus arriéré de toute l'Europe. Les forces naïves et ingénues, le courage, la patience, tout ce que les nations civilisées perdent dans leurs plaisirs se trouve en dépôt chez les nations neuves et barbares ; c'est là que Dieu vient reprendre , au moment nécessaire, l'élément dont la civilisation a besoin, la sève et la vigueur qui renouvellent le monde.

En vingt années, de 1^66 à 1/^86, on voit quatre-vingts ateliers d'imprimerie qui sortent de terre , et cela nonseulement dans les capitales , mais dans de petites villes de second et de troisième ordre, comme Alost, Udine, Zwoil, Reggio, Rostock , Ulm et Lawingen. La merveille enivrait toutes les pensées ; savants et rois^ manants et grands seigneurs, ceux qui ne connaissaient pas les détails de l'opération magique s'ingéniaient à la deviner; ils passaient des mois à imiter Gutenberg, à fondre , à couler , à tailler , à égaliser des caractères. Toute une famille se mettait à l'œuvre, et à la fin de ces vieux livres elle ne manquait jamais de chanter le Te Deum de son chef-d'œuvre accompli. A Florence, un orfèvre nommé Bernard Gennini, aidé de ses fils Pierre et Dominique, parvint à imprimer, en 1/^72, la vie de sainte Gatherine de Sienn, exploit dont il conserva dans ces mots naïfs qui terminent le volume , le souvenir mémorable : Aidé de mon fils Dominique ^ jeune homme d'un très-bon cm^actère^ j'ai gravé sur cuivre et ensuite fondu les lettres qui m'ont servi à

imprimer ce volume; mon autre fils Pierre l'a corrigé avec tout le soin qu'il a pu y mettre. — « Tu vois, ajoute le républicain de Florence, qu'il n'y a rien que ne puisse faire le génie des Florentins » :

Florentiniê ingeniê nit ardmun.

Que devinrent, dans ce mouvement général émané de l'Allemagne, notre France et sa grande ville? Bientôt nous examinerons en détail, dans toute l'Europe et chez nous* mêmes, les progrès rapides de l'invention nouvelle. J'ai encore à parler de ces temps fabuleux, de leurs légendes. C'est un rêve allemand à propos de types de plomb et de morceaux d'étain. Tout le monde attendait ce succès industriel avec tant d'anxiété, on avait si longtemps travaillé à trouver Tarcane, les premiers essais avaient été couverts de si mystérieuses ténèbres, et l'on était si légitimement glorieux du succès obtenu, que l'imagination populaire » travaillant à sa guise sur la réalité de la merveille, la fit disparaître dans l'éclat de ses arabesques. Rien de plus matériel sans doute que les procédés de l'imprimerie; rien de plus idéal que cette légende. L'impression est descendue du ciel^ dit l'Anglais Burges. La Hollande, la Belgique, l'Italie, l'Angleterre, fabriquent de singuliers contes que l'on a pris pour la vérité, et qui devaient assurer à telle ou telle ville le grand titre de mère de l'imprimerie.

Commençons par l'Angleterre. En fait d'orgueil national, elle n'est pas la moins hardie^ son invention romanesque doit prendre le pas sur toutes les autres.

Henri VI, dit la légende anglaise, entendant l'archevêque de Cantorbéry faire tout haut l'éloge de l'invention de l'imprimerie, qui ne se pratiquait encore que dans deux villes, Mayence et Harlem^ envoya un agent déguisé, qu'il chargea de dérober à ces villes leur secret. Mayence et Harlem se tenaient sur leurs gardes, fort jalouses de leur trésor; souvent elles avaient mis en prison des étrangers soupçonnés d'une intention subreptice. Le diplomate déguisé ne pénétra donc pas dans la ville; mais au moyen d'une

DE CUTENBEIA. AOS

bonne femme qui vendait des herbes, il parvint à se mettre en rapport avec l'un des ouvriers de Costar, l'imprimeur de Harlem. On le couvrit d'or; il se sauva de la ville, malgré la vigilance des sentinelles qui protégeaient l'imprimerie naissante, et sous bonne garde il vint établir ses presses à Oxford. Ce traître, nommé Corneilis, ne fut laissé libre que lorsque Ton eut obtenu de lui la révélation du mystère. Il travailla sous clé, avec deux hallebardiers à côté de lui. On ne cite pas un seul livre qui porte sa signature, et le savant Widdleton a osé le traiter d'imprimeur idéal; mais comme il y a encore des Corneilis dans l'Oxfordshire, les Anglais soutiennent que les premières impressions appartiennent à ces Corneilis.

Malheureusement, d'autres Anglais de bonne foi, Widdleton, Cotton et le charmant historien littéraire O'Shaughnessy, ont cherché la source du conte. C'est un intérêt de servilité politique qui l'a inventé. Sous Charles II, pendant cette restauration anglaise qui fit tant de fautes et qui copia si follement la France de Louis XIV, un avocat royaliste, voulant délivrer la couronne de l'embarras que lui causait la presse, conçut une des idées les plus comiques et ingénieuses dont un homme de parti puisse s'aviser. Il prétendit faire du roi le seul imprimeur d'Angleterre. Sur quoi fonder ce nouveau privilège de la couronne? Atkyns inventa ce Corneilis^ agent du roi au xv^e siècle^ et chargé d'introduire à Oxford la presse et les caractères. D'après cet ingénieux roman, que Meerman discute avec un grand sérieux, le trône, ayant importé l'imprimerie en Angleterre et

ne l'ayant jamais cédée à personne, a le droit de la confisquer à son profit, ou de la reprendre, si elle lui a été enlevée; tout imprimeur, par cela seul qu'il imprime, a

&04 mrÊRiEUR DE l'atelier

droit à être pendu; ce qui est un très-beau raisonnement, digne de ces temps de folies désespérées (1).

Telle est la légende d'Oxford. Bamberg a aussi la sienne (2), ainsi que Florence (3), qui s'appuie sur l'autorité de ce bon Gennini, que nous avons vu travailler tout-à-l'heure avec ses deux fils, — ainsi que la ville d'Anvers, fière de son antique corporation des imprimeurs de cartes à jouer, qu'elle essaie de confondre avec les imprimeurs de lettres moulées et de caractères mobiles (4). Innocente supposition d'état.

Tout le monde avait quelques prétentions légitimes; les vœux, les longs efforts, les tentatives multipliées appartenaient à ce pays limitrophe de l'Allemagne et de la France, qui fut, au moyen-âge, la vraie patrie de l'industrie bourgeoise. Vous diriez que la France, le monde de l'action, la patrie du fait pratique, devait s'entendre et se liquer avec la Germanie, le monde de la pensée métaphysique, pour faire écho à la découverte qui rend la pensée palpable. Harlem, Anvers, Strasbourg, Mayence, Bâle, Nuremberg, toute cette ligne de villes commerçantes, catholiques, curieuses, industrielles, depuis la mer jusqu'aux limites de la Suisse, a pris surtout part à la fabrication des petits livres sacrés qui ont devancé l'imprimerie. En la devançant, l'ont-ils créée? Non sans doute; ils préparaient, sans l'atteindre, le point de perfection praticable, conquis, vers 1451, par

(1) Voyez Atkins, On the Origin of Printing,

(2) Voyez Peignot, Dictionnaire bibliographique, article Bamberg..

(3) Voyez Domenicho Manni, *Della prima promulgazione de' libri*, 1761.

(4) Desroches, *Invention de l'imprimerie*. Bruxelles, 1777. .

Ganteinberg, qui périt dans son œuvre même, et qui en laissa le fruit à de plus rusés, comme il arrive toujours.

Mais Harlem nous attend et nous appelle; elle a aussi son grand homme, qui s'appelle Gostar. Il n'est pas tout-à-fait certain que ce grand homme ait jamais existé. La Seruaie ne le pense pas. De grandes autorités M. Van Praët, M. Brunet, M. Renouard repoussent vivement cette opinion, qui, pour les citoyens de Harlem, est arrivée à l'état de croyance et de fanatisme. Meerman y avait consacré sa vie et un gros volume bien écrit. La légende harlémiennne, abandonnée au xviii^e siècle, vient d'être brillamment ravivée par un artiste érudit que je ne combattrai pas (1).

Est-il bien vrai qu'un rêveur, se promenant dans une pâle forêt hollandaise, au milieu des bouleaux gémissants et de leurs feuillages blancs et plaintifs, ait vu, comme le dit M. Michelet, l'écorce ridée des hêtres se détacher d'elle-même en lettres mobiles, et vouloir parler? c'est la tradition hollandaise; j'y crois faiblement, les Hollandais doivent me le pardonner. Ils ont institué des fêtes séculaires en l'honneur de Gostar, béni sa maison, érigé sa statue; cela ne [m]uie rien.

(1) L'existence d'un véritable Costar ou Coster, qui, imprimeur à Harlem en 1420, aurait possédé le secret de la mobilité donnée aux types, est encore un point hypothétique et conjectural sur lequel je me garde de m'écarter de quelques brillantes déductions récemment appuyées par beaucoup de sagacité et d'érudition. Que la première idée de l'imprimerie mobile ait été suggérée à Gu-

tenberg par la vue d'un petit livret hollandais ou Donat gravé sur bois, rieu de plus vraisemblable; mais entre ces Donais et la belle Bible de Mayence, il y avait un espace immense à franchir : Gutenberg en eut le pressentiment ; il le franchit et y périt* Faust en recueillit le bénéfice, et rimprimerie fut créée.

406 INTÊBIEUR DE L* ATELIER

D*après8 cette légende , le bourgeois de Harlem , Goster ou Costar, eut un jour Tidée de tailler ces écorces de hêtre, et d'en faire des lettres; Técorce de hêtre, dit M. Renouard, ne se prête à rien de tel et ne « supporterait aucune pression , comme peuvent s'en convaincre tous ceux qui ont dans leur bûcher quelques morceaux de ce bois. » Cette imprimerie primitive attira (dit-on) une foule d*acheteurs; puis, une belle nuit de Noël, un ouvrier de Costar, le frère aîné de Gutenberg, dévalisa Timprimerie de son maître et emporta tout, presses, caractères , ustensiles : il se sauva à Mayence, où il trouva son frère cadet, auquel il livra le secret fatal. Un docteur assez peu croyable, quoique médecin, nommé Adrien Junius, ou plutôt Der Jonghe, inséra cette histoire dans un livre écrit en rhonneur de la Hollande, cent cinquante ans après l'invention de Timprimerie ; il eut soin de dire qu'il la tenait d'un vieillard qui l'avait entendu dire à un antre vieillard, lequel autre vieillard fut Tami de ce chimérique Costar. Làdessus la ville de Harlem a bâti une statue à Costar. Je n*y vois pas le moindre mal.

La statue de Gutenberg vêtu en ouvrier, ce qui est une faute commise par le grand sculpteur Thorwaldsen (Gutenberg était avant tout gentilhomme), a été aussi inaugurée chez les Mayençais. Schœffer, qui me semble plutôt un heureux coureur d'aventures qu'un grand homme, possède la sienne à Gernsheim. Quand même on érigerait celle de Jansen à Anvers , celle de Mentelin à Strasbourg, celle du fantastique Corsellis à Oxford , et celle de Cenniiii à Florence, ces statues ne prouveraient rien. Dans cette question il faut bien se garder d'écouter les gens de Bambeig, de Harlem, de Mayence, d'Oxford et de Strasbourg ; ce qu'on doit consulter , c'est l'histoire hu-

inaïne, pins int^etsante et pins yraïe que cette grande et interminable controverse soutenue par d*hoonètes bourgeois prêchant chacun pour son saint, et quand les arguments sont épuisés, mettant un champion armé à leurs portes, accompagné d'une armée de savants. Voltaire n'aurait pas manqué de recueillir ces étranges bizarreries et de 8*ea amuser quelques instants. Les auteurs des discours prononcés en Allemagne en offrent une collection curieuse. L*un écrit un discours sur V Impression produite par l'Impression, jeu de mots ingénieux ; l'autre adresse une hypotypose aux types, qui sont, dit-il, des semences plus fécondes que le blé et plus puissantes que des cartouches ; un troisième nomme les imprimeurs les a embaumis^urs du passé, » et dit que l*encre de i*iniprimerie a remplacé la myrrhe d'Arabie (1). Passons sur ces saillies d'un enthousiasme hasardé, et revenons à l'histoire véritable.

S IH

Débuts et progrès de rimprimerie en Europe. — L^atelier d*Alde Manuce. — Lucrèce Borgia.

L'imprimerie , inventée sur la limite de b rance et de r Allemagne, traversa les Alpes, et, à peine arrivée eu itidie, elle y prit feu^ C'était b, dans cette malheureuse, brillante et magnifique Italie, sillonnée par le commerce , baignée

(4) Voyet Aretin, Uober àU Folgen, ttcf Manich, 1801.

de v<riuptés, éclatante de génie, qu'elle trouvait se\$ aliments tout préparés. Deux des ouvriers de Gutenberg , Arnold Pannartz et Conrad Schweynheim, allèrent s'établir à Subiaco « et de ce couvent, situé dans une gorge sditaire des Apennins, ils firent une imprimerie. Les solitaires des Apennins vendaient très-peu, et leur magasin situé dans une localité qui ne favorisait point le commerce , leur laissèrent , comme ils le dirent , beaucoup d'exemplaires sur les bras; ils demandèrent secours au pape Paul II, et ils l'obtinrent, propter nimiam paupertatem, à cause de leur excessive pauvreté. Le pape les fit venir à Rome, et bientôt Venise, Milan, Vérone, Ferrare, Florence, Naples, Trévise, Crémone, Mantoue , Parme , Padoue , eurent leurs imprimeries.

C'était une magie de voir tous les morts de l'antiquité se dresser dans leur tombe, pourvus d'immortalité et populaires ; la presse est surtout populaire. Les grands et les princes non-seulement ne s'opposaient pas à ce mouvement triomphal, mais le favorisaient. Ils ne virent l'insurrection probable des esprits que plus tard , quand leur intérêt menacé les avertit. Papes et cardinaux, altesses et grandes dames, s'empressèrent autour de ce berceau d'Hercule. Les premiers patrons du géant qui venait de naître furent Paul II, Léon X, Maximilien, Ximenès, Henri VIII, François P', Elisabeth. On vit François P' visiter l'atelier de l'imprimeur , et rester debout pendant que l'on corrigeait une épreuve, « afin, disait-il, de prouver son respect pour la science. »

Une étrange association protégea surtout le développement de rimprimerie en Italie : on y voit réunis le cardinal Bembo, ce poète erotique , ce philosophe galant, que la beauté de Lucrèce Borgia avait charmé ; le savant Aide

Manuce, Fauteur des chefs-d'œuvre d'impression qui se vendent au poids de Tor , et Lucrèce Borgia. Bembo avait tout crédit sur l'esprit de Lucrèce. Un jour, cette femme, qui avait , dit-on , autant d'esprit qu'elle avait de vices , Lucrèce que son poète Strozzi nous montre couverte de longs cheveux blonds tombant sur ses épaules et noués par une bandelette noire, l'œil ndr et ardent, les formes vigoureuses et presque viriles :

Plusque tua igniferi forma vigoris habeti

descendit à Venise dans l'atelier de Manuce et lui tint ce discours que Manuce a conservé :« je défraierai, si vous le voulez» toutes les dépenses de votre entceprise nouvelle. Ainsi, quoique je doive mourir, je serai utile après ma mort.» Singulières paroles pour une telle femme! Les premiers travaux de l'industrie qu'elle protégeait furent consacrés au panégyrique de Lucrèce. On la nommia belle, généreuse, prudente , pudique surtout. L'imprimerie mentit dès le berceau et prodigua les mêmes panégyriques à Borgia son frère, que Monadelchi , annaliste grave, qualifie * de magnanime^ de généreux et de sage. Les éloges des Borgia retentissaient à la cour de Ferrare, dont Lucrèce était la déesse. Pendant que Manuce multiplie les éloges du frère incestueux et de la sœur meurtrière, un autre Allemand caché derrière les portière du sacré palais, écrivait tout ce que faisait, tout ce que disait cette effroyable famille du vice intelligent et du crime hardi, notant tout, jusqu'aux traits de cette femme v au nez long et effilé , creux et enfoncé, au front beau, à la chevelure prodigue ,

hiO INTÊUMIB DB X*Af!BLIER

aux lèvres igeoUes , an menton fuyant et k la lafle majestueuse (1). » Ainsi rimprimeie , dès cette époque, corrigeait ses propres mensonges.

Cependant, l'art dont nous esquissons trop rapidement l'histoire, allait en se perfectionnant L'Allemagne avait imité avec scrupule les pointes et les angles aigus de ce caractère gothique, qui semble avoir introduit dans l'écriture les caprices de l'architecture ogivale. En Italie on imita le caractère romain, si net et si facile, si bien discipliné. La beauté de l'écriture s'introduisit dans cette industrie; ce progrès fut dû surtout à la famille des Manuce ou Manuzio, qui constitue une véritable dynastie. Non-seulement Aide Manuce se débarrassa du gothique, mais il imita dans ses impressions l'écriture penchée et cursive, même l'écriture, et créa ce que nous appelons encore l'écriture, le caractère le plus complètement opposé au type allemand et gothique. On trouva ces caractères si doux à l'œil, que l'on ne put imaginer qu'ils fussent imprimés avec de l'étain ou du plomb. Le bruit se répandit que Manuce se servait de caractère d'argent, typi argentei. C'est encore une légende après tant d'autres.

Nous avons pénétré dans le caveau magique de Gutenberg, en Allemagne; entrons chez Manuce le savant de Venise, le promoteur du beau et du grand style de l'impression. Nous ne sommes plus chez le gentilhomme alchimiste, à côté de la ville gothique de Mayence, mais à Venise, chez l'artiste et le savant passionné. Ses lettres latines nous introduisent sans peine dans cette maison pleine de visiteurs; il en vient de tous les pays. A peine lui reste-t-il le temps de manger; il vit dans l'atelier même, dont il ne sort

(1) Voyez le manuscrit de Gutenberg, à Leipzig, à l'École.

DE GUTENBERG. 411

que pour faire un cours de latin et de grec. On lui apporte en foule les manuscrits anciens, qu'il corrige pendant les nuits. Les courtisans accourent l'écouter, les jeunes oisifs qui babilent après une nuit d'orgie, les sédentaires, admirent ses presses roulantes. Sur la porte de son imprimerie, on lit ces mots en latin: « Qui que tu sois, je te supplie mille fois, dis vite ce que tu peux avoir à me dire, et va-t-en bien vite à moins que tu ne veuilles aider Hercule à porter le monde! à l'établissement. pas le vieux monde que le sérieux Aide ressuscitait!

L'Allemagne qui avait d'abord imprimé des missels, des almanachs, et le Doctrinal de Durand, c'est-à-dire les œuvres populaires du temps, entra bientôt dans le mouvement scientifique. Elle eut pour ambassadeur principal auprès de l'imprimeur de Venise, le plus fin et le plus aimable des esprits, ce Hollandais qui à la patience habileté de son pays joignait la souple et lumineuse finesse de la France, Érasme. Il voulut recueillir en un seul volume la quintessence de la sagesse antique, et par conséquent au célèbre Aide Manuce l'impression de ce livre intitulé: les Adages, Aide y consentit et Érasme se rendit à Venise. Quand il se présenta chez l'Italien, on ne l'annonça pas sous son nom, et l'imprimeur, toujours occupé, ne se dérangea pas pour recevoir le barbare qui voulait lui parler. Après une longue attente, Érasme fut admis et reçut les excuses de son hôte. Aide interrompit toutes ses impressions d'anciens auteurs pour faire place à l'œuvre nouvelle de l'érudit germanique; il logea Érasme et l'admit à sa table.

Bientôt l'hostilité s'établit dans leur personne entre l'Allemagne et l'Italie. La table de Manuce était frugale, et le maître sérieux, fier, fin et rusé. Érasme était accoutumé à boire plus sec et à rire plus haut. Les deux représentants

étaient l'ennemi de l'atelier

de l'Italie et de la Germanie se séparèrent brouillés; il suffit pour comprendre leur incompatibilité d'humeur, de jeter les yeux sur ces deux figures, peintes par Holbein et Jean Bellini, toutes deux

malignes, sagaces, aux yeux yifs, aux lèvres minces, Tune spirituellement railleuse et semblable à ce masque inexorable de Voltaire , l'autre active, observatrice et malicieuse, toutes deux peu indulgentes.

Dès l'origine, la profession d'imprimeur s'était classée à la tête de la société; elle avait déjà ses armoiries féodales; Vana^e des Aides, Yoranger d'Henri Estienne, ne sont pas autre chose. L'imprimerie s'emparait du symbole pour se faire un blason, elle qui allait tuer le symbole. Bembo, ami intime de Lucrèce Borçia, ayant donné à Manuce une médaille de l'empereur Yespasien, dont le revers représente un dauphin^e signe de la vitesse, s'enlaçant autour d'une ancre, signe de stabilité, Érasme, qui était encore ami de la maison, s'écria que « ce blason était celui du savoir faisant la guerre à l'ignorance, » et Manuce s'en empara. Plus tard, Maximilien, dans une longue concession d'armes, créa gentilhomme l'un des fils de l'imprimeur, lui donnant pour armoiries réelles l'aigle autrichienne tenant l'ancre aldine dans ses serres; — l'aigle devait un jour être vaincue par le dauphin.

Déjà mêlée activement aux origines de l'invention par la situation limitrophe de Mayence , par la vente des Bibles de Faust, par l'éducation que l'université de Paris avait donnée à cet habile copiste Schœffer , la France reparait , dès l'année 1^e69 , comme ardente propagatrice du nouvel art. C'est, ne vous en étonnez pas, la Sorbonne qui l'appelle à Paris. Jean de La Pierre, ou Jean Stein, qui en était prieur; entendant parler de la nouvelle invention, et fait venir à ses frais trois ouvriers de Gutenberg, Ulrich Ge-

DE GUTENBEG. [(13

rjnge, Cranz et Freybui^eer. Ils impriment, dans la Sorboone même, sous ses yeax émerveillés, leur premier vo- Imne; le sancluaire théologique donne asile au premier type mobile. Aussitôt nos imprimeurs font souche. Les rues qui environnent la montagne Sainte - Geneviève , Parnasse du moyen-âge , se peuplent de libraires et d'imprimeurs. Si l'Allemagne avait été féconde en grammaires , en voyages, en calendriers, en fleurs des saints, en sermons; si l'Italie, dès les premiers temps de l'invention , avait produit en foule les belles éditions des anciens, on vit la France, fidèle à sa mission intermédiaire et arbitrale , publier à la fois, dès l'origine , des Cicérons, des psautiers , des vers français, des contes plaisants, des livres d'histoire, Homère, le Roman de la Rose^e et des chansons françaises.

Remarquez cette place moyenne et intelligente si bien signalée par les produits de la presse parisienne. Remarquez aussi qu'à peine parvenue en France, l'imprimerie y devient action et pamphlet La pensée allemande a dû passer le Rhin pour se réaliser dans l'impression; elle a dû arriver jusqu'à la Seine pour devenir ce qu'elle est, une attaque. L'esprit critique , grande puissance de la France, se développa bientôt, grâce à l'imprimerie, avec une vigueur qui n'appartenait à nul antre pays. Elle publie Ramus , Etienne Dolet, Rabelais, Marot, Yilion, tous esprits critiques. L'un des premiers, petits volumes du xvr siècle est cet in-12 révolutionnaire , la première partie du Pantagruel de Rabelais, une des curiosités de nos bibliothèques. Josse Bade, Conrad Bade Yascosan, les Morel suivent les traces italiennes. Ensuite règne la grande dynastie des Estienne , qui sont à la France ce que les Aide sont à l'Italie , et qui donne des livres souvent aussi beaux, presque toujours plus

kik INTÉRIBUR DI L' ATELIER

corrects que ceui des Maimce. Au milieu de cette grande famille bourgeoise, savante et roordanie, curieuse et satirique , économe et de bonne humeur, laborieuse et narquoise, famille qui sont

son vieux Paris et sa place Maubert, pleine d'une originale et satirique candeur, famille qui a occupé pendant cent soixante-dix ans son trône, c'est-à-dire sa presse; — se battant contre les rois, narguant la Sorbonne, faisant des vers, imprimant de la prose, exilée, battue de l'orage, s'y plait-elle assez ; — brille la vive et charmante figure d'Henri Estienne, qui résume tous les caractères de la famille.

Nous avons vu en Italie Tart, en France la critique, en Allemagne la fenreur populaire, recevoir dans leurs bras l'imprimerie naissante. L'Angleterre vient ensuite. Sa place est isolée. Au milieu du xv^e siècle, la barbarie y régnait avec la guerre civile; la féodalité s'y débattait plus obstinément que partout ailleurs : citoyens contre citoyens, échafauds contre échafauds, le peuple écrasé, sur toutes les portes des villes des têtes sanglantes, les Yorks et les Lancastres se disputant les lambeaux d'une couronne meurtrière et mutilée ; — c'est un affreux spectacle. A quoi bon l'intelligence ? A quoi servira l'imprimé ? A calmer ces orages, à tempérer ces ambitions frénétiques. La marche de la civilisation anglaise mérite d'être remarquée; elle ne se fit point, comme celle de l'Allemagne par le mélange de la féodalité guerrière et de l'érudition théologique; elle ne releva pas, comme en Italie, de l'héritage latin, elle n'eut pas pour centre, comme en France, la lutte de l'esprit critique et de la civilisation catholique ; elle avança par secousses ; — un flot de lumière succédant toujours à une stagnation momentanée. Tels sont le caractère

imprévisibles les saillies originales et les penchants excentriques de ce peuple et de cette littérature (1).

A toutes les époques, l'Angleterre a marché d'abord lentement vers le progrès. Puis, quand les clartés étrangères sont venues se briser sur les lumières nationales, la nation, recevant un choc violent, a produit de grands résultats. Ainsi Rome tombe sur elle et se civilise; mais bientôt elle se rendort. Les Saxons reviennent secouer son sommeil, dans lequel elle retombe. Les Normands s'emparent d'elle et la vivifient de nouveau. A travers ses études et ses imitations de Boccace, des trouvères, de l'Italie, de la France, on saisit toujours un parfum sauvage et singulier, une mordante saveur qui rappelle la bruyère de ses forêts. Le rythme de sa poésie est saccadé, l'originalité l'emporte sur le charme exquis et complet de la forme, et l'élégance même n'exclut pas la bizarrerie. Un des flots de la civilisation les plus puissants et les plus vifs qui aient jamais fécondé cette île singulière, c'est assurément l'invention de l'imprimerie.

Elle en fit d'abord un usage plus puéril encore que l'Allemagne, emploi conforme à la profonde ignorance dans laquelle elle végétait. C'était en quelques-uns trente ans après l'invention de Gutenberg, un peu tard, comme on voit. Un marchand né dans le comté de Kent, nommé Gaxton, avait été attiré dans les Pays-Bas, par l'intérêt de son commerce. Sans éducation sans érudition et sans goût, il fut surtout frappé de l'importance pécuniaire de la nouvelle industrie, prit « à grands frais, dit-il, et au moyen de beaucoup d'argent, » tous les renseignements nécessaires, et revint en Angleterre, accompagné de quatre ou cinq ou-

(1) Voyez D'Israeli, Warton, Halliwell, etc.

/il6 INTÉRIEUR DE L'ATELIER

vriers allemands. Pendant son séjour et son apprentissage à Cologne, il avait déjà fait imprimer sous ses yeux le plus fabuleux et le plus ridicule des livres du moyen-âge, le Recueil des Histoires de Troie en français, langue déjà mixte et d'un usage général. « Voilà, dit-il à la fin du vo-

lume, un livre que j'ai fait faire avec beaucoup de dépense, dans l'ordre que vous voyez. Il est écrit sans encre et sans plume; chaque homme peut Tacheter à la fois, et tous les livres de cette histoire ont été commencés et finis le même jour. » Caxton mentait ; la poésie du commerce a ses licences, et il faut les lui pardonner.

On fit peu d'attention à ce nouvel art qui ne sembla pas important aux chroniqueurs. Hall et Hollinshed parlent beaucoup d'une « girouette neuve plantée sur la croix de Saint-Paul, n mais fort peu de l'imprimerie. Il est vrai que le style de Caxton et le choix des livres qu'il imprimait n'étaient pas de nature à forcer l'admiration. L'Angleterre ne possédait guère que le germe sauvage du sentiment littéraire, la curiosité ; et Caxton, qui était marchand avaqf tout, la satisfaisait en publiant» la véritable Histoire du vaillant chevalier Jason , les Merveilles de nécromancie du sorcier Virgile , et la noble Histoire de monseigneur Hercule. 9 II avait quelques scrupules sur les faits consignés dans ces récits : « mais, dit-il dans une de ses pré&ces, nn gentleman m'a assuré que c'était grande folie et aveuglement de ne pas y croire. » Rien de plus plaisant que la simplicité de ce premier imprimeur anglais. « N'ayant pas d'ouvrage à composer, dit-il, et assis dans mon cabinet où étaient épars divers livres et pamphlets, je mis par hasard la main sur un petit livre récemment traduit du latin par quelque noble clerc de France, lequel est nommé Eneydos{]^ur jEneis). » C'est tout bonnement l'Enéide

DE 6UTENBER6. &i7

de Virgilé, devenue an roman dechevalerie, mise en français barbare et retraduite en anglais plus barbare. Ces publications ignorantes suffisaient à des lecteurs ignorants ; Gaxton fit fortune ; ses légendes, ses traités de la chasse et de la fauconnerie assouvirent les appétits peu difficiles de l'époque et du pays. Tout en imprimant de mauvais livres, Gaxton le vénérable fut le bienfaiteur de son pays. Au « Gomm^cement du xvi* siècle, tous les esprits britanniques s'ouvraient à la lumière , et bientôt un déluge de darts et de sciences venues d'Italie inondèrent cette civilisation à peine ébauchée. Oxford eut son imprimeur en iULS; Saint-Albans en 1/180, Cambridge en 1521; les ouvriers allemands amenés par Gaxton pratiquèrent leur art avec plus de choix et de tact , et l'Angleterre eut sa part de la dot universelle.

Cependant la Suisse était fière de ses Froben et de ses Oporin, les Pays- Bas de leurs Martenset de leurs Plantins. L'Espagne, toute livrée à une autre œuvre de civilisation , à la guerre contre les Maures et à la conquête de l'Amérique, prenait peu de part à la conquête intellectuelle. En iULLi cependant, il y avait un imprimeur à Valence; en 1475, il s'en établit un à Barcelonne et un à SaïTagosse. Séville suivait cet exemple en 1476, et Salamanque en 1481. Le génie chevaleresque et d'aventures , le génie du moyen-âge, l'esprit du symbole dominait trop absolument cette grande nation pour qu'elle s'occupât avec amour d'une invention roturière , qui dérobe sous la vulgaire servitude des soins matériels la plus haute liberté de l'esprit

Nous venons de voir se dessiner les grands traits qui distinguent les races. La bourgeoisie catholique des Flandres prépare l'invention. L'Allemagne, vigoureuse et neuve, l'enfante et jette ses ouvriers sur l'Europe. L'Italie en use

1^18 INTÉBIBDII DE L' ATELIER

pour la science, l'art et la beauté, la France pour la critique. L'Angleterre bégaié les contes de son enfance ; l'Espagne dédaigneuse court les mers à la recherche d'un inonde. Cependant tout change. Les savants du Nord et du Midi fouillent les caveaux , les greniers, les pupitres, pour dé-

couvrir des manuscrits nouveaux à imprimer. Le Pogge, tons les honnimes desprit d'Italie et d'Allemagne, Lclanden Angleterre, consacrent leur vie à cette recherche ; ils soulèvent tf les linceuls de toile d'araignée » qm couvraient, comme dit Leland, la vénérable figure de tous ces vieux héros. A la voix des empereurs, des rois et des abbés, on continua avec plus d'ardeur l'investigation universelle. Il fallut dire adieu à ce bon temps où les moines de Croyland défendaient, dans leurs statuts, le prêt d'un volume « sous peine d'excommunication ; » où Oxford n'avait pour bibliothèque que trois ou quatre volumes «dans une malle, » dit le catalogue (1) ; où un roi qui avait besoin d'un livre , comme le roi Jean, l'empruntait à l'abl^ du couvent voisin et donnait un reçu, qu'il signait, pour avoir emprunté le livre nommé Pline, On vit du même coup s'éteindre la natiad puissante des copistes, et naître les bibliothèques, les imprimeurs, les libraires, les bibliophiles , les bibliomanes, les bibliophages.

Quelle volupté délicate s'offrit tout-à-coup aux intelligences, quand elles purent disposer en souveraines de tout ce que le monde a jamais produit d'idées I Au lieu de ces petites chambres du moyen-âge qui renfermaient six volumes dans un bahut , et dont le catalogue était peint en lettres rouges sur les vitraux (2) , les bibliothèques se for-

(i) Voyez Dibdin, Décameron, (3) Voyez Leland* \$ Jtinerary,

DB 6UTBNBBRG. 419

mèrent ; tastes dépôts de tant de livres , foiêts épaisses au milieu desquelles il est difficile de trouver aujourd'hui sa route I J'ai été charmé d'une description que donne Leland d'une des premières bibliothèques formées, aussitôt après rinventioQ de Timprimerie, par la famille noble des Percy: « C'était dans une tourelle, en face d'u parc, dans le silence et la solitude la plus agréable ; on lisait sur la porte : Pa* radis. 11 y avait huit côtés et huit pupitres égaux suspen* dos ail plafond, qui descendaient au moyen d'un ressort pour supporter le livre que Ton voulait lire. Voilà , dit le bonhomme, une bien délicieuse et savante invention. » Dans ce paradis de l'intelligence une foule d'esprits aimablea ont vécu voluptueusement, quelques-uns doués de génie et enrichissant l'avenir de leurs idées ; d'autres, épicuriens innocents de la pensée, tels que ce Hollandais Von Bosch (Dubois) , qui fit graver sur l'étiquette de ses livres sa propre personne mollement étendue au Hiilieu de ses chers volumes, avec ces mots en latin pour exergue :

Ce sont là mes jTorêts : j*y chassé sans fétigue^ Hœc minquam lauât èensâ VMatio sylvâ»

Les vrais et grands résultats de l'imprimerie se trouvent ailleurs. Elle appartient essentiellement au peuple ; elle popularise et divise les connaissances en atomes imperceptibles, elle les ré{>and dans l'atmosphère comme un arôme subtil qui pénètre eu dépit d'elles-mêmes les intelligences les plus vulgaires. L'indépendance de l'esprit en est la conséquence nécessaire, et la facilité de l'insurrection s'y rattache. Tout comprendre, tout savoir I l'arbre de la science accessible à tous I Dès le cominencement du xvr siècle , les puissants virent ce que c'était que l'imprimerie ; ils en

tl2o INTÉRIEUR DB L* ATELIER

avaient une grande admiration, ils en enrent penr; la censure , inventée par Tibère, fut renouvelée par ce même Borgia qui avait, dans sa bulle, loué avec enthousiasme les « nouvelles lettres inventées pour la commodité des savants. » On détruisit des livres et même des imprimeurs; on brûla et Ton pendit à Londres, à Paris, à Rome, à Napies, à Sarragosse; résistance frivole et impuissante, prolongée inutilement pendant deux siècles. Une fois la lumière faite, comment l'éteindre? Et quand même Louis XI, ce mauvais homme d'esprit, aurait mal accueilli l'imprimerie, que d'ailleurs

il aimait beaucoup , qu'aurait-il pu tenter contre cette seconde délivrance de l'homme, comme l'appelaient Martin Luther? — L'imprimerie , c'est la mémoire du genre humain fixée.

Une fois adoptée par l'Europe et parvenue à ce point de maturité, l'imprimerie suit une marche nouvelle et demande un autre historien. Ce ne sont plus des origines obscures et des efforts souvent stériles qu'il faut décrire, mais une succession variée de conquêtes irrésistibles; je n'ai prétendu qu'ébaucher les premières phases , la plus intéressante et la plus dramatique portion de sa grandehistoire.

J'ai surtout voulu montrer qu'elle appartient non à une industrie matérielle et à un hasard heureux, mais à la pensée humaine, agissant sur la nature et sur elle-même, par ce merveilleux travail qui ne finira qu'avec le monde. J'ai cherché et reproduit, avec une fidélité qui ne semblera pas superficielle qu'à ceux qui n'ont pas soulevé les montagnes de volumes entassés par l'imprimerie en son propre honneur, le curieux drame de la pensée civilisatrice et des passions humaines. De là ces anecdotes si romanesques et si parfaitement authentiques, ces caractères si finement

DE GUTENBERG. i!i2i

dessinés et si Tivement colorés, ce Faust , cette Lucrèce , cet Érasme , ce Gutenberg, qui montrent de temps à autre leur figure expressive, et jouent rapidement leur rôle actif dans les origines philosophiques de la presse. Je la quitte au moment où elle a consolidé son autorité ; elle n'a plus besoin de mes ^éloges ; les puissances ne manquent jamais de panégyristes.

FIN

;yVWV
A«V«VW«VM«VVM»V%V\^^«WM»V«Mr%VI«\«%%V%%«M«'VV»VW««V«/«%M^A»W%%«i«

TABLE ALPHABÉTIQUE

- Abrabanel (Don Isaac). — Ses imprécations contre Rome 30
- Abstraction (L*). — Son rôle philologique. • . • 105
- Alambic (Invention de V), 220
- ALEXAllDBB-SâvtKB. • . • 182
- Alitub, comédien juif. • . 13
- Alun (Sel ammoniac, eauforte) 221
- Akbboisb (Saint). — Son rôle dans la société chrè* tienne 81
- Amrou (de la Mecque), inventeur du papier de linge 221
- Ane (Fête de T) 249
- Aune CoMNiNB (Mauvais goût*) 128
- Anselme (L^abbé). — Son opinion sur Josèphe. . 39

Antipodes (Connaissance des). 390

Apogaltpsb (L*) • 171

Apoléb. — Expression dé la société païenne.. . . 82

— Son livre id.

•— Parallèle de saint Gyprienctd*Apulée.. . • 84

-^ Portraits quMI donne des Sunéisaktes. ... 90

— Introduceur du roman moderne 14S

— Vie curieuse 119

— Style d'Apulée. 165 Arabes (Chiffres) connus

au VII* siècle 220

ARéoMÈTRE (Découverte de

r) au V* siècle id.

Aristoic et son influence. 284 Art dramatique (Naissance

de r) 247

Artichauts, épinards, houblons. 312

Arvandus, préfet des Gaules. — Son procès. • . ISI Augustin (Saint). Son rôle dans la société chrétienne • • • • 81

— Vie curieuse. . • • • • 130

— Son style. . 165

Ausonb, représentant de

la littérature gallo-romaine 100

— Romancier 118

— Vie curieuse. 130

— Son style. • • • • • 165

Bamberg (Légendes de). 402

TABLE ALPHABÉTIQUE

Babbarb (Invasion des). • 98

— Gomme en parle Si-~^ doine. • • • • • 109

Babklat • • • • • 861

Bas-Ekpiie (Histoire du). 75 Basile (Sainl). Son opinion sur les mariages chastes

des Tl̃erges chrétiennes. 88

— Son rôle 196

BiBTB, capitale des études

légales 217

BiBLB falsifiée par Josèphe. 63

BOCCAGB 830

BoBGiA (Lucrèce). • • • • Al 4 BoussoLB (Invention de la)

au moyen-âge 220

Bbandt 857

Bbinch. Son q[]inion ^sur

Josèphe. "•. 38

Btzance (Lutte de) contre

Rome. 490

— Métropole du plaisir. • 217

Càrk (Découverte du) au

moyen-âge. 220

Ganne a sucbb (Découverte

delà) 222

GABTBSMABiifEs (Premières)

au moyen-âge. • • • • 220

Casa. ..•..... 866

Gastiolionb. • id.

Gatok. • • • 210

GBLEBiifus. Son style. • • 95

— Sa mort.•• 96

Chaucbr. 849

Cheminées (Invention des)

au moyen-âge 220

Ghbétiennb (Société). • • 75

— Sa formation 77

- S^aUie aux barbares. . • 102
- Le christianisme se dé« veloppe 75
- Une fête chilienne au
- v« siècle 135
- Ghetsostôib (Saint). • • 213
- Son discours sur lesSanéisaktes. • • 89
- Son exil et sa mort. • • 98
- Son rôle 218
- GicéROii (Style de). • • • 106
- Son christianisme. • • 116
- Gomme le nomme Sidoine. .•....•• 144
- GiviLiSATienr (Ere de la)
- romaine-teutonique. . 260 Glbbmoit (Une journée à)
- en 460 185
- Glaudian, sonore et creux. 99 Cochenille (Découverte de
- la^ •.....•.«• 22Z Code mabitimb.. . . • • id.
- Constantin (Décret de) ,
- an 333 219
- Son rôle dans la lutte du paganisme et du christianisme. • • • • 188
- CauvENTs ALLBicANDS (Beaux esprits des).. 258
- Gypbien (Saint). Son rôle dans la formation de la société chrétienne au ni* siècle. 78
- Parallèle de saint Gyprien et d^Apulée. • • • 82
- Expression de la société chrétienne. • 84
- Difficulté de son œuvre. 86
- Ses lettres 87
- - Son avis sur les abus
- commis dans TEgUse. • 88 — - Moraliste , publidste , administrateur. . • • • 91
- Sa mort. • • 96
- Dante Alighibri 825
- Documents à consulter pour servir à Thistoire

de 282

--Géuie du 228

Dbntellb bt du thicot (In-

TABLE ALPHABÉTIQUE

Tention de la)» • • • • 222

BiscRiPTiF CGenre). • • • 125

Détrempe (Peinture à la). 220

Dbutéroses (Les) - àS

DoLci. Vie de saint Jérôme 161

Eau-forte (Invention de 1*)

au moyen-âge 220

Ecossais (Costume) dans la

Gaule primitive. • • . 109 Egriyains dd motbn-agb. . 227 Education (L*) à Byzance. 215 Eguses au
moyen-âge. • • 388 Erfants - Trouvés (Asile

des) • • • . . 220

Esclaves 209

Etats - Généraux (Fondation des) 225

Etribbs (Usage desj. • • • 220 Europe (Cathédrales deT). 227 EvÊQUES. Leur travail politique du
III* au V* siècle 75

Faust (Hans) 391

Femmes émancipées par le christianisme et l'aidant 146

— Les femmes au iv* siècle 148

— Dans le Bas-Empire. . 213 Foires marchandes fEtablissement des) au vin*

siècle.. 22(X

Forme (Amour exclusif de la) chez les nations

vieillies. • 125

Fourchettes (Usage des). 122 Fresque (Découverte de la). 220

Gauli (La) méridionale

hérite de Téloquenoe

romaine 99

— Civilisation (de la) au

V* siècle 114

Gautier d'Aquitaine. . . 261

Germaine (Littérature).. • 372 Gessius Florus, nommé intendant de la Judée ;

ses cruautés 14

— Il est haï 16

Gibbon. Légèreté de cet

historien 81

— Il vante Sidoine. ... 109

— Son opinion sur saint Jérôme 160

GiLLET (Le père). Ses scrupules sur Josèphe. . . . 467

Giscala (Jean), chef du

parti hébreux 16

— Ce qu'en dit Josèphe. • 19 Glaces (Invention des) . . 250 Gravure (Invention de la), id* Gré-
goire - le - Grand. Son

opinion sur les mariages

chastes 88

— Son opinion sur Josèphe 31

Grégoire de Naziance. • • 196

Gutenberg • 881

Hallam 228

Harlem (Légendes de . . • 401

Hébreu (Parti) 7

— Génie hébraïque. • • • 175

HÉL106ABALE. 182

HiLAiRE d'Arles (Saint). • 29 HiLAiRE DE Poitiers, représentant de la littérature gallo-romaine.
• • 100 Historiens romains. • . • li HÔPITAUX f Création des). . 220 Horloges (Invention des). 221
Hrosvita , religieuse de Gandersheim 243

— Documents à consulter. 243

— (Rimes de) 278

TABLE JeLPHABÉTIQUE.

— f Style latin de). « . • • 266 Hugo db Tbimbec. • • . • 3/17

Impiété 382

— (Invention de T). • • 220 Industrie 289

— Décadence des esprits et progrès parallèle de l'industrie 219

Industrielles (Découvertes) id.

Institutions BIENFAISANTES 225

Italie au moyen-âge. • • 325

JÉRÔME (Saint). Son rôle dans la société chrétienne 8

TT-Sa force 82

— Soupçons sur son compte 86

— • Romancier là

— Ascète et athlète. ... là ^ Il établit l'égalité des

deux sexes 146

^ - Sa douleur. • • • • • 153

— Sa sévérité excessive. • 158

— Ses études 159

— Ses historiens 160

— Ses doctrines 162

JOSÈPHE (Flavius). De son

autorité historique. • • 1

v— De quel œil il vit le triomphe de Vespasien. . 8

*^ Gomme il est jugé par le P. Hardouin, Baronius, Salien, Casaubon -. 17

if— Il est député à Rome. . 13

r— Son ingratitude id.

-T- Parti qu'il prend dans la révolte des Juifs. . . 15

---Il est nommé gouverneur des deux Galilées. 16

: — Comment il échappe à

un SGoûlèvement contre

lui 17

•— Comment il lutte avec le parti hébreu AS

— Quelle fut sa conduite de général en face des armées romaines. ... 20

- Il est adopté par les chrétiens et repoussé
par les Juifs 30
- Ses mensonges. 84
- Ses rapports avec les Grecs ; ses contradictions • • 36
- Sa valeur définitive. • • 68
- Son style 71

JOSIPPON BEN GORION. SOB

livre, origⁱⁿat prétendu des Antiquités judaïques

JosT. Son opinion sur Josèphe • . • 6d

Josapat ^{rise} dej, en Judée.. 20

Judée (Situation de la) du temps de Josèphe. • • • 1

Juifs id*

— On appelle ainsi les chrétiens 79

— Les Juifs hais. à Borne •

— Leur caractère. • • • • f

— (Massacre desj. • • • • 1&

— Rome et les Juifs. • • • 29 Julien (Epoque de). • . • 226 Julien l'Apostat, représentant du paganisme transformé. • • • • 167

Jury (Origine du). • • • . 225

Juste de TibéniaDE. ... 52 JuvÉxAL (Prévisions de) à

propos des chrétiens. . 81

Lettres de change (Origine desj 220

Liqueurs spiRiTUEUSEsPremières) . • • id.

TABLE :ALRHABÉT1QUE.

LouTB pMS jiuCTio^s. (La). 22& LuKET^{HB} (InveDtio 4es).

flu ^{oyen-âge}. « [^] • • 220 La Moxnoti. Ce 4|u^{il} dit

de ÇidoiDe Apollinaire. 143 Lauguedoc. (L[^] auJDoyen-

ftge. Z3Z

Lamguys (Décadence des). 105

Léon X 380

Lettres formées 123

LiTTésATURB eu général* Ce flii'elle devient cbex les nations vieillies. . . 125 Lois sur les temples païens. 191 LvcAiit. Ses prévisions à propos d^ chrétiens. • LuciANus. Sçn. s^yle. • • • 95 Ldcisv. Symbole de la société païenne au ui* siècle.. • .••••. 82 *— JI ouvre le roman modecae. ••••• ilS

Machabébs (Lesj.. • • • • 39 Majoribn. Ce qu^U fait à

rapproche des.B^})ares» 111 MAXiMDS,(Lrévêque). • • • 133 Manuoe (Âkie). • • • • àiS 1Iakzo|u. ..••.•• 335 Marcslla (Mortde).. . • 147 MARiAfIBS diastes des durétiens. . • • 86

Mart» {St)..Son rôle dans

Ja société chrétienne. 81 Umitiaray* Vie de saint

Jérôme.. «.,.... 161 Mbhr-Bod, poète, geroiain

. «t païen. ...•. 117 Mmht^rc . ou MauiwBaK

(Anecdote de), 354 IftKsiB (Attente du) en

Orient. « • 23

IfmoiRS de verre (Inven-

tioq des) 222

MoIse (Institutions de). . • 41 MoifAtiiEBS (Biblk)thè-

qucs des} 252

MOMTiSQUUBU. S26

Moulins (Invention des) au vni* siècle. • • • « 226

Morale (Puissance de la force) • . . 79

MoTBif-A.GB (Femmes savantes du) 253

MosiQOB, réduite en système simple au vn* siècle. 220

NiaoN. Comment on parvenait à lui 13

— Etat de Rome sous son r^[ne. 134

— Imprécations contre lui. 176 NÉoPLATomsiiB (Le). • • • 182

Oracîfbs (Influence des) sur ravèncmct de Ves-

pasien. ••••• 22

— Sybillins. • «, 173

Obcues (Invention de). • 220

Oxford (L^ende d*)« • • 401

Paganisme f Chute du). • » 75

— iSa lutte contre le chris-* tianisme ; quels en sont 1(S derniers, défenseurs,
etc. I etc. la.

— (Dernier reflet du). • • 218 Palingenius-StblIpA-

T u s (Marcus)• Voir ManzoUù••

Papes (Les). Comment ils se conduisirent enve»

les Juiis.

Papier (Invention du) au moyen-âge » 220

— De chiffons , • 221

Peinture a l^h.uile (Dé-

TABLE ALPHABÉTIQUE

couTertede la].. . • • 220 Pelleteries et fourrures (Usage des).. • • • . • id.

PiTRARQUB . 825

Pétrone ouvre le roman

moderne • • • 118

Philosophie (Force de la) ld5 ^- Alliance de la philosophie et du christianisme 179 PHILIM
ATIUS. • 13U

Philologie. Décadence des langues 105

— Idiomes mixtes 165

' Photius. Son témoignage

sur les Juifs. 102

PiNÉDO. Son opinion sur Jo-

sèphe 88

Poésie. Ce qu^elle devient

chez les peuples vieilliss. 125 Poupe (Découverte de la)

au V* siècle. 220

PoppÉB (Puissance de) à

Rome.

Postes (Organisation des)

au moyen-ftge 220

Poudre à canon (Invention
 de la) au moyen-âge. • id.
 Presse (Mythologie de la). & O1 Provence (La) au moyen-âge. 832
 Rémi (Saint) 122
 Romaine (Chute de Faristo-
 cratie) 223
 Rome, capitale du monde
 politique 217
 — (Un triomphe à). . . . 5
 — Les historiens romains, id.
 — Un comédien à Rome. • 13
 — En quel état elle se trouve sous Néron. . • 23
 — Lutte de la société romaine contre la société chrétienne. 77
 — Au III^e siècle id.
 — Envahie 78
 Roman (Du). ..••... 84
 — Le roman au t^e siècle. 117
 — Le Roman du Renard* 851 Rues (Eclairage et pavage
 des) 221
 Rdodlibb (Le).. 260
 Rutilius Nematianus. • . 29
 Sabintanus, Lovelace chrétien au IV^e siècle. ... 150
 Saint Salvien. Son rôle dans la société chrétienne.•• 81
 — Sa force. 82
 — Sa chasteté. .••••» 88
 — Son style. « 98
 — Représentant de la littérature gallo-romaine; convaincre et affecté. . 100
 — En quoi il diffère de Sidoine. . » 110
 — Il est romancier. ... 118
 — Vie curieuse. 120

Senèqub. Ses prévisions h

propos des chrétiens. • 81

SCHOEFFRR.•• 891

SENNuao. 828

Servitums (Abolissement delà) 225

Sidoine Apollinaire, représentant de la littérature gallo-romaine. . . 100

— Son importance historique. • 110

— Son style 111

— Son nom véritable. » . 114

— Romancier. • 117

— Vie curieuse. 120

— Ses lettres 421

— Genre descriptif. . . • 125

— Peintre de mœurs. . • 131

— Comment il a été traduit ÎH

Simon défend Jérusalem. . 61 Société (Lutte de la) romaine et de la société

TABLE ALPHABÉTIQUE

chrétienne. ••••• 75

— Ce qui est Tair vital des sociétés • • 83

— Spectacle bizarre de la naissance d'une société et de la décadence d'une autre.. iid

— Littérature des sociétés vieilles 127

Soie (Fabriques de) apportées par des moines en

Souper (Un) en Gaule au ▼I* siècle. • .«••• 111

SPAGGfOLI , • • 859

Stage 126

StoIcismb (Faux rapprochement du) et du judaïsme. 34 SuNÉiSAKTBS (Les) , cc que

c'était. 89 Stbillins (Vers). . . • . 173 ISTmbolb (Du) en général.. 825 Stncrétisbie religieux
et philosophique au ui*

siècle 180

Stmmaqub.. .••••• 197

Tacite (Prévisions de)
 propos des chrétiens. • 81 Tapis (Fabrication des). • 220
 Tasse 325
 TiLESGOPB (Invention du)
 au moyen-âge. • • • . 220
 Tertullibn (Fragment de). 178
 Tbalnud babylonien.. • • A8 Titus (Triomphe de) et de
 Vespasien. 5
 Traduction (De la). . • • 159
 Triomphe (Un) à Rome. . 5
 Thucydide.••.. 5à
 Tourne-brogbe (Invention
 du) 222
 TUANBR.••... 226
 Yalentinien • • 193
 Verre (Invention du) au
 vi*' siècle • . 220
 Versification (La) remplace la poésie 425
 Vespasien (Triomphe de) et
 de Titus • . 5
 — Il va en Judée. 20
 — Son avènement. 23
 Vettius 197
 Vieillards (Maison de retraite pour les) 220
 Vincent de Lérins 100
 Virgile. Sa délicatesse
 chrétienne. 116
 Voltaire. Son opinion sur
 Josèphe. 63
 Wittenagenot.. 225

ERRATA

P. iT. — au lieu de cuse — lisez cause, P. 72. — note 4., ligne dern., au lieu de Fœ — lisez Foe, P. 212 y ligne 19. — de une nation — lisez une telle nation, P. 315 , ligne 20. — de Nous sommes de cet avis. Regardons ce système — lisez Nous regardons ce système.

DU MÊME AUTEUR

Le dix-huitième Siècle en Angleterre, Études anglaises, 2 volumes in-18 Jésus , format anglais. • 7 fr.

Le tome 1* : Études PoLfriQUES. Le comte de Shafisbury, sir William Temple, Guillaume III et la Révolution de 1688 , Robert Walpole^ Edmond Burke 'Benja-min Franklin^ Fielding, Richardson^ Orateurs Irlandais.

Tome 2''' : Études Humoristiques. Histoire humoristique des Humoristes, les Excentriques et les Humoristes, Psalmanazar^ Mystères de Londres, Doyen Swift , Cruden le Correcteur f Daniel de Foë, le dernier des Humoristes ^ lord Chesterfield^ Sophie Dorothée^ lady Esther Stanhope.

DU MÊME AUTEUR

Études sur l'Antiquité , prédédées d'un Essai sur les Phases de l'Histoire Littéraire et sur les Influences intellectuelles des Races, 1 volume in-18 , Jésus, IbrmaCanglais . • 3fr. 50c.

Des influences intellectuelles et du but que l'auteur s'est proposé dans ces études. — Esquisse d'une histoire générale des influences littéraires. — Essai sur les Destinées et les Sources des Langues Teutoniques et Latines. — La Bible, les Traductions et les Concordances. — Traducteurs d'Homère, Impuissance des Traductions. — Euripide et Racine. — Des Femmes grecques avant l'ère chrétienne. — Des Hétaires grecques. —De Cicéron , de son Caractère et de ses Influences. — Virgile. — Des Traducteurs de Virgile et de son génie. — Les Loisirs de Virgile.

BU MÊME AUTEUR

Études sur le xvr Siècle en France, 1 volume in-18, Jésus, format anglais. \ • . . . 3 fr. 50 c.

Histoire de la Littérature française , depuis le règne de François I» jusqu'à celui de Henri IV. — Éloge de F. de Thou. — Porlrait» historiques.

Études sur l'Espagne et le Règne de Louis XIII, 1 volume in-18, Jésus, format anglais. . . 3 fr. 50 c.

Théâtre. — Poésies. — L'Espagne en France.

Études sur l'Allemagne , 1 volume in-18, Jésus, format anglais.• 3 fr. 50 c

DU MÊME AUTEUR

Études sur l'Angleterre et l'Amérique septentrionale, 1 volume in-18, Jésus. . . • • 3 fr. 50 c.

Olivier Cromwell, sa vie privée, ses discours publics et sa correspondance particulière, 1 volume in-18, Jésus. 3 fr. 50 c.

couLomuBBS. — iMPauuniB db A. MOUSSIN.

LIBRAIRIE D'AMYOÏ, EDITEUR.

(î, RT'E DE LA PAIX.

COLLECTION

Format in«LN. Jésiui. à 3 fr. ftO le volume.

LB xxvn' SIÈCLE BK AKGLBTBRaE, Èludi's anglaises, par M. Piillarste CHAS LES , professeur au Collég>* de France 2 vol.

Toiil I. ÉTUDES POLITIQUES. Lc Gomlo (Ic Sluiflsbury. — Sir William Temple.

— (Guillaume 111 el la Révuluion an 168S. — Robert Walpole. — Kdmoud Burke.

— Franklin. — Fii'Idint:. — Kicianison. — Orateurs irlandais.

TouK II. ÉTUDES HUMORISTIQUES. Psalmanazaf. — Mystèros de Londres au xviii' siècle. — Le dernier des Humoristes. — Lord Ghcsterlield. — Sophie Dorothée. — Lady Kslher Slanhope.

ÉTUDES SUR L'AKTZQVZTB, par Ic MEMR, précédées d'un Ess.ii sur le? Phas'^s

de rhi.sloire littéraire et sur les Influences intellectuelles des Races. 1 vol.

La Rihio. — Tlomère. — Euripide et Racine. — Femmes grecques avanl I êr»* chrétienne. — Hé-taires grecques. — Cicéron. — Virgile.

CLARISSE RARLOWB, par JuLcs .1 AIN IN, précédée d'une Notice sur la vie el les ouvrages de Samuel Richirdson 2 forts volume^:.

LA GUERaB DES PAYSANS , par A. WEILL 1 Vol

Ulrich de Hulten el Franz de Sikingen. — Conrad et le duc LRich de Wurlembt«r^ . — Thomas xMunzer. — Le Docteur Carlstadl. — Wendel Hipler et Geom Melzler.— Jacquet Rohrbach, Florian Cieyer et Goelz de Rerlirhingen

HISTOIRE DE LA CHUTE DES JÉSUITES AV XVin* SIÈCLE, 1750 1782. par

le Comte Alexis d:; SAINT PRIEST, pair de France, :J' édition, revue el augmentée i vol.

Le Marquis de Pomhal. — Lc duc de Choiseul. — Clément XIV. — Le Cardinal de liernis. — Le Comte de Florida Rlaiica. — Pie VI. — Joseph 11, etc., etc.

APPENDICE. Intrigues du Gouvernement anglais avec les Jésuites. — Lettres d<« Louir» XV au duc de Choiseul. — Réception des Jésuites d'Kspngne dans le> Kiai!« romains. •— Mémoire pour servir d'instruction au Cardinal Irrrançois. charge di secret dans le Conclave. — Dépêches de Moni-na. comte de Florida Bl.inci. — \ifaire du vtMiérable l^brt;. — Correspondance de Pie VI avec le (kirdinal do liernis

— Mémoire serrât, remis au Pape, par le Comte d«» Florida Rlanca. — Opinion d-- Pic VI, sur le Rétablissement futur des Jéiuuies. — Bref d«: Ciémenl XIV. — j.uHf de Pie VU

LA RUSSIE EN 1839 , par le Marquis de CUSTIXK, Z" édition, revue et considérablement augmentée 4 vol.

NAPOLÉON ET MARIE LOUISE , Souvenir^ liistoriques de M. le r>aron ME- NEVAL, anrien Secrétaire du Portcfeunlii de Napoléon, premier Consul el Empereur, amûen Secrétaire des C)mni-)ndt;ments de rimpératrice régente, 'i*^ édition. ' Le tome III se vend séprément} ;; vol.

COURONNE POÉTIQUE DE NAPOLÉON. Hommage de la Poésie à la Gldire. avec un Frontispice de Horace Vernet I vol.

lies Contes de Charles Bickens,

iiaduuis (II) l'ufiglais par M. Ariédée l'irhoi. 'Z serifs , iriiacune {<»rnmil un \(>I. iii-lb. ji:su> 3 tr.

-- i*^*" Sérif. Apparitiins de Noël. — Carillons. — Cricri du Foyer.

- 2" Série. Bataille de la Vie. — Cloche du Thrstti. — Luura Uridgman.— L'épt'i' bri

lie Gâteau des Rois , syniphonir tan-

tastiqiK' pur JuUs Juiiin. i v. in-iK. 1 fr lia Bataille de la Vie, pur Ch. Di. .

keiis- 1 \<»1. in-ih. johU«» i fi

lies Apparitions de Noël,]>ai- le

même, i vol. in-i8, jésii.s i fy

lie Cricri du Foyer, par le même, i mA.

in-18, Jésus i fr.

lies Carillons , [mr le iiiAme. i volume

.s^•«.^ -L'rn/'ant de muu frère. -ScWn. \ m-v*, \éwv i f r

m: i.'nu'UiMr.v.iv. >f. ct.\v\.\v;i. \\\Y.>|.NKVv.\Yx\<>,'à.

tt

THE NEW YORK PUBUC UBRARY

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudessurlespremoocasgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.